

Traité des fièvres / Traduit de l'espagnol ... par M* D.M.M. sur la troisième ... éd. de 1768. M. André Piquer.**

Contributors

Piquer, Andres, 1711-1772.

René, M.

Cusson, M.

Publication/Creation

Amsterdam ; Montpellier : Pierre Bascou, 1776.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/aj7jpxkq>

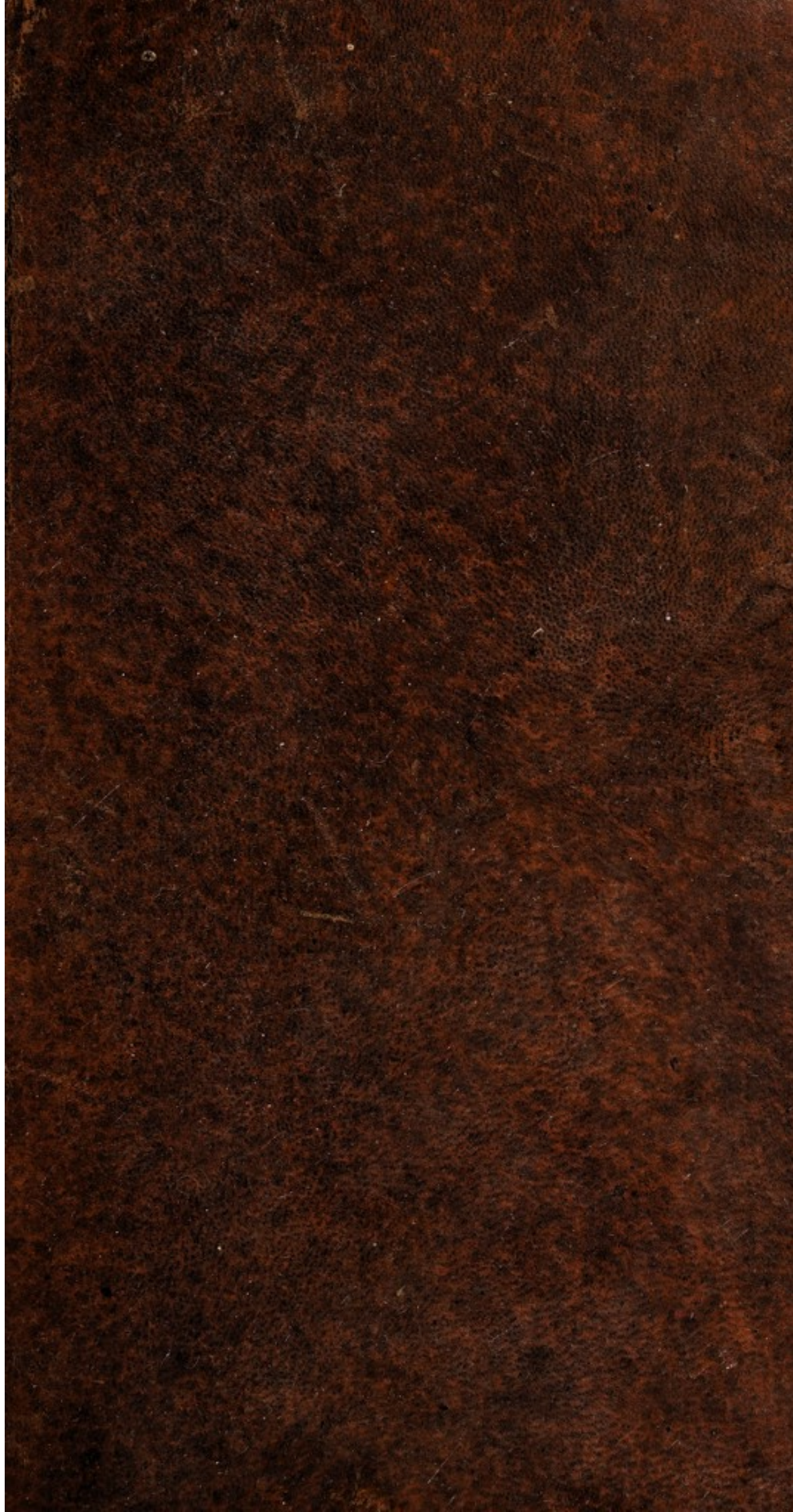
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**


Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







41371/B



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30497401>

J. Pignot.
D. Med.

55750

TRAITÉ
 DES
 FIÈVRES,
 DE M. ANDRÉ PIQUER,
 MÉDECIN DE S. M. C.

Traduit de l'Espagnol en François,

*Par M***. D. M. M.*

Sur la troisième & dernière Édition de 1768.

Revu & corrigé par MM. C. & R. Professeurs en
Medecine à Montpellier.

Lignot.
 D. Med.

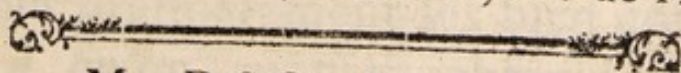


A AMSTERDAM,

ET SE VEND,

A MONTPELLIER,

Chez PIERRE BASCOU, Libraire, rue de l'Eguillerie.

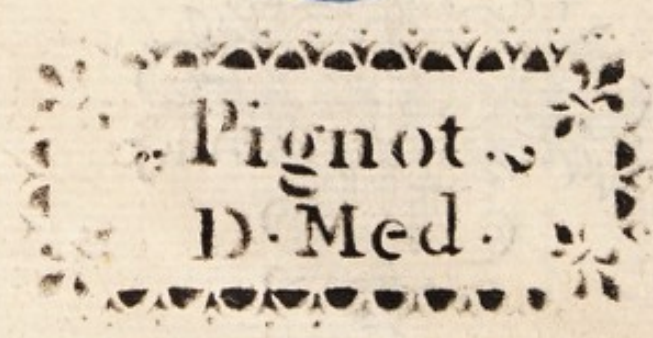


M. DCC. LXXVI.

Table

Des principaux titres.

idée générale de la fièvre et de ses principales différences	1.
fièvres ardentes	44
fièvres syncopes	165.
fièvres malignes	242.
hémorrhagique	333.
quotidienne	355.
éphémère	391.
terce	396.
quarte	413.





PRÉFACE

DE L'AUTEUR.



OBSERVATION & le raisonnement sont les seuls moyens que fournit la Médecine pour parvenir à guérir les maladies. L'observation est la connoissance que nous acquérons des objets, lorsque nous appliquons attentivement nos sens à les appercevoir. Par raisonnement, nous entendons les discours dont nous nous servons pour faire les recherches nécessaires pour obtenir cette connoissance, de même que celle des causes des maladies. Il est très-certain que la Médecine a tiré son origine des observations, & que c'est d'elles que dépendent tous ses progrès. De sorte que si quelquefois les Médecins les ont abandonnées, ce n'a été qu'au très-grand préjudice de l'art de guérir. Tout cela est fondé sur ce que, pour guérir parfaitement les maladies, il faut premièrement les bien connoître; ce qu'on ne peut obtenir que

par le moyen des observations. Il y a autant de différence entre les maladies, qu'il en existe entre les plantes & les animaux : car chaque maladie est un être d'une nature particulière, lequel a une vraie existence distincte de toute autre, pendant toute sa durée ; & ainsi que les plantes ne peuvent être connues que par la seule observation, il en est de même de la connoissance des maladies. Le Botaniste, pour ne pas se tromper dans la connoissance des plantes, remarque soigneusement la structure de la semence d'une plante, quelle est la terre la plus propre à sa végétation, dans quel lieu elle se conserve & végète le mieux ; il observe encore quelle est la saison où elle croît : si la figure de la tige est carrée, ronde ou triangulaire : il remarque aussi la figure des feuilles, si dans leurs extrémités, il y a de petites pointes ou dentelures, comme des dents de scie, ou si elles ont la circonférence égale, si elles sortent deux à deux, ou alternativement : enfin il remarque jusques aux plus petites circonstances à observer dans les fleurs & dans le fruit, de même que les changemens qui arrivent à toute la plante : & il parvient de la sorte à connoître toutes ses particularités, en appliquant attentivement ses sens à la remar-

quer, & une fois qu'il en a l'idée, dans quelque lieu qu'il voie cette plante, il la connoît & la distingue de toutes les autres: car chacune en particulier a des caractères propres, qui ne se trouvent pas dans les autres. Le Médecin est obligé également d'en faire de même en considérant que chaque maladie a ses caractères propres & particuliers, par lesquels elle se distingue de toutes les autres; par conséquent, en s'appliquant avec soin à les observer, il parviendra à acquérir une connoissance parfaite & certaine de chacune en particulier. Il est donc nécessaire de remarquer soigneusement dans quelle saison de l'année chaque maladie vient, quels sont les tempéramens les plus propres à en être affectés, quels symptômes les accompagnent dans leur début, la manière dont elles se présentent dans leur accroissement, quels signes leur sont propres lorsqu'elles arrivent à leur plus haut degré de force; enfin de quelle manière elles se terminent: & pour le dire en un mot, le Médecin doit porter le plus grand soin à observer jusqu'aux petites particularités qui accompagnent les maladies, parce que les caractères de chacune en particulier étant distincts, & les circonstances qui les accompagnent très-différentes, il faut

nécessairement les connoître, pour ne pas les confondre.

Voilà pourquoi j'ai toujours cru que la Médecine fondée sur des observations vraies & certaines, n'est pas plus douteuse que l'agriculture, la navigation, la Physique & la Botanique. En effet, c'est par l'observation que le Pilote a fait sur les mers, & celles que la Bouffole lui fournit, qu'il a appris les écueils qu'il doit éviter, & la route qu'il doit suivre; c'est pareillement l'observation qui a enseigné au Laboureur le temps auquel il doit tailler la vigne, semer les grains, les recueillir. On peut donc assurer que l'incertitude qu'on attribue à la Médecine, vient ou de ce que les Médecins s'appliquent peu aux observations, ou bien de ce qu'ils ne le font point avec le soin qu'elles exigent. Il est vrai que la bonne observation pour l'avancement des sciences naturelles, est un travail qui demande un grand génie & un esprit éclairé, qui sache la débarrasser des erreurs qu'enfantent trop souvent une imagination vive & les préjugés: mais comme ceux qui se trouvent doués de ces qualités sont en bien petit nombre; il suit de-là qu'il y a peu de Médecins qui sachent bien observer, & par conséquent l'incertitude de la Médecine ne

porte que sur ceux qui l'exercent. Ce qui encore contribue à rendre la Médecine incertaine , c'est de vouloir découvrir les causes des maladies par des principes purement philosophiques. Or , pour professer la bonne Médecine , il faut faire sérieusement attention à tous les symptômes qui accompagnent les maladies , & en donner des Histoires entières , exactes & conformes à ce que la nature même démontre & nous apprend , de manière que le Médecin n'y doit rien ajouter du sien , mais seulement rapporter les effets avec simplicité & suivant l'ordre dans lequel il les a observé. C'est de cette manière qu'Hippocrate écrivit ses ouvrages de Médecine , & c'est pour cela que l'Auteur du *Dictionnaire Universel* dit dans la Préface de ce livre , que depuis Hippocrate jusqu'à nous , la Médecine Pratique n'a fait que peu , ou même point de progrès. Voilà pourquoi *Boerhaave* recommande fort l'étude de la Médecine d'*Hippocrate* dans un discours qu'il donna pour cet effet. Quant à ce qui me regarde , je puis assurer que j'ai trouvé vrai ce que *Duret* dit , savoir , qu'on tire plus d'avantage de la lecture d'*Hippocrate* dans un jour , que de celle de tous les Théoriciens dans un siècle. Je ne veux point qu'on entende par-là que

je suis attaché à Hippocrate au point de ne m'écarter jamais de son sentiment ; parce que je ne suis point du nombre de ceux qui l'ont cru infallible ; mais ayant fait une grande attention dans l'exercice de ma pratique, si ce qu'Hippocrate dit au sujet de ce qui arrive dans les maladies étoit bien fondé, j'ai connu par l'expérience que la plupart de ses observations sont conformes avec ce que la nature nous démontre.

Je fais bien que tous les livres qui ont paru sous le nom d'*Hippocrate* n'appartiennent pas à ce grand Médecin, & qu'on ignore encore lesquels d'entr'eux ont été véritablement composés par ce Prince de la Médecine. *Galien* a beaucoup travaillé à cet examen. *Mercurialis* l'a fait aussi avec une érudition infinie. *Leclerc*, dans son histoire de la Médecine, marchant sur les traces de *Mercurialis*, distribue les livres d'*Hippocrate* en différentes classes, & prétend démontrer ceux qui sont propres à cet Auteur.

Lemosio, Professeur à Salamanque, entreprit le même sujet, fondant presque tout ce qu'il a dit sur les connoissances qu'il tira de *Galien*. Et quoiqu'il soit vrai que les Anciens & les Modernes soient peu d'accord en cela, tous conviennent cependant que le premier & le troisième

livre des *Epidémies*, celui des *Prognostics* & les *Aphorismes*, sont des ouvrages légitimes & propres à *Hippocrate*. Quant aux autres livres, (supposé qu'ils ne soient point d'*Hippocrate*) il paroît vraisemblable qu'ils ont été composés par d'autres Médecins Grecs, ses Contemporains, ou peu postérieurs à lui, qui suivirent son école. Car lorsque *Soranus* écrivit la vie d'*Hippocrate*, & que *Erotien* l'interpréta, il paroissoit déjà dans les Ouvrages d'*Hippocrate* un plus grand nombre de livres qu'on n'en croit de propres à cet Auteur. Mais comme tous contiennent un grand nombre de bonnes observations, ils sont par cette raison fort estimables; & en suivant le langage commun, je cite tous ceux qui s'offrent dans cet ouvrage sous le nom d'*Hippocrate*, soit qu'ils lui appartiennent ou non. Dans la Préface que j'ai mise à la tête du Volume des *Prognostics* d'*Hippocrate*, on peut voir cette matière traitée avec l'attention qu'elle exige. Et pour l'intelligence de ces choses, je dois avertir que lorsque je cite dans ce livre les *Coaques*, il faut chercher le passage dans *Duret*, comme étant celui qui les a le mieux commentées; les *Epidémies* dans *Valesio* qui a fait un excellent Commentaire; à l'égard de toutes les autres citations

d'Hippocrate, on doit les voir dans l'édition qu'en a donné *Marinel*; je m'en suis servi par préférence à toutes les autres, d'après *Prosper Martianus*, & je regarde les Commentaires que cet Auteur a fait sur tous les ouvrages d'Hippocrate comme nécessaires pour la véritable intelligence du Texte.

Le raisonnement est l'autre moyen que la vraie Médecine fournit pour guérir; il doit être établi sur des observations, de manière qu'elles servent de base, afin d'en pouvoir déduire des bonnes conséquences. Voilà pourquoi la Physique expérimentale est la seule science dont on fasse cas, & qu'on estime parmi les Savans, parce qu'on n'y avance rien qui ne soit confirmé par l'expérience. Tous ceux qui dans la Physique & dans la Médecine posent des principes tirés de la Philosophie d'Aristote, qu'on enseigne ordinairement dans les Ecoles, ou qu'ils n'ont établi que sur des systêmes feints & imaginés, ne font autre chose que tromper la Jeunesse, & lui faire perdre un temps très-précieux.

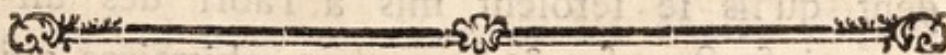




TRAITE

DES

FIEVRES.



CHAPITRE PREMIER.

Idee générale de la Fièvre , & de ses principales différences.



L n'est point de Médecin pour peu expérimenté qu'il soit , qui en s'approchant du lit d'un Malade & lui tâtant le pouls , ne connoisse qu'il a la fièvre ; il n'en est cependant pas un seul parmi les plus Savans , qui nous en ait laissé une définition exacte & satisfaisante. Il est vrai qu'il faut avouer que la fièvre est une chose qui se laisse plutôt appercevoir & connoître que définir. Galien , qui a traité fort au long des causes & différences des fièvres , voyant peut-être la grande difficulté qui se trouvoit à pouvoir déve-

lopper & expliquer par une définition la nature de la fièvre, ou bien étant persuadé, comme dit *Vallesius* (a), que les définitions des choses évidentes par elles-mêmes, ne font qu'obscurcir l'objet défini, & qu'elles sont par conséquent inutiles, ne l'a jamais définie. *Hippocrate*, comme nous le verrons ci-après, a divisé la fièvre en différentes espèces, & dans ses écrits on ne voit point qu'il en ait donné aucune définition; & si les Médecins Arabes, & beaucoup de Modernes l'avoient imité en cela, il est évident qu'ils se feroient mis à l'abri des disputes infructueuses & purement arbitraires qui se sont élevées entr'eux: car il importe fort peu qu'on soit instruit ou non de l'essence de la fièvre, c'est-à-dire, en quoi elle consiste, pourvu qu'on en sache connoître l'existence, & quelle est la méthode dont on doit se servir pour la traiter. Les Botanistes peuvent très-bien connoître l'usage & les différences des plantes, & cependant ignorer quelle en est la nature ou l'essence. Il suffit de même qu'un Artiste sache se servir d'une poutre pour l'usage qu'il se propose, sans qu'il soit néanmoins nécessité à en connoître l'essence. Ainsi quoiqu'un Physicien ignore quelle est la nature de la matière première, il peut la connoître & en faire l'usage propre & nécessai-

(a) *Valles.* Comment. in libr. 1, de different. Febr. cap. 1.

re, pourvu qu'il sache quelles en font les modifications & les propriétés inféparables, comme nous l'avons prouvé dans notre premier volume de la *Physique moderne*; de même un Médecin peut connoître & guérir exactement la fièvre, quoiqu'il en ignore parfaitement l'essence, pourvu d'ailleurs qu'il soit instruit de ses caractères propres & inféparables. Au reste, il faut remarquer, comme nous l'avons dit, dans notre *Logique moderne*, que les Physiciens & les Médecins ne doivent point faire usage des définitions rigoureuses; mais seulement des descriptions qui nous représentent les choses d'après toutes les parties, qui les constituent, & comme celles-ci sont ordinairement très-différentes, d'autant plus que leur existence est successive; les descriptions faites avec soin les expliquent beaucoup mieux que les définitions quelconques, & on doit par conséquent les préférer.

Toutes les fois qu'un Médecin voit un homme chez qui les fonctions vitales sont dérangées & ne s'exercent point suivant l'ordre de la nature, qu'en même-temps le pouls est plus fréquent, la chaleur du corps plus vive, que dans l'état de santé, il prononcera sans hésiter que ce malade a la fièvre; ces trois symptômes, savoir le pouls fréquent, la chaleur plus vive & la lésion des fonctions vitales

étant les caractères inféparables & les symptômes pathognomoniques par lesquels on distingue la fièvre ; il est impossible qu'ils se rencontrent dans un sujet, fans que la fièvre existe. Les anciens Galenistes, croyoient que pour avoir la fièvre il suffisoit que la chaleur du cœur fut augmentée par l'influence de ce viscère sur les autres parties du corps ; mais nous voyons tous les jours que dans une forte colère, ou par un exercice immodéré, la chaleur du cœur & des autres parties du corps s'augmente extraordinairement, fans cependant que la fièvre existe. Boerhaave en exposant les caractères de la fièvre, dit (a) que la fréquence du pouls en est le seul signe inféparable, & que c'est par lui qu'on doit connoître son existence ; mais il y a deux remarques à faire, qui détruisent évidemment l'affertion de cet Auteur. C'est 1°. que quoique chez les gens qui boivent abondamment des liqueurs spiritueuses, chez ceux qui font des exercices immodérés, ainsi que chez ceux qui éprouvent des violentes passions de l'ame, on observe le pouls beau-

(a) Quæ quidem in omni febre adfunt, sed sola velocitas pulsus adest, ex his omni febris tempore, ab initio ad finem, eaque sola Medicus præsentem febrem judicat. Adeoque quidquid de febre sic novit Medicus, id verò omne velocitate pulsuum solâ cognoscitur. *Boerhaave de cogn. & curand. morb. aphor. 570 & 571.*

coup plus fréquent qu'on ne le voit dans l'état naturel , on ne peut point dire cependant qu'ils ayent la fièvre. 2°. C'est que lorsqu'*Hippocrate* a parlé des malades qui avoient la fièvre , il fait rarement mention du pouls ; & comme il a été l'observateur le plus attentif que nous ayons eu jusqu'à présent des routes de la nature , & le plus exact à décrire & à indiquer les caractères propres à chaque maladie ; il n'est pas croyable qu'il eut négligé de parler du pouls , si sa fréquence en eut été le principal signe distinctif. Au reste , il ne faut point croire comme certains osent l'avancer sans fondement , qu'*Hippocrate* ne tâtoit jamais le pouls aux malades , puisqu'en lisant avec attention les Ouvrages de ce grand Médecin , on trouve qu'il usoit avec avantage de l'exploration du pouls pour connoître les maladies , comme il est aisé de le voir dans le livre 2 des prognostics , (a) & dans différens endroits de ses épidémies (b).

(a) » Deindè qui manibus contrectavit ventrem ac venas minùs falli potest , quàm qui non contrectavit. *Hipp.*
» præ-dict. lib. 2 , num. 5.

(b) » In acutissimis febribus , pulsus creberrimi ac maximimi. *Hipp. lib. 4 , epid. num. 9* , *Zoili febris pulsus tremuli* , tardi *Hipp. 4 , epid. num. 12*. *Pithodoro eodem tempore febris continua . . . pulsus non deficit. Hipp. 7 , epid. num. 2.*

Il est bon néanmoins d'avertir qu'*Hippocrate* connoissoit les artères sous le nom de Veines & les nommoit ainsi, (a) & que dans plusieurs endroits, lorsqu'il parle des pulsations des veines, il veut dire les battemens des artères qui sont si apparens dans quelques-unes, & c'est dans ce sens qu'on doit prendre le paragraphe 12, du chap. 11 de ses *Coaques*, vérité que ma pratique m'a très-bien confirmée, (b) de même que ces passages d'*Hippocrate* nous font connoître qu'il observoit le mouvement des artères par la vue; ceux que nous avons cité auparavant, nous font voir qu'il les observoit aussi par le tact. Galien avoue formellement (c) qu'*Hippocrate* fut le premier Médecin qui se servit du mot Pouls pour signifier le mouvement des artères.

(a) » Si venæ in manibus pulsent & facies rectè va-
 » let, &c. Hipocondria non sunt mollia, diurnus
 » morbus fit, sine convulsione non solvitur, aut san-
 » guine multo ex naribus, &c. *Hippocr. lib. 2, ep. sect.*
 » 6, n. 10, si cui febricitanti rubor in facie luceat, una-
 » que capitis dolor prægrandis, &c. venarum emicet ferè
 » profluvium sanguinis è naribus indè evenit. *Hipp. pulsus*
 » *coac. prænotion. lib. 1, sent. 247.*

(b) Pulsus in hypocondrio cum perturbatione demen-
 tiæ est signum, magisque si oculi crebro moventur. *Hipp.*
ubi suprâ.

(c) *Galen. de differ. puls. lib. 1, cap. 2.*

Revenant donc à notre sujet , il est certain que la fréquence du pouls n'est pas suffisante pour connoître les fièvres , non plus que la chaleur augmentée , ce que *Celse* a très-bien prouvé , recommandant aux Médecins de ne pas se fier à la vélocité du pouls , ni à la chaleur , pour connoître si un malade a la fièvre ; (a) j'ai observé moi-même plusieurs fois chez les hypocondriaques , que lorsqu'ils avoient mangé le pouls leur battoit avec plus

(a) Venis enim maximè credimus fallacissimæ rei , quia sæpè istæ lentiores celerioresve sunt , & ætate & sexu , & corporum naturâ , & plerumque satis sano corpore , si stomachus infirmus est , nonnunquam etiam incipiente febre subeunt & quiescunt ut imbecillus is videri possit , cui facile laturo gravis instat accessio , contrâ sæpè eas concitat , & resolvit sol , & balneum , & exercitatio , & metus ; & ira & quilibet alius animi affectus . . . altera res est , cui credimus , calor æque fallax , nam hic quoque excitatur æstu , labore , somno , metu , sollicitudine , igitur intueri quidem etiam ista oportet ; sed his non omnia credere ac protinùs quidem scire non febricitare eum , cujus venæ naturaliter ordinatæ sunt , teporque talis est qualis esse sanis solet : non protinùs autem sub calore , motuque febrem posse sese concipere , sed ita si summa quoque arida , inæqualiter cutis est , si calor in fronte est , & ex imis præcordiis oritur ; si spiritus ex naribus cum fervore prorumpit , si color aut rubore , aut pallore novo mutatus est , si oculi graves & aut perfusi , aut subhumidi sunt , &c. *Corn. Cels. lib. 3 , cap. 6.*

de fréquence , & que la chaleur étoit augmentée ; or l'on voit évidemment , que si cela suffisoit pour caractériser la fièvre , nous serions forcés de dire que ces malades l'ont toujours.

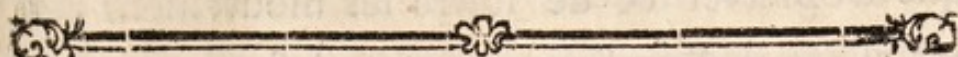
On divise ordinairement les fièvres en éphémères , en putrides & en hectiques : cette division nous paroissant la plus commode & la plus intelligible , c'est d'elle que nous nous servirons. On nomme éphémères ces fièvres qui durent vingt-quatre heures , c'est-à-dire , qui sont de la durée d'un jour , plus ou moins. On appelle putrides , celles qui supposent quelque putréfaction dans les humeurs , soit que celle-ci soit la cause ou l'effet de la fièvre. On donne le nom d'Hectiques à celles qui sont lentes , de longue durée , continues ; qui produisent une grande exténuation du corps , & qui dépendent toujours de quelqu'autre maladie qui les entretient. Comme c'est aux fièvres putrides que le Médecin doit porter le plus d'attention , tant parce qu'on les voit fréquemment en pratique , que par rapport aux symptômes dangereux qui les accompagnent , je me suis déterminé en conséquence d'en parler au long avant que de traiter des autres , & pour donner une idée juste de chacune de ces espèces , nous les diviserons en putrides intermittentes & en continues. Nous appellons intermittentes , celles qui laissent des intervalles d'un paroxisme à l'autre ; continues

au contraire, celles qui depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie existent sans interruption, quoiqu'on observe qu'elles diminuent dans certains momens. Avant donc de parler des fièvres intermittentes & de leurs différences, nous donnerons la description des continues putrides, lesquelles peuvent se diviser en fièvres putrides sans inflammation & avec inflammation. Lorsque ces fièvres sont avec inflammation, elles peuvent être ou internes ou externes; mais quelles qu'elles soient, la fièvre qui les accompagne est toujours putride.

Les fièvres putrides sans inflammation se peuvent toutes réduire à cinq espèces, savoir en Ardentes, Sinoques, Malignes, Hémitritées & Quotidiennes; de sorte que lorsque le Médecin est appelé pour voir quelque malade attaqué de fièvre putride, il doit avoir présentes à l'esprit ces cinq différences & juger par les signes propres à chacune d'elles, quelle est celle dont le malade se trouve attaqué; car étant assuré que la fièvre putride est sans inflammation, elle doit être nécessairement d'une des cinq espèces dont nous venons de faire mention & dont nous donnerons les différences dans la suite. Nous suivrons cette méthode dans cet Ouvrage, & nous exposerons premièrement les caractères de la fièvre ardente, & ainsi de suite suivant l'ordre que nous avons proposé: car quoiqu'un Médecin trouve en

tâtant le pouls qu'il n'y a point de fièvre générale il peut néanmoins en exister une particulière; ceci se voit très-souvent dans la pratique, & l'on observe que quoique la fièvre se maintienne pendant quelque temps dans la partie affectée sans passer outre déterminément; par la continuation de la maladie, elle gagne cependant & s'étend à tout le reste du corps, & si la fièvre réside dans une partie nécessaire à la vie, dès le commencement même tout le corps du malade se trouve affecté, quoique d'ailleurs il paroisse n'avoir point de fièvre: c'est ce qu'on observe fréquemment dans les fluxions ou catarrhes, qui sont toujours accompagnés de fièvre à la tête; dans l'asthme où il y a fièvre du poulmon, dans l'ictère où il y a fièvre du foie & dans plusieurs autres maladies dans lesquelles quoique le Médecin ne trouve point de fièvre, il doit toujours soupçonner qu'elle existe dans la partie affectée. C'est la doctrine importante qu'Hippocrate a proposé le premier, & qu'après lui *Galien* & presque de notre temps le célèbre *Baillou*, Auteur très-estimable, ont renouvelé avec beaucoup d'avantage. (a) Nous ne parleront pas ici de ces fièvres, parce qu'à la rigueur elles regardent les inflammations chroniques.

(a) *Ballon. de virgin. & mulier. morb. cap. 1, tom. 4*
page 62.



CHAPITRE II.

Des causes générales des Fièvres.

PAR ce que nous venons de dire dans le Chapitre précédent, favoir que les trois signes propres & inféparables de toute fièvre, font la fréquence du battement des artères, la chaleur plus vive que dans l'état naturel, & la lésion ou dérangement des fonctions vitales; il fuit évidemment que tout ce qui pourra occasioner ces trois effets dans le corps humain, pourra pareillement produire la fièvre. Les causes qui font capables d'exciter ces effets, peuvent être différentes & font en grand nombre, mais nous paroissant très-difficile & même ennuyeux de traiter de chacune de ces causes en particulier, nous nous contenterons d'en donner une idée qui puisse les comprendre toutes; ainsi nous les réduirons à deux feules classes, qui font 1^o. les causes occasionelles; 2^o. les efficientes, c'est-à-dire, celles qui par elles-mêmes produisent les fièvres. Mais avant que de parler de ces causes, il paroît nécessaire de démontrer que la nature humaine est le sujet sur lequel les unes & les autres exercent leur pouvoir, & comme il est très-important de comprendre ce qu'on entend par nature; le devoir & le but du Médecin n'étant autre chose

que d'observer & de suivre ses mouvemens , il est essentiel d'expliquer ce que c'est , car on ne pourra jamais parvenir à l'imiter , & à la suivre dans ses mouvemens , si on ne la connoît pas.

Nous entendons donc par le nom de *Nature* le principe qui est la cause matérielle & physique de toutes les opérations humaines. Ce principe qui est la source ou l'origine de ces opérations , ne consiste pas dans une seule partie , comme la forme des Philosophes Arabes , l'ame du monde des Platoniciens ou l'esprit des Pneumatiens ; mais dans le concours & l'aggrégation , l'harmonie mutuelle & la correspondance de toutes les parties nécessaires pour la constitution du corps humain. Ce qui est fondé sur ce que nous avons dit dans notre premier volume de la *Physique Moderne* , savoir , que l'ame rationnelle est la cause physique de toutes les opérations de l'homme , laquelle ne peut les exercer que lorsque les circonstances nécessaires pour les produire se trouvent dans le corps : ce dernier étant l'objet unique de l'art de guérir , c'est aux seuls Médecins à traiter de ces dispositions corporelles , si nécessaires , pour que l'ame puisse produire les effets & exercer les fonctions de la vie ; c'est pourquoi on regarde ces dispositions comme étant la source des opérations vitales & qu'on leur a donné le nom de nature : sachant donc que le corps humain est composé de par-

ties solides & fluides , jouissant d'un certain ordre & d'une certaine correspondance entr'elles , il est nécessaire d'établir que la nature de l'homme , regardée comme l'objet de la Médecine , n'est autre chose que l'assemblage & la combinaison des solides , des fluides , des particules spiritueuses qui composent le corps humain , & de l'ordre qu'il doit y avoir entr'eux , joint aux loix , tant générales que particulières ou propres qui lui correspondent pour exécuter ses fonctions.

Il nous reste actuellement à examiner ce que c'est que la nature , lorsqu'elle agit bien ou mal dans les maladies ; parce qu'il n'est sans doute aucun Médecin qui ignore l'obligation où il est de la suivre & de l'aider dans ses mouvemens salutaires , devant essentiellement les combattre & les changer lorsqu'ils sont nuisibles ou dérangés , comme Hippocrate l'a dit plusieurs fois. Pour entendre ceci , il faut supposer que le Créateur a construit le corps humain de manière qu'il jouit de la vie , dont il l'a doué ; & c'est la raison pour laquelle il a disposé ses parties selon les loix particulières & propres à la vitalité , en sorte que tous les mouvemens & les actions que la nature exerce , tendant à sa conservation , ils se font suivant les loix que le Créateur lui a prescrites en les destinant à cet effet ; l'examen & l'observation de ces loix peuvent seuls servir à faire connoître la vraie Médecine , parce que leur examen ne dé-

dépend pas du caprice ou de l'imagination ; mais en découvrant ce que la nature fait & exécute pendant que l'homme est dans l'état de santé , toutes les fonctions nécessaires à la vie sont bien disposées , & ses mouvemens s'exécutent avec ordre & suivant leur destination naturelle : au contraire , la maladie nous annonce toujours que ces mêmes fonctions & ces mouvemens sont très-mal ordonnés. Il suit évidemment de-là que, plus le désordre des fonctions sera grand , plus la maladie sera dangereuse. Et lorsque la correspondance que doivent avoir les parties du corps humain sera interceptée , que ses mouvemens seront troublés , & que les Loix nécessaires pour la conservation & le soutien de la vie ne seront point observées , la mort sera la suite inévitable de ces dérangemens. Lors donc qu'il arrive dans les maladies , que les fonctions vitales s'exécutent de manière que tous les mouvemens tendent à conserver la vie , c'est pour lors un signe que la nature suit ses loix , & que la maladie n'a pu détruire le bon ordre de ses fonctions ; au contraire , quand on voit que ces mouvemens ne tendent pas à la conservation de la vie , pour lors c'est un signe que les forces de la nature sont affoiblies , & qu'elles n'agissent point suivant ses bonnes loix.

Toute l'étude d'Hippocrate se réduit uniquement à savoir quel est dans la maladie l'état dans lequel se trouvent les fonctions du corps humain

que nous avons appelé nature , ce qu'on peut obtenir par l'observation exacte de ses effets. La théorie de la Médecine ne peut être jamais bonne ni utile pour la pratique , si elle ne suit en tout, & n'est appuyée sur l'observation exacte de la nature ; c'est-à-dire que , pour que le Médecin ait ses raisonnemens bien fondés , il est nécessaire qu'il suive & qu'il observe auparavant , avec beaucoup d'attention , les mouvemens de la nature , les différentes manières dont elle procède pour produire ses effets dans les différens âges, dans les différens tempéramens , dans l'état de santé ou de maladie , de manière que les mêmes opérations observées exactement doivent servir de base & de principe sur lesquels il doit fonder sa manière de penser , de raisonner & d'agir. C'est ce qu'ont fait toujours les Médecins sensés ; & quoiqu'il y en ait plusieurs qui aient traité de cette matière , nous croyons qu'il suffira à qui que ce soit , pour connoître la nécessité dans laquelle se trouvent les Médecins de raisonner de la sorte , de lire les discours de Boerhaave de *Honore Medici servitute*. Tout ce que les Médecins avancent , sans suivre la nature , n'est autre chose que fictions de l'esprit , qui supposant des principes imaginaires , en déduit nécessairement des fausses conséquences. Les Arabes & les Chymistes n'ont altéré la bonne Médecine que parce que sur leurs vaines théories , ils n'ont pas

suivi les voies que la nature leur montrait ; les Modernes ont fait de même , en introduisant tant de systêmes avec lesquels ils ont corrompu la plus salutaire des sciences. Le mécanisme qui domine aujourd'hui est sujet aux mêmes inconvéniens , car il renferme dans son sein certaines choses très-éloignées d'un exact & véritable examen. Enfin , pour que les Lecteurs puissent se servir avec avantage des écrits de plusieurs Auteurs modernes , qui , quoique systématiques , & sectateurs du mécanisme , contiennent d'ailleurs des choses très-importantes , je vais leur donner une idée vraie & simple de l'usage , & des avantages qu'ils peuvent tirer de leurs Ouvrages. L'homme étant placé sur la terre par le Créateur de l'Univers , suivant les loix du mouvement & de l'équilibre , il faut nécessairement que les fonctions qu'il exerce conviennent avec le mouvement & l'équilibre de ses parties ; de sorte que, pour donner une raison physique de ces phénomènes , on est forcé de ne le faire qu'après la considération de ces choses. Comme les Mathématiciens appellent mécanique la science qui explique les effets de la nature par le poids , la mesure , la figure , la situation & le mouvement , en les imitant , les Médecins nomment Médecine mécanique celle qui donne raison des phénomènes du corps humain , suivant ces mêmes loix ; & pour que les Médecins

soient bien fondés dans les raisonnemens qu'ils font sur le mécanisme , ils doivent indispensablement observer les loix du poids , de la force , de l'équilibre & du mouvement qu'exerce la nature : mais les observations bien faites sur cette matière peuvent leur servir seulement de base & de fondement. Il faut actuellement considérer l'homme sous deux points de vue : favoir , ou comme faisant partie de ce grand monde , ou comme vivant , & conséquemment susceptible de maladie & de santé. Les loix générales du mécanisme qui lui correspondent , en tant que corps physique , ne sont pas d'un grand secours au Médecin ; & quoiqu'il lui convienne de les comprendre pour l'exacte observation , il doit plutôt s'arrêter aux loix propres & particulières qui lui appartiennent comme à l'objet de la Médecine. C'est ainsi qu'outre les affections générales de toute la nature , il se fait aussi dans le corps humain certaines opérations pour l'intelligence & l'explication desquelles les susdites loix se trouvent insuffisantes , comme l'attraction qui s'observe dans les parties , l'excrétion des choses nuisibles & la rétention de celles qui sont utiles. On ne peut pas non plus expliquer les règles générales du mouvement. De quelle manière , par exemple le chyle se change en sang ; comment s'engendre le fœtus ; pourquoi les femmes accouchées & les nourrices ont du lait , & autres cho-

ses de ce genre , telles que les crises & changemens que l'on observe chaque jour dans les maladies. Pour comprendre toutes ces opérations , il faut nécessairement supposer qu'il s'exécute dans le corps humain , outre les loix du mouvement que nous avons indiquées , d'autres loix très-particulières & propres , desquelles dépendent les fonctions dont nous venons de parler : ce sont ces loix particulières que quelques-uns nomment très-improprement *Méchanisme* propre de l'homme , d'autres , *Principe vital* ; sur quoi on peut voir une Differtation que *Gorter* a faite, pour prouver ce que nous venons de dire , & ses Commentaires sur les aphorismes d'*Hippocrate*. Cet Auteur avance , & tous les Médecins sages doivent aussi avouer, que les loix particulières & spéciales , par le moyen desquelles la vie se soutient , sont d'une plus grande considération que les loix générales qui soutiennent l'être purement physique , parce que celui-ci se trouve dans le cadavre , qui est sujet , comme partie propre , aux loix communes de l'Univers. C'est pourquoi , quoique la physique générale , qui traite de ces loix , soit utile au Médecin , elle ne lui est pas néanmoins aussi nécessaire que la physique particulière. Nous devons avouer aussi qu'on ignore , comme disent les Philosophes *à priori* , les loix particulières & propres des mouvemens du corps humain ; ou pour mieux dire , on ne comprend

pas en quoi consiste la manière particulière par laquelle elles se produisent : ce qu'on peut chercher par les effets & par l'usage qu'on en fait dans la Médecine. L'observation exacte de ces effets suffit, parce que peu importe qu'on ignore les principes des opérations, pourvu qu'on sache cependant les effets qui en proviennent; dans quel temps ils agissent, la correspondance & autres choses remarquables qui s'y trouvent & leur appartiennent. Il faut remarquer que, quoiqu'il soit nécessaire de connoître les fluides qu'il y a dans le corps, les mouvemens qu'ils ont dans les conduits où ils sont contenus, tout comme aussi la structure particulière de chacun des viscères, & la nature de chacune des humeurs, il faut en outre savoir que dans les fluides du corps humain il y a une partie spiritueuse, subtile & très-active, laquelle Hippocrate nomme *impetum faciens*, c'est-à-dire, qui pousse & agit, parce qu'elle est à la vérité la cause principale de toutes les opérations qui s'y exécutent, comme il arrive aux plantes qui contiennent une partie très-ténue & très-subtile que les Botanistes appellent *spiritus rector*, parce qu'elle est également la cause principale des opérations qui s'y font. Il ne faut pas cependant croire que cette partie spiritueuse produise d'elle-même, & sans le concours des autres, les fonctions humaines, parce que pour cet effet il est nécessaire qu'elle soit

jointes avec toutes les parties, tant fluides que solides, qui constituent le corps humain, comme nous l'avons démontré dans notre *Physiologie*. C'est d'après ces considérations que quelques modernes ont donné à cette partie spiritueuse divers noms qui sont plus propres à embrouiller la question qu'à la développer & à l'éclaircir ; car quelle nécessité y a-t-il de l'appeller *Archeus* comme le fit Van-helmont, ou *Cardimelech*, *Gasleranax*, & *Microcosmeton*, comme fit Doæus, ou bien *Flamma vitalis*, comme l'ont voulu quelques autres. En vérité, en voyant ces choses & autres semblables dans de tels Auteurs, j'ai jugé combien c'est avec raison qu'on a dit que, bien éloignés du reste des hommes qui usent de termes reçus pour exprimer & faire comprendre les choses qu'ils savent, quelques Médecins inventent toujours des nouveaux termes pour envelopper de plus en plus ce qu'ils ignorent eux-mêmes.

Nous nous servons donc du terme vulgairement reçu *nature*, dont tous les Auteurs ont usé, & dans la signification que nous lui avons donnée. C'est dans ce sens qu'Hippocrate a loué la nature, en disant (a) qu'elle trouve les voies dont elle a besoin pour faire ce qui est salutaire au corps,

(a) Invenit natura sibi ipsi vias non ex cogitatione
& cum nihil didicerit, facit quæ expediunt. *Hipp. lib. 6, epid. sect. 5, num. 2.*

& qu'elle fait des choses merveilleuses fans en être instruite, (a) voulant par-là faire entendre que l'ordre & la correspondance des parties du corps humain, & les mouvemens qui s'y exécutent, sont si bien disposés, qu'ils démontrent la sagesse admirable du Créateur qui les a ainsi institués : par la raison, dit très-bien Hippocrate, (b) que la nature est celle qui guérit les maladies, & qui cherche elle-même les voies nécessaires pour les vaincre ; puisque les loix sous lesquelles le corps humain a été construit, tendent toujours à lui conserver la vie, & les routes que la nature connoît pour chasser du corps ce qui est nuisible, sont en si grand nombre, que, fans s'embarasser des grandes découvertes anatomiques des Modernes, nous sommes forcés d'avouer que nous n'en connoissons que la plus petite partie. C'est pourquoi il est nécessaire que le Médecin exécute ce que *Baglivi*, (c) & avant lui tous les Auteurs sensés ont conseillé ; savoir, que le Médecin doit être un interprète de la nature, exécutant & obéissant en tout à ses mouvemens. On con-

(a) Natura omnibus subvenit, naturæ omnium nullo doctore usæ sunt. *Hipp. lib. de alimentis*, n. 4 & 8.

(b) Naturæ morborum medicatrices. *Hipp. 6, epid. sect. 5, n. 1.*

(c) Medicus naturæ minister & interpretis, quidquid meditetur & faciat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat. *Bagliv. de prax. med. liv. 1, cap. 1.*

clut de-là que la principale étude de la Médecine doit être de connoître les loix propres & particulières par lesquelles la nature se soutient vivante & saine , ainsi que sa manière d'agir lorsqu'elle est malade , pour éloigner d'elle les causes qui tendent à la détruire , croyant fermement qu'il ne peut & ne doit les obtenir , ni par le systême de la mécanique ni par tout autre , mais uniquement par la seule observation de tout ce que la nature peut faire & exécuter.

Par tout ce que nous venons de dire , on comprend aisément que la nature est le sujet de toutes les fièvres. La trop grande vitesse du pouls , la chaleur trop vive & autres symptômes qui s'observent dans les fièvres , sont certainement produits par la disposition du corps humain avec la seule différence que dans l'état sain , la disposition est d'une manière toute autre que dans l'état de maladie. Ainsi les fonctions se font différemment dans ces deux états ; mais il n'y a d'autre principe que la nature même qui puisse les produire. On peut par divers exemples rendre ceci palpable & évident ; mais pour être plus clair , je n'en rapporte qu'un , que voici : lorsqu'une horloge est bien en ordre , ses fonctions le sont aussi ; c'est-à-dire les heures , les minutes &c. y sont exactement marquées ; mais si ce même ordre qui doit s'entretenir entre les parties qui la composent , vient à se déranger ,

ger, dès lors l'harmonie de ses opérations se déränge aussi; & quoique leur principe dans tous les deux états soit le ressort & la liaison des roues, le changement qui s'opère dans ces choses, fait aussi changer leurs fonctions. C'est par cette raison, disoit *Sydenham*, (a) que la fièvre sert d'instrument à la nature, pour expulser ce qui est nuisible dans le corps humain, & si *Juncker*, *Nenter* & les autres Sthaliens donnoient une idée de la nature aussi claire que la notre, leurs explications seroient beaucoup plus utiles. Sachant donc que la nature est la cause des fièvres, & que son ordre doit être altéré, pour qu'elle puisse les produire, il nous reste à présent à examiner quelles sont les causes qui altèrent la disposition naturelle du corps humain, de manière que la fièvre s'ensuive. Les causes des fièvres, ainsi que de toutes les maladies, sont comme nous avons dit, les unes occasionelles, savoir celles qui résident dans le corps, & les autres efficientes, c'est-à-dire provenant du dehors. Les causes occasionelles sont trois en nombre, fa-

(a) Profecto enim est febris ipsa naturæ instrumentum, quo partes impuras à puris secernat. *Sydenh. observ. medic. sect. 1, cap. 4.* est enim apostema naturæ machina quâ ista quæ carnibus infesta sunt amolitur, sicut febris ejusdem est machina ad difflanda ea quæ sanguinem malè habent. *Sydenh. observ. med. sect. 3, cap. 3.*

voir la pléthore, l'obstruction, & la diathèse. Ainsi lorsqu'un Médecin se présente devant un malade qui a la fièvre, il tâche de s'instruire par l'observation & par les informations prises du malade & des assistans, si la pléthore, l'obstruction, ou la diathèse ont donné lieu à la maladie, parce qu'il arrive quelquefois qu'une seule de ces choses, & quelquefois toutes les trois ensemble ont précédé la fièvre; il doit ensuite examiner dans quelles parties du corps se trouvent ces causes occasionnelles; si c'est dans toutes en général, ou seulement dans quelqu'une de ses parties; ces connoissances étant nécessaires, tant pour bien connoître, que pour bien traiter & guérir la maladie. Par *Diathèse*, nous entendons ici un vice accessoire, qu'acquiert la masse des humeurs, soit fluides, comme celles, par exemple, qui sont contenues dans des tuyaux, soit compactes, c'est-à-dire celles qui composent les parties solides, vice qui les éloigne de leur état naturel, & les dispose à la maladie. Il y a plusieurs sortes de diathèse telles que la scorbutique, la verolique, la rhumatismale, la gouteuse, l'attrabilaire, & autres, que quelques Médecins modernes ont voulu expliquer par les termes d'acrimonie: les unes sont chroniques & habituelles, d'autres au contraire viennent tout à coup. On trouve dans toute fièvre la diathèse générale phlogistique, & dans chacune séparé-

ment celle qui est particulière & déterminée, appartenant à son genre & à sa nature propre. Les causes efficientes qui mettent en action celles que nous appellons occasionelles, sont au nombre de trois, savoir la diète, dans laquelle on comprend ce que les Médecins nomment choses *non-naturelles*, les passions de l'ame, cause très-commune & très-puissante des maladies, & l'air non pas tant par ses qualités sensibles de froid, de chaud, d'humide & de sec qui appartiennent à la diète, qu'en raison d'une force occulte, par laquelle il nuit aux hommes. Le Médecin doit rechercher avec beaucoup de soin laquelle de ces causes a produit la fièvre, faisant pour cela un examen exact de ce qui s'est passé chez le malade, & du temps dans lequel il en a été saisi, parce qu'il pourra connoître par là la cause de sa maladie; ce qui lui servira beaucoup pour juger de ses progrès, & savoir conduire la nature pour la guérison du sujet. Parmi ces causes, supposé que chacune d'elles, & quelquefois toutes jointes ensemble, produisent les fièvres, l'air est la plus universelle & la plus efficace, parce qu'il n'y a rien qui puisse altérer plus facilement le corps humain. La raison en est que dans l'air il y a une portion très-subtile qui, se communiquant à notre corps par la respiration, foment & maintient la substance spiritueuse de ses parties. Mais si elle se trouve infectée, soit par l'in-

fluence des astres , ou bien par les exhalaisons qui s'é levent de la terre , elle communiquera nécessairement son infection à la substance spiritueuse du corps humain , & produira en lui différentes maladies. C'est par cette raison qu'*Hippocrate* dit que l'air est le principal auteur de tout ce qui arrive dans le corps humain : (a) ce Prince de la Médecine fut toujours observateur exact des différentes maladies que le changement de temps a accoutumé de produire , de sorte que tout le troisième livre des aphorismes est rempli d'observations très-utiles sur ce sujet. M. Arbuthnot , Médecin Anglois , qui depuis peu a donné au public son livre de *l'influence de l'air sur le corps humain* , prouve fort au long la même chose que j'ai observée moi-même ; savoir , que presque toutes les maladies aiguës prennent leur origine dans les qualités vicieuses & nuisibles de l'air : ce qu'on trouve aussi très-détaillé dans l'ouvrage intéressant que publia le Néapolitain *Mosca sur l'air & les maladies* qui en sont produites. Je fais bien que les Médecins de nos temps font bien peu de cas de cette influence , & attribuent sans réflexion une maladie grave qui a l'air pour cause , à des

(a) Aer maximus est in omnibus quæ corpori accidunt & Auctor & Dominus. *Hipp. libr. de flatib. n. 4.* Mortalibus autem vitæ , & ægrotis morborum solus is auctor est. *Ibid. n. 6.*

choses qui se trouvent plus à la portée des malades, mais qui en sont néanmoins peu capables, de quelque manière qu'on les considère, & peu propres à l'occasioner. Sydenham qui connut bien ces choses, dit (a) que Dieu est l'Auteur des maladies aiguës, & que les hommes le sont des chroniques; & expliquant plus clairement cette idée, il démontre (b) que les maladies aiguës procèdent très-souvent du vice de l'air. Il n'est aucun Médecin qui ignore avec quel soin Hippocrate observa les maladies épidémiques de son temps; à son imitation les célèbres Baillou, Sydenham & Ramazzini ont écrit, suivant qu'ils les avoient observées, nous laissant des témoins évidens de la facilité qu'a l'air de les produire. Le commun des Médecins croit bien que l'air produit quelquefois des maladies épidémiques, comme dans des temps de peste, ou lorsqu'on éprouve une épidémie dans une Ville; mais ils se trompent, s'ils pensent que pour lors c'est

(a) Acutos dico, qui ut plurimum Deum habent auctorem, sicut & chronici ipsos nos. *Sydenh. dissert. epist. ad Guillel. coll. pag. 135.*

(b) Acutos quod spectat, quos impræsentiarum tractare mihi est animus, eorum alii à secreta atque inexplicabili aeris alteratione hominum corpora inficiente gignuntur. *Sydenh. op. Medic. f. 1, cap. 1, pag. 2, & tract. de podagra, pag. 163.*

seulement l'air qui les produit , parce qu'il n'y a pas d'année dans laquelle cela n'arrive , & pour en avoir la conviction , je les prie d'observer avec soin que tous les ans , vers la moitié ou la fin du mois de Janvier , il commence à paroître quelques fièvres aiguës , lesquelles augmentent pendant l'équinoxe , & s'appaissent , ou même disparaissent tout-à-fait vers le solstice qui arrive un peu plus tard qu'après la moitié de Juin , suivant la remarque de Sydenham , (a) c'est ce que j'ai observé toujours , depuis que j'exerce la médecine : il est vrai qu'elles ne font pas tous les ans du même caractère ; mais ceci provient aussi de ce que le vice de l'air n'est point de la même nature , & c'est ce qu'Hippocrate veut indiquer , lorsqu'il dit que les Médecins doivent considérer quelque chose de divin dans les maladies , comme nous l'avons dit précédemment

Les fièvres & autres maladies que l'air produit tous les ans , n'attaquent pas tout le monde , parce qu'il opère , suivant les dispositions dans lesquelles se trouvent les corps. Hippocrate ob-

(a) Epidemicorum qui verno tempore grassantur , alii maturè admodum se ingerunt , mense scilicet Januario , & exinde pedetentim increbescentes circa æquinoxium vernale ad statum perveniunt , à quo sensim imminuti circa solstitium æstivum evanescent. *Sydenh. observ. medic. sect. 1 , cap. 2.*

ferva (a) dans une de ces épidémies, qu'elle attaquoit plus d'hommes que de femmes, & dans une autre, que les jeunes gens souffroient plus que les vieillards; (b) j'ai remarqué que les hypocondriaques étoient beaucoup moins sujets aux fièvres épidémiques que les autres, & peut-être en font-ils exempts, par la raison que leur sang n'est pas disposé à la putréfaction; ce que Bailou dit avoir observé nombre de fois, (c) & que j'ai trouvé confirmé dans *Hoffman*; (d) j'ai pensé souvent que ceux dont la constitution du corps est rare & délicate, & qui ont les humeurs très-fluides, & les solides mols, sont moins exposés que les autres à être attaqués des fièvres qui dépendent de l'influence de l'air, parce que, quoiqu'ils reçoivent facilement les exhalaisons propres à les communiquer, ils les chassent avec la même facilité: au contraire ceux qui sont de constitution dense, dont les fibres sont ferrées, & les humeurs épaissies, sont

(a) Mulieres porrò multæ quidem ægrotarunt pauciores autem quam viri & pauciores etiam mortuæ sunt. *Hipp. lib. 1, epid. sect. 2.*

(b) Fiebant autem hæc adolescentibus, juvenibus in vigore constitutis & ex iis plurimis qui circa palestram & gymnasia exercebantur. *Hipp. 1, epid. sect. 1.*

(c) *Ballon. consil. medicinal. lib. 3, conc. 4.*

(d) *Hoffm. med. ration. syst. tom. 3, sect. 1, cap. 6, §. 5.*

très-sujets à de semblables fièvres , parce que l'air communiqué & introduit dans de tels corps , y fait beaucoup d'impression , & n'en sort que très-difficilement. C'est peut-être ce qu'Hippocrate a voulu dire , lorsqu'il a avancé que les corps qui transpirent bien , sont plus foibles & plus sains que les autres , & se délivrent plus facilement des maladies ; le contraire arrive à ceux qui transpirent mal , & qui , étant plus robustes , ne s'en délivrent que difficilement. (a)

Il arrive aussi que quelques-uns sont assez robustes , pour avoir en quelque sorte plus de force que l'air , & que d'autres , quoique plus foibles , ne sont pas attaqués des maladies épidémiques , parce que le vice que l'air porte avec soi , n'est pas proportionné à leur tempérament. Hippocrate a renfermé toutes ces choses dans peu de mots , lorsqu'il a dit que très souvent la nature humaine ne pouvoit point surmonter la puissance de l'Univers : (b) aussi observe-t-on dans certaines années des constitutions épidémiques propres & particulières , à quelques espè-

(a) Qui probè perspirant debiliores & saniores sunt & à morbis facilè reconvalescunt , qui male perspirant , priusquàm ægrotent , fortiores sunt , ubi autem ægrotarunt , difficiliùs à morbis reconvalescunt. *Hipp. lib. de aliment. n. 6.*

(b) Plerumque enim hominis natura universi potestatem non superat. *Hipp. de dieb. judicat. n. 1.*

ces de bestiaux, dont les autres espèces sont entièrement exemptes, comme le dit très-bien Lancizi, dans la description curieuse qu'il fait de l'épidémie qui attaqua les bœufs en l'année 1713, dans la campagne de Rome.

Il est donc certain que l'air est la cause principale de presque toutes les fièvres aiguës, & la variété qu'on y observe tous les ans, dépend sans doute des différens changemens & des altérations que souffre cet élément; ce que nous ferons voir plus clairement, en traitant des fièvres en particulier.

L'air étant donc la cause principale des fièvres, & particulièrement des aiguës, il faut que nous examinions de quelle manière il les produit; mais il faut remarquer auparavant que l'air ne produit pas toujours les fièvres par la chaleur, la froideur & les autres altérations sensibles, par lesquelles il se fait ordinairement sentir à nos corps, mais par les influences imperceptibles, qu'il reçoit des astres ou des exhalaisons de la terre. Ceci a été déjà observé par Sydenham, (a) & après lui, par les plus grands Praticiens,

(a) *Variae sunt nempè annorum constitutiones quæ neque calori, neque frigori, non sicco, humidove ortum suum debent, sed ab occultâ potiùs & inexplicabili quâdam alteratione in ipsis terræ visceribus pendent, &c. Sydenham, medic. sect. 1, cap. 2 . . . five interiora terræ*

aucun Médecin n'ignore que , malgré toutes les altérations sensibles que l'air cause , on jouit quelquefois d'une parfaite santé , & qu'on observe des maladies très-graves dans les temps même les plus séreins : l'on doit seulement en excepter ces fortes d'altérations portées au plus haut point , comme par exemple , lorsque les froids sont très-rigoureux , & que la chaleur est très-vive ; parce que pour lors , à raison de ce grand excès , l'air produit ordinairement quelques maladies , quoiqu'en général il soit certain que ces espèces d'altérations sensibles , disposent toujours le corps à une maladie grave , quoique cependant elles ne la produisent pas toujours : on juge par-là de l'imprudence de quelques Médecins qui condescendent avec le vulgaire , à faire fermer les chambres & appartemens des malades , par la crainte que l'air , entrant par une porte ou par une fenêtre , ne les refroidit , & n'aggravat le

viscera , si ita loqui fas est varias subeant mutationes , unde à vaporum inde exhalantium interventu , aer inquinetur , quod mihi maximè probatur , sive inficiatur atmosphaera omnis ab alteratione quam eidem inducit peculiaris aliqua corporum cœlestium quorumlibet conjunctio , res ita se habet , ut ad hoc , illudve tempus aer particulis referciatur , quæ humanæ corporis œconomiae adversentur , uti etiam alio tempore istius modî particulis imprægnatur , quæ cum corporibus speciei alièujus brutorum minùs convenient. *Sydenh. tract. de Podagra.*

mal par son action , parce que , quoiqu'il soit vrai que les altérations sensibles de l'air , & surtout la chaleur & le froid fassent beaucoup d'impression sur les corps délicats , cependant la force de l'air n'est pas suffisante pour produire des accidens graves , ni des maladies dangereuses , excepté seulement dans les cas où les altérations seroient très-grandes & permanentes.

Nous remarquerons que quelques Auteurs ont cru , & *Baglivi* l'assure (a) que l'air infecte la salive la première , & ensuite le suc gastrique par la communication & l'analogie que ces humeurs ont entr'elles , d'où l'on conclut que le vice s'étend jusqu'au sang. Mais par des expériences physiques & anatomiques , on s'est assuré que l'air ou du moins la partie la plus subtile qu'il contient , s'introduit par tous les pores du corps , & se communique immédiatement au sang , aux nerfs , aux humeurs , & aux parties solides , parce qu'il y a un nombre infini de petits conduits dans toute l'étendue de la surface du corps ; savoir , des veines , des artères & autres vaisseaux , & même les fibres qui font une espèce de conduit ; qui font autant d'organes remplis d'humeurs , auxquels l'air se joint pour s'introduire & se répandre dans le corps

(a) *Bagliv. dissert. 2 de experiment. circa salivam , pag. 269.*

par le moyen des mouvemens dont ils jouissent ; c'est ce que *Wanwieten* appelle *vasa bibula* , c'est-à-dire , vaisseaux absorbans , parce qu'ils absorbent & attirent l'air & les autres choses qu'on soumet à leur action , sans qu'il soit nécessaire d'imaginer de petits vaisseaux d'un ordre particulier puisqu'on n'a jamais pu les voir. C'est par ces mêmes conduits que s'introduit le mercure qu'on emploie en frictions , & c'est aussi par là que pénètrent dans le corps les parties spiritueuses & subtiles , des remèdes que nous appliquons extérieurement chez les femmes hystériques , dans le cas de vapeurs & autres maladies. J'ai observé avec beaucoup de soin , que lorsque l'air est excessivement humide , une grande partie de l'eau qu'il charrie se communique au corps , ce qui le rend plus pesant , & rend les urines beaucoup plus abondantes. On connoît assez le cas que rapporte *Etmuller* , d'un homme attaqué d'un *diabetes* , dont l'urine pesoit beaucoup plus que l'eau & que les alimens qu'il prenoit , ce qui provenoit sans doute de l'humidité que l'air lui communiquoit , comme je l'ai prouvé dans le premier tome de ma Physique , où j'en parle avec assez d'étendue. Or , si l'air s'introduit plus facilement par les pores des autres corps , soit en les humectant , soit en les desséchant , suivant les différentes altérations dont il jouit *actu* , pourquoi ne doit-il pas s'introduire

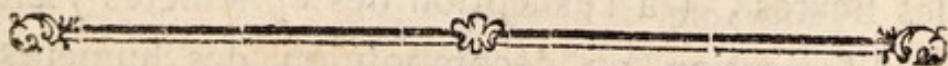
de la même manière par les pores du corps humain & lui occasioner différens changemens, fans qu'il soit nécessaire qu'auparavant il se communique au fang. Au reste , il est certain que les Auteurs qui soutiennent cette opinion ne peuvent point la prouver par des expériences , & qu'ils n'apportent point des raisons assez fortes pour la persuader.

En supposant donc que l'air s'introduit dans le corps par toutes les parties possibles , pour entendre de quelle manière il produit la fièvre , il faut nécessairement être avertis qu'il communique fort aisément ses altérations aux humeurs , & principalement à leur partie spiritueuse , avec laquelle il a une grande analogie. Cette altération est quelquefois légère , & pour lors elle occasionne seulement quelque petit changement dans les humeurs comme il arrive dans les fièvres éphémères ; d'autres fois cette altération est plus active & plus longue comme dans les fièvres aiguës. Cette variété peut se rendre évidente par l'exemple suivant. L'odeur de l'ambre occasionne des changemens notables chez les femmes hystériques , mais fort peu durables , parce que la nature surmonte facilement les parties odoriférantes qui les produisent , au contraire le poison de la Vipère & des autres animaux vénéneux altère le corps humain d'une telle manière , qu'il donne lieu à des changemens fort

grands & extraordinaires ; c'est par rapport à cela que quelques Auteurs supposent que la matière qui produit la fièvre, est semblable aux poisons ; & même *Morton* assure (a) que ce qui l'occasionne est un poison d'une nature particulière, qui attaquant la substance spiritueuse du corps, par l'infection qu'il lui communique, produit la fièvre ; mais de quelque façon que ce soit, on ne peut douter que les exhalaisons que l'air charrie avec soi, ne produisent les fièvres, en agissant à peu-près de la même manière, dont les poisons agissent, & qu'elles ne rendent ces dernières, plus ou moins actives ou malignes, suivant qu'elles sont plus ou moins fortes, & cette force plus ou moins grande, dont elles jouissent, peut dépendre ou bien de la différente position des astres qui communiquent leurs principales influences à l'air, ou bien des exhalaisons que la terre leur communique, ou bien de la disposition qui peut se rencontrer chez les sujets qui les reçoivent ; car comme nous avons déjà dit, la disposition des corps fait beaucoup pour que l'air agisse sur les différens sujets, avec plus ou moins d'activité ; je n'ignore point les raisons que *Gassendi* & *Feljo* ont eues pour ne pas croire à l'influence des

(a) *Morton*, tract. de morbis acut. universal. id præfat. & feb. acut. cap. 1.

astres ; mais comme beaucoup d'observations faites sur cette matière , avec le plus grand soin , avec toute l'exacritude possible , & sans aucune prévention , m'ont fait voir que les astres influent puissamment sur les maladies ; les raisons de ces Auteurs n'ont jamais pu m'éblouir ; cependant je n'admets pas ces influences aussi générales & aussi efficaces que le croient les Astrologues & le vulgaire. Au reste , on ignore parfaitement & de quelle manière l'air & les autres causes peuvent produire les fièvres , & tout ce que l'on a dit jusqu'à présent à cet égard , ne sont que des conjectures , auxquelles on peut accorder tout au plus quelque vraisemblance. Il vaut mieux avouer nettement qu'on l'ignore , & tâcher de connoître & de vérifier par des observations exactes , les effets généraux & particuliers que les fièvres produisent ; car c'est la seule & unique voie par où on peut parvenir à acquérir les connoissances requises & nécessaires pour opérer leur guérison.



CHAPITRE III.

Des effets généraux des Fièvres.

TOUTE espèce d'agitation ou d'altération des humeurs ne suffit pas pour que l'air ou toute autre cause produise la fièvre ; car il est

nécessaire en outre qu'elles acquièrent en quelque sorte un caractère bilieux, ce qui est un des effets généraux des fièvres. Personne n'ignore & nous l'avons expliqué dans notre Physiologie, (a) que l'humeur bilieuse se trouve par tout le corps, & qu'elle peut devenir acre & inflammatoire; en faisant attention que la matière véneuse, à qui l'air sert de véhicule est d'une nature inflammable; l'on voit clairement que lorsqu'elle se communique & s'introduit dans le corps, elle enflamme facilement les humeurs & les rend bilieuses. C'est peut-être à raison de cela, qu'Hippocrate dit, qu'un grand nombre de fièvres proviennent de la bile, & que c'est de sa combinaison avec les autres humeurs que dépend la variété des fièvres; (b) on peut s'en convaincre fort aisément, car si l'on observe avec soin les matières que les malades rendent dans les fièvres, on verra facilement que la bile est ordinairement mêlée avec toutes les autres humeurs. L'autre effet général que produisent les fièvres, (à l'exception des éphémères) est la disgrégation ou décomposition des humeurs ou des parties qui les composent, parce qu'il

(a) *Institutiones*, tract. 3, prop. 20, num. 91.

(b) *Febres plurimæ à bile fiunt, species ipsarum quatuor sunt præter eas, quæ ab occultis doloribus generantur. Hipp. de natur. hum. vers. 27.*

est certain que suivant l'intention & le but de la nature leurs parties doivent être unies ensemble & avec la substance spiritueuse qui les anime , faisant un corps uniforme ; de sorte que si par quelque cause , il arrive que l'union de ces parties des humeurs cesse & qu'elles se décomposent , au même instant la maladie s'ensuit. *Hippocrate* a très-bien connu toutes ces choses , lorsqu'il a dit (a) que pendant que les humeurs du corps sont bien mêlées , elles ne nuisent pas à l'homme qui se trouve alors dans l'état sain ; mais que si quelqu'une d'entr'elles se sépare des autres , pour lors elle nuit beaucoup & il en résulte la maladie. Cette séparation ou décomposition doit nécessairement exister dans les fièvres , parce que le mouvement déréglé du cœur

(a) Inest enim in homine & amarum , & falsum , & dulce , & acidum , & acerbum , & fluidum & alia infinita omnigenas facultates habentia , copiamque ac robur , atque & quidem juxta ac inter se temperata , neque conspicua sunt , neque hominem lædunt , ubi verò quid horum secretum fuerit , atque ipsum in se ipso fuerit , tunc & conspicuum est & hominem lædit. *Hipp. de veter. Med. n. 24 & 27.* Sanus equidem maximè est , ubi temperamentum hæc (parlant des humeurs) inter se habuerint moderatum tum facultate , tum copiâ & ubi maximè fuerit permixta , ægrotat autem cum horum quid minùs aut ampliùs fuerit , aut separatum in corpore , aut non fuerit reliquis omnibus contemperatum. *Hipp. de natur. human. n. 6.*

& la commotion des humeurs , cause un tel dérangement , que leur tissu se décompose très-facilement ; & je crois que c'est en cela que consiste en partie ce que les Médecins appellent *crudité* dans les maladies , parce que la coction consiste en quelque sorte dans l'union & l'adhérence que doivent avoir ensemble les différentes parties dont les humeurs sont composées. Ceci se trouve aussi expliqué par Hippocrate , lorsqu'il dit (a) que la coction se faisoit par l'union & la combinaison réciproque qu'il doit y avoir dans les fluides ; les évacuations des humeurs qui arrivent au commencement des maladies ou dans le temps que les Médecins appellent de *crudité* , soit par les selles , soit par les sueurs ou par toute autre voie , sont les effets de la séparation ou décomposition que la fièvre produit , & non pas des causes de la même maladie ; cette observation est un point très-essentiel pour le traitement & la guérison des fièvres , parce que les Médecins croyant mal-à-propos que ces évacuations font partie de ces humeurs qui produisent la maladie ; non-seulement ils les entretiennent quelquefois trop , les croyant salutaires , mais encore ils les augmentent , s'écartant de l'ordre que la nature établit , parce qu'il faut

(a) Fit autem coctio in permixtione , temperaturaque mutua & quasi coctura, *Hipp. de veter. Medic. num. 32.*

favoir que lorsqu'on observe de pareilles évacuations, on doit mettre toute son attention à ce principe subtil & acré qui cause la fièvre, & produit aussi la décomposition des humeurs; car celles qui sont déjà séparées, ne se pouvant point réunir ensemble, il est nécessaire que la nature les chasse hors du corps; & si la quantité de ces humeurs est considérable, & que les forces du malade soient petites, c'est un signe que la cause de la fièvre produit une grande décomposition & qu'elle détruit en même-temps la nature; mais au contraire, si l'évacuation est petite, c'est un signe que la décomposition est aussi peu considérable, en exceptant le cas où l'évacuation ne se fait néanmoins qu'en petite quantité, par rapport au spasme qui se trouve dans les fièvres.

Ceci est confirmé par différentes observations, car nous voyons très-souvent des malades, chez lesquels il se fait des évacuations très-considérables de toute sorte, & qui périssent nonobstant cela. Dans des corps très-replets, de pareilles évacuations sont quelquefois utiles, non pas parce que la cause de la fièvre s'évacue avec elles, mais parce que les conduits restent plus débarrassés, & que la substance spiritueuse du corps se meut plus librement. Les Médecins méthodiques ont assez bien traité cette matière, comme on peut le voir dans *Alpinus*,

(a) & parmi les Modernes dans *Morton* ; (b) mais nous éclaircirons beaucoup cela , en traitant des fièvres en particulier & des évacuations qui les accompagnent. *Prosper Martian* dit (c) que la décomposition est la cause des fièvres ; mais comme nous l'avons déjà dit , nous la considérons comme l'effet , parce qu'il est certain que l'air est la cause principale qui les produit , quoique les alimens , les boissons , les exercices immodérés , les passions de l'ame & autres choses semblables , comme nous l'avons déjà prouvé ci-devant , les puissent aussi déterminer ; la putréfaction est le troisième effet général que les fièvres produisent , non pas la vraie putréfaction , mais la seule disposition nécessaire pour que les humeurs tendent à la putréfaction. Il faut croire que c'est dans ce sens là que *Galien* & tous les Médecins Grecs (d) ont parlé de la putréfaction des humeurs dans

(a) *Alpinus de Med. method. lib. 2 , cap. 4.*

(b) *Morton , de morb. acut. in præfat.*

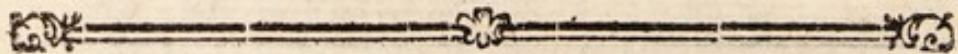
(c) *Martianus , comment. in lib. Hipp. de natur. hum. vers. 272.*

(d) *Humorum autem putredo , quæ in vasis fit , similis est ei , quæ in inflammationibus atque abscessibus accidit in humoribus autem , qui in ac venis aut arteriis continentur , quoddam , quod puri proportionem respondet , subsidet in urinis , at talis quidem putredo , non simpliciter putredo existit sed aliquid in se continet coctionis. Gal. lib. 1 , de different. febr. cap. 9.*

les fièvres , fans les prendre dans la signification rigoureuse que les Philosophes lui donnent; au contraire, on peut conclure de la lecture des ouvrages de ces grands Médecins , qu'ils ont voulu indiquer par ce mot de *Putréfaction* un vice particulier qu'acquièrent les humeurs , lequel peut dégénérer en vraie putréfaction. Voilà pourquoi peut-être *Alexandre de Tralles*, Médecin très-célèbre dit (a) » *qu'il ne manque*
 » *pas de gens qui ont dit qu'aucune fièvre ne*
 » *pouvoit provenir de la putréfaction , parce*
 » *que les humeurs dans les veines peuvent s'en-*
 » *flammer , mais non pas se corrompre ;* »
 surquoi nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons déjà dit dans nos institutions, où ceci se trouve très-bien expliqué. Nous remarquerons seulement ici que dans la cavité des intestins les humeurs peuvent acquérir une vraie putréfaction ; mais dès-lors elles sont hors des

(a) Non desunt qui in universum febrim nunquam à putredine fieri pronunciarint. Nam humores in venis exardescere , non putrefieri dicunt , si namque hoc esset , inquiunt , cur tandem non etiam lumbrici , aut alia quaedam bestia in vasis , si putrefactio est , gigni cernuntur , quemadmodum in ventre , & aliis particulis ? Quin etiam in externis omnibus hoc expectare licet , quod quæ putrescunt variarum rerum species generare solent quarum nullam unquam & urinas excerni visa est. *Trallian.*
lib. 12 , cap. 2 , pag. 699.

artères & des veines , & elles communiquent avec l'air nécessaire pour cet effet ; d'ailleurs elles n'ont pas le mouvement requis des liqueurs pour être exemptes de putréfaction. On voit par ce que nous venons de dire combien d'attention le Médecin doit porter dans l'examen des trois effets généraux des fièvres , en tâchant de découvrir quel est celui qui domine , parce que cette connoissance lui fournira beaucoup de lumières pour la réussite du traitement. En outre , il doit encore porter un grand soin à découvrir les effets particuliers & propres à chaque fièvre , & comme on ne peut avoir cette connoissance qu'après avoir su l'histoire exacte de chacune des fièvres en particulier , qui comprend leurs phénomènes distinctifs , nous tâcherons de les indiquer dans cet Ouvrage avec autant de soin & d'exactitude qu'il nous sera possible.



C H A P I T R E I V.

Des fièvres ardentes.

LA fièvre ardente est vraie ou fausse , ces deux espèces différent assez entr'elles ; mais pour faire comprendre ce que chacune d'elles a de particulier , il est nécessaire de les décrire séparément à l'exemple des Botanistes , qui

pour faire connoître les différences qui existent dans les plantes , les décrivent exactement toutes , l'une après l'autre , pour ne pas les confondre ensemble. Nous avons déjà prouvé que les descriptions sont l'unique moyen qu'il y ait pour présenter des tableaux exacts des maladies dans toutes leurs parties & durant tous leurs périodes ; c'est par-là que les plus grands Médecins de l'antiquité ou d'entre les Modernes , qui suivent la nature , les ont faites connoître. A leur imitation , nous allons décrire avec toute l'exaëtitude que nous pourrons , chaque fièvre en particulier ; mais nous devons avertir que si l'on observe dans les maladies quelque autre symptôme de plus que ceux que nous indiquerons dans nos descriptions , ou bien qu'il manque dans celle-ci quelqueune des choses qu'on observe chez les malades ; il faut savoir que de tels symptômes sont des particularités qui dépendent du tempérament particulier de chaque individu , de sa manière de vivre & du différent concours des choses que les Médecins nomment *non-naturelles* ; car il est certain que nous ne sommes tenus qu'à décrire seulement ce qui regarde la maladie par elle-même , laissant à la prudence & à la sagacité du Médecin l'observation des objets particuliers aux malades. Cela posé je passe à la description de la fièvre ardente légitime.

§. I.

Histoire des fièvres ardentes légitimes ou vraies.

Les avant-coureurs de cette maladie , sont l'usage des choses qui peuvent dessécher le corps , enflammer le sang & les autres humeurs , comme le temps chaud & sec , les alimens de même qualité , les passions de l'ame , en particulier la colère , les exercices immodérés & violens , l'usage du vin & des liqueurs spiritueuses , & plus encore un tempérament sec & chaud & la jeunesse. Toutes ces choses , ou la plupart d'entr'elles , disposent l'homme à être atteint de la fièvre ardente légitime , laquelle attaque tout d'un coup & ordinairement sans froid ni tremblement du corps. Au commencement de la maladie on se plaint d'une grande chaleur dans toute l'étendue du corps , avec anxiété & douleur à l'orifice supérieur de l'estomac , & d'une soif très-importune ; lorsque le Médecin touche le malade dans cet état , il apperçoit la peau chaude , aride & très sèche , & quoique quelquefois la chaleur paroisse immodérée à l'extérieur du corps , le malade la sent très-grande intérieurement ; le pouls est petit , inégal & très-fréquent , le visage triste & jaunâtre ; la première nuit de l'invasion , le malade est ordinairement assoupi , avec pesanteur de tête , & à proportion que la fièvre augmente , il se

veille de manière qu'il ne peut se r'endormir que très-difficilement; la langue dans le commencement est humide & tirant sur le jaune, la bouche est amère, l'urine légèrement enflammée & différant peu de ce qu'elle étoit dans l'état naturel; avant qu'il se soit écoulé vingt-quatre heures depuis la première invasion, le malade repose quelques momens, & tous les symptômes diminuent un peu, mais ils ne disparaissent pas entièrement; le lendemain à la même heure, la fièvre augmente encore avec les mêmes symptômes, auxquels se joignent un grand accablement dans tous les membres avec des envies de vomir, & si le vomissement à lieu, le malade rend des humeurs vertes, jaunes & très-amères. Nous remarquerons que l'augmentation de la fièvre se fait tous les jours presque à la même heure, pendant la durée de la maladie, sans qu'il y ait chaleur ni froideur aux extrémités; mais on connoît que la fièvre va augmenter par l'inquiétude que ressent le malade, par l'augmentation de la soif, de la chaleur, & par un peu de rémission qu'on observe à cette heure dans le pouls.

Les trois ou quatre premiers jours les mêmes symptômes persistent, mais en s'approchant du cinquième, ils augmentent avec la maladie; le visage devient pâle & abbatu, la langue sèche & noirâtre, particulièrement

dans le milieu , quoiqu'elle soit un peu humide sur les bords & d'une couleur de cendre jaunâtre , alors les urines sont très-enflammées , de couleur de feu pour l'ordinaire ; il survient un cours de ventre dont les matières plus ou moins jaunes , sont quelquefois très-tenues & d'autres fois assez épaisses ; dans le cas d'une très-grande liquidité de ces matières , on observe ordinairement qu'elles sont fort abondantes , qu'elles affoiblissent extrêmement les malades & leur enlèvent les forces en très-peu de temps , lors qu'au contraire elles sont épaisses , pour l'ordinaire la quantité qui s'en évacue est petite , mais le malade n'est soulagé dans aucun de ces deux cas ; pendant ce temps , il est ordinairement fort éveillé à quelque petit délire près , & s'il dort quelques instans , c'est avec assoupissement , & d'un sommeil troublé par des rêves & peu assuré.

Lorsque la maladie parvient à son état , qui est ordinairement vers le septième jour , les symptômes que nous avons indiqués deviennent encore plus violens ; le malade a des tremblemens quelquefois apparens & sensibles à la vue , d'autres fois on ne les apperçoit qu'en tâtant le pouls ; on observe alors des espèces de soubrefauts dans les tendons qui vont aboutir aux mains ; la langue est très-sèche dans toute son étendue , le délire est presque continuel & le

pouls plus fréquent & inégal que pendant le reste de la maladie , le visage abattu , les yeux secs & sales , & toute l'habitude du corps extrêmement aride & exténuée : la fièvre ardente après son état ou sa plus grande véhémence se termine ordinairement par une des trois manières suivantes : ou bien elle cause la mort , ou elle se termine par une crise favorable , ou bien enfin elle se change en quelque'autre maladie.

Si après l'état , la fièvre ardente doit se terminer par la mort , outre que les symptômes que nous venons d'exposer persistent , la respiration devient laborieuse , le pouls à chaque instant change & devient plus petit & foible , les forces manquent au malade , il ne peut ni se lever pour aller à la selle , ni prendre ce qu'on lui présente ; en outre , il se refroidit peu-à-peu , de manière cependant que l'extérieur du corps est froid , tandis qu'il se sent brûler intérieurement ; arrivés à cet état , la raison revient quelquefois à certains ; ils ont le visage tel que l'a dépeint *Hippocrate* , c'est-à-dire , qu'ils ont la face hippocratique ; enfin survenant des sueurs froides & les forces diminuant à chaque instant , ils tombent en syncope & meurent. J'ai vu quelquefois que la raison leur revient si bien , que prêts à rendre le dernier soupir , ils font des exhortations très-pathétiques à leurs amis , donnent des conseils à

leur famille & prédifent l'avenir comme s'ils étoient prophètes. La plupart de ceux qui font affectés de cette maladie , meurent dans les convulfions & l'affoupiffement ; pour lors ils ne recouvrent jamais la raifon , mais au contraire , le délire & les infomnies qu'ils ont eu dans le commencement de leur maladie fe changent en ftupidité.

Lorfque la maladie doit fe terminer par une crife falutaire , les accidens qui pendant fon état ont été violens , perdent de leur férocité , diminuent , & le malade conferve fes forces ; pour lors fi la crife doit fe faire par la fueur , comme il arrive le plus fouvent , le pouls devient mol & un peu caché ; la peau devient un peu douce ou moëte , la couleur des urines fe rapproche de l'état naturel ; fi au contraire , elle doit fe terminer par une hémorragie du nez , le vilage devient très-enflammé & un peu enflé , les yeux font étincelans , il femble au malade & il croit voir tous les objets colorés (fur-tout de rouge) ; il fent une douleur à la tête avec pulfation ; les hypocondres font un peu tendus & élevés ; fi la fièvre ardente fe change en intermittente , dans le temps de fa plus grande vigueur , les forces du malade fe confervent dans un bon état fans fueur ni hémorragie du nez , la fièvre cefle ou diminue , & après quelque temps d'intervalle , elle

revient une seconde fois , pour lors elle se termine tantôt en fièvre tierce , d'autres fois en quarte , quelquefois aussi en fièvre lente & fort communément en péripneumonie , mais rarement par une vraie phrénésie.

§. I I.

Histoire des fièvres ardentes fausses.

La fièvre ardente fausse est accompagnée des mêmes symptômes qui caractérisent celle que nous appellons légitime ou vraie ; on les distingue entr'elles 1°. en ce que celle-ci n'attaque que les jeunes gens , tandis que la vraie attaque tous les âges ; 2°. en ce que la légitime n'a presque jamais lieu que dans des temps très-fecs & très-chauds , & par conséquent elle est très-fréquente en été : au contraire la fausse attaque dans toutes les saisons indifféremment , & quoiqu'elle soit plus commune pendant le printemps & l'été que dans les autres saisons de l'année , elle ne laisse pas néanmoins de sévir aussi en automne & en hiver. Outre cela , la fièvre ardente fausse n'est que très-rarement accompagnée de vomissement dans son commencement , & pour l'ordinaire lorsque le malade va à la selle , il rend des matières féreuses ou liquides , avec cette particularité que si on les laisse reposer & qu'ensuite on

les jete , elles déposent & laissent au fond du pot un sédiment composé de matières grossières , avec lesquelles il est très-ordinaire de voir mêlés des vers ; 3°. la chaleur & la soif ne sont pas aussi fortes dans la fièvre ardente fausse que dans la vraie ; il arrive très-souvent dans ces fièvres que le malade n'a point de soif dans le plus fort de l'état , ce qui s'observe bien plus fréquemment dans les fausses que dans celles qui sont légitimes , & lorsque cela survient , on trouve communément une inflammation au gosier qui cause beaucoup d'embaras & qui empêche le bouillon de passer , & le malade ne peut avaler la salive ; 4°. la langue dans le commencement de la fausse est blanche , quoique cependant elle devienne dans la suite sèche & noire ; ce changement s'y fait beaucoup plus tard que dans les vraies , & quand il paroît dans les fièvres ardentes fausses , on y observe de plus qu'elle devient grosse & enflée dans toute son étendue , & qu'il se forme sur les dents & sur les gencives une espèce de rebord ou croute visqueuse & noirâtre qu'Hippocrate appelle *lentores circa dentes* ; 5°. ces fièvres se distinguent encore entr'elles par leur durée , car l'ardente légitime ne va pas au-delà du quatorzième jour ; quelquefois elle se termine le neuvième , & même d'autres fois plutôt ; mais l'ardente fausse se porte ordinairement jusqu'au vingtième jour ,

quelquefois au vingt-septième ; & j'ai observé que celles qui arrivent en hiver sont les plus longues , car quelques-unes vont au delà du trentième jour ; 6°. enfin elles diffèrent par leurs terminaifons , parce que la fausse se termine quelquefois par la sueur ou l'hémorragie du nez , mais ordinairement par un cours de ventre bilieux & pituiteux , & plus fréquemment encore par les urines ; elle se termine aussi communément par des abscess ou tumeurs, en particulier par celles qui surviennent derrière les oreilles , que les Médecins appellent oreillons ou parotides ; au reste la fièvre ardente fausse observe la même marche que l'autre , avec la seule différence que les temps dans la fausse sont plus éloignés les uns des autres , qu'ils ne le sont dans la légitime.

§. I I I.

Des causes des fièvres ardentes.

Presque toutes les fièvres ardentes prennent leur origine de l'air & de la constitution des temps , il est très - vraisemblable que lorsqu'il y a un feu très-agité & très-subtil dans l'Atmosphère qui nous environne , en se communiquant à notre corps par le moyen de l'air, il enflamme les humeurs , sur-tout si elles se trouvent disposées à en recevoir l'impression , comme il arrive à ceux qui ont fait des exercices vio-

lens ou qui ont bu beaucoup de liqueurs spiritueuses , & qui ont en un mot ces signes qui précèdent ordinairement les fièvres ardentes ; c'est par cette raison que ces fièvres sont plus fréquentes dans le printemps & pendant l'été que dans le reste de l'année , car pour lors le feu élémentaire que l'air contient est plus agité à cause de la plus grande proximité du soleil ; or il faut remarquer que dans ces années qui ne sont que peu ou point humides , on observe des fièvres ardentes vraies ; mais s'il se trouve une grande quantité d'eau jointe au feu , pour lors il ne produit que des fièvres ardentes fausses. C'est pourquoi Hippocrate disoit ordinairement que le feu avoit attaqué les malades qui avoient des fièvres ardentes , comme on le lit dans les maladies décrites dans ses *épidémies*. Elles peuvent aussi tirer leur origine des dispositions du corps & des causes occasionelles , parce que si l'humeur bilieuse y domine avec excès , l'air produira des fièvres ardentes légitimes , & si la bile est mêlée avec une grande quantité de pituite , pour lors elles seront fausses. Hippocrate disoit (a) à cet égard que les fièvres ardentes attaquent pour l'ordinaire les sujets bilieux & quelquefois aussi les pituiteux. La bile est l'hu-

(a) Febris ardens corripit magis biliosos , corripit item pituitosos. *Hipp. lib. 5 , de morb. num. 27.*

meur qui est principalement viciée dans les fièvres ardentes légitimes , parce qu'elle est la plus disposée de toutes à recevoir les impressions de l'air chaud ; en effet outre qu'Hippocrate & les autres Médecins Grecs l'ont dit expressement , les Praticiens modernes l'assurent aussi ; car *Bianchi* dans son *Histoire Hepatique* (a) traitant des maladies que la bile produit , met principalement de ce nombre la fièvre ardente ; & *Hoffman* dans sa dissertation *de bile medicina & veneno corporis* , comprend les fièvres ardentes dans les maladies produites par la bile ; *Silvius de Leboë* (b) (qui étoit très-systématique , & qui se feroit acquis une bien plus grande réputation pour quelques bonnes choses qu'il a rapportées touchant la pratique , si laissant les systêmes de côté , il se fut consacré à la vraie observation ,) regarde la bile comme la cause principale de toutes les fièvres ardentes ; cela étant ainsi , il n'y a entre les vraies & les fausses d'autre différence qu'en ce que les premières sont produites par une bile pure , tandis que la cause des autres est une bile mêlée avec beaucoup de pituite.

(a) *Bianchi* , *histor. Hepatic* , part. 3 , canon. 1 , pag. 227 , & part. 3 , de *biliofa lippiria* ; pag. 621.

(b) *Silvius de Leboë* , *prax. Med. lib. 1* , cap. 49 , n. 30 , pag. 170.

Considérons à présent que l'air trouvant des obstructions dans les vaisseaux, & beaucoup d'humeurs bilieuses qui y sont contenues, il les anime de plus en plus & les enflamme; d'où il suit nécessairement que les principes ou parties qui composent la bile, acquièrent peu-à-peu une nature presqu'alkaline & inflammatoire, & que disposées de la sorte, elles produisent une irritation, un spasme dans les nerfs, & conséquemment avec eux la fièvre ardente. Il faut remarquer ici que les humeurs ne peuvent pas devenir bilieuses au point requis pour produire la fièvre ardente, sans que la chaleur & l'état inflammatoire qu'elles acquièrent ne se communique à la substance spiritueuse qui s'y trouve; & quoiqu'il soit très-vraisemblable que l'air fait sa première impression sur cette substance, parce qu'il a plus d'analogie & qu'il se combine mieux avec elle; par conséquent il l'enflamme plus facilement. Les Médecins pneumatiques de l'antiquité, ayant observé les effets que nous venons de rapporter, attribuent la production des fièvres à un esprit enflammé, & parmi les Médecins *Roseti* (a) (Auteur plus recommandable s'il eut abandonné

[a] Roseti, *systema novum mechanico hippocraticum*, lib. 2, part. 1, cap. 3.

tout systême) , prouve fort au long que c'est dans la substance spiritueuse que réside la cause de toutes les fièvres : *Van-Helmont* (a) qui a presque toujours philosophé d'après son imagination , en a aussi fort bien parlé , disant que suivant ce que la nature nous apprend , la cause des fièvres ne réside pas seulement dans les humeurs , mais encore dans leur partie la plus subtile qui guide & produit toutes les opérations du corps : cette matière a été éclaircie de nos temps par *Abraham Kaw* dans son traité d'*Impetum faciens* , où il démontre que l'esprit dont parle *Hippocrate* est l'auteur des opérations du corps humain & le sujet principal de ses maladies. En exposant les causes des maladies , je ne me suis point proposé de suivre aucun systême déterminé pour les expliquer , parce que je trouve que tous ceux qu'on a mis au jour jusqu'à présent , sont insuffisans & défectueux en tout ou en partie , c'est pourquoi je me suis seulement conformé le plus qu'il m'a été possible à la vérité & aux opérations de la nature.

Quand à la partie où réside principalement le vice des humeurs qui produisent la fièvre ardente , il faut savoir que c'est quelquefois dans toutes les parties du corps & quelquefois

(a) *Helmontius* , lib. de febr. cap. 16.

seulement dans quelques parties des viscères: *Hippocrate* dit (a) que quand les petites vénules se desséchent en été, elles attirent les humidités corrompues & produisent la fièvre ardente. *Galien*, (b) *Avicenne* (c) & leurs Sectateurs, supposent le siège ordinaire des fièvres ardentes dans les grandes artères & dans les veines qu'il y a près des viscères, c'est pourquoi le foyer de ces fièvres peut résider dans le foye, la rate, les poulmons, & sur-tout à l'orifice supérieur de l'estomac. *Heredia* rapporte (d) avoir vu un Curé attaqué d'une fièvre ardente, qui avoit son siège dans la poitrine, où le malade sentoit une si grande ardeur, qu'il se voyoit forcé d'avouer ce qu'il avoit toujours nié dans ses études de Philosophie, c'est-à-dire, que les élémens sont formellement dans les corps mixtes ou composés, parce que sans cela il étoit impossible qu'il y eut autant de feu dans la poitrine. *M. Silva*, Médecin de Paris, dans le Livre qu'il composa sur la saignée du pied contre M.

(a) Febris autem ardens fit quum resiccatae venulae, hora aestiva, acres ac biliosos serosos humores in se ipsas attraxerint . . . & febris multa detinet, &c. *Hipp. de viét. ration. in acut. num. 34.*

(b) *Galen. 11, method. cap. 4, & 4, de viét. ration. comment. 1.*

(c) *Avicen, lib. 4, sen. 1, tract. 2, cap. 41.*

[d] *Heredia de feb. caus. sect. 2, pag. 210.*

Hecquet (a) veut prouver que les fièvres que les Médecins appellent ordinairement *malignes*, font toujours une suite de l'inflammation de la tête; en quoi sans doute il se trompoit très-fort, car il conște par des expériences anatomiques & pratiques, que plusieurs personnes font mortes de fièvres malignes sans aucune inflammation du cerveau. Ce que je puis assurer, c'est qu'il n'y a aucune de ces fièvres, soit ardentes ou malignes, dans lesquelles le cerveau ou les nerfs ne soient affectés, ou parce que le principal foyer de la maladie y réside, ou parce qu'il leur est communiqué par les autres parties: mais quoiqu'il en soit, nous avons déjà prouvé assez au long, qu'il ne peut y avoir aucune fièvre sans que la substance spiritueuse dont l'origine est le cœur ou le cerveau ne soit viciée. Plusieurs Modernes voyant qu'on observe ordinairement dans les fièvres ardentes une oppression & des anxiétés à l'orifice de l'estomac, avec des nausées & des vomissemens bilieux, ont imaginé que le siège de ces fièvres réside dans cette partie, c'est-à-dire dans l'estomac, dans l'intestin *duodenum*, dans les hypocondres & autres parties du bas ventre.

Nous pensons que les fièvres ardentes qui font

[a] Silva, Traité des usages des différentes sortes de saignées, part. 1, chap. 10,

accompagnées d'inflammation , ont leur siège dans la partie enflammée dans quelque'endroit qu'elle se trouve ; mais à présent nous ne parlons pas de cette espèce de fièvre ardente , mais uniquement de celles qui paroissent sans inflammation d'une partie déterminée ; ces dernières ont ordinairement leur foyer tantôt dans les humeurs qui circulent dans tous les vaisseaux du corps, tantôt dans celles qui sont propres à chaque viscère. Celles de la première espèce , c'est-à-dire , celles qui n'ont aucun Siège déterminé , se guérissent facilement , parce que la nature peut expulser le vice des humeurs , par des voies naturelles propres à cet effet , pendant que les humeurs coulent dans leurs conduits particuliers ; mais la terminaison de la seconde espèce est beaucoup plus difficile , parce que les humeurs viciées se trouvent adhérentes dans les parties , & comme il leur manque le mouvement , la nature a besoin de plus de force pour en séparer ce qui en elles est nuisible. Mais comment connoîtrons-nous si le foyer des fièvres ardentes est dans les humeurs mobiles & circulantes , ou dans celles qui sont propres à chaque partie ? Il est sûr que pourvu que le Médecin observe attentivement la nature & qu'il la suive dans ses opérations , il pourra les distinguer facilement , parce que si le malade ressent dans ces fièvres une douleur fixe & permanente dans

quelque partie , ou quelque pesanteur , quelque oppression , quelque ardeur considérable , ou bien enfin s'il observe que les symptômes qui indiquent l'affection d'une partie déterminée prédominent , il connoitra par là que c'est celle qui est affectée ; ce que *Galien* a traité avec beaucoup de sagacité dans son livre *de locis affectis* , ouvrage au reste très-digne d'être gravé dans la tête de tous les Médecins. Au contraire , si l'on observe que les symptômes sont communs à toutes les parties du corps , sans qu'aucun d'entr'eux se manifeste plus particulièrement & déterminément dans quelqu'une , pour lors le Médecin pourra conclure que le foyer de la fièvre ardente est dans la masse des humeurs , contenues dans leurs propres conduits : la manière d'agir de la nature , aidera aussi à les distinguer , parce que dans les fièvres ardentes dont le siège est dans les fluides circulans & mobiles , elle procure différentes évacuations , soit par la peau en y formant des boutons que les Grecs appellent *Exanthemata* , soit en excitant des sueurs , ou bien en produisant le vomissement , ou plus communément encore par des hémorragies du nez avec soulagement du malade ; ce qui n'arrive pas ordinairement ni si promptement , ni si facilement dans celles qui proviennent de l'humeur viciée dans des lieux particuliers. Mais quelqu'un dira peut-être , com-

ment peut-il se faire que l'humeur d'une partie déterminée puisse s'altérer de manière à produire la fièvre ardente sans qu'il y ait inflammation ? Pour comprendre ceci , il seroit nécessaire d'avoir présent ce que nous avons dit dans notre Physiologie , en parlant de la structure des viscères , car chacun d'eux s'approprie une humeur particulière qui ne se trouve pas dans les autres , parce que quoique l'humeur qui les nourrit soit la même dans son origine , cependant lorsqu'elle arrive dans ces parties , elle s'altère par leur constitution , de manière que perdant son ancienne qualité , elle prend celle qu'à la liqueur propre à la partie qu'elle doit nourrir ; de même que cela arrive aux arbres , dans les différentes parties desquels le suc de la terre quoique très-uniforme , reçoit néanmoins des altérations & des changemens qui le convertissent en un suc analogue à la nature de chacune d'elles en particulier ; d'où il suit que le suc qui se trouve dans les fruits est différent de celui des fleurs , & celui-ci de celui de l'écorce , &c. En faisant attention à cette texture particulière des viscères & à la diversité de leurs sucs , j'ai pensé que de cette variété naît celle des excrétiens qui se font dans le corps humain , parce que celle qui est propre aux poulmons & à la plèvre , est une humeur blanche & gluante que nous nommons *pituïte* ;

comme aussi celle du cerveau , avec la différence cependant que celle du cerveau est plus crue & plus aqueuse ; celle des oreilles que nous appellons communément *cire* , est différente de celles de la rate & du foye ; j'entends au reste par excrément , ce que *Galien* lui-même entendoit , c'est-à-dire , cette portion des humeurs qui ne pouvant servir à la nutrition , demeure inhérente aux parties & dispose le corps à beaucoup de maladies. Cela supposé , on comprend aisément que l'air peut affecter les parties plus disposées à recevoir ses impressions ; c'est pourquoi dans les fièvres ardentes , il est très-ordinaire que le foye ou les parties voisines soient affectées , parce qu'il y a une plus grande quantité d'humeur bilieuse , & ainsi des autres ; il n'est pas nécessaire qu'il y ait inflammation en la prenant pour une tumeur , suivant l'idée commune qu'on en a , parce qu'il suffit que l'humeur arrêtée dans les parties s'enflamme , s'altère , s'échauffe , ou acquière le vice que l'air lui communique ; car de cette manière , elle le transmettra facilement à la substance spiritueuse , qui par son union & son analogie le communiquera aux nerfs , au cœur , & produira la fièvre. Les Grecs appelloient cette inflammation *Phlogosis* , pour la distinguer de celle qui provient de la tumeur d'une partie déterminée qu'ils appelloient *Phlegmon* , quoi-

qu'Hippocrate & les autres Médecins de son temps jusqu'à *Erasistrate*, prétendoient signifier également par ces deux termes les mêmes choses comme on peut le voir dans quelques-uns de nos Commentaires sur les prognostics d'Hippocrate. (a)

Enfin, il faut remarquer que si les humeurs du corps devenues causes occasionnelles, acquièrent ce degré d'exaltation & de subtilité nécessaire pour produire la fièvre ardente par d'autres causes efficientes, différentes de l'air cette espèce de fièvre, pourra être produite soit que l'exaltation existe dans les humeurs mobiles ou dans celles qui sont jointes & inhérentes aux parties, comme nous l'avons dit ci-devant. Je crois cependant que cela n'arrive que fort rarement, parce que j'ai observé que presque toutes les fièvres de cette espèce, ou la plupart sont produites par les constitutions de l'air.

§. I V.

Explication des symptômes.

Les symptômes principaux de la fièvre ardente sont au nombre de deux; savoir, la chaleur & la soif; *Galien* les appelle signes *Pathognomoniques*, c'est-à-dire, particulièrement

[a] *Sect. 1, sent. 26, pag. 62.*

caractéristiques & distinctifs de ces fièvres. (a) Il faut savoir cependant qu'il arrive fort souvent qu'il y a peu de chaleur dans les fièvres ardentes & que les malades se trouvent pendant la maladie sans avoir soif ; c'est ainsi que *Galien* crut devoir donner des signes *pathognomoniques* des autres maladies ; en quoi il a fait fort peu de progrès , parce que ce grand Médecin n'imita point *Hippocrate* & les autres Grecs dans la manière de les décrire , & c'est en conséquence qu'on trouve dans ses Ouvrages très-peu d'histoires des maladies qui soient exactes & aussi parfaites que celles qu'*Hippocrate* & *Arétée* ont laissées ; d'où nous concluons qu'on peut appliquer tant aux ardentes , qu'aux autres maladies , ce que dit *Cælius-Aurelianus* ; savoir , qu'on ne doit point les connoître par tel ou tel signe seulement , mais par l'ensemble de tous les symptômes dont la maladie est accompagnée pendant toute sa durée. (b) Les Sectateurs de *Galien* & particu-

[a] Videtur ergo Hippocratem febrem ardentem assiduitate cognoscere fitis , calorisque exurentis , *Gal. 4 , de viſt. ration. in acut. com. 13 , & 3 , epid. S. 2 , com. 34.*

[b] Omnia quidem sunt providentia , non enim ex uno vel duobus , sed ex multis concurrentibus significatio firmatur , unum etenim quiddam etiam ad aliud quiddam

lièrement *Sennert* (a) , d'après son autorité donnent pour signes pathognomoniques des fièvres ardentes , la chaleur & la soif. *Riviere* (b) qui n'a fait autre chose que copier *Sennert* , assure la même chose , & c'est de lui que l'ont pris la plupart des Médecins de nos jours. Mais il faut remarquer que cet Auteur confond la fièvre ardente avec la fièvre tierce continue , d'autant plus que les plus anciens Grecs n'ont connu d'autres tierce continue , que celle qu'ils ont nommée *Hemitriteos* , de laquelle nous parlerons dans la suite , & la dénomination de tierce continue , n'est venue qu'après ces Princes de la Médecine. Ceci est d'une grande importance , parce que la fièvre ardente demande un autre traitement que la tierce continue.

§. V.

De la chaleur.

Il est certain que pour l'ordinaire il y a une chaleur très-forte dans les fièvres ardentes , parce que les humeurs devenant extrêmement bilieu-

commune est. At verò in unum conveniens multorum concursus , discretionum facit intelligentiam prominere *Cel. Aurelian. morb. acut. lib. 1 , cap. 3.*

[a] *Sennertus* , de febr. lib. 2 , cap. 12.

[b] *Rivierius* , de febr. lib. 17 , sect. 2 , cap. 1.

tes , leurs parties s'agitent considérablement , & la même chose arrivant à la partie spiritueuse , elles irritent ensemble les solides , les enflamment & les échauffent. La disposition où se trouvent dans le corps les parties aqueuses , aide beaucoup aussi à augmenter la chaleur dans ces fièvres , parce que comme nous l'avons dit dans le premier volume de la *Physique moderne* , moins il se trouve d'humidité dans les particules qui composent les corps mis en mouvement , plus la chaleur est forte. C'est pourquoi personne n'ignore que plus les corps sont secs , plus ils sont disposés à s'enflammer par le frottement de leurs parties. Comme dans les fièvres ardentes les mouvemens sont très-grands par l'agitation que subit le corps , il en résulte que ce dernier se trouvant alors avec moins d'humidité , doit s'enflammer davantage , & que la chaleur doit croître à chaque instant.

Cette dissipation qui se fait dans les fièvres ardentes , est établie par la sécheresse de la peau , par la soif qu'éprouvent les malades , par l'aridité & la noirceur de leur langue , & enfin par tous les symptômes qui accompagnent cette maladie. Personne n'ignore que *Boyle* (a) & *Hoffman* (b) ont prouvé par l'expérience, qu'elle

[a] *Boyle* , de natur. sanguin. hum.

[b] *Hoffman* , medicin. rational. system. lib. 1 , sect. 1 , cap. 5 , §. 5.

est la portion d'eau que le sang doit avoir pour être dans l'état naturel. Nouvellement *Langrish*, Médecin Anglois, a eu la curiosité d'examiner par des expériences répétées, qu'elle est la portion d'humidité qui se dissipe dans les fièvres ardentes, chez les différens sujets, suivant les divers âges & les différens degrés de chaleur qui se trouvent ordinairement dans ces maladies. Je n'ose point donner ici l'énumération des expériences qu'il a faites à ce sujet, (a) pour ne pas paroître assurer tout-à-fait des choses qui demandent d'être mieux confirmées. On peut conclure de ce que nous avons dit jusqu'ici que la principale cause de la chaleur des fièvres ardentes est le feu élémentaire, qui joint à l'air, s'introduit dans le corps & enflamme les humeurs. L'agitation qu'on observe dans le commencement, est un des effets du feu élémentaire, mais lorsque la maladie augmente, il se joint à des causes, qui agissant de concert avec lui, concourent à augmenter la chaleur & à dissiper l'humidité.

Quoique la chaleur soit un des signes des fièvres ardentes, il est cependant nécessaire de faire attention à ce qu'on observe dans la pratique. Il arrive fort souvent que les fièvres ardentes

[a] Dictionnaire Universel de Médecine, tome 5, pag. 1273.

fausses font accompagnées de quelque malignité, & pour lors la chaleur est douce, quelquefois si peu remarquable, qu'à peine peut-on connoître que le malade ait plus de chaleur que celle qu'il a habituellement dans son état naturel, ce qui est un signe de malignité, parce qu'alors les malades ont ordinairement ou une grande douleur de tête, des insomnies rébelles & permanentes, ou quelque'autre symptôme grave, mais toujours cette moindre chaleur est accompagnée de la sécheresse de la peau, & c'est à cet égard qu'Hippocrate avertit dans ses prognostics (a) que c'est un bon signe que tout le corps soit également chaud & la peau moëtte, ce qu'il répète dans ses Coaques; sur quoi il fera bon de voir combien la manière de penser de *Duret* (b) se trouve conforme à notre objet. Nous expliquerons en traitant des fièvres malignes, de quelle manière la malignité des humeurs diminue la chaleur dans les fièvres ardentes.

Lorsque la chaleur du corps est très-considérable, elle produit des maux très-graves qu'Hippocrate expose dans son Livre *de humidorum*

[a] Totum corpus totum callidum esse ac molle, optimum. *Hipp. lib. prognost. num. 8.*

[b] *Duretus, in coac. Hippocrat. pag. 392. lutet. Parisiis 1652.*

usu, d'où *Celse* (a) l'a pris presque mot à mot ; & elle produit particulièrement dans ces fièvres de très-mauvais effets. Le premier est la consommation & la dissipation de l'humidité radicale ; & l'autre c'est la convulsion. Elle cause le premier effet , parce qu'elle sépare & résout l'humidité naturelle des humeurs & des parties solides qui restent sèches comme rôties, incapables de mouvement & privées de leur substance spiritueuse , qui est celle qui se dissipe le plus facilement ; alors la vitalité leur manquant à cause de la trop grande sécheresse , il succède la gangrène & beaucoup d'autres maux très-dangereux , comme l'Auteur *Apocryphe* du livre de *viribus medicam.* qu'on attribue à *Boerhaave* , l'observe très-bien , en disant que la chaleur coagule extrêmement les humeurs du corps. (b) L'autre effet, c'est-à-dire , les convulsions sont la suite du premier , parce que les parties étant fort desséchées par la chaleur , se rident & tendent vers leur origine, comme il arrive à une corde de guitare, ou à tout autre instrument lorsqu'on l'approche du feu ; sur quoi *Hippocrate* dit fort à propos que la convulsion qui survient à

[a] Denique omnis calor , & jecur & lienem inflammat , mentem hebetat , ut anima deficiat , ut sanguis prorumpat , efficit. *Cornelius Celsus* , de re medic. lib. 2 , cap. 1.

[b] *Boerhaave* , de viribus medicamento , part. 2 , cap. 2 , prolegomen. cap. 9.

une chaleur forte est très-mauvaise. (a) Nous observons tous les jours que, lorsque les fièvres ardentes parviennent à leur état, elles sont accompagnées de convulsions très-dangereuses.

On observe plus facilement ces effets de la chaleur chez ceux qui, avant de tomber malades, ont fait des exercices violens, ou qui se sont livrés avec plus d'excès aux causes qui précédent, comme nous avons dit, ces fièvres, parce que ces choses échauffent le corps, & dissipent la portion la plus précieuse des humeurs; & c'est peut-être pour cette raison que Galien disoit communément, que les fièvres ardentes étoient presque toujours produites par des causes externes. (b)

§. VI.

De la Froideur.

Nous avons parlé jusqu'ici de la chaleur des fièvres ardentes: nous expliquerons à présent de quelle manière elle diminue, lorsque la maladie augmente. Il arrive fort souvent que, lorsque la chaleur interne est très-grande dans les fièvres ardentes, nous trouvons au tact les malades froids, & pour avoir une idée claire des causes d'où

[a] Ab æstibus fortibus convulsio aut tetanus malum.
Hipp. l. 7, aphor. sentent. 13.

[b] Galen. de vict. ration. in acut. comm. 13.

cela provient , il est nécessaire d'avertir qu'on trouve quelquefois cette froideur aux extrémités seulement , comme aux pieds , aux mains , au nez , & d'autres fois par tout le corps. Si la froideur des extrémités survient aux fièvres ardentes dans leur augmentation , ou au commencement de l'état , elle est ordinairement de très-mauvais augure , parce qu'elle prend le plus souvent naissance d'une surabondance d'humeurs pituiteuses qui se trouve dans la surface du corps , qui sont dépouillées de leur substance spiritueuse. C'est en conséquence de cela , que ce symptôme arrive plus communément dans les fièvres ardentes fausses , que dans les légitimes ; ce qu'on voit dans l'histoire des épidémies d'Hippocrate arriver souvent : car il dit en parlant de Silene , (a) que le sixième jour il avoit les extrémités froides ; ce qui arriva aussi à Philiscus , (b) à Eracinus , (c) qui moururent tous. Hippocrate

[a] Silenum qui in Platamone habitabat juxta evalcidis ædes , ex laboribus , computationibus , & exercitationibus intempestivis , febris vehementissimaprehendit sexto circa caput parùm sudavit , extrema frigida , livida , magna jactatio. *Hipp. lib. 1 , epid. sect. 3 , ægrot. 2.*

[b] Philiscum qui propter mœnia habitabat , primò die febris acuta invasit Quinto circa meridiem parùm idque sincerum de naribus stillavit Omnia extrema undiquaque frigida. *Hipp. lib. 1 , epid. sect. 3 , ægrot. 1.*

[c] Erasinum qui ad Bootæ torrentem habitabat febris

dans les pronostics dit , que si la tête & les pieds sont froids , le ventre & les côtés étant chauds , c'est un très-mauvais signe : (a) Galien ajoute que non-seulement il est mauvais d'avoir la tête & les pieds froids , suivant le texte cité , mais qu'il est même mortel.

Celse qui a suivi pour l'ordinaire la doctrine d'Hippocrate , dit que si les parties extérieures deviennent froides , sans que la fièvre cesse , & que le malade se sente bruler intérieurement , & qu'il ait soif , c'est un signe mortel. (b) Cependant quoique ce que Celse a dit sur ce sujet , paroisse vrai , pour éviter néanmoins de donner lieu à erreur , il est nécessaire d'avertir avec Prosper Alpin , (c) que lorsque dans les fièvres les malades ont les extrémités froides , il faut observer

à cœna vehemens corripuit . . . ad meridiem valdè infanivit . . . summa corporis frigida & liventia . . . sub solis occasum defunctus est. *Hippocr. lib. 1, epid. sect. 3, ægrot. 8.*

[a] Caput autem & manus & pedes , si frigida sunt , malum est , ubi & venter & latera calida sunt. *Hipp. lib. prognost. num. 8.*

[b] Cui febre non quiescente exterior pars friget , interior sic calet ut etiam sitim faciat , servari non potest *Cels. de re med. lib. 2, cap. 6.* In febribus non intermittentibus , si partes exteriores frigeant , interiores urantur : & sitim habeat lethale. *Hipp. lib. 4, aphor. sent. 48.*

[c] *Alpinus de præf. vit. & mort. ægrot. lib. 2, cap. 16.*

avec beaucoup d'attention les autres symptômes, parce que si ce froid vient vers la fin de l'état de la maladie, que le malade se trouve beaucoup de forces, & que les symptômes soient bons, c'est un signe que la fièvre ardente dégénérera en tierce : mais si le froid des extrémités survient dans tout autre temps, & que les symptômes soient mauvais, pour lors cela indique que le malade est dans un très-grand danger, & que l'on a fort à craindre la mort, de même que si le malade avoit le hoquet, étoit phrénétique, ou avoit un assoupissement très-profond, avec difficulté de respirer, ou quelque autre symptôme semblable, on peut sans crainte pronostiquer une mauvaise terminaison de la maladie, & c'est ce qu'*Hippocrate* a voulu faire entendre, lorsqu'il dit : dans les fièvres continues, le froid des extrémités est mauvais : (a) c'est encore un signe fort dangereux, lorsque les parties se refroidissent, & ne peuvent point se réchauffer; ainsi que nous l'apprend le même *Hippocrate*, dans ses épidémies, en disant que les malades avoient les extrémités tellement froides, qu'à peine pouvoient-ils se réchauffer, (b) & parlant de *Philiscus*, il dit que toutes les

[a] In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Hipp. lib. 7, aphor. sent. 1.*

[b] » Ergo cum febres ardentes inciperent, significa-

extrémités de son corps étoient froides, & qu'elles ne se réchauffèrent jamais (a).

Lorsque le froid occupe tout le corps, on observe, que quelquefois sa surface n'est plus que tiède, d'autres fois elle est sensiblement froide, enfin elle devient aussi froide que du marbre. Nous ne parlons pas ici des fièvres malignes, dans lesquelles la chaleur est ordinairement si petite, que toute la surface du corps est dans une température qui survient dans quelques fièvres ardentes, ce qui est pour lors d'un augure d'autant plus mauvais, que l'habitude du corps éprouve un degré de froid plus ou moins grand. Ces trois degrés de froid dépendent en général d'une des deux causes suivantes, savoir, ou du reflux des humeurs vitales vers l'intérieur du corps, ou de leur dissipation. Si c'est de la première, le froid extérieur nous indique une inflammation interne : si c'est de la seconde, elle produira la syncope,

» bant quibus lethalia impenderent. Statim enim insipientibus, febris acuta, parùm rigebant, insomnes, anxii, sitibundi, fastidiosi; paulùm exsudantes circa frontem & claviculas, sed nullus per totum . . . plurimis autem quarto die dolores maximi & sudores plurimum subrigidi, & extrema non jam recalescentia, sed livida, subfrigida, neque sitiebant. *Hipp. lib. 1, epid. sect. 3, n. 29.*

[a] Omnia extrema frígida non ampliùs recalescentia. *Hipp. lib. 1, epid. sect. 3, agrot. 1.*

& une abolition totale des forces. Ces deux causes du froid extérieur qui survient dans les fièvres ardentes , sont tout-à-fait conformes à la vraie observation & à la doctrine d'Hippocrate ; car l'expérience a fait voir souvent , que lorsque les malades de fièvre ardente se refroidissoient en dehors , & sentoient une forte chaleur , ou ardeur à l'intérieur du corps , avec beaucoup de soif , ils avoient ordinairement à l'intérieur , ou une forte inflammation , ou un grand érysipèle , ce qui est fondé sur les observations que la pratique & l'anatomie nous ont fournies. Les Médecins grecs , après Hippocrate ont appelé *lypiries* , les fièvres ardentes qui mettent les malades dans cet état ; mais nous ne traitons point en particulier des fièvres *lypiries* des Grecs , parce que cela regarde proprement les fièvres ardentes ; ceux qui voudront les connoître avec plus de détail , pourront voir Forestus (a) , ainsi qu'Heredia (b) ; ce que j'ai observé à ce sujet , c'est que les deux causes rapportées ci-devant du froid extérieur dans les fièvres ardentes , marchent & se trouvent presque toujours ensemble ; si quelquefois il arrive que l'extérieur se refroidisse par le seul reflux des humeurs au-dedans , sans qu'il y ait une grande

[a] Forestus , *observat. lib. 2 , de febr. contin. in observ. 38.*

[b] Heredia , *de febr. pernicios. quæst. 14.*

perte de la substance spiritueuse , pour lors ce froid n'est pas si dangereux que lorsque ces deux causes agissent de concert.

Il ne fera pas inutile pour développer un point de cette importance , de faire connoître succinctement de quelle manière l'habitude extérieure du corps peut se refroidir ; en conséquence je vais expliquer comment cela arrive , par le reflux des humeurs , vers l'intérieur du corps. Il faut supposer ici nécessairement qu'il se fait une attraction dans le corps humain , comme le prouvent Keil (a) & M. Lieutaud (b) , ce que d'ailleurs nous avons assez développé dans notre *Physiologie*. Les anciens Médecins disoient qu'une très-grande chaleur dans quelqu'endroit qu'elle fut , étoit cause de l'attraction ; mais ils se contentoient d'observer l'effet & ils ne se soucioient pas d'en examiner la cause ; ainsi ils disoient que les inflammations des parties internes , en raison de la grande chaleur qui les accompagne , attiroient ordinairement à elles les humeurs de la surface du corps , qui privée de ces humeurs reste froide. Hippocrate dans son premier livre des maladies , rapporte une espèce de fièvre

[a] Keil , *disquisit. de corp. animat. vi attrahent.* pag. 182.

[b] Lieutaud , *clement. physiolog. prolegom.* pag. 15.

ardente, dans laquelle les parties internes se sentent brûler, l'extérieur étant froid & donnant la raison de ce phénomène, il dit que lorsque l'humeur bilieuse se trouve agitée dans tout le corps (a), les veines & le sang l'attirent des chairs & du ventricule : il faut remarquer ici que quoiqu'il y ait inflammation interne, les parties extérieures ne se refroidissent pas toujours, mais seulement dans les cas où l'inflammation se trouve près de la surface du corps & qu'elle n'est pas extrêmement forte, parce que si l'inflammation est fort éloignée des parties externes, l'attraction se fait de la part des parties internes les plus voisines de l'inflammation, & qu'elle n'a pas assez de force pour attirer de si loin, parce qu'elles se trouvent au-delà de la sphère de leur activité; mais si l'inflammation est extrêmement considérable, dès lors, non-seulement elle échauffe les parties voisines, mais encore elle s'étend jusqu'à

[a] Quapropter hi qui à febre ardente corripuntur internis quidem partibus à febre exuruntur, externis autem frigidis; corripit autem hoc modo cum bilis commota fuerit per corpus & contigerit ut venæ & sanguis attrahant bilem, eamque plurimum ex carnibus & ventriculo ad eum qui prius inest. . . . extremæ verò corporis partes ut pote naturæ siccae resiccantur & plurima humiditas ex ipsis exuritur & si ipsis contingere velis, frigidas comperies & siccas. *Hipp. lib. 1, de morb. n. 27.*

la surface du corps : voilà pourquoi on ne doit point s'étonner que *Clazomenius* & le malade qu'Hippocrate appelle *homo quidam*, desquels il a parlé dans les épidémies (a), eussent une grande inflammation dans les hypocondres sans que l'extérieur du corps fut froid.

Lorsque la froideur de tout le corps provient de la dissipation ou destruction de la substance spiritueuse des humeurs, elle est d'un très-mauvais augure ; car elle indique que l'action du cœur & des artères diminue peu-à-peu, & que par conséquent le mouvement des particules qui composent les humeurs vitales se détruit ; dans cet état les convulsions sont très-ordinaires (b), & j'ai observé dans la pratique que ce qu'Hippocrate, ainsi qu'Ælius Aurelianus, & d'autres Médecins Grecs ont dit, étoit très-véritable ; savoir, que la fièvre des phrénétiques est toujours très-légère, & que lorsque la mort est prochaine chez eux, les convulsions augmentent & sont suivies d'un refroidissement qui s'étend sur tout le corps ; ce qui semble arriver à cause du défaut & de la dissipa-

[a] Hipp. lib. 1, epid. sect. 3, ægrot. 10 & ægrot. 12.

[b] *Causarum rigores statim quadantenus lege fiunt funesti, tum rutila, cum sudore facies, in his malum : quin etiam posteriorum frigus est convulsificum. Hipp. coac. prænot. lib. 1, sent. 7.*

tion de la substance spiritueuse : nous avons déjà détaillé les causes qui détruisent cette substance , en traitant des causes des fièvres en général , cependant nous en parlerons encore dans le chapitre des fièvres malignes.

§. V I I.

De la soif.

La soif est un symptôme des plus communs & des plus propres aux fièvres ardentes , nous la considérerons dans trois états , savoir , quand elle est dans un degré modéré ou moyen , lorsqu'elle est excessive , & lorsque les malades n'ont point ou n'ont que fort peu de soif. Toutes les fièvres ardentes causent par elles-mêmes une soif très-incommode & plus forte que toute autre fièvre , & lorsque le Médecin observe que quoique la soif du malade paroisse considérable & très-incommode , elle est cependant proportionnée à la maladie , il ne doit pas s'en effrayer , parce que supposé qu'il y ait fièvre ardente , il est très-naturel qu'elle soit accompagnée d'une grande soif ; & voilà pourquoi Hippocrate disoit qu'on ne doit pas craindre les maux qui ne sont pas tels suivant la raison (a) , voulant dire

[a] His quæ non secundum rationem levant credere » non oportet , neque timere valdè , quæ præter rationem sunt prava multa enim sunt inconstantia , nec ad-

qu'il est fort bon que ce qui arrive dans les maladies soit conforme à leur nature ; mais si la soif est très-excessive , il est certain que pour lors elle indique que la maladie est fort dangereuse , parce que c'est un signe que l'inflammation des humeurs & la sécheresse des parties est très-considérable ; qu'elles sont par conséquent privées de l'humidité naturelle , qu'elles doivent avoir pour être bien constituées , & que les humeurs sont épaissés & enflammés de manière qu'elles ne peuvent point se mouvoir dans leurs conduits , ni exercer librement leurs fonctions. La soif très-forte indique aussi que le foyer de la fièvre ardente réside principalement dans la cavité de la poitrine ou dans l'estomac , ou dans les parties voisines , parce que lorsqu'il y a dans quelque-une de ces parties un grand feu & un défaut d'humidité naturelle , occasionée par quelque humeur saline & irritante , il faut nécessairement que le malade ait toujours beaucoup de soif : pour comprendre ceci , il faut savoir que la soif est une sensation qui est excitée lorsque l'humidité nécessaire manque dans les corps des animaux , tant pour la qualité & la constitution des humeurs , que pour la nutrition des parties , ce que le Créateur a disposé avec une telle prévoyance , que les animaux

» modum permanere , neque durare solent. *Hipp.* 2 ,
 » *aphor. sent.* 27.

manquant de cet humide , souffrent cette sensation que nous appellons soif , afin que par le désagrément qu'elle cause , ils soient obligés de chercher & de se procurer ce qui leur manque , sans que pour cela il soit nécessaire d'un avertissement particulier , ni du raisonnement. Par là j'ai toujours jugé que dans l'homme sain , la soif est l'unique règle qu'il doit suivre pour boire , parce que cette sensation que nous appellons soif dans l'état de santé , s'excite seulement dans le degré nécessaire , pour que la boisson soutienne la bonne constitution ou l'état du corps sain ; mais par la raison contraire dans l'état malade , il faut juger que la soif ne naît point de la bonne constitution du corps , parce qu'elle se trouve alors dérangée , mais plutôt par les causes de la maladie ; celles-ci occasionant une ardeur & une irritation dans les parties , font que la sensation de la soif est beaucoup plus forte que dans l'état naturel.

Il nous reste à présent à observer que , quoique la soif comme sensation , s'exerce principalement par un effet du cerveau , suivant ce que nous avons expliqué dans le chap. 4 de *la Logique moderne* , cependant il est nécessaire d'établir dans le corps une partie fixe & principale , par où les impressions nécessaires , pour exciter la soif , se communiquent au cerveau & de même que les yeux sont l'instrument ou partie

principale de la vue , & qu'ils font l'organe par le moyen duquel les impressions que l'objet visible y cause , se propagent jusqu'au cerveau ; les parties qui servent d'instrument principal pour exciter la soif, font le ventricule, l'œsophage & la bouche ; mais comme la trachée-artère est contigue à l'œsophage, il arrive delà que, s'il y a quelque grande inflammation ou irritation dans les parties internes de la poitrine, elle se communique facilement à l'œsophage & à l'estomac, & produit ainsi la soif. Si la sècheresse s'étend jusques à l'estomac, elle peut causer également la soif, comme cela arrive après des exercices violens par la dissipation de l'humidité des parties externes & internes, & dans quelques fièvres ardentes dont l'origine se trouve dans la surface du corps, comme nous l'avons dit. La chaleur & l'embrasement du cerveau, cause encore quelquefois une soif considérable, à cause de sa correspondance avec le ventricule & la bouche. Il suit delà que, si la soif est considérable dans les fièvres ardentes, c'est une marque que la poitrine, l'estomac, leurs parties voisines, ou bien même la tête, font fort enflammées & irritées, ce qui indique toujours que la maladie est très-dangereuse. La cause de l'irritation nécessaire de ces parties, pour produire la soif dans les fièvres ardentes vraies, est ordinairement la bile, & dans les fausses la pituite mêlée avec la bile; la soif excessive indique

que ces humeurs , outre qu'elles occupent les organes de la voix , font très-acres & enflammées.

Si la soif vient à manquer dans les fièvres ardentes vers la fin de leur état , avec diminution des symptômes & avec des marques d'une terminaison favorable , c'est un très-bon signe , parce que cela indique une crise certaine & salutaire ; mais si elle manque au plus fort de la fièvre , lorsque ces symptômes sont encore dans leur plus haut degré de force , pour lors elle ne s'appaise que parce que le sentiment des parties où s'excite la soif manque , & que les impressions que ces parties doivent faire nécessairement pour que cette sensation ait lieu , s'évanouissent , ou bien parce que le malade étant dans le délire , il ne peut appercevoir les objets que les *stimulus* produisent dans ces parties , ou bien enfin parce qu'il a quelque peu de toux , par le moyen de laquelle le gosier & les autres parties où la soif se fait sentir , sont arrivées , ou qu'il s'y trouve l'humidité suffisante pour empêcher la soif de s'exciter. Si la soif manque à cause de la mortification qui survient dans les organes , c'est d'un très-mauvais augure , parce que la gangrene suit , & enfin la mort. Pour connoître si le manque de soif vient de ce que nous venons de dire , il n'y a qu'à voir ce que dit Galien à cet égard , (a) dont

(a) Galen. Comment. in lib. 2 , Prorepticor. text. 22.

je vais rapporter les paroles mot à mot. » Lors-
 » qu'il arrive , dit cet excellent Auteur, que la
 » soif manque sans que le malade ait eu de crise
 » par le vomissement, la sueur, le cours de ven-
 » tre, ou par un abcès; & en un mot, non que
 » la maladie ait disparu, mais parce que le sen-
 » timent des parties manque, c'est un mauvais
 » signe; & si dans un tel cas la langue est sèche,
 » & les urines crues, on connoît avec plus de
 » certitude la malignité de la maladie; » &
 dans un autre endroit, en parlant des maladies
 du premier livre des épidémies d'Hippocrate,
 après avoir rapporté les mauvais signes qui les
 accompagnoient, il finit ainsi : (a) » à toutes
 » ces choses se joignit un signe mortel, savoir,
 » que les malades qui se sentoient brûler aupa-
 » ravant, la soif disparoissoit après tout-à-fait;
 » ainsi il faut qu'il arrivât ou que la maladie
 » eut disparu, ou que les parties fussent amor-
 » ties de manière qu'ils ne pouvoient sentir le
 » stimulus que les objets produisoient; & com-
 » me ces malades ne restoient point libres, les
 » symptômes qu'ils éprouvoient étoient très-
 » mauvais, c'est pourquoi la soif qui les avoit
 » quittés étoit un signe de mort. » On peut
 déduire de ces paroles de Galien que lorsque
 dans les maladies aiguës la soif s'est appaisée,

(a) Gal. Comment. 2, in 1, lib. epidem. text. 75.

le malade restant accablé des symptômes graves, c'est un signe que les parties ou s'excitent la soif, perdent leur sensibilité, ce qui est toujours suivi de la mort. Nous trouvons la même chose confirmée dans l'histoire des Epidémies d'Hippocrate; car parlant d'Erasinus, il dit qu'il avoit fort peu de soif, & d'Hermocrates qu'il n'en avoit point absolument, & que la langue étoit très-aride; il rapporte que la même chose arriva à la fille de Eurianacte, (a) tous malades qui moururent.

Le délire est l'autre cause de l'absence de la soif dans les fièvres ardentes, comme le dit Hippocrate dans ses Aphorismes; lorsqu'il rapporte que ceux qui ont une raison suffisante pour sentir une douleur dans quelque partie du corps, mais qui cependant ne la sentent point, c'est un signe de délire; (b) ce qui est très-

(a) Erasinum qui propè Bootæ torrentem habitabat, » ignis corripuit... Mortuus est ad solis occasum; hinc » febres usque ad finem cum sudore hypochondria subli- » mia... Sitiebat usque ad finem non admodum. *Hipp.* » *lib. in Epid. sect. 3, ægrot. 7.* Hermocratem qui de- » cumbebat juxtà novum murum, ignis corripuit, cœpit » autem dolere caput & lumbos, hypochondrii intensio » molliter, lingua autem ab initio adusta est... fiticu- » losus non valdè... 27. mortuus est, *lib. 3. Epid. sect.* » 1, *ægrot. 2.* Eurianactis filiam virginem ignis corripuit, » erat autem omninò sine siti... Mortua est die 7a. *lib.* » 3, *epid. sect. 2, ægrot. 6.*

(b) *Hip. lib. 2, aphor. sent. 6.*

conforme à ce que nous avons expliqué ci-devant , car la soif étant une sensation , il est nécessaire qu'elle s'exerce avec la concurrence du cerveau ; qui , s'il est affecté , ne pourra pas appercevoir la soif , quoiqu'elle existe dans les parties inférieures qui l'excitent de la même manière qu'un Apoplectique , qui ne sent point la douleur quoiqu'on le pique avec une épingle , par la raison seule que le cerveau étant affecté , il n'est pas disposé à recevoir l'impression des objets sensibles. On voit par là , la grande sagacité d'Hippocrate , qui parvint à connoître que toutes les sensations se faisoient par le moyen du cerveau ; & quoique Descartes ait éclairci & développé cette manière de philosopher , je ne l'en ai jamais regardé comme l'inventeur. L'expérience même nous fait voir tous les jours combien le délire est puissant & efficace pour ôter la soif ; car dans la rage qui est un des plus forts délires dont on puisse être affecté , il n'y a point de soif ; de sorte que les malades abhorrent l'eau autant qu'il soit possible. Les Phrénétiques pour l'ordinaire ont peu de soif , quoique leur langue soit fort sèche , comme le remarqua (a) Hippocrate dans le

[a] In mœlibea adolescens ex potu , & multo venere ,
 » multo tempore calefactus decubuit , horridus & fasti-
 » diosus , & sine somno & sine siti . . . vigesimo insa-

jeune homme de Meliba , & autres qui furent attaqués de phrénésie dans cette circonstance.

Une autre des causes qui font disparoître la soif dans les fièvres ardentes , c'est la toux ; sur quoi Hippocrate dit dans les Aphorismes , que ceux qui dans les fièvres ardentes ont une toux légère ne souffrent pas beaucoup de la soif. (a) Dans le livre des Epidémies , on trouve la même chose plus au long (b) ; ce Prince de la Médecine avertissant que cela arrive dans les fièvres laborieuses à cause de l'air , la langue n'étant pas d'ordinaire fort sèche ; & lorsque le malade parle ou bien reste avec la bouche ouverte & qu'il touffe , mais non pas sans nécessité ; j'ai observé avec un grand soin ces circonstances , & je les ai toujours trouvées conformes à la vraie observation. Mais afin que les Médecins ne se trompent pas dans ce cas , comme je l'ai vu fort souvent , il faut remar-

» nivit. Jactatio, nihil mingeat exiguum potum conti-
 » nebat, vigesimo quarto mortuus est phrenitis. *Hipp.*
 » lib. 3. epid. sectio VII. agrot. 16.

[a] *Hipp. lib. 4, aphor. sent. 54.*

[b] Tusses siccae leviter irritantes à febre ardente, non
 » secundum rationem siticulosæ, neque linguæ torrefactæ,
 » non ferino, sed spiritu, constat autem, cum enim lo-
 » quantur aut hiant, tunc tussunt, cum autem non mi-
 » nimè, hoc in laboriosis præcipuè febribus fit. *Hipp. lib.*
 » 6, epid. sect. 2, n. 16.

quer qu'Hippocrate appelle fièvres laborieuses , celles qui tirent leur origine des exercices violens & autres semblables travaux ; & dans celles-ci il dit que pour l'ordinaire il y a une toux qui détruit la soif ; parce que dans les grands exercices les parties de la poitrine se fatiguent beaucoup , comme on peut s'en convaincre par l'expérience ; d'où il suit , que si la fièvre ardente survient & que les malades parlent ou restent avec la bouche ouverte , ils toussent , parce que dans ce cas , l'air entre avec force dans les poumons ; & trouvant les parties foibles il cause une légère irritation qui produit la toux ; alors le malade a peu de soif , parce que par le moyen de la toux , la liqueur qui se trouve en abondance pour humecter ces parties est exprimée , ce à quoi , je crois , que l'œsophage contribue à cause de son voisinage avec la trachée-artère. Il étoit nécessaire d'expliquer tout cela , parce que quelquefois il arrive qu'il y a beaucoup de soif & de toux en même-temps , ce qui arrive de deux manières.

1^o. Ou c'est quand il y a dans les poumons des humeurs épaisses & acres , que les malades évacuent par le moyen de la toux ; & dans ce cas j'ai observé que les malades souffrent assez de la soif , ce qu'Hippocrate remarque aussi dans son livre de Morbis , (a) lorsqu'en parlant

[a] Hipp. lib. 2 , morb. n. 61.

des fièvres ardentes dans lesquelles les malades crachent beaucoup ; entr'autres choses il rapporte la soif très-forte ; & voilà pourquoi il dit expressément dans son livre des Epidémies que nous expliquons , que la toux pour abattre la soif doit être sèche.

2^o. Lorsque la toux , quoique sèche , naît d'une distillation maligne qui tombe de la tête sur les poumons : parce que dans ce cas les malades ont ordinairement beaucoup de soif , comme il est fort naturel que cela arrive , cette humeur étant d'ordinaire tenue & salée , & comme elle occupe la trachée-artère & le gosier , elle produit communément une soif ennuyeuse. Ces distillations sont faciles à connoître par les signes qu'Hippocrate propose dans les épidémies ; parce que parlant des fluxions que souffroient les malades , il dit (a) , qu'ils avoient une douleur & une rougeur au gosier qui produisoit très-subitement un affoiblissement de tout le corps.

Avant de déterminer ce qu'il y a à observer sur la soif , je veux dire un mot de celle que les malades sentent sur le déclin des fièvres ;

[a] Fauces autem plurimis horum à principio , & semper dolebant rubræ cum phlegmone , fluxiones paucae , tenues , acres , celeriter arescebant & malè habebant.
» Hipp. lib. 1 , epid. secl. 1 , n. 3.

car il arrive très-souvent , qu'après que la maladie a fait sa crise , si elle n'a pas été parfaite , le malade reste avec la soif , la sécheresse de la bouche , l'inappétence , & autres semblables symptômes , qui pour l'ordinaire annoncent une rechute , comme le dit très-bien le père de la Médecine dans son sixième livre des Epidémies ; (a) ce qu'on observe aussi tous les jours dans la pratique. Il est vrai que toute espèce de soif n'est pas un signe de rechute , mais seulement celle qui est d'une durée considérable & très-importune ; en sorte qu'il n'est aucun des symptômes que nous venons d'exposer , qui soit suffisant en soi , pour annoncer & prédire la rechute , mais seulement l'ensemble de tous ; auxquels si l'on ajoute que le malade ne se remet point , quoique se nourrissant bien , il est certain qu'il n'est point entièrement délivré de sa maladie , & par conséquent on doit craindre qu'elle ne revienne (b). On est sujet à des grandes fautes dans l'examen des causes des rechutes , parce que fort souvent elles ne dépendent

[a] *Sitis intus relicta ; & siccitas oris , & insuavitas & inappetentia , hoc modo. Febres autem non acutæ hujusmodi , sed reversivæ , quæ reliquuntur post judicationem , reversivæ sunt. Hipp. lib. 6 , epid. sect. 2 , n. 13.*

[b] *Hipp. lib. 2 , aphoris. 31.*

point des mauvais fucs qui font restés dans le corps ; mais uniquement de ce qu'une ou plusieurs parties principales demeurent indisposées & sans ton , lesquelles engendrent de nouveau des mauvaises humeurs ; de manière que pour lors non-seulement il est inutile , mais encore nuisible de purger les malades , ce que nous avons expliqué évidemment dans nos Commentaires sur les prognostics d'Hippocrate (a). Teyjoè dans un de ces Paradoxes de Médecine , a traité de cette matière , & a proposé la joie comme étant un signe certain & nécessaire de la bonne convalescence (b) ; mais j'ai observé plusieurs fois que les malades restent languissans & tristes au commencement , quoiqu'ils soient bien guéris ; ce qui arrive par rapport à la grande foiblesse qu'ils ont contractée pendant la maladie ; car il est certain que la joie exige beaucoup de substance spiritueuse dans le corps , & lorsqu'elle manque , la tristesse existe toujours. Il est aussi nécessaire de savoir que dans les fièvres ardentes , si la soif n'est pas tout-à-fait abattue , du moins diminue-t-elle beaucoup par le grand usage des remèdes dont les Médecins se servent pour pouvoir la calmer , soit qu'on les fasse avaler ou qu'on les applique extérieurement , ce

[a] Sect. 3 , sent. 22 , pag. 252.

[b] Teyjoè , tom. VIII. , disc. 10 , parad. 5 , n. 29.

que Galien a remarqué dans les passages que nous avons déjà cités ; il est essentiel d'avoir cette circonstance présente , pour tirer un bon prognostic , parce que si c'est par ces moyens que la soif se trouve apaisée , on ne peut alors en déduire rien de ce que nous avons exposé précédemment.

§. VIII.

De la langue.

L'inspection de la langue a été regardée de tout temps comme très-utile pour connoître la disposition intérieure des humeurs , suivant le conseil d'Hippocrate , qui dit dans ses Epidémies , que la langue , de même que l'urine , annonce l'état des humeurs ; (a) & si les Médecins de nos temps ne s'écartoient pas à cet égard de la doctrine de ce grand homme , ils verroient combien grand est l'avantage qu'on peut tirer de cette inspection. Mais ils ont abandonné cette route depuis plus d'un siècle , & chacun tire de la couleur de la langue le prognostic que sa fantaisie lui suggère , au très-grand préjudice des maladies. Baglivi a donné en partie occasion de nos temps à la grande facilité que trouvent les Médecins aujourd'hui , de dis-

[a] Hipp. lib. 6 , epid. sect. 5 , n. 13.

courir vainement sur la langue, parce que dans ses Livres de pratique & autres Traités qu'il a laissés, il dit à chaque pas que la langue blanche & sale, indique la crudité des humeurs du Mésentère, de l'Epiploon, & des autres parties du bas ventre; mais quoiqu'il soit vrai que cela arrive quelquefois, comme nous l'exposerons en parlant de la fièvre quotidienne, il manque cependant le plus souvent; car dans les inflammations internes, principalement de la poitrine, dans les fièvres ardentes & autres maladies semblables, la langue est pour l'ordinaire blanche & sale, sans que le Mésentère soit affecté, d'autant plus que dans la petite vérole, la rougeole, ainsi que dans les Erysipèles, j'ai vu la langue plusieurs fois blanche, quoiqu'il soit très-certain que ces maladies n'ont point leur siège dans le Mésentère ni dans la première région.

J'avertirai en passant que les Médecins Modernes appellent première région, toutes les parties du bas ventre qui servent à la digestion des alimens, ce qu'ils ont pu tirer de Willis, qui voulut de son propre mouvement diviser le corps en trois régions, & donna le nom de première à celle que nous venons d'exposer; ce sont ces parties que plusieurs Médecins appellent à présent premières voies. Il seroit à propos de donner ici l'anatomie de la langue, pour pouvoir mieux comprendre ce que nous

venons de dire ; mais comme je suppose ceux qui professent l'art de guérir , déjà instruits sur un article de cette importance , je le passerai sous silence , me contentant seulement de dire que la langue est un muscle composé d'un entrelacement très-merveilleux de fibres ; & qu'outre son corps , elle a un très-grand nombre de petits muscles , qui l'aident à exercer ses divers mouvemens. Winslow l'a si bien décrite , qu'on ne peut rien voir de plus exact à ce sujet ; & les Médecins qui n'auront pas les Ouvrages de ce grand Anatomiste , trouveront dans le Dictionnaire Universel de Médecine de M. Jamés , son Anatomie de la langue ; ce qui nous regarde plus particulièrement , c'est que la substance de la langue ou son corps , est tout composé de nerfs , sa surface se trouvant enveloppée d'une membrane très-fine , de même que le palais & le reste de la bouche , quelques-uns croient bonnement que cette membrane est la même que celle qui revêt l'œsophage & le ventricule ; cependant les dissections anatomiques démontrent évidemment le contraire , & les plus célèbres Anatomistes nient cette existence. Il est vrai que la tunique de la langue a par son voisinage beaucoup de communication avec l'œsophage , mais leur structure & leur composition sont très-différentes ; comme qu'il en soit , on ne doit pas douter que la langue ne nous indique l'état

des humeurs, ainsi que les dispositions à la santé ou à la maladie qu'ont les viscères du bas ventre, de la poitrine, la matrice, le cerveau, & autres parties du corps humain, comme nous le verrons ci-après. En outre, il faut remarquer qu'auprès de la langue & principalement par-dessous, il se trouve quelques glandes qui séparent continuellement du sang, l'humeur que nous appellons salive, laquelle tient la langue dans la fraîcheur & la flexibilité nécessaire pour exercer ses mouvemens. A l'égard de la nature de la salive, on peut voir la dissertation qu'en a donné Baglivi, & la Chymie de Boerhaave, où il en fait l'analyse; il suffit actuellement de savoir qu'elle est composée de la partie séreuse du sang mêlée avec la pituite qui descend du cerveau, comme nous l'avons démontré dans notre Physiologie.

Cela posé, nous passons à indiquer le jugement que nous pouvons tirer de l'inspection de la langue; lorsque la langue est blanche, sale & que ses qualités sont inhérentes à son corps, cela indique toujours qu'il y a surabondance d'humeurs pituiteuses ou vice dans la partie blanche du sang; si la blancheur est accompagnée de fièvre, il faut observer la qualité de cette dernière; parce que si elle est aigue, ardente ou inflammatoire, c'est un signe que la pituite est ardente acre; mais si la fièvre est

légère & de peu de conséquence , comme est la quotidienne ou autres semblables , pour lors c'est un signe que la pituite , quoiqu'un peu corrompue , est visqueuse & non inflammatoire. Les Anciens ont distingué plusieurs sortes de pituite , parmi lesquelles ils en ont remarqué une qui est chaude , à laquelle ils donnoient le nom de Salée ; entre les Modernes , Boerhaave parle de ces deux sortes de pituite , qu'il a compris sous le nom de *glutinosum* , *spontaneum* , & *inflammatorium* , sur quoi son élève & son commentateur Vanswieten s'est étudié suffisamment : ce que nous avons aussi expliqué , suivant le système d'Hippocrate , dans nos Commentaires sur ses prognostics (a). Or , si dans le commencement des fièvres ardentes la langue est blanche , elle nous indique que la pituite abonde , & que par son mélange avec la bile & en raison des mauvaises qualités qu'elle reçoit de l'air , elle devient viciée.

Prosper Alpin dit , que dans une épidémie des fièvres qui régna à Genes , il observa que la langue des malades étoit blanche & bourbeuse ; ce qui fit connoître aux Médecins l'abondance de la pituite qui se trouvoit jointe à une grande chaleur des viscères ; (b) lorsque la maladie va

[a] *Secl. 1 , text. 26 , pag. 61.*

[b] *Alpinus de præfag. vita & morte ægr. lib. 5 , cap. 9 , p. 321.*

en augmentant & que la langue se sèche, cela indique que la chaleur & l'inflammation sont très-considérables ; de sorte qu'elles dissipent ou détruisent peu-à-peu l'humidité de la pituite, ce qui fait qu'à chaque instant elle devient plus visqueuse ; car comme nous l'avons déjà prouvé, il n'y a rien qui coagule & épaisse plus les humeurs de notre corps qu'une grande chaleur ; voilà pourquoi il arrive que lorsque la langue a été blanche dans le commencement de la maladie, & qu'après cela elle se sèche beaucoup, il survient pour l'ordinaire aux dents & aux gencives des espèces de rebords visqueux & noirâtres, qu'Hippocrate a appellés *lentoires circa dentes*, disant que c'étoit un signe que les fièvres étoient très-fortes (a). J'ai observé que presque toutes les maladies où cela arrive, sont longues, dangereuses & de terminaison difficile, parce que peut-être la pituite coagulée donne beaucoup de peine à être divisée & rendue à son état naturel.

Je veux exposer ici aux Médecins un passage d'Hippocrate conforme à l'expérience ; sçavoir, que pour connoître si la maladie se terminera dans peu ou plusieurs jours, il faut faire attention au temps que met la langue à devenir

[a] Quibus in febris circa dentes lentoires nascuntur
 ■ iis fortiores fiunt febres. *Hipp. lib. 4, aphor. sent. 53.*

féche , si elle étoit dans le commencement humide & blanche ; car la maladie fera d'autant plus courte que la langue deviendra plutôt féche , & plus elle tardera à le devenir , plus longue fera la maladie ; comme Hippocrate le démontre très-bien en parlant des fièvres ardentes.

(a) Ayant mis un grand soin à observer ce passage , j'ai remarqué que si dès le commencement la langue se féche , la maladie se termine le quatorzième jour ou même auparavant , & si la féchetesse de la langue survient vers le onzième jour , j'ai toujours vu que la maladie se portoit au-delà du vingtième jour. Hippocrate parlant des Pleurétiques , assure que lorsque dans le commencement ils ont la langue bilieuse , la maladie se termine le septième jour , & que si la couleur jaune de la langue passoit le troisième & le quatrième jour , elle se prolonge jusqu'au neuvième (b) : il faut remarquer ici qu'Hippo-

(a) In morbo febris ardente appellato fitis tenet multa
» & lingua horret , at color ejus primò quidem tempore
» est veluti solet , verùm valdè sicca est , progressu verò
» temporis induratur , exasperatur , crascescit ac nigrescit.
» Si verò in principio hæc patiantur citiores judicationes
» fiunt , si posterius tardiores. *Hipp. lib. 3 , de morb. n. 6.*

(b) Quibus pleuriticis continuò lingua bile suffusa est,
» septimo suffusa est , septimo judicantur ; quibus autem
» tertio , aut quarto , ad circiter nonum. *Hipp. prænot. coac. lib. 2 , cap. 16 , sent. 5.*

crate appelle langues bilieuses , celles qui sont jaunâtres , vertes ou pâles , tirant sur le verd. Dans la Péripleumonie la langue est très-communément blanche , visqueuse & un peu jaunâtre , parce que dans cette maladie il y a une grande quantité de pituite , qui enduit ordinairement toute la superficie de la langue , d'une même manière ; mais on ne l'observe que dans les maladies où cette humeur se trouve trop abondante , & si les Médecins ont soin d'y faire attention , ils verront facilement qu'elle est la langue des péripleumoniques : aussi Hippocrate rapportant la maladie du fils de Cidon , dit qu'il avoit la langue telle qu'elle est dans la péripleumonie (a). Quoique la blancheur de la langue , comme nous l'avons dit , indique une grande quantité de pituite , soit enflammée , soit simplement altérée & sans inflammation , nous ne pouvons pas néanmoins venir à bout de connoître par sa seule blancheur le siège de la maladie ; ainsi pour le distinguer , nous nous servirons nécessairement des autres signes , par le moyen desquels nous parviendrons heureusement à nous en assurer.

(a) Cidonis filio circa solstitium hiemale rigor , &
 » febris & auris dextræ dolor . . . lingua qualis est pe-
 » ripneumoniacis , semi candida , semi pallida ab initio , &c.
 » Hipp. lib. 7 , epid. n. 7.

S'il arrive que la langue soit sèche dès le commencement des fièvres ardentes, c'est pour l'ordinaire d'un très-mauvais augure, parce que cela indique que la cause de la maladie est très-puissante & qu'elle dissipe l'humidité des fluides & des parties solides du corps; si la noirceur se joint à cette sécheresse, c'est encore un plus mauvais signe, parce que cela annonce un état inflammatoire plus fort, comme l'observe Hippocrate (a), si la langue étant sèche & noire devient de plus dure & se remplit de gersure; car cela dénote une grande perte & dissipation de la partie aqueuse du corps; & si les autres symptômes qui l'accompagnent sont fort mauvais, on peut sûrement prognostiquer la mort; au contraire, si la langue qui auparavant étoit sèche & noire, commence à s'humecter, lorsque la maladie est dans sa plus grande force, c'est un très-bon signe; car si les autres symptômes se joignent d'une manière favorable à celui-ci, on peut attendre une bonne crise. Hippocrate dit (b) que la langue condensée,

(a) *Lingua autem, quæ initiis morborum rigidiuscula*
 » *est, sed in colore manet, labentibus indè diebus*
 » *exasperatur, livescit, & fit hiusca, mortifera; at verò*
 » *quæ multum nigrescit, intrà decimum-quartum diem*
 » *crisim forè ostendit, ac certè calamitotissima est nigra,*
 » *& virulenta. Hipp. Coac. præn. lib. 2, cap. 7.*

(b) *Hipp. 1, prædict. n. 1.*

c'est-à-dire , épaisse vers le milieu du corps , est un signe propre aux phrénétiques ; mais en faisant l'histoire de la fièvre ardente fausse , nous avons dit qu'on l'y observoit aussi ; & pour ne pas le confondre , il faut que le Médecin regarde avec attention si l'épaisseur de la langue est accompagnée d'autres symptômes de la phrénésie , parce que s'ils ne s'y trouvent pas , la seule épaisseur de la langue ne la caractérise point ; ce que j'ai souvent observé dans les fièvres ardentes , & Hippocrate le remarqua lui-même sur la concubine de (a) Nicolas , d'où Prosper Martian conclut très-bien que Galien (b) n'a point été fondé en contredisant Hippocrate ou tout autre Auteur des Coaques & des prédictions. Comme dans les fièvres ardentes fausses il y a beaucoup de pituite mêlée avec la bile , il est facile de concevoir que la pituite se trouvant condensée , elle occasionne un grand épaisissement dans la langue ; il y a bien d'autres choses concernant la langue , dont nous parlerons ailleurs ; je recommande à cet égard de se fier moins à Baglivi qu'à Hippocrate & à ses Commentateurs , parce qu'on ne trouve pres-

(a) Nicolai concubinæ ex febre ardente parotides factæ sunt utraque parte. . . . lingua aspera valdè densa, &c.
Hipp. lib. 7 , epid. n. 50.

(b) Martian , *comment. in lib. præd. pag. 341.*

que rien dans la pratique de remarquable au sujet de la langue , qui n'ait été prévu par ce grand Prince de la Médecine.

§. IX.

Des cours de ventre.

Dans l'histoire des fièvres ardentes ; nous avons dit que le cours de ventre étoit nuisible dans les vraies , & utile dans les fausses ; mais pour avoir une idée claire & juste de cela , il est nécessaire d'avoir deux choses présentes : la première est de savoir dans quelles maladies les cours de ventre font utiles ou nuisibles ; l'autre c'est d'avoir des règles certaines pour connoître dans quelque affection que ce soit , si les cours de ventre qui les accompagnent peuvent être utiles ou nuisibles. A l'égard du premier , nous savons que les fièvres ardentes vraies , ne demandent point d'être guéries par des cours de ventre , mais au contraire ils font pour l'ordinaire fort mauvais, ainsi qu'Hippocrate le démontre dans une des Coaques , où il dit que si le cours de ventre est extrêmement considérable dans les fièvres ardentes , il est le plus souvent mortel ; (a) j'ai observé plusieurs fois la vérité de cet aphorisme , car j'ai vu de tels malades

(a) In febre ardente si alvus profusè feratur mortiferum, *Hipp. coac. lib. 1. sent. 135.*

rendre beaucoup de selles , mais ils alloient plus mal de jour en jour , ce que nous trouvons confirmé dans les Epidémies d'Hippocrate (a). Il est vrai que ceci souffre quelque exception , & qu'on a pu voir quelquefois guérir un malade attaqué de fièvre ardente , quoiqu'il eut beaucoup de cours de ventre ; mais comme le remarque très-bien Prosper Martian (b) , on doit attribuer cette guérison particulière à une constitution particulière de l'air , qui par la grande influence qu'il a sur les fièvres , produit quelquefois des variétés dans le général des maximes de la Médecine les mieux fondées. Dans les fièvres ardentes fausses , le cours de ventre n'est pas d'un prognostic aussi mauvais que dans les vraies , sur-tout s'il est accompagné d'une excré- tion copieuse d'urine ; c'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'Hippocrate dit à cet égard (c) ;

(a) Nam purgationes plurimæ tædebant ita autem habentium multi quidem acutè peribant , multi autem diutius vivebant , ut autem in summa dicatur , omnes & qui longis & qui acutis morbis tenebantur , ex iis quæ secundum album moriebantur præcipuè , omnes enim alvus sustulit , *lib. 3 , sect. 3 , n. 8.* in thaso parium , qui decumbabant super domum arthemisii , febris corripuit acuta circa initia continua ardens.... 120 autem die obiit , huic alvus continenter à primâ humidâ , biliosis humidis multis erat. *Lib. 3 , sect. 3 , agrot. 7.*

(b) Martian , *comment. in coac. Hipp. pag. 375.*

(c) In hac verò constitutione in quatuor præcipuè fig-

savoir, que les fièvres ardentes de l'épidémie dont il décrit l'histoire, se terminoient par des cours de ventre, & ce fut par ce moyen que Clazomenius (a) & celui qui restoit dans le Jardin de Dealces guérèrent. Les cours de ventre copieux ne sont point utiles dans la fièvre ardente vraie, par la raison qu'elle n'a pas son siège dans les premières voies, & pour l'ordi-

» nis servabantur. Quibusdam enim ex naribus sanguis
 » fluebat, aut per vesicam multa urina & multum sedi-
 » menti, & bonum habens veniebat, aut perturbatam
 » alvum biliosa tempestivè aut dissenterici fiebant, mul-
 » tis autem contigit non ex uno suprâ scriptorum signo-
 » rum judicari, sed plurimis per omnia exire, & videri
 » habere, gravius: servabantur autem omnes quibus hæc
 » contingerent. *Hipp. lib. 1, epid. sect. 3, n. 32.*

(a) Clazomenium qui decumbebat juxtâ puteum phri-
 » nicidæ, ignis arripuit ex ventre autem ab initio,
 » est usque ad quatuordecim, multa tenuia aquei coloris
 » reddebat, quæ ad dejectionem attinent cum bonâ tole-
 » rantia transigebat trigesimo-primo diarhea, mul-
 » tis à causis, cum dissentericis, quadragesimo reddidit
 » ad statum. *Hipp. lib. 1, epid. sect. 3, ægrot. 10*, qui
 » decumbebat in horto dealcis capitis gravitatem & in
 » dextro tempore dolorem habebat multo tempore, ex
 » occasione autem ignis corripuit tertia febris acuta,
 » excretiones nigræ, tenues, spumosæ, subsidentia livi-
 » da dejectionibus quinta dejectiones plures nigræ
 » spumosæ subsidentia nigra dejectionibus sexta de-
 » jectiones nigræ, pingues, viscidæ, fatidæ quadra-
 » gesima ex toto perfectè judicatus est.

naire ces évacuations indiquent une grande décomposition d'humeurs, & que la bile qui produit la fièvre est extrêmement acre & colliquative. Il faut ajouter à cela que la fièvre ardente vraie, a son siège ordinairement dans les humeurs tenues & subtiles, qui s'échappent mieux par la sueur que par les selles; au contraire ils sont utiles dans les fièvres ardentes fausses, parce que celles-ci résident dans les humeurs épaisses, & que la bile & la pituite s'y trouvent presque toujours viciées, lesquelles s'évacuent communément par des flux de ventre; aussi Hippocrate dit, en parlant de ces évacuations, qu'elles étoient très-utile aux malades, chez lesquels la jaunisse paroissoit le sixième jour de la fièvre; (a) & personne n'ignore que lorsque ce symptôme survient, il indique pour l'ordinaire, qu'il y a une surabondance de bile & de pituite dans le foie ou bien dans les parties voisines, qui ne s'évacue jamais si bien que par les selles, observant qu'Hippocrate ne dit pas seulement que les cours de ventre fussent utiles, mais encore l'évacuation abondante des urines.

Quant au second, savoir, quelles sont les

[a] Fuerunt quibus morbi regii sexto die. » Sed hoc
 » aut per urinam purgatio, aut alvus turbata juvebat,
 » aut magnum profluvium sanguinis. *Hip. lib. 1, epid.*
 » sect. 3, n. 22.

règles qu'on doit observer, dans quelles maladies que ce soit, pour connoître si les cours de ventre sont utiles ou nuisibles; il faut nécessairement avoir présente toute la doctrine d'Hippocrate, qui est très-certaine à cet égard, surtout dans les sentences coaques, dont l'explication par Duret ne nous laisse rien à désirer. Galien dans le Commentaire des prognostics d'Hippocrate, & de quelques aphorismes qui traitent de ce sujet, proposa des maximes admirables, concernant l'utilité ou le préjudice de toutes les évacuations qui se font des humeurs du corps. Prosper Alpin fit un recueil de ce qu'il trouva de mieux établi dans Hippocrate & dans Galien touchant ces évacuations; & si les Modernes ont dit quelque chose de bon sur un point aussi important, ce n'a été qu'en se conformant aux Auteurs que nous venons de citer, comme on peut le voir dans Bianchi, lequel traite assez au long de toutes les espèces d'évacuations bilieuses, sans rien ajouter à ce que les autres Auteurs en avoient dit.

Quoiqu'en traitant des fièvres, mon unique objet fut de parler des évacuations qui sont utiles ou nuisibles, suivant la nature & le caractère de chacune; cependant je ne traite point à fond cette matière, mais j'ai voulu donner connoissance à mes lecteurs des meilleurs Auteurs qui en ont parlé, & qui peuvent leur servir de vrais

modèles ; je remarquerai seulement une chose ; qui est générale à toutes les évacuations qui s'observent dans toutes les maladies ; favoir , que dans les cours de ventre , que les sueurs & autres sont utiles , lorsque dans le temps de l'évacuation les forces du malade ne diminuent point , qu'elles se font à son avantage & qu'il s'en trouve foulagé ; au contraire , elles sont toujours nuisibles , lorsque l'affoiblissement du malade & l'augmentation des symptômes accompagnent l'évacuation ; c'est pourquoi de toutes les maximes qu'Hippocrate rapporte à ce sujet , celle-ci est la plus universelle ; favoir , que les excréations bilieuses , fœtides , livides & sanguinolentes , qui se font dans les fièvres continues , sont mauvaises & bonnes , suivant qu'elles font du bien ou du mal , &c. (a) par là nous connoissons que quoique les évacuations paroissent fort mauvaises , si elles se font bien , c'est-à-dire , sans que les forces du malade diminuent , & avec une remission des symptômes , elles sont toujours utiles. Galien dit avoir observé à cet égard une chose très-remarquable dans une constitution des maladies pestilentielles (b) , car tant ceux qui en mouroient que ceux qui en guérissoient , avoient des déjections noires ; d'où il faut con-

[a] *Hip. lib. 4, aph. sent. 47.*

[b] *Galen. Comment. in lib. 4, aph. hip. sent. 21.*

clure que quoique les matières évacuées soient noires, il ne faut pas pour cela les regarder comme utiles ou nuisibles, jusqu'à ce qu'on voie si elles soulagent ou non les malades; & pour confirmer ceci je vais rapporter en entier le passage de Galien, parce qu'il contient une doctrine de la plus grande importance pour la pratique (a); » lorsqu'après la coction de la maladie quelque humeur viciée est évacuée, alors » le corps se purifie, & par cette raison la bile » noire, (appelée par les Médecins attrabile) » ou toute autre humeur s'évacue avantageusement dès que les signes de coction ont paru » dans le courant de la maladie; mais si elles » s'évacuent différemment, c'est-à-dire, sans » signes de coction, pour lors c'est d'un très-mauvais augure. » C'est pourquoi de quelque couleur que soit l'humeur, & pour si dangereuse que paroisse sa déjection, pourvu qu'elle se fasse avec des signes de coction dans l'état de la maladie, elle annonce pour lors le retour de la santé. Les signes de coction sont au nombre de plusieurs, mais les principaux se réduisent au retour des forces du malade & à la diminution des symptômes ou de la maladie par le moyen des évacuations, comme on peut le voir dans notre Pathologie.

(a) Gal. Comment. in lib. 4, aph. sent. 22.

§. X.

Du traitement des fièvres ardentes.

Avant toutes choses , il faut considérer les différentes méthodes de traitement que le Médecin doit suivre dans la curation des maladies aiguës & chroniques ; nous appellons aiguës , celles qui sont accompagnées des symptômes très-graves , lesquelles pour l'ordinaire sont courtes & se terminent dans quarante jours pour le plus tard ; au contraire , nous appellons chroniques celles qui sont extrêmement longues. Il est certain que la nature guérit les unes & les autres , & que les remèdes ne sont utiles que quant aux secours qu'ils lui fournissent , pour qu'elle puisse évacuer & chasser du corps les causes des maladies ; aussi voyons-nous lorsque la nature manque de forces , que les médicamens ne font aucun effet. Cette maxime est sans réplique chez les Médecins raisonnables , quoique nous trouvions néanmoins des grands Auteurs partagés en différens sentimens sur la manière de la suivre. Harvée voulut que les Médecins donnassent très-peu ou point des remèdes , mais qu'ils observassent seulement la nature , qu'il suppose devoir seule guérir (a) ; & peu s'en faut

[a] *Ger. harv. de Meth. curand. morb. expect.*

que l'Auteur Espagnol de l'idiome de la nature , ne donne le même conseil pour les maladies aiguës. Le Médecin Boix, dans son Hippocrate défendu , penche aussi beaucoup à suivre cette maxime ; quoique moins rigoureusement qu'Harvée ; d'autres au contraire veulent tout guérir à force des médicamens , croyant que les remèdes peuvent opérer la guérison sans laisser rien à faire à la nature. Les Chymistes & quelques Auteurs des Pharmacopées & secrets , suivent très-opiniâtement ce sentiment ; nous prenons un juste milieu à cet égard , & nous supposons que la nature est celle qui guérit les maladies , & que toute la science du Médecin consiste à bien observer les mouvemens dont elle se sert , & à la savoir aider ; & si j'étois obligé de dire lequel des deux sentimens que nous venons de proposer est le plus mauvais , je regarderois toujours comme plus préjudiciable à la nature , l'opinion de ceux qui veulent tout guérir à force de médicamens , que celle de ceux qui veulent qu'on n'en fasse aucun usage.

A la vérité , la nature a besoin de fort peu de remèdes pour guérir les maladies aiguës , soit parce qu'elles se terminent dans peu de jours , soit aussi parce qu'elle agit efficacement , & que par l'activité de ces mouvemens elle tend à chasser du corps les causes de la maladie ; au contraire , dans les maladies chroniques , on a

besoin de plus de remèdes , à cause que la nature agit beaucoup plus lentement , & que la cause du mal n'est pas si mobile ni disposée à pouvoir chasser aussi facilement du corps les causes de la maladie que dans les fièvres aiguës. Ainsi il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici de ces formules longues dont se glorifient plusieurs Médecins ; quoique nous suivrons en cela Sydenham , grand imitateur d'Hippocrate parmi les Modernes , lequel dit dans sa Préface : » Ce-
 » lui qui attend de moi grand nombre de remè-
 » des & de formules , restera trompé . . . parce
 » qu'il me suffit d'avoir insinué les indications
 » qui doivent servir de guide aux Médecins ,
 » ainsi que l'ordre & le temps qu'ils doivent sui-
 » vre pour employer les médicamens , parce
 » que l'essentiel de la Médecine Pratique con-
 » siste à connoître les voies & les règles qu'on
 » doit suivre pour bien agir. » Ce grand Méde-
 cin favoit fort bien que dans les maladies cura-
 bles , on obtient la guérison par les remèdes les
 plus triviaux , pourvu qu'ils réussissent dans l'idée
 qu'on doit suivre pour aider la nature.

Pline se mocque adroitement (a) des Méde-

[a] Hinc nata medicina. » Hæc sola natura placuerat
 » esse remedia parata vulgò , inventu faciliora , ac sine
 » impendio , eis quibus vivimus. Postea fraudes homi-
 » num , & ingeniorum capturæ officinas invenere istas ,

cins qui vantent les Baumes & autres choses précieuses de l'Inde , lorsque nous avons facilement sous la main des remèdes plus utiles & plus sûrs. Je ne laisserai pas néanmoins pour cela de proposer ceux qu'on trouve loués & vantés par les plus grands hommes , mais avec la sincérité qu'une telle matière exige ; je parlerai d'abord de ceux qui m'ont réussi dans ma pratique , & la vertu des autres ira sur la bonne foi des Auteurs qui les proposent , afin qu'on ne porte point une vaine confiance à des choses qui ne la méritent point. Il nous reste à présent à observer , que le bon usage des remèdes s'est introduit de deux manières ; savoir , par l'observation & par le raisonnement. Les hommes se servent de l'*Opium* pour calmer la douleur , & du *Kina* pour guérir les fièvres , parce qu'ils ont observé leur utilité dans ces maladies ; & cette manière d'appliquer les remèdes ne manqueroit jamais si les observations étoient bien faites , parce qu'on connoit alors les choses fort évidemment , par un moyen sûr & fidelle. Les soins que mettent les Médecins à bien faire

» in quibus sua cuique homini venalis promittitur vita.
 » statim compositiones , & mixturæ inexplicabiles decan-
 » tantur. Arabia atque India in medio æstimantur , ulce-
 » rique parvo medicina à rubro mari imputatur , cum re-
 » media vera quotidie pauperrimus quisque cænet. *Plin.*
 » *hisor. natural. lib. 24, cap. 1.*

leurs observations , donnent naissance à tant des disputes qui s'élèvent entr'eux sur l'application de quelques remèdes , ou peut-être même le peu de disposition qu'ils se trouvent à les bien faire. Par le raisonnement , l'on déduit aussi l'application qu'on peut faire des remèdes dans les maladies , en quoi l'on est plus susceptible d'erreurs que dans l'observation , parce que pour qu'il soit utile , il faut qu'il prenne sa source dans les opérations de la nature , de sorte que le raisonnement du Médecin doit entièrement être conforme à ce que la nature exécute ; d'où il résulte que si les opérations de la nature ne sont point d'accord avec le raisonnement , c'est une preuve qu'il est imaginaire & mal fondé. Par la même raison , je méprise tous les raisonnemens philosophiques que la Médecine a puisés dans la philosophie des écoles , parce que je les trouve démentis tous les jours par la nature , & j'admets seulement ceux qui sont pris de la philosophie expérimentale , parce qu'ils sont conformes à l'observation. Nous prendrons donc pour maxime fondamentale dans le traitement des maladies , d'employer toujours de préférence à tous autres , les remèdes dont la vertu consiste par des bonnes observations , & par des raisonnemens fondés sur ce qu'enseigne la nature elle-même.

§. XI.

De la saignée.

Ceux qui se font nourris dans la lecture d'Hippocrate , savent déjà que les malades dont il parle dans ses épidémies & qui recouvrerent la santé , eurent presque tous des évacuations copieuses , comme nous l'observons également tous les jours ; ce qui donna sujet à Galien de croire que les maladies étoient produites par les humeurs , sans faire attention que ces déjections qui se font si copieusement dans les maladies aiguës , sont l'effet ou comme disent les Médecins *producta morbosa* & non pas leur cause , parce qu'elles naissent de la dissolution & de la décomposition des parties que la cause de la maladie a produites dans les fluides , & une fois que leur structure est décomposée , la nature les en sépare comme lui étant inutiles & nuisibles. Il faut observer que si après la dissolution faite , les humeurs qui en résultent n'étoient point chassées hors du corps , elles produiroient des maux très-graves , parce qu'outre le poids qu'elles occasioneroient , elles boucheroient les conduits par où doit passer la substance spiritueuse , & la nature seroit embarrassée pour évacuer la cause de la maladie. Or , pour que l'art puisse aider la nature , les Médecins après l'avoir observée attentivement , ont inventé plu-

sieurs fortes d'évacuations dans les maladies aiguës, par le moyen desquelles le poids des mauvaises humeurs est diminué, & la nature devient plus forte & mieux disposée pour chasser les causes de la maladie.

Parmi ces évacuations, la principale & la plus recommandable a été toujours la saignée, laquelle employée à propos, est un remède merveilleux, & est au contraire très-nuisible lorsqu'elle ne se fait pas dans le temps que la maladie exige. On ne doit faire aucun cas des auteurs qui rejettent absolument l'usage de ce remède dans les maladies aiguës, parce qu'on ne peut nier qu'il ne soit très-utile à la médecine pratique en certains cas, dans lesquels il a été employé dans tous les siècles, chez toutes les Nations, & qu'il est approuvé par le consentement général de tous les âges & de tous les temps. Cicéron se servoit de cet argument pour prouver l'existence d'un Dieu, parce que, disoit-il, il est impossible qu'un Etre auquel croient toutes les Nations & dans tous les temps n'existe pas.

En outre, si nous examinons les preuves rapportées par Vanhelmont, Tozzi, Boix & quelques autres pour nier le bon usage de la saignée, nous les trouverons de très-peu d'importance, parce que généralement parlant, ils sont tous fondés sur des raisonnemens propres & parti-

culiers , que l'idée de ces Auteurs leur a suggérés , & non dans les ouvrages de la nature ; mais comme je ne fais point ici une apologie de la saignée , ce que j'ai proposé suffira pour convaincre les esprits dociles ; ainsi je vais à présent indiquer l'usage qu'on doit en faire dans les fièvres ardentes ; si ces fièvres sont légitimes la saignée ne convient point , excepté que le Médecin ne prévoie que pendant le cours de la maladie il doit se former quelque inflammation , parce qu'alors la saignée devient nécessaire. Je prie les Médecins de faire attention à l'état du malade attaqué de fièvre ardente vraie après cette évacuation , & ils verront que le pouls s'affoiblit considérablement , que la couleur du visage devient plus pâle , les forces diminuent & la vigueur de la fièvre se maintient ; je l'ai du moins ainsi observé plusieurs fois , & je me suis apperçu qu'Hippocrate dans trois passages différens , où il décrit la fièvre ardente , n'a jamais ordonné la saignée , & ce qui est encore plus , ce grand observateur de la nature ne saignoit jamais dans les fièvres simples , mais seulement dans celles qui sont causées par l'inflammation , ou lorsqu'on croit qu'elle surviendra pendant le cours de la fièvre.

Il faut aussi remarquer que les Médecins Grecs , tels que (a) Trallianus , Aetius & P. Ægineta ,

(a) Ubi igitur febres ex sanguine orientes inter noveris,

ne faignoient jamais dans les fièvres ardentes vraies : ce n'est pas certainement que ces Auteurs ne vissent jusqu'aux plus petites choses , car Aetius conseille (a) que le lit de ceux qui ont des semblables fièvres soit bien large , & autres particularités très-utiles : ce qui fait voir combien mal fondée est la crainte de quelques Médecins de ce temps , qui ne veulent point qu'on change de lit & de linge aux malades , de peur que l'air ne les surprenne & ne les refroidisse. Avicenne qui est extrêmement porté pour ce remède , conseille expressément de ne point saigner dans la fièvre ardente vraie ; (b) indépendamment de cela , la fièvre ardente se

» statim per initia , ut dictum est , venam secare : eos
 » autem qui ex bile febricitant , purgato potius si materia
 » tibi ad excretionem proclivis videatur , & febris quæ in-
 » vadit vehemens non fuerit. *Trall. lib. 12 , cap. 3 , &*
 » *Paulus Ægineta , lib. 2 , cap. 30.*

[a] prima verò auxilia in febre ardenti sunt decubitus
 » in locis frigidis qui ad purum aërem patent ac perflan-
 » tur. Stratum molle & sæpiùs renovatum ; amicula affi-
 » duè permutatæ , & satis gracilia , & non sordida.
 » Lectus sit abundè ampliùs , quo possint membra cale-
 » facta sub indè ab alias atque alias ejus partes transferri
 » & per flavellum aër ignavior concitetur. *Aet. tetr. 2 ,*
 » *serm. cap. 78.*

[b] Et non phlebotometur , fortassè enim inflammabit
 » eos. *Avic. lib. 4 , sent. 1 , tr. 2 , cap. 42.*

change.

change très-facilement en lypyrie , comme nous l'avons déjà dit , parce que c'est par elle que la première se termine régulièrement ; les saignées en font la cause , parce qu'elles affoiblissent & qu'elles irritent la bile. Hippocrate observa très-bien que lorsque la bile est fort abondante , la saignée est déplacée ; (a) cela étant ainsi , & Galien se faisant gloire d'être sectateur d'Hippocrate , je ne fais par quelle raison il osoit saigner si librement dans les fièvres aiguës ; pour mieux sentir ce conseil d'Hippocrate , il faut savoir que lorsque les humeurs sont fort bilieuses , elles perdent leur humidité ou leur partie douce & gélatineuse , qui est très-nécessaire pour conserver les forces ; or , par les saignées , cette humidité se dissipe encore plus , ce qui fait que la sécheresse augmente ainsi que la fièvre.

Il nous reste deux doutes à éclaircir qui pourroient nous embarrasser à cet égard ; le premier , c'est que la fièvre ardente se termine quelquefois par une hémorragie du nez ; on peut conséquemment saigner utilement en imitant cette opération de la nature. Nous répondons à cela , que cette terminaison est ordinaire aux fièvres synocales , mais qu'elle n'arrive que très-rarement dans les ardentes légitimes. En outre , l'hémorragie du nez termine cette maladie seulement

[a] *Hipp. lib. 6 , de humor. n. 9.*

lorsqu'il y a pléthore à la tête, ce qu'on connoît par la rougeur des yeux, la pulsation des carotides & autres signes que nous avons exposé ci-devant, & la pléthore de la tête se guérit par l'hémorragie du nez, mieux que par toute autre évacuation : c'est pourquoi il faut avertir que l'hémorragie du nez seule, ne termine pas les fièvres ardentes vraies, excepté qu'il ne survienne une sueur générale de tout le corps ; l'autre c'est que la fièvre ardente peut attaquer avec pléthore ; à quoi je réponds que pour lors on saigne à cause de la pléthore & non pas à cause de la fièvre. Et en vérité je fais fort peu de cas de la pléthore dans ces maladies pour indication de la saignée, car indépendamment des doutes qu'on peut avoir, & des faux signes qui peuvent se trouver dans l'examen de la pléthore, je mets toujours mon principal soin à observer si dans les circonstances où se trouve le malade, les observations démontrent que la saignée le soulagera ou non. Je fais bien que des grands Auteurs, & qui ont été très-grands Observateurs, ont conseillé la saignée dans toutes les maladies aiguës. Lommius dit qu'on ne peut omettre ce remède dans des maladies semblables sans un danger évident ; (a) Forestres ce bon observateur l'a conseillé aussi ; (b) je ne nomme point

[a] *Lom. de curand. feb. cont. cap. 2.*

[b] *Forest. obser. med. lib. 2, obs. 20, pag. 49.*

Riviere , non-seulement parce qu'il confond les fièvres ardentes avec les tierces continues , mais encore parce qu'il ne peut être comparé en aucune manière avec ceux qui écrivent la Médecine , après avoir fait un long usage & une étude consommée des livres originaux , & qu'il s'est contenté uniquement de Sennert. Mais quoique ces Auteurs s'expliquent de la sorte , il faut remarquer que Lommius parle seulement des fièvres aiguës en général , & que Forestus se guide par la maxime universelle de Galien , savoir , que la saignée est très-salutaire dans toutes les fièvres putrides , maxime qui n'est reçue ni approuvée des plus fameux Médecins.

La saignée convient dans les fièvres ardentes fausses , soit parce que quelquefois elles se terminent en péripneumonie , & comme nous l'avons déjà dit , la saignée est salutaire lorsqu'il y a inflammation , ou soit qu'on craigne qu'elle ne survienne. En outre , dans les fièvres ardentes fausses la bile n'est pas aussi abondante que dans les vraies , & elles ne se terminent pas si facilement en syncopales que les fausses , ce qui fait que les saignées sont plus appropriées. Il faut ajouter à tout cela que les fièvres ardentes ne se trouvent jamais sans inquiétude & anxiété à l'orifice de l'estomac , avec la différence cependant qu'elle est très-grande dans la vraie ; ce qui est aussi une raison qui contre-indique la sai-

gnée dans cette dernière , car elle est nuisible dans les maladies de l'orifice de l'estomac.

§. X I I.

Des purgatifs.

Les purgatifs ne conviennent point dans les commencemens de la fièvre ardente , parce qu'ils causent plus de dissolution ou de disgregation dans les humeurs , & qu'ils augmentent l'excandescence & l'exaltation de la bile. En outre , il faut considérer que la fièvre ardente vraie se termine rarement par un cours de ventre , d'où il résulte que quand on purge dans le commencement on purge violemment , on dérange la nature & on attire les humeurs dans des voies autres que celles dont elle a besoin pour guérir les maladies. Hippocrate s'étoit assuré (a) par des fréquentes observations que le Médecin doit procurer l'évacuation des humeurs par les voies que la nature indique , car en se comportant différemment il en dérive des maux très-graves. Les Médecins qui suivent Riviere & qui purgent & saignent dans toutes les maladies , commencent la curation de ces fié-

(a) Quare ducere oportet , quo maximè natura vergit , per loco conferentia , eo ducere. *Hip. aph. 1 , sent. 21.*

ures par un purgatif léger, comme la manne ou autre semblable, parce qu'ils disent qu'on nettoie ainsi l'estomac & les premières voies, afin de pouvoir faire avec plus de sûreté les saignées. Ce langage & cette manière de s'exprimer sont communs aux femmes, & au peuple qui se trouvent très-satisfaits en voyant que l'estomac est nettoyé, ignorant que ce nettoiyement occasionne plusieurs fois la mort au malade. En cela les sectateurs de Riviere s'écartent de la doctrine de Galien, qui dans les maladies aiguës, lorsque la saignée convient, & qu'il y a en même-temps des crudités & indigestions dans l'estomac, vouloit qu'on saignât après avoir mis les premières voies en état. (a) C'est pourquoi il ne purgeoit pas, mais il attendoit que la coction fut faite & que les excréments qui en résultent s'évacuaissent. Santa Cruz, conseille que si l'indigestion de l'estomac n'est pas considérable, il suffit d'un lavement après la saignée (b). Il est vrai que cet Auteur ne faisoit point difficulté de purger

(a) Attendenda verò, cum venæ secundæ indicationibus sunt, tum quæ eam procedunt, tum verò quæ omnino excipient. Nam si præcedebat ciborum cruditas, tanto tempore deferre venæ sectionem jubebis, quantum satisfacere, tum ad eorum concoctionem tum ut excrementa descendant, videbitur. Galen. Method. medend. lib. n. caput. 5. »

(b) Sant. Cr. de imped. mag. aux. lib. 3, cap. 12.

au commencement des maladies aiguës ; mais il est pardonnable , puisqu'il vivoit dans un temps où l'on défendoit l'usage des minoratifs , plutôt cependant par des argumens que par des observations.

La manne , le syrop qu'on appelle doré , sont inutiles pour guérir cette maladie , attendu qu'ils ont peu d'efficacité & qu'ils servent seulement à déranger les mouvemens suivis de la nature ; car qui a jamais vu jusqu'ici guérir une fièvre ardente vraie avec la manne & le syrop doré ? Et comment ces remèdes peuvent-ils évacuer la bile qui produit ces maladies , lorsqu'elle est pour l'ordinaire répandue dans tout le corps & dans des parties si éloignées ? Mais on dira , peut-être , qu'Heredia purgea le comte de Saldagne , & conseille de purger au commencement de cette maladie ; mais nous répondrons que le comte de Saldagne n'avoit qu'une simple fièvre tierce , & qu'après avoir eu quatre accès , les Médecins n'étant pas d'accord , attendu que l'un vouloit qu'il fut purgé & l'autre saigné , Heredia qui fut appelé pour décider la question , fut d'avis que l'on purgeat , ce qu'il exécuta , & le malade fut délivré de la fièvre. Ce fait est rapporté par le même Heredia , en parlant de la fièvre ardente , où l'on voit les grands détours dont il use , & les raisons qu'il emploie pour défendre

Avicenne , qui dit en parlant de la fièvre ardente ,
& non phlebotometur. (a)

Supposé que le malade ait besoin d'être purgé dans des maladies graves , guidé par ce que j'ai vu dans ma pratique , je ne donne jamais des minoratifs , & n'ajoute point foi aux éloges avec lesquels Hoffman parle de la manne , & condamne l'usage des purgatifs forts , (b) parce que lorsqu'il est nécessaire de donner des purgatifs , l'effet que le Médecin en attend peut s'obtenir uniquement de ceux qui ont quelque efficacité. Je n'ai jamais cru qu'Hippocrate ne se servit des purgatifs forts , que par la raison que de son temps on ne connoissoit pas les doux : car quoique la rhubarbe & le séné ayent été introduits du temps des Arabes , il n'en est pas moins vrai que dans celui d'Hippocrate on faisoit un grand cas de l'eau du miel , du lait donné à grande dose , & autres semblables qui purgent doucement ; & Prosper Martian , extrêmement versé dans les Ouvrages d'Hippocrate , prouve que ce grand Prince de la Médecine employoit tantôt des purgatifs forts , & tantôt des doux , suivant les circonstances qui se trouvoient chez

(a) Hered. de febr. tract. 2 , n. 2 , cap. 43.

(b) Hoffm. dissert. de manna , ejusque præstantissimo
 » in medicina usu , & dissert. de purgantibus fortioribus
 » ex praxi medica merito ejiciendis.

les malades ; ajoutant que quelques Médecins ne disent qu'Hippocrate ne connoissoit pas les purgatifs légers , qu'on appelle aujourd'hui laxatifs ou minoratifs , que parce qu'ils ne lisent pas avec attention ses Ouvrages. (a) A la vérité je suis fort peu porté à purger, vu, que pour si doux que le purgatif paroisse, il a toujours une acrimonie occulte, que quelques-uns appellent virulence, qui peut occasioner des altérations considérables ; & supposé que je juge à propos de purger, ce qui arrive très-rarement, je le fais en suivant la doctrine d'Hippocrate, laquelle est fondée sur des observations solides, & je me fers des purgatifs un peu actifs, comme faisoit ce grand Médecin, ou bien je fais usage des légers, suivant les règles qu'il prescrit lui-même, parce que je les trouve conformes aux observations vraies que je ne donnerai point ici, vu qu'elles ne nous regardent pas, & ne sont point de notre objet.

Nous pouvons ajouter en outre, que dans le commencement des maladies aiguës, les purgatifs sont contre-indiqués, par la raison que l'humeur n'est point cuite, c'est-à-dire que la cause de la maladie n'est pas encore vaincue ni surmontée par la nature pour être chassée hors du corps ; c'est pourquoi Hippocrate recommande

(a) *Mart. com. in aph. Hipp. sect. 1, sent. 22, p. 302.*

plusieurs fois aux Médecins , de ne purger dans les commencemens des maladies aiguës , qu'avec beaucoup de circonspection , (a) parce que lorsque les humeurs commencent à s'enflammer , elles ne cèdent point à l'activité des purgatifs , (b) & ce précepte de pratique ne convient pas seulement aux fièvres ardentes légitimes , mais encore aux fausses. Hecquet , grand Médecin de Paris donna un Ouvrage fort bon dans la vue d'éloigner les Médecins de la pratique commune de purger dans les commencemens des maladies aiguës , & je ne veux point rapporter ici la manière dont Harvée traite les Médecins qui purgent de la sorte , parce qu'elle est trop indécente , quoiqu'il me semble cependant qu'il ne parle que des Médecins qui font dépendre toutes les maladies des crudités ou indigestions de l'estomac , & ne savent faire autre chose que de purger sans mesure ni méthode ; il est vrai qu'Hippocrate purgea le fils de Piton dont nous avons parlé plus haut , & le

(a) *Hipp. lib. 1 , aphoris sentent. 24.*

[b] *Quicumque verò ea quæ inflammata sunt , statim in principio morborum medicamento solvere aggrediuntur , hi de intento quidem , ac inflammato nihil auferunt , non enim remittit affectio quæ adhuc cruda est ; quæ vero morbo resistunt ac sana sunt , collique faciunt ; debili vero evadente corpore morbus invalescit. Hipp. de rat. victus in acutis , n. 36.*

guérit de la fièvre tierce ; mais il le fit sur la fin de la maladie , & non pas dans son commencement , & je ne nie point qu'on ne doive le faire sur la fin des fièvres ardentes.

Il ne nous reste à présent qu'à examiner ce que Sydenham & Lommius , Observateurs exacts de la nature , rapportent à ce sujet. Lommius en parlant de la cure des fièvres continues (a) dit , qu'il faut purger dans l'augmentation ou accroissement de la fièvre , parce que c'est le temps le plus favorable & le plus propre pour seconder la nature : ce que ce célèbre Auteur propose à ce sujet , mérite d'être lu avec réflexion ; mais il n'est pas suffisant pour nous obliger à purger dans l'augmentation des fièvres ardentes , parce que tous les motifs que nous avons allégués plus haut pour réfuter l'usage des purgatifs dans cette maladie , sont plus efficaces pour ne pas l'admettre dans leur augmentation. Le conseil que Lommius donne est général à toutes les fièvres continues , mais il est sûr qu'il ne peut être appliqué qu'à quelques-unes , comme nous le verrons en parlant des fièvres malignes. Il est certain que Lommius condamne l'abus des Médecins qui commencent par purger dans la curation des maladies aiguës ; (b) & il se plaint de voir de jour en jour qu'on

[a] *Lom. de curand. feb. contin. pag. 109.*

[b] *Lom. de curand. feb. contin. pag. 114*

a introduit la mauvaife coutume d'irriter toujours , & de provoquer les premières voies du malade pour produire des felles , & qu'il paroît aux Médecins qui les traitent , qu'ils n'ont rien fait s'ils ne donnent avec les autres remèdes quelque léger purgatif. Sydenham en traitant d'une nouvelle fièvre épidémique , qu'il observa , (a) que dans le commencement il ordonnoit quelques faignées , & qu'ensuite il donnoit un purgatif. Hecquet , ou quel que foit l'Auteur du brigandage de la Médecine , blâme beaucoup Sydenham , & dit qu'il étoit déjà vieux : je n'ose point en faire autant , quoique je fache que Freind célèbre Médecin Anglois dit , que les fièvres épidémiques que Sydenham a décrites étoient si différentes , qu'il est furprenant qu'il les ait presque toutes traitées de la même maniere , (b) étant très-certain que Sydenham fut un grand observateur de la nature , & que ses descriptions des maladies font conformes à celles des anciens Grecs , en quoi il mérite des éloges. Je ne dirai autre chose sur les purgatifs qu'il employoit dans sa nouvelle fièvre , sinon que ce n'étoit point peut-être une fièvre ardente , & que par conséquent son exemple n'influe en rien contre ceux que

[a] Sydenh. *Schedula monit. de novæ febris ing.*

[b] Freind. *de febr. comment.* 1 , pag. 4.

nous établissons. Je terminerai cet article par le conseil de Celse, qui recommande que les Médecins ne soient pas portés facilement à saigner ni purger dans les fièvres. (a)

§ XIII.

Des Emétiques.

Si le malade dans le commencement des fièvres ardentes sent la bouche fort amère, une anxiété considérable à l'orifice de l'estomac, & si tout ce qu'il prend lui procure des envies de vomir, pour lors un émétique est très-utile, parce que par le moyen de ce remède on évacue du corps beaucoup d'atrabile ou d'autres humeurs qui soulagent la nature; quoique Hippocrate dise dans ses aphorismes, (b) que le vomissement convient à ceux qui ont des rapports avec amertume à la bouche, des nausées & des anxiétés de l'estomac, s'ils n'ont point

[a] Ergo ut in alio quoque genere morborum, parcius
» in iis agendum est. Non facile sanguinem mittere, nec
» facile ducere alvum... Si verò ardens febris extorret,
» nulla medicamenti dando potio est, sed in ipsis accessio-
» nibus oleo & aqua refrigerandus est, &c. *Cels. lib. 3, de*
» *re medic. cap. 7*

[b] Sine febre existente, cibi fastidium, & oris ven-
» triculi morsus, & vertigo, & os amarescens, medica-
» mento sursum purgante opus habere significat. *Aph. Hip.*
» *lib. 4, sent. 17.*

de fièvre ; il décrit cependant dans ses pronostics (a) une fièvre continue de la nature des fièvres ardentes qui est toujours accompagnée de vomissemens , & qui au septième jour se termine heureusement , comme je l'ai observé plusieurs fois. Sydenham (b) étoit dans l'usage de donner des vomitifs dans le commencement des fièvres continues ; il rapporte qu'il survenoit des grands inconvéniens si on ne les donnoit pas , &

[a] Quicumque verò in febre non lethali , dixerit sibi
 » caput dolere , aut etiam præ oculis obscurum quiddam
 » apparere , si & osculi ventris morsus huic accesserit , ei
 » biliosus vomitus aderit. Si verò etiam rigor accesserit , &
 » partes infra præcordium frigidæ habuerit , citius adhuc
 » vomitus aderit ; at si quid biberit aut ederit sub hoc tem-
 » pus , valdè citò vomet. Porrò quibus horum dolor fieri
 » inciperit primo die hi quarto magis quàm quinto pre-
 » muntur , septimo verò liberantur. *Hipp. lib. prognost. n.*
 » 25 , p. 45.

[b] Post venæ sectionem [siquidem ipsa juxtà casus præ-
 » memoratos necessaria fuerit] sollicitus sedulusque inqui-
 » ro , numquid ægrum vel vomitus , vel inanis aliqua vo-
 » mendi propensio sub febris initium inturbaverit. Id si
 » contigerit , omninò medicamen emeticum præscribo , nisi
 » vel ætas tenella vel insignis aliqua debilitas ægri ab eo
 » temperandum suaserit . . . Sæpè miratus sum , dum fortè
 » materiam vomitu , rejectam aliquando curiosè contem-
 » plabar , eamque neque mole valdè spectabilem , nec præ-
 » vis qualitatibus insignem , qui factum fuerit ut ægri tan-
 » tum levaminis exindè senserint. *Sydenh. obs. med. sect. 1,*
 » cap. 4 , pag. 31 , 32.

en particulier une diarrhée très-importante pendant tout le cours de la maladie , ajoutant , qu'il s'étonnoit de voir que l'évacuation des matières étant fort peu considérable , les malades se trouvoient néanmoins beaucoup foulagés. Hoffman croyant qu'il se faisoit un amas considérable d'humeurs bilieuses , pense que l'émétique est nécessaire pour les évacuer. (a)

Celse conseille l'émétique aux malades qui ont la bouche amère avec anxiété , tintement des oreilles , (b) & quoique pour lors il ne parle que des hommes sains , ou seulement dans un état maladif , cependant les observations prouvent que si ces signes se trouvent dans les fièvres , l'émétique est utile : c'est ainsi que l'a dit Hippocrate dans les termes suivans : » lorsqu'une humeur amère que nous appellons » choléra ou bile jaune , s'épanche par tout le » corps , combien d'anxiétés & d'ardeur n'excite-t-elle point ? & ceux qui ont la bile acre , » piquante & de couleur de vitriol , quelles » morsures & quels tiraillemens dans les viscè-

[a] *Hoffm. dissert. de intest. duod. plur. morb. sede.*

[b] Itaque ubi amari ructus , cum dolore & gravitate » præcordiorum sunt , ad hunc protinùs confugiendum est. » Item prodest ei cui pectus æstuat , & frequens saliva , » vel nausea est , aut cui sonant aures , aut madent oculi , » aut os amarum est. *Corn. Cels. de re med. lib. 1 , cap. 3 , » p. 33.*

» res & à la poitrine ne souffrent-ils pas ?
 » Mais dès qu'ils sont délivrés de ces humeurs ,
 » soit parce que la nature les chasse en faisant
 » vomir , soit que cela se fasse par le moyen
 » de quelques remèdes , ils sont évidemment
 » foulagés , (a) parce que si les circonstances
 que nous avons exposées s'y trouvent , il est
 certain que l'émétique est nécessaire dans le
 commencement des fièvres ardentes.

On peut ajouter à tout cela que le foye étant l'instrument ou organe qui sépare la bile , il est naturel de penser qu'il se ramasse beaucoup de bile ou dans le conduit biliaire ou dans la vésicule du fiel , qui poussant celle qui est dans le foye par le conduit hépatique , & de la vésicule par le cystique joints ensemble l'un & l'autre par le canal cholédoque dans l'intestin duodenum qui est contigu au ventricule , on conçoit aisément qu'il doit se ramasser dans ce dernier quelque portion de bile qui ne peut s'évacuer par aucun endroit plus commodément que par la bouche , ce qu'on obtient par le moyen de l'émétique : ce qu'il y a de certain , c'est qu'Hippocrate se servoit plus fréquemment des émétiques que des cathartiques , & Prosper Martian faisant réflexion sur cela , dit que l'évacuation par le vomissement dans le commencement des

[a] Hipp. de vet. medic. n. 34.

grandes maladies , ne dérangoit & n'empêchoit point les crises que la nature doit faire , telles que celles par le flux de ventre. (a) Parmi les remèdes qu'on a pour faire vomir , il ne convient pas de donner le vin émétique dans ces fièvres , parceque , comme le dit très-bien Geoffroi , c'est la moins sûre des préparations antimoniales , (b) on peut ordonner à sa place l'ipécacuanha à la dose de trente ou quarante grains , suivant qu'il paroîtra nécessaire au Médecin , le mêlant , soit avec du bouillon ou avec l'eau de bourrache ; si l'ardeur & l'irritation sont fort considérables , on peut procurer le vomissement avec l'huile d'amendes douces tirée sans feu , mêlée avec l'eau de fenouil , remède qu'on doit donner tiède & en assez grande quantité pour en obtenir l'effet qu'on en attend , l'eau d'avoine tiède avec l'oximel & l'huile d'amendes douces procurera aussi très-doucement le vomissement. Au reste , il n'est point nécessaire d'insister plus long-temps là-dessus , parce qu'il n'y a point de Médecin qui n'ait un recueil de formules pour cet effet.

Il ne suffit pas pour traiter avec succès &

[a] *Mart. comment. in lib. de victus ratione in acutis ,*
» *sect. 4 , vers. 406 , pag. 289.*

[b] *Geoffroy , materia medica , part. 1 , sect. 6 , cap.*
» *2 , articul. 1.*

guérir cette fièvre, qu'on indique l'émétique, parce qu'il faut en outre que le Médecin ait présentes plusieurs circonstances pour l'empêcher de nuire. Les règles générales qu'il y a pour cela tirées d'Hippocrate & des autres Praticiens, sont, par exemple, qu'on ne donne point l'émétique à ceux qui crachent du sang, à ceux qui ont des hernies, & à ceux chez lesquels il est à craindre que quelqu'artère ou veine ne s'ouvre par les efforts du vomissement : j'en parle peu parce que personne ne l'ignore, j'avertirai seulement, qu'il arrive ordinairement qu'il y a quelquefois tension aux hypocondres, & j'exhorte les Médecins de la faire disparoître avant de donner l'émétique, parce qu'il conste par l'observation, que si l'on donne l'émétique tant que la tension existe, non-seulement les malades ne vomissent pas, mais encore qu'ils font des efforts inutiles qui causent des convulsions. Les expériences anatomiques sont en cela conformes avec celles que la pratique nous fournit ; car l'Anatomie apprend que les muscles de l'abdomen contribuent beaucoup à faire vomir, & il y a même des Auteurs qui disent, que l'action du vomissement est entièrement produite par les muscles ; il n'est pas douteux que ces muscles en se contractant & ferrant le bas ventre, en diminuant le diamètre, en font retrécir la concavité.

vité, & de cette manière les humeurs qui y sont
 contenues sortent par le moyen du vomissement :
 on conclut de-là que si ces muscles sont tendus
 & n'ont point la flexibilité & le mouvement né-
 cessaire pour presser le ventricule , & qu'ils
 soient irrités par l'émétique , ils se tendent en-
 core plus & deviennent convulsifs ; ainsi il est
 très-essentiel de ramollir le bas-ventre , s'il y a
 tension , avant de donner l'émétique , ce qu'on
 peut faire avec quelque fomentation appropriée.

Parmi plusieurs linimens, comme huiles , on-
 guens & autres fortes de fomentations que les
 Auteurs proposent pour ramollir le bas-ventre ,
 voici celui que j'ai trouvé le plus efficace ; on
 prend une vessie de bœuf tirée récemment du
 corps de l'animal , on la remplit de lait chaud
 & on l'applique sur l'endroit qui est tendu ; les
 particules de graisse qu'il y a dans la vessie join-
 tes avec celles du lait , s'introduisent sous forme
 de vapeurs par les pores , adoucissent l'aspérité
 & émoussent l'acrimonie de la bile qui cause
 la tension des fibres. Hippocrate se servoit déjà
 de cette espèce de fomentation , & Hoffman
 recommande beaucoup son usage pour calmer
 les douleurs de colique . Les emplâtres de farine
 d'avoine & le verjus sont fort bons pour calmer
 les douleurs du ventricule , & ramollir le bas-
 ventre dans ces fièvres : l'autre chose qu'il faut
 mettre en pratique avant de donner l'émétique ,

c'est de rendre la bile fluide afin qu'elle obéisse plus facilement à l'action de ce remède ; c'est ce qu'Hippocrate recommande lorsqu'il dit, que celui qui veut évacuer les humeurs, doit les rendre auparavant fluides. (a) Bianchi qui traite *ex professo* des maladies de la bile, donne des observations de pratique sur les remèdes qu'on employe pour les guérir ; en parlant de l'émétique, il dit qu'on ne doit donner absolument ce remède que lorsque la bile est suffisamment liquide, & qu'on connoît qu'elle se communique abondamment & passe du foye dans le ventricule, (b) ce dont on peut s'assurer en observant attentivement les circonstances que nous avons dit être nécessaires & se présenter pour donner l'émétique. Galien observe du reste, que si dans les fièvres ardentes les humeurs viennent avec force à l'orifice de l'estomac, elles doivent être évacuées par le vomissement. (c) Quelques Médecins essayent de donner à la bile la fluidité qu'elle a perdu par le moyen de

[a] Hipp. 7, aphor. sent. 70.

[b] Bianchi hist. hepat. part. 3, pag. 294.

[c] Ergo à corporibusquæ sic afficiuntur, expellenda
 » quæ putruerunt per urinas & alvum & sudorem sunt,
 » quod si ad os ventriculi aliquando suâ sponte impetum
 » capiant, etiam per vomitiones, aliter autem non est
 » quod ea præter naturam, irrites. Galen. meth. medendi,
 » lib. 11, cap. 29.

l'eau , laquelle étant un des plus grands remèdes qu'on employe dans les fièvres ardentes , je vais exposer ce qu'on doit penser de son usage dans ces fièvres.

§. X I V.

De l'eau froide.

Tous les Médecins éclairés conviennent entr'eux qu'il faut donner de l'eau dans les fièvres ardentes ; mais ils varient beaucoup sur la manière & sur le temps de l'administrer. Hippocrate dans la curation ou traitement des fièvres ardentes (*a*) dit , de la donner froide , sans déterminer dans quel temps de la maladie il faut l'employer ; dans un autre endroit il dit que chez les bilieux l'eau devient bilieuse , (*b*) ce qui paroît contredire la proposition précédente ; car dans quelle maladie y a-t-il plus de bile que dans la fièvre ardente ? Cependant je trouve que les deux propositions d'Hippocrate sont très-certaines dans la pratique ; car comme nous verrons ci-après , il faut donner l'eau froide dans les fièvres ardentes ; & à l'égard de celle qui devient bilieuse chez les hommes fort

[*a*] *Hipp. lib. 3 de morb. n. 29.*

[*b*] *Est enim naturæ biliosæ [il parle de l'eau] biliosa.*
 » & præcordiis mala , imò pessima fit ac biliosissima , &c.
 » *Hipp. de viét. rat. in acut. n. 30 , p. 394.*

bilieux , j'ai observé que cela arrive à ceux qui ont beaucoup de sècheresse dans les viscères , avec surabondance d'humeur bilieuse mais sans fièvre , paroissant alors à ces malades que leur soif sera calmée par l'eau , en quoi ils se trompent évidemment , attendu que plus ils boivent , plus leur bouche est amère , & la sècheresse se maintient , sur quoi il seroit très-à-propos de lire ce qu'en a dit Prosper Martian. (a) Galien donne la manière d'administrer l'eau dans les fièvres ardentes , & il observe (b) que pour des semblables maladies , il existe deux remèdes qui l'emportent sur tous les autres ; savoir , l'eau froide & les saignées , mais il veut que l'on ne donne l'eau que lorsqu'on commence à voir des signes de coction.

Les Grecs qui ont écrit après Galien , comme Trallien , (c) Aetius (d) & Ægineta , (e)

[a] *Mart. comment. in lib. Hip. de aere & locis , sect. 1, vers. 125 , pag. 65.*

[b] *Maxima verò continentium febrium remedia , hæc duo sunt , detractatio sanguinis & potio frigida ; verùm illa nullo non tempore , modo vires sustineant hæc cum & impulsa , & urinis concoctionis evidentes cernuntur notæ , febris autem est maxima. Galen. methodus medend. lib. 9 , cap. 5.*

[c] *Alexander Trallianus , lib. 12 , cap. 2.*

[d] *Aetius Tetrab. 2 , serm. 1 , cap. 12 & 78.*

[e] *Paulus Aeginata , lib. 2 , cap. 28.*

l'ont tous suivi en cela ; car quoiqu'ils recommandent tous l'usage de l'eau froide dans les fièvres ardentes , ils attendent cependant pour la donner la fin de l'augmentation , ou bien l'état de la maladie. Celse fut aussi de ce même sentiment , (a) & Lommius observoit si rigoureusement cette maxime , qu'il ne vouloit point absolument qu'on la donnât que dans l'état de la fièvre. (b) Les Sectateurs de Galien ont suivi la pratique de ce dernier, que dans le commencement , lorsqu'il leur paroissoit qu'ils ne pouvoient pas donner l'eau froide , ils lui substituoient d'autres remèdes frais, comme des décoctions de plantes & autres médicamens propres à rafraichir & à humecter le corps. Les Arabes s'écartèrent des Médecins Grecs à cet égard , parce qu'Avicenne recommande (c) de donner l'eau froide dans les fièvres ardentes , sans avertir cependant d'attendre les signes de coction. Razés en restreint encore plus l'usage , car il assure (d) qu'il vit guérir beaucoup plus

[a] Cum verò in summo incremento morbus est utique non antè diem quartum magnâ siti antecedente , frigida aqua copiosè præstanda est , ut bibat etiam ultrâ satietatem. *Celsus, de re medica , lib. 3 , cap. 7.*

[b] *Lommius de febr. curand. sect. 3 , cap. 2.*

[c] *Avicen. lib. 4 , Tent. tract. 2 , cap. 43 & 46.*

[d] *Razis de febr. lib. 1 , cap. 6 & 7 , pag. 337 , & divis. lib. 1 , cap. 150 , pag. 441.*

de malades de ceux qui prirent l'eau froide dès le commencement de la fièvre, que de ceux qui attendirent pour en faire usage les signes de coction. On observe aujourd'hui bien plus de variété qu'il n'y en avoit chez les anciens ; car quelques grands Auteurs, comme Wansvieten, (a) veulent que dans les fièvres ardentes il soit plus à propos de donner l'eau tiède, ou telle qu'elle vient des fontaines, que froide, & ils veulent aussi qu'on l'employe dès le commencement de la maladie ; d'autres au contraire conseillent de la donner froide dès le commencement de la fièvre, & c'est la pratique qui règne le plus généralement, & que suivent les plus grands Praticiens de plusieurs Nations, en particulier des climats chauds. Nous conseillons la même chose, parce qu'il est nécessaire de boire froid dans une maladie où la chaleur est si brûlante, qu'elle dissipe l'humidité du corps, & produit des maux très-graves.

Nous ne croyons point que l'utilité de l'eau froide lui vienne d'une portion de nitre que quelques Auteurs s'imaginent être contenue dans la neige ou la glace ; car suivant ce que nous avons prouvé dans notre Physique, la neige n'est point composée de nitre, ce qu'on appelle *Nitre Aérien*, que *Mayon* & quelques Auteurs moder-

(a) *Wansviet. comment. in aph. Boer. §. 743.*

nes ont voulu introduire est une fable ; car si l'on n'applique pas le terme de nitre à toute autre chose différente de celle que tous les Philosophes modernes entendent par ce mot , il est évident que ce nitre n'existe point dans l'air , non plus que dans la neige , qu'ils croient le prendre & le saisir de l'air. Il n'est point nécessaire d'attendre les signes de coction pour donner l'eau froide dans les fièvres ardentes , parce que les observations que nous faisons tous les jours nous apprennent qu'il est fort utile de la donner dès le commencement de la maladie ; en cela la méthode de Galien est moins bonne que celle de Rhazés , parce que ce dernier se fonde sur des faits qu'il observa dans sa pratique , & l'autre sur des raisonnemens arbitraires. Les motifs que Galien avoit d'attendre les signes de coction pour faire usage de l'eau froide , étoient qu'il croyoit que toutes les fièvres putrides naissent des humeurs qui produisent des obstructions dans quelque partie du corps , lesquelles n'étant pas cuites dès le commencement de la maladie , quoique pendant son cours la nature tâchât de les cuire , l'eau froide les rendant plus crues , elles devenoient par conséquent moins disposées à la coction ; mais comme nous avons déjà démontré que l'air est la cause la plus commune des fièvres & de la décomposition des humeurs , parce que le prin-

cipe acre & subtil qui irrite la nature , décompose leur tissu , le raisonnement de Galien n'est point capable de nous faire impression , quoique d'ailleurs l'obstruction ne devienne pas toujours plus crue par le moyen de l'eau , & qu'elle ne concoure pas toujours à la production des fièvres ardentes. Supposé même que nous ne trouvassions point de moyen efficace pour défendre notre sentiment , les bons effets que tous les Médecins observent journellement , & qu'ils retirent de l'eau froide donnée au commencement de la maladie , sont une preuve à laquelle les Galénistes ne peuvent point résister. Je joins à tout cela que la grande sécheresse que les malades souffrent dans ces fièvres , indique que l'humidité manque au corps dès le commencement de la maladie , à laquelle si on ne remédie pas au plutôt , elle produira des maux très-graves , comme nous l'avons dit ci-devant. Il nous reste à présent à exposer quelle est la quantité d'eau qu'on doit donner , sur quoi encore on n'est point d'accord ; les Médecins prudents & expérimentés la donnent ordinairement jusqu'à ce que le malade trouve qu'il en a suffisamment , & pour cet effet ils la donnent à des heures différentes , faisant toujours attention à la chaleur & à la soif du malade , de même qu'au temps le plus propre pour qu'il en résulte la fraîcheur & la température qu'on en

attend & qu'on veut obtenir. Nous ne pouvons point indiquer exactement ce qu'on doit faire à chaque malade , parce que la variété des cas nous oblige d'en donner une dose plus ou moins grande , & à des heures différentes , suivant les circonstances ; nous la prescrivons toujours dès le commencement de la maladie , & nous nous guidons pour la dose , sur la chaleur , la soif & les forces du malade ; faisant aussi attention à la saison de l'année , à sa distribution dans le corps , & au soulagement que le malade éprouve , observant cependant de donner l'eau plus abondamment dans les fièvres ardentes que dans les autres.

Quelques Médecins de nos temps ne prescrivent que l'eau froide aux malades , ils appellent ce régime diète aqueuse ; cependant , quoique plusieurs Auteurs en aient parlé , nous en voyons fort peu qui les suivent , mais chacun la donne à sa fantaisie , & suivant les idées de son imagination. Quelques-uns disent que cette espèce de diète prit origine à Naples , d'autres à Malthe , & d'autres enfin en Espagne ; mais quoiqu'il en soit , il est certain que la méthode de guérir avec l'eau seule commença à avoir beaucoup de réputation à Malthe , dans le temps où il se trouvoit dans cette Isle un Capucin Sicilien , appelé le Pere Bernard Marie de Castrojeane , qui faisoit , dit-on , des guérisons merveilleuses

par ce moyen seul. Sa méthode se réduisoit à donner au malade de l'eau froide en grande abondance , & s'ils sentoient des angoisses à cette partie de l'épigastre nommée vulgairement la fossette du cœur , il y faisoit appliquer de la neige. Ceux qui voudront être instruits de ce que ce Religieux faisoit , pourront lire le livre François qui a pour titre *Vertus Médicinales de l'eau commune* , où l'on rapporte ce qu'ont écrit au sujet de l'eau les célèbres Anglois Smith & Hancock , ainsi que la méthode de ce Capucin.

Nicolas Crécencio , Médecin de Naples , dans son livre de *Ragionamenti intorno à la nuova Medicina de el aqua* , &c. tâche de prouver l'utilité de la diète aqueuse ; & quoique dans son premier discours , où il parle de la vraie Médecine il dise de très-belles choses , il se sert néanmoins dans le second de quelques raisonnemens frivoles , fondés sur quatre suppositions gratuites pour établir sa méthode ; joignant à ces raisonnemens l'histoire de quelques cures qu'il dit avoir obtenues par le moyen de ce régime. Les deux autres discours de ce livre traitent du corps humain & de la nécessité absolue qu'il a de l'eau ; à la fin il propose la méthode de la donner dans les maladies. Cependant l'autorité de *Crécencio* n'est point suffisante pour nous porter à cette extrémité , parce que les exemples qu'il rapporte de ces curationes , supposé toutefois

qu'il ait fait ses observations avec l'exactitude que nous exigeons , sont des cas rares & ne suffisent point pour établir des règles & des maximes constantes & durables. *Nicolas Cirilo* , Médecin aussi de Naples & Professeur de cette Université fut plus prudent , car dans les notes qu'il ajouta à l'édition de Geneve d'Etmuller , il traite *ex professo* de la méthode usitée à Naples pour guérir avec de l'eau , qui est la même que celle que proposa *Crécensio* ; mais il dit cependant , qu'il peut arriver quelquefois , qu'un jeune homme robuste attaqué d'une fièvre très-ardente , en soit bien guéri par le moyen de la diète aqueuse ; mais que dans les inflammations internes & autres maladies qui dépendent des obstructions , quoiqu'elles soient accompagnées d'une grande chaleur , on ne peut point mettre en usage une telle méthode , parce qu'elle a besoin de plusieurs précautions pour être avantageusement pratiquée.

Quelques diétetaires voyant que les observations leur manquent , & qu'ils ne trouvent point dans les Auteurs un appui suffisant pour autoriser leur procédé, imaginent dans le corps humain des maux qui n'existent point , pour pouvoir user à leur gré de la méthode de l'eau ; ainsi chez l'astmatique , disent-ils , il y a une gangrène interne , chez l'hydropique un cancer , des concrétions polypeuses chez les cachectiques , &

quelquefois ils attribuent ces trois maladies à celui qui n'a qu'un rhume léger : tel est l'égarement de l'esprit humain lorsqu'il se prévient ! La vérité est que lorsque la gangrène a lieu dans les parties internes, des signes certains confirmés par l'expérience se manifestent au dehors, ce qui arrive également dans le cancer interne. Mais les bonnes observations nous démontrent & nous enseignent que ces maladies sont rares ; car d'ailleurs on n'auroit qu'à dire que la mort est toujours occasionée par la gangrène, mais ce n'est que confondre les choses & obscurcir la vraie Médecine. Ce qu'on appelle concrétions polypeuses, est une fiction inconnue à l'antiquité, introduite de nos temps. Je ne nie cependant pas qu'on ne trouve quelquefois dans les cadavres des grumeaux de sang coagulés comme fibreux auxquels les modernes ont donné le nom de concrétions polypeuses ; mais de ce qu'on les observe dans les cadavres, peut-on conclure qu'ils existent dans l'homme vivant ? L'anatomie nous apprend la situation, l'ordre & la connexion que les solides ont entr'eux ; cependant elle ne peut jamais nous instruire de l'état dans lequel se trouvent les humeurs lorsqu'il étoit vivant, parce que la mort les décompose de telle sorte que leur tissu est tout-à-fait détruit ; donc les vices que les humeurs contractent dans les maladies, peuvent être seulement connus par

des observations de pratique , mais jusqu'ici elles ne nous ont point démontré l'existence des concrétions polypeuses , & si Hoffman en fait beaucoup de cas , c'est parce qu'il lui parut que les maladies qu'il croyoit naître des concrétions polypeuses ne pouvoient procéder d'autres causes plus analogues à son système.

➤ Ce qui est certain , c'est que ce grand Médecin fondoit ses raisonnemens sur les loix de la circulation du sang , & qu'ainsi il attribuoit plusieurs des maladies , où ce liquide a fort peu de mouvement aux concrétions polypeuses , parce que le sang étant coagulé ne pouvoit point pénétrer dans les petits vaisseaux nécessaires à la circulation. Mais quoique ces maladies , savoir la gangrène & le cancer interne , fussent aussi fréquentes que quelques Auteurs le croient , il est certain que l'eau donnée suivant la méthode qu'ils proposent , n'est point le remède de ces maladies. La raison en est que dans ces maladies , quoiqu'il y ait beaucoup de chaleur , la dissipation de la substance spiritueuse est aussi fort considérable ; & l'expérience nous apprend constamment que s'il y a une grande foiblesse & une grande chaleur , & que l'on prétende la calmer avec des rafraîchissemens , ou par une grande quantité d'eau froide , les jambes s'enfleront de suite , le corps s'affoiblira de moment en moment , & enfin l'hydropisie ou la syncope s'en-

suivront. Les Médecins expérimentés n'ignorent pas qu'il n'y a rien de plus certain que ce que je viens de dire , & les commençans verront que c'est ce que démontre la nature , pourvu qu'ils l'observent avec soin.

Ces Auteurs ne veulent point entendre que l'eau ne guérit point la gangrène , ni le cancer , ni toute autre maladie , & que si elle est utile , elle l'est seulement comme un instrument de la nature , laquelle seule guérit toutes les maladies , & l'expérience enseigne que lorsque cette dernière est foible & fatiguée , l'eau donnée en abondance ne la rétablit point : or il est certain que s'il arrive qu'il y ait un cancer , ou une gangrène , la foiblesse de la nature est extrême , ainsi il est impossible qu'elle chasse les causes des maladies aussi graves , si elle n'a point la force de s'en débarrasser , & il conste par l'expérience que l'eau , bien-loin de la donner , cette force , l'enleve de plus en plus. Ils disent ordinairement que ces maladies sont accompagnées d'une grande chaleur , & que la calmant par le moyen de l'eau , elle aide efficacement la nature : mais pour faire voir le peu de force de ce raisonnement , supposons qu'un homme , après un exercice long & violent , & après avoir resté longtemps sans prendre de nourriture , arrive chez lui fatigué , foible , abattu , sans forces , mais fort échauffé ; supposons aussi que cet homme

pour calmer la chaleur boive une grande quantité d'eau froide, comme feroit par exemple une livre à chaque heure & qu'il passe des jours entiers fans prendre aucun aliment ; je ne puis me persuader qu'un tel homme par ce moyen puisse recouvrer ses forces ; au contraire je crois qu'il tomberoit dans quelque foiblesse ou syncope qui lui ôteroit la vie. La chaleur est un symptôme de maladie , il est certain que si l'eau froide avoit la force d'emporter la cause de cette chaleur , elle feroit pour lors d'une grande utilité à la nature , mais le fait est que l'eau froide ne produit point cela , puisque ceux qui ont des maladies semblables boivent beaucoup , s'enflent très-promptement , & que leur mort en est accélérée.

Il y en a d'autres qui font usage de l'eau , parce qu'ils croient qu'elle est un puissant délayant qui fond les concrétions polypeuses supposées, qu'elle rend le sang plus liquide , & conséquemment plus propre à circuler ; qu'elle délaye les sels qui se trouvent dans les humeurs , sont la cause de plusieurs maladies , ce qui selon eux ne peut s'obtenir que par l'eau. Oh ? qu'elle feroit des belles choses , si elles étoient telles qu'on nous les annonce ! Il est vrai que le sang doit avoir , pour être bien constitué , une certaine quantité d'eau , comme le confirment les expériences de

Boyle (a) & de Boerhaave. (b) Il est aussi certain qu'elle est très-propre pour délayer les sels ; mais cette même raison nous oblige d'être circonspects sur son usage , parce qu'il est très-sûr que s'il manquoit au sang la portion d'eau nécessaire , il ne seroit pas bien constitué ; de même qu'il ne le seroit point aussi s'il y en avoit davantage & au-dessus du nécessaire , attendu que dans le premier cas il y auroit trop de sécheresse , & dans le second un état cachectique & autres maux dépendans de cette abondance d'eau. Ainsi la prudence demande de ne point commettre des excès , soit en privant le corps de l'eau dont il a nécessairement besoin , soit en lui en donnant une trop grande quantité.

Dans l'état de santé chacun peut savoir par sa propre expérience la quantité d'eau dont la nature a besoin ; mais dans les maladies , c'est le Médecin qui doit le connoître par les symptômes qui accompagnent la maladie , & par l'observation des effets qui se font remarquer , ayant toujours les forces du malade présentes , ce qui est de très-grande importance pour donner plus ou moins d'eau ; dans les fièvres ardentes , comme la soif est forte , & la chaleur très-considérable , avec une sécheresse remarquable , nous jugeons

[a] Boyle *de naturâ sanguinis humani.*

[b] Boerhaave *chem. tom. 2.*

qu'il manque aux humeurs la quantité d'eau nécessaire , ainsi nous la donnons en plus grande quantité que dans les autres maladies ; mais quand nous voyons que la soif diminue , que l'humidité du corps se rétablit & que la chaleur se calme , pour lors nous diminuons peu-à-peu la dose ; parce que de même qu'il étoit nécessaire de donner auparavant à la nature la quantité d'eau qui lui manquoit , si à présent qu'elle a recouvré l'humidité nous lui en fournissons la même portion , elle seroit superflue. A l'égard de ce que l'eau est le délayant des sels & de la manière dont elle le fait , nous l'avons déjà expliqué dans notre Physique , ainsi il n'est pas nécessaire de le répéter ici.

Il y a seulement deux remarques à faire à ce sujet ; la première , c'est qu'il est purement arbitraire de croire que toutes les maladies soient produites par des sels. Lorsque les Chymistes commencerent à tyranniser la Médecine , ils y introduisirent l'Acide & l'Alkali , qui sont deux espèces de sels ; leurs sectateurs en ont ajouté beaucoup d'autres qu'ils appellent mal-à-propos *Piperins* , *Lixiviels* , *Muriatiques*. Or , on n'en trouve aucun dans le corps humain , car comme nous l'avons démontré dans nos Institutions , l'expérience ne les démontre point , & ils ne sont point conformes à l'observation , par laquelle nous connoissons la structure du corps humain ;

mais supposé que ces fels fussent la cause des maladies, (& c'est la seconde chose que j'avois à observer,) l'eau ne les délaye point aussi aisément qu'on le croit, car pour bien dissoudre quelque chose dans l'eau, il faut qu'elle se mêle si bien avec elle, qu'elle semble ne faire qu'un seul & même tout, & les particules du corps délayées doivent se décomposer ou dissoudre de manière, qu'elles puissent se maintenir & rester dans les pores du corps délayant; pour cela, il est nécessaire qu'elles ne pesent pas plus que les particules des liqueurs où elles se délayent, parce que si le poids en étoit plus grand suivant les loix de gravitation des corps, elles devroient occuper le fonds de la liqueur, & elles ne pourroient point être mêlées; l'eau même lorsqu'elle se mêle avec les fels, dissout & délaye leurs particules jusqu'à ce qu'elles soient assez petites pour rester dans ses pores, ce que nous voyons clairement dans le sel commun, & le sucre qui est une espèce de sel fort doux.

Pour peu que l'eau que les malades boivent délaye les fels qu'on suppose exister dans les humeurs, il faut qu'elle se mêle avec elles & passe dans leurs vaisseaux; plusieurs Médecins modernes croient d'après l'Anatomie, que pour que l'eau se communique & passe du ventricule dans le sang, il faut qu'elle suive la longue route de la circulation; ainsi des premières voies, il faut

qu'elle passe dans les vaisseaux lactés, de-là dans le réservoir de pecquet, ensuite dans le canal torachique pour se rendre dans la veine souclavière, & enfin se mêler avec le sang. Quelquefois combien d'obstacles ne se trouve-t-il pas dans ces passages, qui empêchent l'eau de parvenir à délayer les fels des humeurs? Si l'élasticité & la force que les Médecins appellent Tonique, manque dans lescites parties, c'est-à-dire, si les fibres n'ont pas la tension nécessaire à l'état naturel, où s'il y a des obstructions dans les conduits, n'est-il pas naturel que l'eau doive s'arrêter, ou parce que celles-ci empêchent son cours, ou bien parce que les parties n'ont pas l'action requise pour la mouvoir. Les observations nous font voir tous les jours dans la pratique que chez ceux qui sont affectés de quelques maladies du bas-ventre, comme des cours de ventre opiniâtres, des douleurs de colique, affections hypocondriaques, & autres semblables à cause de leur longue durée, les intestins ou les hypocondres venant à s'affoiblir considérablement, les pieds & les bras s'enflent sans boire de l'eau; & les expériences anatomiques nous enseignent que si on lie la veine cave à un chien immédiatement au-dessous de la partie convexe du foie, à l'instant tout le ventricule s'enfle, parce que le cours du sang & des autres humeurs y manque. Nous rapportons tou-

tes ces choses pour convaincre les Médecins aquatiques qui suivent cette manière de raisonner, & qui croient sans discernement tout ce que les Anatomistes modernes assurent; car les bons observateurs se contentent de savoir, d'après ce que démontre la nature, que quoique l'eau soit d'elle-même un délayant, elle ne peut néanmoins délayer les sels du corps humain, sans la circonstance nécessaire qu'il y ait assez de force dans l'estomac & les intestins, & qu'il n'y ait point des obstructions qui empêchent sa libre communication avec les autres parties du corps, par conséquent l'eau ne peut point être un délayant chez ceux qui ont peu de forces ou qui ont des maladies habituelles, dans lesquelles le principe vital est pour l'ordinaire énérvé, & la structure des parties flasque, & par conséquent inhabile & incapable de pouvoir admettre l'eau & de la bien recevoir.

Mais supposé que l'eau surmontât tous les obstacles & qu'elle arrivât au sang dans la quantité que la donnent les diététaires, elle ne pourroit point délayer les concrétions polypeuses, parce que leur dureté & leur structure ferrée ne céderoient en aucune manière à l'eau, qui ne les dissoudroit pas en particules assez petites pour pouvoir rester dans leurs pores, & quiconque croira que ces concrétions polypeuses peuvent se délayer dans l'eau, à l'aide de la seule chaleur du

corps & du cœur, fera tenu aussi de croire qu'on pourra délayer par le moyen d'un feu lent & d'une légère macération, non-seulement les parties tenues des végétaux, mais même celles qui sont fibreuses. On peut ajouter, que quoique l'eau put délayer lesdites concrétions du sang & les sels qu'on y suppose, on n'auroit encore rien fait, si après cela on n'évacuoit l'eau chargée de ces corps impurs; car si toute l'eau qu'ils prescrivent y restoit, quoiqu'elle délayat tout ce qu'ils imaginent, elle produiroit nécessairement le gonflement & plusieurs autres maux; par conséquent si l'eau conserve toujours sa nature par l'incorruptibilité, restant dans le corps, elle y causeroit des pefanteurs, & déchireroit les fibres tendres & de peu de résistance; car que ne faudroit-il pas pour faire sortir une si grande quantité d'eau? Ainsi si la diète aqueuse mérite le nom de remède, ce ne sera que parmi ceux qui par leur usage exposent à un danger aussi grand que les maux les plus graves. Nous pourrions rapporter beaucoup d'autres preuves tirées & de la pratique & de la physique expérimentale contre la méthode de guérir avec l'eau; mais ce que nous en avons dit, doit suffire, parce que nous ne traitons point ici à fonds cette matière, que tout autant qu'elle aideroit à guérir les fièvres ardentes avec plus de succès.

§. X V.

Des autres remèdes des fièvres ardentes.

Il est fort à propos dans le commencement de la fièvre ardente légitime , de mêler au bouillon une gélée pour rafraîchir & humecter le corps : j'en ai proposé quelques-unes dans mon Formulaire très-propres à cet effet ; il est aussi bon de mettre un peu de nitre pur dans l'eau que le malade doit prendre ; par exemple , trois gros dans six livres d'eau , mélange qu'on fera sans feu , mais seulement en jetant le nitre pulvérisé dans l'eau. Geoffroy dit (a) que le nitre donné à la dose d'une once , procure des évacuations par les selles , ce que j'ai vu plusieurs fois : mais j'ai observé qu'il y avoit de l'irritation & même des tranchées. Ainsi si le Médecin connoît qu'il soit à propos , ou de procurer quelques évacuations au malade , ou de les entretenir si elles existent , il peut mettre une once de nitre dans six livres d'eau ; mais il faut observer que cela est plus utile dans les fièvres ardentes fausses que dans les vraies ; il fera expédient de faire prendre au malade sur le soir un Orgeat composé des semences froides , en y mêlant celles de pavot , & si l'insomnie est trop grande ,

(a) *Geof. mat. medic. part. 1, cap. 2.*

on y mettra trois dragmes de cette dernière ; car comme dit fort bien le même Geoffroy ; (a) la semence de Pavot doit se donner à grandes doses pour qu'elle produise son effet , & elle ne laisse point des mauvaises suites comme fait l'Opium ; cet Orgeat sera très-utile , sur-tout le jour qu'on aura donné l'émétique , car c'étoit ce jour là auquel Sydenham donnoit sur le soir ordinairement avec beaucoup de succès son Laudanum , dans la vue de calmer les dérangemens que l'émétique ou le purgatif produit ordinairement.

On doit suivre cette Méthode seulement jusqu'à ce que la maladie soit dans l'état , ou ce qui est la même chose jusqu'au dernier moment de son augmentation ; car parvenus à ce temps , il faut nécessairement changer tout l'ordre de la curation , & il convient pour lors de donner les remèdes qu'on appelle communément Diaphorétiques , pour pouvoir exciter la nature à une crise favorable ; mais il faut choisir les plus doux & les moins chauds , comme le nitre stibié , que Boerhaave décrit dans sa Chymie , le Bezoard animal ; & lorsque la fièvre arrive à la fin de son état , on pourra employer l'Antimoine diaphorétique. Avec ces remèdes , il faut en prescrire d'autres , qui donnent des forces au malade , parce que les fièvres ardentes , lorsqu'elles

(a) *Geof. mat. medic. sect. 1, cap. 8, art. 4.*

font dans leur plus grande force , affoiblissent extrêmement ; par conséquent il sera fort à propos de faire usage de la confection d'hyacinthe , faite sans les aromatiques , de celle de *Gentil Cordial* ; & lorsque la fièvre ardente sera fort avancée , on pourra y ajouter l'eau thériacale à une dose modérée : on fera de tous ces remèdes des potions comme celles de notre Recueil de Formules ou autres semblables ; & pour ce qui regarde le temps de les donner , les Médecins savent déjà que cela doit être dans l'état des augmentations particulières ou redoublemens.

§. X V I.

Curation des Symptômes.

Dans l'explication des symptômes nous avons déjà dit les accidens qui accompagnent les fièvres , ainsi que leurs causes ; mais quoique la curation générale de la maladie soit aussi celle des symptômes , il arrive cependant qu'ils attirent quelquefois toute l'attention du Médecin , parce qu'il y en a quelques-uns qui doivent être regardés comme une maladie grave. S'il y a une grande insomnie , par exemple , & qu'elle soit fort opiniâtre , il sera fort utile d'appliquer à la tête , à l'endroit de la fontanelle , un linge fin trempé dans le lait , & le suc de grande consoude. Pour cet effet , on prend la racine & les

feuilles de cette plante qu'on macère dans l'eau, on les pile & on en exprime le suc qu'on mêle avec égale quantité de lait, dans lequel on trempe le linge qu'on applique à la tête, ayant attention d'en couvrir l'endroit de la fontanelle & de renouveler le linge quand il fera sec. Les Médecins Grecs appelloient ces remèdes *Oxyrrodins*, parce qu'ils les composoient de roses & de vinaigre, & ils les appliquoient froids; mais Aetius condamne avec raison cette coutume, (a) en ce que ces remèdes appliqués de la sorte produisent l'insomnie & une irritation. Le bain des pieds appelé par Fuller *lotio pedalis*, que nous décrivons dans le formulaire, est très-bon pour procurer le sommeil dans les fièvres ardentes. Mais je dois remarquer ici ce que j'ai appris de ma propre observation, savoir, que dans les fièvres ardentes fausses, lorsque l'insomnie est très-opiniâtre, & que les malades tendent à la phrénésie, il est très-utile d'appliquer des sangsues derrière les oreilles, parce que si dans un tel cas il survient au malade une abondante hémorragie du nez, il recouvre le sommeil, & on n'a rien à craindre de la phrénésie; ainsi les Médecins imitant la nature de la meilleure ma-

(a) Caput autem rosaceo magis tepido irrigetur; nam cerebri membranâ inflamatâ, frigiditas rosacei non est tuta. *Aet. tetrab. 2, serm. 2, cap. 2.*

nière possible , doivent tirer le sang des parties voisines de la tête.

Plusieurs grands Médecins ouvrent dans ces cas les veines jugulaires , & assurent en avoir vu des effets merveilleux : je conseille à ce sujet de lire les commentaires que Freind a donnés du premier & du troisième livre d'Hippocrate sur les épidémies. Mais cette opération fera plus sûre encore , si le Malade a été saigné auparavant ; car comme nous l'avons déjà dit , les saignées sont utiles dans les fièvres ardentes fausses ; & Gorter dit très-bien (a) que la nature pour l'ordinaire termine ces maladies par des hemorrhagies du nez : or arrivant plusieurs fois que cette évacuation manque par des embarras insurmontables de la nature , le Médecin doit l'aider par l'art en hâtant l'évacuation du sang. Ces mêmes remèdes sont très-propres pour calmer le délire. J'ai soulagé aussi plu-

(a) Atque indè patet sanguinis missionem in tali surditate præcipuum esse auxilium , cum arte id præstemus , quod natura demonstrat adferre levamen. Et quoniam incerti sumus , nam certò fiet hemorrhagia , quâ non apparente , imminerent recensita mala , prudentis Medici est non spectare hanc hemorrhagiam sed surditate cum aliis signis majoris impetus ad caput apparentibus , protinùs secare venam ; & si primâ vice indè non compescatur motus ille major eandem sanguinis evacuationem repetere. Gort. comment. in lib. 4 , aphoris. Hipp. sent. 60.

fièvres de ces malades qui déliroient extrêmement avec rougeur aux yeux , en les faisant saigner au front. Lorsque la chaleur de l'estomac est fort considérable & les felles très-abondantes dans les ardenes vraies , pour lors la décoction blanche de Sydenham avec un peu de nitre , comme nous la décrivons dans nos formules , est un excellent remède , les lavemens d'eau de poulet , mêlée avec l'huile rosat , conviennent aussi en même-temps. Pour cet effet , il faut prendre un poulet , qu'on fait cuire dans *dix - sept livres d'eau* , dont on prendra la quantité nécessaire pour un lavement à laquelle on ajoutera deux onces d'huile rosat , autant de beurre frais sans sel , avec un peu de nitre. Ces lavemens répétés souvent rafraîchissent , & fortifient admirablement les intestins. Si l'ardeur intérieure est fort considérable , & que l'extérieur commence à se refroidir , comme il arrive lorsque la fièvre ardente se change en lypirie , quoique le pouls soit foible , il ne faut pas user de remèdes chauds , connus sous le titre de corroborans , parce que j'ai vu toujours qu'ils faisoient plutôt périr les malades. Il est vrai que dans cet état il y a fort peu de remèdes pour les secourir , principalement si la *froidueur* , égale celle du marbre ; mais si elle est modérée extérieurement , & l'ardeur intérieure fort grande ; pour lors il convient d'ap-

pliquer tout le long de l'épine du dos , de même que sur le bas ventre , des flanelles trempées dans le verjus , ou le vinaigre , ou le lait , comme nous l'avons dit ci-devant. Ceci est fondé sur la doctrine d'Hippocrate , (a) & j'ai observé plusieurs fois que c'étoit très-utile , lorsque la froideur extérieure étoit produite par le reflux des humeurs. Mais si les parties se refroidissent à raison de l'amortissement de la substance spiritueuse , pour lors ces remèdes sont inutiles.

Prosper Martian rapporte à ce sujet de très-belles choses , (b) & s'il paroît étrange à ceux qui négligent de pratiquer la Médecine d'Hippocrate , d'appliquer les remèdes que nous venons de proposer , ils verront en lisant Werloff , qui fait mention de quelques (c) modernes qui conseillent de mettre dans l'eau froide ceux qui sont affectés de petite vérole que Sydenham appelle confluente. Les Médecins d'aujourd'hui sont plus timides en ce cas que les anciens , car

(a) Febris ardens sive causas cum habuerit ; febris detinet , & fitis fortis , & lingua aspera , ac nigra fit
 » & æger extrinsecus quidem frigidus fit , intrinsecus verò
 » valdè calidus. Huic conducit frigefacientia adhibere , &
 » ad alvum , & forinsecus ad corpus , &c. *Hipp. de affect.*
 » n. 11.

(b) *Martian. comment. in lib. de affectionibus*, vers. 107.
 » pag. 143.

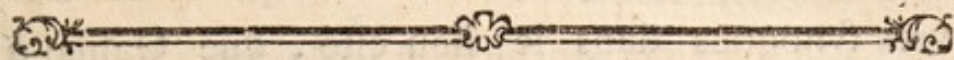
(c) *Werloff. de variolis*, cap. 3, pag. 86.

les Romains avoient coutume de se baigner dans l'eau chaude , & passer ensuite dans l'eau froide , ainsi que Galien le rapporte , (a) en traitant de toutes les choses dont se composoient les bains Romains de son temps ; & Pline parle d'un Médecin qui faisoit entrer les Romains dans l'eau froide au plus fort de l'hyver , ajoutant qu'il étoit fort agréable de voir des vieux Consuls trembler de froid , jusqu'à en tirer vanité. (b) Cependant quoiqu'il en soit , nous croyons que tout doit être fait avec prudence : car en supposant que ces choses puissent être utiles , elles peuvent aussi être nuisibles , & il convient d'avoir toujours présente la maxime générale de ne nuire jamais au malade par des remèdes , si on ne peut pas le soulager. Enfin pour conduire avec succès le traitement , tant de cette fièvre , que des autres maladies aiguës , il faut observer constamment que c'est la nature qui les guérit : ainsi le Médecin ne doit pas administrer beaucoup de remèdes , parce que

[a] Quippè ingredients (il parle des bains) in aere » versantur calido , postea in aquam calidam descendunt , » mox ab hâc egressi in frigidam , postremò sudores deter- » gent , &c. *Galen. method. medend. lib. 10 , caput 10.*

[b] Frigidaque etiam hibernis algoribus lavari persua- » sit. Merfit ægros in lacus. Videbamus senes consulares » usque in ostentationem rigentes. *Plin. histor. natural. lib. » 29 , caput 1.*

bien choisis en petite quantité & appliqués tels que la nature les demande, ils feront plus de bien, que la foule que nous en trouvons entassée dans plusieurs livres & pharmacopées.



CHAPITRE V.

Des Fièvres synoques.

IL y a une autre espèce de fièvres ardentes, qu'on distingue aisément de celles dont nous venons de parler. Les Grecs les appellent synoques, & les Latins continentes; c'est-à-dire, que depuis le commencement jusqu'à la fin, elles conservent presque une marche égale. Il ne faut pas croire pour cela que dans les Synoques, il n'y ait point quelques heures de remission, & quelques autres d'augmentation; ainsi que le pensent plusieurs Médecins, parce qu'en les suivant attentivement, on voit qu'il y a quelques momens où la fièvre diminue un peu, quoiqu'à la vérité le temps de la diminution qu'elle éprouve tous les jours soit court, si on le compare avec la continuité & la durée de la fièvre, depuis qu'elle commence jusqu'à ce qu'elle finit. Les Médecins Grecs parlent de cette espèce de fièvre, & en particulier Hippocrate la décrit avec sa brièveté & son exacti-

tude ordinaire. (a) Galien en a parlé en plusieurs endroits, & particulièrement dans le livre de *methodus medendi*, & dans ceux des crises: *Aetius*, *Ægineta* & *Trallianus*, l'ont suivi en cela. Hippocrate propose trois espèces de fièvres synoques dans le lieu cité, que Galien a exposé fort au long dans les livres de *differentiis febrium*: savoir, quelques-unes qui vont toujours en augmentant, d'autres qui diminuent continuellement, & d'autres enfin qui sont toujours dans un état égal. Quelques Médecins ont douté si les fièvres synoques constituent une espèce différente de celles qu'on appelle en général continues, parce que le terme grec, duquel Hippocrate se sert dans ses épidémies, veut dire continues, & il n'a jamais employé le terme de *Sinocus*: au contraire Galien dit que ce terme fut inventé par des

(a) Sunt autem modi, & constitutiones, & paroxis-
 » mi hujusque harum febrium, quæ continuarum & inter-
 » mittentium. Statim enim continua est, quibus incipiens
 » floret, & viget maximè, & indeficillimum agit. Circà
 » judicium autem & simul cum judicio extenuatur. Est au-
 » tem quibus incipit mollius & submissius; accrescit autem
 » & exarcebatur in dies. Circà crifum autem & simul cum
 » crifi, abundè elucet; est autem quibus incipiens missius
 » accrescit & exacerbatur, & quadatenus aucta, rursum
 » subsistit circà judicium, & usque ad judicium. *Hip. lib.*
 » 1, *epid. sect. 3, n. 45.*

Médecins postérieurs à Hippocrate , le dérivant du premier, comme certaine espèce de solécisme , pour signifier non pas toute espèce de fièvres continues , mais seulement celles qui n'ont point de redoublemens ou accroissemens évidens ; (a) quoiqu'il en soit , le doute porte seulement sur les paroles , étant certain qu'entre les fièvres continues , il y en a avec redoublement , & d'autres où il n'y en a point. Hippocrate les comprenoit toutes sous le même nom , mais les Médecins qui sont venus après lui , ont cru qu'il seroit mieux de les distinguer par des noms différens : car les fièvres que les Grecs appelloient *synoques* , étant différentes par leurs caractères , & l'union des symptômes , comme aussi par leurs causes , de celles qui sont continues avec redoublement , ils convinrent de les diviser , & d'en traiter distinctement , ou en particulier.

Les Médecins modernes ont mis fort peu de soin à donner l'histoire des maladies , ainsi que les anciens le pratiquoient ; de là vient qu'on ne trouve point la description historique & juste des fièvres , & encore moins des *synoques* : & c'est pour cela que *Sydenham* & *Freind* ont eu raison de se plaindre d'eux. Les fièvres fortes qui précèdent l'érysipèle , la petite vérole , la rou-

[a] *Galen. lib. 9, method. medend. cap. 2.*

geole , & autres éruptions cutanées , font des fièvres synoques. Il est vrai que dans cette sorte de fièvres , il n'y a pas toujours d'éruption d'humeurs à la peau , mais elles paroissent très-ordinairement le quatrième ou le cinquième jour de la fièvre. J'ai vu plusieurs fois des fièvres synoques ; ainsi j'exposerai leur histoire en rapportant ce que les Médecins Grecs en ont dit , de même que ce que ma pratique m'a appris , les considérant avec toute la série des symptômes qui les accompagnent , pour qu'on puisse les connoître plus facilement.

§. I.

Histoire de la Fièvre synoque.

Le tempérament sanguin , l'âge , l'adolescence , la pléthore , l'embonpoint , & le bon régime disposent à cette maladie. Et si les hommes disposés ainsi , font quelque'exercice violent , que par quelque motif que ce soit , ils s'échauffent excessivement , ou qu'ils ayent eu quelque forte passion de l'ame , la fièvre synoque les fait ensuite fort facilement , & les attaque tout-à-coup , sans que le froid ni le tremblement accompagnent pour l'ordinaire la première invasion : quoiqu'il arrive assez souvent , que si les malades se trouvent attaqués de cette fièvre , lors même qu'ils vaquent encore à leurs

affaires, ou qu'ils font hors du lit, pour lors elle occasione ordinairement un évanouissement, dans lequel il leur paroît qu'ils perdent la vue, avec quelque trouble à la tête ou vertige qui est suivi immédiatement de la fièvre; celle-ci se présente dans le commencement très-forte, & la chaleur est *halitueuse*, c'est-à-dire avec vapeur ou moiteur, telle qu'on l'observe; & que l'ont communément les hommes sains, si on touche leur peau, quand ils sortent du bain. On ne remarque point d'aridité ni de sécheresse sur toute l'habitude du corps; le pouls est grand, fréquent, élevé, & un peu inégal. Le visage du malade devient ensuite fort coloré & enflammé, les artères des tempes battent si fortement, qu'on apperçoit à l'œil leurs pulsations, & il arrive de même à celles du col. Les yeux sont humides, & laissent échapper quelques larmes fort chaudes; la tête fait beaucoup de mal, & on éprouve une grande insomnie, quoiqu'elle ne soit pas si fâcheuse & si accablante que celle des fièvres ardentes. La langue dans les premiers jours est humide & la soif modérée; le malade est triste, pésant, & comme accablé de chagrin. Les urines au commencement sont un peu enflammées, & les selles comme dans l'état naturel. Le malade passe ainsi les quatre premiers jours, après lesquels tous les symptômes augmentent, de ma-

nière que les urines deviennent fort rouges & épaisses , la douleur augmente de telle sorte à la tête , qu'il y a pour l'ordinaire un peu de délire ; la langue devient un peu sèche , la soif est plus incommode , & très-communément les malades sentent une ardeur ou embarras dans la gorge ; quelquefois il paroît sur la superficie de leurs corps des taches colorées en bleu ou en rose comme de meurtrissures.

Cette maladie se termine pour l'ordinaire par une hémorragie ou des sueurs en sept jours , quelquefois en onze , & d'autres fois elle se prolonge jusqu'au quatorzième. Lorsqu'elle arrive près de l'état , ou au plus haut degré de sa force , pour lors le malade ressent le plus souvent une grande anxiété ; & un peu de difficulté de respirer , le délire est très-fort , & tous les symptômes sont augmentés ; après cela il survient quelquefois une sueur copieuse , universelle & chaude qui emporte la maladie en entier , & la termine ; d'autrefois au lieu de la sueur il paroît une grande hémorragie , par le nez , par les hémorrhoides , ou les intestins , comme il arrive dans la dysenterie ; les femmes ont pour l'ordinaire cette hémorragie par la matrice. Il arrive quelquefois que la fièvre synoque , passant un de ses termes ou périodes , se change en une autre maladie , & c'est ordinairement en péripneumonie , ou en fièvres tierces.

intermittentes, ou en hémitritée, c'est-à-dire semi-tierce, desquelles nous parlerons ci-après. Si la force des symptômes qui accompagnent la synoque, & que nous avons exposé jusqu'ici, est considérable dans les quatre premiers jours; c'est un signe que la terminaison doit se faire le septième jour; mais si la vigueur des symptômes se maintient encore après le septième jour, elle ira jusqu'au onzième ou quatorzième jour, ce qui arrive principalement dans cette espèce de synoque qui croît toujours; mais dans les autres espèces qui restent sans cesse dans le même état, il arrive que l'augmentation des symptômes s'observe les trois ou quatre premiers jours, & que durant tout le reste de la maladie, ils se conservent dans le même degré de force qu'ils eurent dès le commencement, à l'exception d'un peu plus d'altération qu'ils éprouvent au temps de la crise. Dans la troisième espèce de synoque, laquelle diminue toujours, il arrive que toute l'intensité des symptômes se développe jusqu'au quatrième jour, après quoi ils commencent à diminuer jusqu'au septième ou même plus avant: alors elle se termine. Ainsi celle-ci est la moins fâcheuse de toutes les trois espèces de synoques, la seconde l'est un peu plus, & la première est la plus dangereuse. Les synoques se terminent rarement par la mort, enforte que

nous ne parlerons pas de cette terminaison.

§. I I.

Des Causes de la Synoque.

Galien, & après lui la plupart des Médecins Grecs & Arabes, ont décrit deux espèces de fièvres synoques. En appelant une putride & l'autre non putride. La première est celle que nous venons de décrire, parce que la seconde appartient à la classe des Ephémères; quoiqu'il soit vrai que dans le commencement toutes les deux sont accompagnées des mêmes symptômes; mais un Médecin habile & exercé dans l'art, les distingue facilement, parce qu'il met son soin à observer s'il se rencontre dans le malade ces choses que les anciens regardoient comme signes de putréfaction, comme font par exemple, une urine enflammée qui ne fait point de dépôt, ou qui, si elle en fait, est un sédiment épais, gras & pesant. L'inégalité du pouls, & ce qui est le plus fort selon moi, l'observation des symptômes qui accompagnent la maladie dans son invasion. J'ai vu quelquefois des personnes qui avoient toutes les dispositions antécédentes pour avoir cette maladie, se plaindre deux ou trois jours auparavant d'une douleur de col assez importune; la fièvre synoque étant ensuite survenue, par cette seule circon-

rance, je jugeai qu'elle étoit putride, & même dangereuse, parce que la douleur du col dans les personnes robustes & sanguines, (si les autres symptômes comme l'inappétence, les lassitudes & autres semblables subsistent,) est ordinairement l'indice d'une maladie grave. Hippocrate observa plusieurs fois les douleurs de col dans les fièvres convulsives : (a) & suivant ce que Duret assure, elles naissoient le plus souvent de l'inflammation de la moëlle de l'épine (b) ou de ses tuniques.

J'ai vu d'autres fois le gosier s'enflammer au commencement de la fièvre synoque, & par cela seul j'ai eu raison de soupçonner qu'elle devoit être synoque putride, parce que la douleur, la chaleur & la rougeur des *fausses* dans le commencement des fièvres, indiquent une disposition inflammatoire & une malignité dans les humeurs, ce qu'observa aussi Hippocrate dans une de ses constitutions épidémiques, où il dit, que les malades avoient le gosier rouge avec douleur, & que cela étoit accompagné de grande malignité, ainsi que nous l'avons dit des fièvres ardentes. Nous remarquerons ici que dans

(a) Cervicis dolor cum in febre omni terrificus, tum
 » verò pestiferus iis qui sunt in metu insanix. *Hipp. coac.*
 » prænot. lib. 2, cap. 10, sent. 13.

(b) Duret comment. *Hang. in coac. Hip. pag. 147, 159.*

les fièvres synoques non putrides , il y a ordinairement inflammation au gosier comme le remarque aussi fort bien Avicenne , mais elle n'indique point de malignité , & ne met point les malades en danger ; & pour ne pas se tromper en cela , il faut que le Médecin regarde la gorge , & s'il trouve que l'inflammation soit dans les amygdales , de manière qu'elles soient fort gonflées & rouges , pour lors elle est communément sans malignité , & la fièvre qui l'accompagne est synoque non putride , & dure ordinairement quatre ou cinq jours , se terminant par des crachats , comme Pison , cet incomparable Historien des Maladies , le confirme par plusieurs observations. (a) Sydenham décrit une espèce d'éruption cutanée qu'il appelle écarlate , qu'ici le vulgaire appelle *rosé* , parce que les taches approchent de la couleur de la rose ; je suis porté à croire que c'est la même espèce d'éruption cutanée que les Castillans appellent *alfombrilla* , suivant la description que Fragofo en donne dans sa chirurgie ; la fièvre qui la précède est synoque non putride , comme l'est aussi ordinairement celle qu'on observe avant la sortie des dartres , du feu volage , & autres maladies semblables ,

(a) *Carolus Pison de morbis à colluvie serosâ, part. 1, sect. 2, cap. 2, observat. 6.*

lorsqu'elles sont bénignes & sans aucune malignité.

Cela posé, nous disons que la cause des synoques est presque toujours dans l'air, & que pour le prouver, outre les raisons que nous avons déjà données en parlant des causes des fièvres en général, il y a presque toujours cela de particulier dans les fièvres synoques, qu'elles sont suivies de quelque éruption cutanée, qui lorsqu'elle vient avec fièvre a presque toujours pour cause un vice de l'air, suivant que l'observe Baillon (a) Auteur très-recommandable, & dont la lecture est une des plus importantes que puissent faire ceux qui pratiquent la Médecine; mais comme l'air quoique cause principale & efficiente de presque toutes les fièvres, demande certaine disposition dans les humeurs du corps humain pour produire les différences qu'on trouve entr'elles; c'est pourquoi je regarde comme vraisemblable que la fièvre synoque ait son siège dans la bile, quand celle-ci est accompagnée d'une grande quantité de sang, ce qui se rapporte avec la doctrine des anciens, qui par ces raisons appelloient ces fièvres sanguines; Galien dans le second livre des différences des fièvres où il traite au long des synoques, dit clairement qu'elles procèdent de la bile, quoique dans le

[a] Baillon, *consil. medicinal. lib. 2, hist. 5, p. 108.*

neuvième livre de *Methodus medendi*, il indique le sang comme étant leur cause : ainsi parmi les causes occasionnelles des fièvres synoques la plus commune, & celle qui l'accompagne presque toujours, c'est la pléthore causée par un sang facile à s'enflammer, & une certaine quantité de bile, de manière que dans les ardentes vraies, la bile y est excessive ; dans les fausses, c'est la bile avec la pituite ; dans les synoques c'est la même humeur avec le sang, & ceci fait la différence de ces trois espèces de fièvres ardentes.

§. III.

Explication des symptômes.

Avant que nous expliquions les symptômes particuliers de ces fièvres, il faut remarquer que l'exhalaison de l'air qui les produit est d'une nature particulière, & qu'en raison des différentes dispositions des sujets sur lesquels elle agit, elle produit une espèce de fièvre synoque plutôt qu'une autre. C'est pourquoi Boerhaave observe que l'acrimonie qui donne naissance à ces fièvres, est d'un caractère & d'une nature particulière (a). Forestus, Auteur très-utile par le grand nombre d'observations qu'il rapporte sur toutes les maladies, a très-bien observé que les synoques devien-

[a] Boerhaave aphor. de cognosc. & curan. morb. 730.

ment ou se font quelquefois malignes (a), & lorsque cela arrive elles sont très-dangereuses, parce que pour lors les symptômes que la malignité produit ordinairement, les accompagnent. J'ai observé que non-seulement les fièvres synoques, mais même les ardentes deviennent quelquefois malignes, & par conséquent mettent plusieurs fois le malade dans un plus grand danger que ne feroit la maladie, si elle n'étoit pas accompagnée de malignité, & cela provient de la constitution de l'air, qui quelquefois par des causes qui nous sont inconnues produit une telle altération dans les humeurs, qu'il décompose leur structure, d'où il faut nécessairement conclure que les forces se détruisent, & que la maladie s'aggrave. Mais comme la malignité, quoiqu'elle puisse se trouver dans toutes les maladies aiguës, prévaut principalement dans celles que nous appelons communément malignes, desquelles nous traiterons dans le chapitre suivant; nous expliquerons alors ce que c'est, & quelle idée on doit avoir de ce que différens Auteurs disent concernant la malignité.

Un des signes les plus remarquables dans les synoques, c'est d'appercevoir à l'œil les pulsations des artères temporales & des carotides, symptômes qui, quoique n'arrivant pas toujours

[a] *Forestus, lib. 1 de febr. observat. 17.*

la fièvre n'en fera pas moins synoque, pourvu que les circonstances que nous avons proposées dans sa description s'y trouvent. Pour avoir une idée claire de ce que signifient les battemens sensibles des tempes & du col, il faut observer qu'ils ont accoutumé d'être des signes sensibles de plusieurs choses, suivant les circonstances qui les accompagnent; car si la fièvre est forte, & la chaleur qu'on apperçoit par le tact est vive, pour lors ils indiquent que le sang a dans les grandes artères un mouvement très-fort; & comme les carotides qui sont celles qui passent par le col, sont très-grandes; & celles des tempes qui en partent ou en font la suite sont découvertes, de manière qu'il n'y a seulement que les tégumens qui les recouvrent; par cette raison dans les synoques qui sont fortes d'elles-mêmes, les battemens sont apparens, & ne signifient autre chose qu'un mouvement très-impétueux dans les solides, avec chaleur & inflammation dans les humeurs, qui pour l'ordinaire proviennent des dérangemens & des troubles de la tête, ce qu'on doit conclure de ce qu'Hippocrate nous apprend dans ses sentences coaques. (a)

[a] Quibuscumque autem initiis febrium vertigo est
 » unaque capitis venæ micant, cum tenui & crudâ urinâ,
 » his procul dubio febris exacerbationem in crisi bus expectare oportet nec mirum videri si non sint apud se. *Hipp.*
 » lib. 1, coac. prænot. sent. 86.

Il arrive quelquefois que les pulsations de la carotide se trouvent avec une fièvre qui paroît bénigne , mais si conjointement avec ses battemens sensibles des artères , il y a quelques mouvemens convulsifs dans les yeux ou autres symptômes de la tête , pour lors ils annoncent le délire comme il résulte de plusieurs histoires des épidémies d'Hippocrate en particulier de celle de *Pherecidez* , de la femme de *Théodore* & de celui qui fut blessé à la tête par *Macedonius* , qui délirerent , & eurent des pulsations visibles des artères temporales (a). Qui plus est dans quelque'endroit qu'on apperçoive sensiblement ces

[a] Pherecydæ post solstitium hybernum nocte lateris
 » dextri dolor antea etiam consuetus cessavit. Pransus est ,
 » & egressus horruit, febris ad noctem sine dolore. . . sep-
 » tima aliquantulum delirabat . . . stragula super faciem ,
 » oculos frustra velut aliquid aspiciens convertibat , &
 » rursus niçtabat . . . Nona non amplius vomuit , incaluit
 » magis , venæ temporum saliebant , &c. *Hipp. lib. 7 ,*
 » *epid. n. 91.* Et uxor Theodori factò vehemènti sanguinis-
 » fluxu per febrem in hyeme , solutâ verò febre circa no-
 » nam , non multò post lateris dextri ab utero gravitas . . .
 » Ad noctem acutior febris & delirium breve fiebat. Quintâ
 » manè videbatur esse mitior . . . Erat verò ad manus fri-
 » gidius corpus arteriis quæ verò in temporibus etiam ma-
 » gis saliebant & spiritus densior , & delirabat. *Lib. 7 , ep.*
 » *n. 26* , qui caput percussit & cecidit. Tertiâ die voce
 » destitutus erat , anxietas ; febris non valdè vehemens ,
 » pulsus in temporibus velut tenuis caloris , nihil audiebat ,
 » neque sapiebat , &c. *Hip. lib. 7 , epid. n. 18.*

pulsations dans les fièvres aiguës , elles indiquent pour l'ordinaire le délire , ainsi qu'Hippocrate l'observe plusieurs fois , & particulièrement en parlant des pulsations des hypocondres , de manière qu'il rapporte de *Silene* qu'il eut une palpitation continuelle , (*a*) laquelle fut suivie du délire & de la mort ; les battemens sensibles des hypocondres , même sans fièvre , annoncent pour l'ordinaire qu'il y a perturbation dans l'imagination des malades , suivant la sentence coaque d'Hippocrate , qui dit , que les palpitations dans les hypocondres troublent l'esprit (*b*). J'ai observé souvent dans ceux qui ont de l'atrabile très-allumée dans les viscères , qu'ils ont ordinairement l'imagination dérégulée ; & si ces pulsations sont fortes & permanentes , elles ne signifient pas seulement la dépravation de l'imaginative ; mais aussi certaine disposition cancéreuse des hypocondres , à cause de l'atrabile qui s'y fixe : ces malades au bout de quelque temps s'affoiblissent & meurent cachectiques & extrêmement

(*a*) Huic à principio usque ad finem spiritus magnus ;
 » & rarus, hypochondrii palpitatio perpetua , &c. *Hip.*
 » *lib. 1 , epid. sect. 3.*

(*b*) Pulsus in hypochondrio cum perturbatione demen-
 » tiæ est , magisque si oculi crebrò moventur. *Hip. lib.*
 » *2 , coac. prænot. cap. 11 , sent. 12 , palpitatio ventris in*
 » *febre insaniam facit , indeque cietur hemorrhagia horri-*
 » *fera. Hip. lib. 2 , coac. prænot. cap. 11 , sent. 28.*

exténués , comme d'observe Vallesius dans l'histoire du fils (a) d'Eratolaus , Hippocrate disant qu'en lui mettant la main sur le nombril , il appercevoit des pulsations plus sensibles que celles qui s'observent après une longue course ou un grand effroi.

Quelquefois aussi arrive-t-il que dans ceux qui ont ces pulsations aux hypocondres , l'imagination ne s'altère point par des idées absurdes , mais qu'ils ont des vapeurs ; comme je l'ai observé souvent , ce qui prouve le sentiment d'Hippocrate , qui dit que l'humeur mélancholique cause des convulsions ou des délires , suivant les différentes parties du cerveau qu'elle occupe. (b) Si la pulsation sensible des artères n'est pas accompagnée d'une fièvre trop forte , & qu'il n'y ait point des signes de délire , pour lors elle indique une maladie longue , laborieuse , & d'une curation difficile , comme Hippocrate l'observe

(a) Eratolai filius circa automnale æquinoxium dissentericus fiebat , & febris tenebat . . . In medio autem umbilici , & ossis pectoris circa hanc regionem apposita manu , talis erat palpitatio , qualis neque à cursu neque à pavore circa cor generari potest. *Hip. lib. 7 , epid. n. 4.*

(b) Melancholici plerumque consueverunt fieri epileptici , & epileptici melancholici , florum autem quivis præcipue fit in alterutrum infirmitas inclinaverit , siquidem in corpus epileptici , si autem in mentem melancholici. *Hip. lib. 6 , epid. sect. 8 , n. 49.*

très-bien ; en disant , que si dans les fièvres les artères temporales battent sensiblement à l'œil , que le visage soit sain & les hypocondres un peu tendus , c'est pour l'ordinaire alors un signe d'une maladie longue. (a) J'ai observé moi-même ce que Martian dit, qu'il a remarqué à cet égard, savoir , qu'il a toujours vu les maladies ou les artères du col battent visiblement , être extrêmement longues , si elles ne sont pas aiguës. (b) J'ai confirmé souvent , par ma propre observation , ce que nous venons d'exposer d'après Hippocrate chez les enfans , & il leur survient pour l'ordinaire la convulsion. La raison pour laquelle dans les fièvres qui ne sont pas aiguës , les pulsations des artères carotides indiquent une longue maladie , est peut-être que pour lors la plus grande pulsation qu'a l'artère ne provient pas du sang , mais d'une grande abondance de

(a) Quibus in febribus temporum venæ aspectabiliter
 » pulsu micant , unaque facies succi plena atque decora ,
 » nec hypochondrium molle , diuturnum ; neque quies-
 » cunt nisi prorupto liberaliter è naribus sanguine aut con-
 » vulsione aut ischiorum dolore. *Hip. lib. 2 , coac. præn. c.*
 » 11 , f. 26.

[b] Ut cumque sit certum est si meas observationes in
 » medium adducere licet , me sæpius observasse , eos qui-
 » bus non acutè febrientibus arteriæ jugulares pulsare ocu-
 » lis conspiciuntur , diutiùs semper ægotasse. *Martian.*
 » *comment. in coac. Hip. sect. 2 , vers. 55 , p. 387.*

vent ou d'air vaporeux, qui s'introduit dans leur concavité, & qui tendant les tuniques dont elle est composée dans toute leur circonférence, cela fait que la force est plus grande; de manière que lorsque l'artère se meut en dehors, l'air chargée de vapeurs conjointement avec les forces vitales, agit aussi, & par conséquent elle se dilate avec une force qui est sensible à l'œil.

Il arrive par cette même cause que quelques vieillards ont un pouls qui paroît grand, mais qui l'est peu réellement, parce que leurs artères sont pour l'ordinaire pleines d'un air chargé de vapeurs qui les dilate excessivement. Sur quoi l'histoire que rapporte *Zacutus* mérite d'être lue, parce qu'elle est agréable, plaisante & instructive. (a) Le vent qui remplit la capacité des artères naît d'une grande abondance d'humeurs crues, qui dissoutes par la chaleur de la fièvre se changent en vapeurs & se mêlent avec l'air; de sorte que l'on peut conclure avec fondement, que le corps ou ses parties principales dans de telles fièvres abondent d'une humeur crue & pituiteuse, & que celle-ci se trouve arrêtée & sans mouvement, occasionant des obstructions dans les vaisseaux capillaires & dans les fibres & comme l'obstruction, que des semblables humeurs produisent dans les vaisseaux,

[a] *Zacut. de medic. princip. hist. lib. 1, obs. 9, p. 9.*

est très-difficile à emporter ; & que pour l'obtenir il faut beaucoup de temps , par cette raison les maladies où cela arrive , sont longues , & les battemens sensibles des carotides nous l'indiquent. La pulsation des hypocondres , dont nous avons parlé , se fait de la même manière , avec la seule différence , que dans ce cas , l'air chargé de vapeurs qui dilate les artères , naît de l'humeur atrabilaire , & lorsque celui-ci produit des obstructions profondes dans les hypocondres , il déränge ordinairement l'ordre de la nature.

§. I V.

De l'hémorragie du nez.

L'hémorragie du nez est l'évacuation la plus appropriée pour une bonne terminaison des fièvres ardentes synoques , parce que la vraie observation apprend que des fièvres semblables ne sont jamais guéries aussi bien & aussi sûrement que par une grande évacuation de sang par le nez. Hippocrate qui n'avoit rien qui eut égard à la pratique , sans qu'il en fut assuré par des nombreuses & exactes observations , en parlant de la fièvre ardente dit : » que s'il survient une » hémorragie du nez la maladie se termine de » même que par des sueurs louables ; mais si la » maladie se termine sans ces circonstances , on

» doit craindre la récurrence. (a) » Il a rapporté dans différens endroits cette même maxime, & principalement dans le premier livre des Epidémies, disant dans la constitution troisième, que pour que les fièvres se terminassent, il falloit que les malades eussent une grande hémorragie du nez ou une grande excrétion d'urines très-chargées, ou une diarrhée venue à temps, ou bien une dysenterie; mais qu'il ne survenoit pas à plusieurs d'entr'eux une seule de ces évacuations, mais bien toutes ensemble, & ce qu'il vante principalement, c'est l'utilité que les malades tiroient dans cette constitution de l'hémorragie du nez; car il dit que ceux qui étoient attaqués de fièvre ardente, & qui rendoient beaucoup de sang par le nez, guérissent tous, & qu'il n'en vit au contraire qu'un qui mourut avec ces circonstances. Dans les fièvres synocales qui sont ardentes, l'évacuation de sang par le nez est encore plus utile que dans les bilieuses, parce qu'elles viennent du sang, comme nous l'avons déjà expliqué; & Galien nous dit que l'expérience le lui a appris; (b) mais comme le Médecin doit savoir, pour se former une idée juste de la quantité du sang qui sort, le temps de la maladie où cela arrive & les circonstances qui les accompagnent, je vais

[a] *Hip. lib. de ratione victus in acutis, n. 34.*

(b) *Galen. 1, epid. comment. 2, text. 66.*

donner en peu de mots les instructions nécessaires à ce sujet.

Si dans le commencement des fièvres ardentes ou malignes , il ne sort du nez que quelques gouttes de sang , ce que les latins appellent *stillæ sanguinis* , elles annoncent pour l'ordinaire que la maladie est très-dangereuse , parce qu'elles indiquent l'inflammation de la tête & peu de facilité dans le mouvement des humeurs , qui étant ainsi retenues dans le cerveau , s'il y avoit une grande quantité de bile , la phrénésie s'enfuivroit & si elles étoient mêlées avec la pituite , pour lors il en résulteroit l'affoupissement , la convulsion & la stupeur. Hippocrate a observé cela plusieurs fois , car dans le livre des épidémies , il dit que lorsque les fièvres ardentes se manifestoient tout de suite , on connoissoit celles qui étoient mortelles ; car dans leur principe il tomboit du nez quelques gouttes de sang , comme cela arriva à *Philiscus* , *Epaminon* & *Silenus* , auxquels il survint une pareille hémorragie le quatrième ou cinquième jour de leur maladie , & tous les trois moururent ; telle distillation du sang est encore d'un plus mauvais augure , si elle arrive le quatrième jour de la maladie , (a) tout cela doit s'entendre du sang qui s'évacue par le nez

(a) Nasus in iis destillans perniciosus tum aliàs tum
 » quarto ab initio die. *Hip. lib. 1 , prædict. n. 1.*

en fort petite quantité dans le commencement des maladies aiguës , parce que dans celles qui sont toujours bénignes , cela n'indique point une mauvaise terminaison , comme nous le voyons par ce malade que vit (a) Hippocrate à la prière de *Cinicus*. Il arrive quelquefois , & souvent même chez les cachectiques qu'il leur survient quelque petite fièvre , dans laquelle les malades évacuent du sang par le nez , principalement s'ils sont affectés des maladies de la rate , (b) il fera sur-tout utile de voir ce que *Martian* écrit là-dessus ; (c) parce que c'est de la dernière importance pour la pratique. Les hémorragies du nez doivent donc être abondantes , pour quelles soient utiles dans les maladies aiguës , comme Hippocrate l'observe dans le livre des Epidémies , lorsqu'il dit qu'il ne guérit seulement que ceux qui perdirent beaucoup de sang , & que tous ceux qui en rendirent fort peu , périrent ; par où il donne comme une règle générale , que si les hémorragies du nez sont copieuses , elles

(a) Ille ad quem *Cinicus* me induxit , septima exacerbatus est , circa quatuordecim autem judicatus est . . . Ex naribus parùm exiit , &c. *Hip. lib. 4 , epid. n. 123.*

(b) Quibus verò ex naribus sanguis fluit hi alioqui sani esse videntur , hos autem vel splenem in tumorem elevatum habere comperies , vel caput dolere , &c. *Hip. lib. 2 , præd. n. 41.*

(c) *Martian. comment. in lib. de ratio. vict. in acut. sect. 4 , sent. 222 , & comment. in coac. sect. 1 , vers. 110.*

délivrent les malades d'une infinité de maux. (a) J'ai moi-même observé que si l'hémorragie du nez est abondante, elle est très-salutaire dans les maladies aiguës, quoiqu'elle ne se fasse pas tout à fait, c'est-à-dire, d'une seule fois, mais à plusieurs reprises, parce que pour l'ordinaire il arrive qu'à la fin des redoublemens, les malades perdent le sang, de manière que tant la maladie que les évacuations continuant au bout de quelques jours ils vendent toute la quantité nécessaire pour évacuer la fièvre. Ainsi quoique les Médecins voient distiller quelques gouttes de sang par le nez dans le commencement de la maladie, & que pour cela ils ayent à craindre justement des mauvaises suites, comme nous l'avons déjà prouvé; cependant il faudra suspendre le jugement jusqu'à ce qu'on voie ce qui surviendra le sixième ou le septième jour de la fièvre, parce qu'il arrive quelquefois que le peu de sang qui s'évacue par le nez, le quatrième jour indique la grande quantité qui doit s'évacuer le septième; ce que peuvent très-bien connoître ceux qui sont versés dans la pratique, s'ils observent chez le malade les symptômes qui annoncent que la crise doit se faire par une hémorragie du nez. Hippocrate dans les sentences coaques, remarque très-

(a) Fluxus sanguinis largi ex naribus solvunt multa.
 » *Hip. lib. 2, epid. sect. 1, n. 26.*

bien la même chose, (a) que nous trouvons aussi confirmée dans l'histoire de *Meton* ; car il dit que le quatrième jour il perdit un peu de sang par le nez, que le cinquième il continua d'en perdre avec abondance & ainsi de suite à plusieurs reprises, & encore même lorsqu'il fut sorti de sa maladie. (b)

Mais quoiqu'une abondante hémorragie du nez soit pour l'ordinaire favorable dans les maladies aiguës, il faut néanmoins savoir que quelquefois cette perte est si considérable, qu'elle occasionne la mort. Vander-Mid dit avoir observé dans la peste de Brede, (c) que les malades périssoient à cause de la quantité de sang qu'ils rendoient par le nez, quelques-uns au bout de quatre heures de maladie, & que le sang ne pouvoit se coaguler d'aucune manière ; ainsi

(a) Qui februm initiis perturbabantur somni expertes, » siquidem stillarit sanguis, indeque sextum diem agentes » sunt alacriores, sed noctem exigant molestiorem, posttri- » diè autem cum sudatiuncula soporati, non suæ mentis » sanguinem liberaliter fundunt, malis omnibus defun- » guntur. At talia denuntiat aquosa urina. *Hip. lib. 1, sent.* » 92.

(b) Metonem ignis arripuit... Quarto omnia exacer- » bata sunt, fluxit à dextra nare sanguinis paululum bis. » Noctem difficulter... Quinto largiter fluxit è sinistra » sincerum sudavit. Judicatus est, &c. *Hip. lib. 1, epid.* » sect. 3, agrot. 8.

(c) *Wansviet*, tom. 2, pag. 381.

quoique l'évacuation faite par le nez pour être utile , doive être considérable , il ne faut pas cependant l'avoir pour certaine par cette seule circonstance , parce qu'il arrive quelquefois qu'à raison de la malignité de la fièvre , elle est si abondante que tout le sang sort du corps. Wepfer dit aussi avoir observé dans les fièvres malignes , des évacuations de sang par le nez , l'uterus & les reins , très-dangereuses & terribles ; (a) & Il n'y a point de Médecin qui soit médiocrement exercé dans l'art de guérir , qui n'ait vu de flux de sang très-abondans & presque toujours mortels dans la rougeole & la petite vérole , lorsqu'elles sont très-malignes. Ce qu'Avicenne remarqua très-bien dans la description très-exacte qu'il donna de cette maladie , & après lui Sydenham ; mais comment distinguerons-nous dans les fièvres aiguës l'hémorragie du nez qui est bonne , d'avec celle qui sera mauvaise ? C'est de la manière suivante : si dans le temps que le malade perd le sang en abondance , il se refroidit extrêmement , de sorte que les forces lui manquent , c'est un signe mortel , parce que cela signifie que ce n'est point la nature qui fait l'évacuation du sang , mais la malignité de la maladie ; car la froideur excessive du corps , qui survient dans les

(a) *Wepferus de cicuta aquatica , cap. 5.*

jours critiques , à cause d'une grande hémorragie du nez est très-mauvaise. (a)

Il faut remarquer ici que la froideur dont nous parlons doit être excessive , parce qu'ordinairement après une grande hémorragie la chaleur de la fièvre se tempère , de sorte qu'elle est peu sensible , alors cela n'est pas mauvais. Or , on connoît par le pouls & autres symptômes favorables que cette température naît de ce que la fièvre a cessé ou du moins diminué de beaucoup ; on donne aussi pour un signe propre à connoître si l'hémorragie du nez est utile ou nuisible , si elle arrive dans des jours critiques , & si elle correspond à l'âge & au tempéramment. A la vérité il ne faut rien négliger de cela , mais la règle que peut avoir le Médecin pour faire cette différence , consiste à examiner comment se trouve le malade après qu'il est sorti de cette crise ; parce que si la maladie se termine ou du moins diminue beaucoup , & que la personne se trouve soulagée & avec le pouls bon , c'est un signe certain que l'évacuation a été utile ; mais au contraire elle est fort nuisible , si après le sang évacué , le pouls s'affoiblit & la maladie augmente. Ainsi nous trouvons dans les épidé-

(a) Quæ diebus criticis ex hemorrhagia incidit perfrigeratio eximia , pessima. *Hip. lib. 2 , coac. præen. cap. 13 , sent. 1.*

mies d'Hippocrate , que la femme du *Forum Mendaciorum & Hypostenes de Larisse* , périrent après avoir perdu beaucoup de sang , parce qu'avec cette hémorragie les symptômes ne se calmerent point. (a) Du reste , on peut avoir pour règle générale & certaine de toutes les évacuations , celle que propose Hippocrate lorsqu'il dit dans ses aphorismes que quelques mauvaises qu'elles paroissent , si elles tournent la maladie en bien , elles sont toujours avantageuses & bonnes , ainsi que nous l'avons expliqué déjà en parlant des cours de ventre dans les fièvres ardentes.

L'hémorragie copieuse du nez a une particularité différente de toutes les autres évacuations qui se font dans les fièvres aiguës , c'est que celles-ci dans le commencement sont presque toujours de mauvais augure , & qu'il est rare que les autres ne soient point bonnes , ce que j'ai observé très-attentivement , & Galien l'annonce dans son commentaire sur l'histoire de Meton ,

[a] Mulierem quæ decumbibat in foro mendaciorum ,
 » enixam primo dolorosè masculum , ignis corripuit . . .
 » Quatuor decimâ sanguis de naribus , mortua est. *Hipp.*
 » *lib. 3 , epid. sect. 2 , ægrot. 12.* In larissa Hipostenes pe-
 » ripneumonia videbatur Medicis deprehensus esse , non
 » erat autem . . . Sextâ autem die sanguis efluxit è naribus ,
 » cum sternutasset , circiter ad heminas quatuor . . . Un-
 » decimâ autem mortuus est. *Hip. lib. 5 , epid. n. 14.*

& dans les épidémies d'Hippocrate nous trouvons plusieurs histoires de malades qui eurent une hémorragie du nez très-considérable, dans le commencement même de la maladie ou l'augmentation & qui guérissent. Les femmes l'évacuent d'ordinaire par la matrice, & cette évacuation leur est aussi très-utile comme Hippocrate rapporte que cela arriva à la fille de *Detarfe*, qui dans le même-temps rendoit le sang par le nez & par la matrice, (a) assurant qu'il n'a vu mourir aucune des femmes qui eurent de semblables hémorragies; quoiqu'il avertisse néanmoins que les fièvres ardentes, qui chez les femmes grosses excitent l'hémorragie de la matrice, causent presque toujours l'avortement, ce que j'ai observé plusieurs fois dans ma pratique; j'ai souvent vu aussi que dans le commencement des maladies aiguës les femmes perdoient un peu du sang par l'uterus, & que pour l'ordinaire c'est une évacuation symptomatique de laquelle on

[a] Plurimis itaque in febris muliebria apparuerunt, quibusdam autem ex naribus sanguis fluxit, & virginibus multis tunc primùm accidit. Nonnullis autem & ex naribus, & muliebria apparuerunt, ut detarcidis filiæ virginis apparuit primùm, & ex naribus largè sanguis profluit. Et nullam scio mortuam earum quibus horum aliquid benè evenit. Quibus autem accidit, utero gerentibus omnes corruerunt; quas ego novi. *Hip. lib. 7, ep. sect. 3, n. 25.*

doit former le même prognostic que de l'hémorragie du nez lorsqu'elle est peu considérable.

Il nous reste à présent à exposer les signes qu'il y a pour connoître lorsque la maladie doit se terminer par une hémorragie du nez, & pour ne pas se tromper en cela, il faut qu'on ne s'arrête pas à un seul signe, mais à l'ensemble & à l'union de tous ceux que nous proposerons, & quoique tous ne s'y trouvent pas, il fera pourtant nécessaire que la plupart y soient. Un des symptômes qui servent le plus à faire connoître que la maladie se déterminera par une hémorragie, c'est la nature de la maladie qui demande d'elle-même cette évacuation pour se déterminer; & l'observation nous apprend que les fièvres ardentes principalement synoques se terminent par elle. Il y aussi d'autres maladies qui demandent cette évacuation, comme la phrénésie & la plupart des inflammations internes, & quoiqu'Hippocrate dise qu'elle est inutile dans la fièvre quarte, cependant Prosper Alpin rapporte qu'il fut attaqué de fièvre quarte, & que lui étant survenu une hémorragie du nez, il fut guéri. (a)

L'âge du malade sert aussi beaucoup à faire connoître la crise qui doit se faire par l'hémorragie, parce qu'elle survient pour l'ordinaire à

[a] *Alp. de præfag. vit. & mort. ægrot. lib. 6, cap. 13.*

ceux qui n'ont pas atteint encore la trente cinquième année ; (a) mais chez ceux qui sont plus âgés , l'hémorragie se fait par les parties inférieures , & personne n'ignore que celle du nez pendant la santé même , est familière aux enfans & à la jeunesse. (b) La manière dont on l'évacue fait aussi beaucoup à notre sujet , de même que le tempérament du malade ; parce que ceux qui ont les joues fort enflammées , & dont le reste du visage est un peu pâle , sont très-sujets à cette évacuation , principalement s'ils font quelquefois d'exercice violent , ou s'ils restent longtemps exposés au soleil. Lorsque le temps de l'évacuer s'approche , les hypocondres s'enflent un peu sans douleur , le malade se sent la respiration un peu gênée , ce qui disparoît promptement ; le visage devient coloré , quelques larmes coulent des yeux , la vue se trouble comme si elle s'obscurcissoit , & par fois les objets paroissent colorés , le malade se plaint extrêmement de la tête , il a des battemens sensibles des artères temporales & des carotides , & s'il se joint à tout cela , qu'il sente quelque chatouillement au nez , de sorte qu'il se frotte continuellement avec les doigts , c'est un signe que le sang est

[a] Verùm sanguinis eruptio [è naribus] magis expectanda est junioribus 35 annis , &c. *Hip. lib. prog. n.*
 ,, 22.

[b] *Hip. lib. 3 , aphor. sent. 27.*

déjà prêt à sortir ; tous ces symptômes se trouvent exposés assez au long dans les ouvrages d'Hippocrate , & Galien s'en sertit pour connoître & prédire dans un jeune Romain qui étoit bien malade , qu'il auroit promptement une hémorragie du nez , ce qui arriva en effet ainsi au grand étonnement des assistans : car outre qu'il avoit observé dans ce jeune homme la plupart des choses que nous avons rapportées ; il remarqua qu'en délirant il voyoit un serpent rouge sur le pavé. (a) L'Auteur de *l'Idioma de la Naturaleza* , porte pour signe certain que la crise se fera par l'hémorragie du nez , le pouls qu'il appelle *dicrotus martellinus* ou *bis pulsans*. (b) Je n'ai pas encore d'observations pour constater & affirmer cela , & je ne pense pas non plus que cet Auteur ait celles qu'il faut pour l'assurer lui-même ; ainsi il faut que les Médecins observent avec soin pour pouvoir mettre en avant ce que nous mettons à présent en doute.

§. V.

De la Sueur.

Nous avons déjà dit que les fièvres ardentes se terminent ou par l'hémorragie du nez , ou par les

(a) Galen. de præfag. ad posthumum.

(b) Idioma de la naturaleza , lib. 2 , cap. 9 , pag. 339°

sueurs, quelquefois une seule de ces évacuations amene la maladie à sa fin, d'autres fois toutes les deux jointes ensemble, de sorte que j'ai vu dans les fièvres synoques l'hémorragie du nez survenir la première, & tout de suite après la sueur avec un soulagement marqué des malades; ce que Galien dit au sujet de la sueur est très-remarquable, savoir qu'elle est très-propre pour guérir toutes les fièvres, & sur-tout les ardentes. (a) Il est vrai que les maladies de ce genre se terminent quelquefois par toute sorte d'évacuations, comme par le vomissement, le cours de ventre, les urines & les sueurs. Ce que Galien remarque aussi dans le même endroit; nous trouverons dans l'histoire des Epidémies d'Hippocrate que plusieurs malades furent guéris par la sueur, car il rapporte de la femme qui logeoit sur le rivage, que le quatorzième jour elle vomit beaucoup de bile, après quoi elle sua, & resta sans fièvre; (b) parlant de *Cherion*, il dit que le 14^e il sua, que le 16^e il vomit beaucoup de bile de couleur de safran, & que le dix-septième

(a) Sudores verò omnibus febribus propriè sunt, & præcipuè incedentibus.

(b) Mulierem quæ decumbemat in littore tertio jam mense gravidam, ignis arripuit . . . 14^o. autem vomuit biliosa flava, copiosa sudavit, sine febris judicata est. *Hip. lib. 1, epid. sect. 3, ægrot. 13.*

ayant été encore il fut délivré de la fièvre ; (a) & lorsqu'il établit dans ses aphorismes pour maxime fondamentale que s'il survient à un malade attaqué de fièvre ardente , *rigor* , c'est-à-dire , un grand tremblement de tout le corps , avec claquement des dents & froideur de ses membres , ce malade demeure exempt de fièvre ; (b) il donne à entendre que c'est lorsqu'il succède à ce *rigor* , une sueur abondante comme il arrive le plus souvent , ou un vomissement , ou tout autre évacuation convenable ; car si cela ne se fait pas ainsi , le *rigor* est d'ordinaire d'un mauvais augure , & par cette raison il dit dans un autre aphorisme , que si le *rigor* survient à un homme attaqué d'une fièvre continue , & qu'il soit très-foible , il meurt. (c) Il n'est pas nécessaire de rapporter ici la foule de maladies qu'Hippocrate dans ses Epidémies dit avoir guéries par les sueurs , parce qu'il n'y a point de Médecin

(a) Cherionem qui decumbebat juxta Demenetum ,
 „ ex potu ignis corripuit, statim autem capitis gravitas do-
 „ lorosa . . 14a autem febris acuta , sudavit. 16a vomuit
 „ biliosa flava , fatis multa. 17a Superriguit , febris acuta
 „ sudavit sine febre judicatus est. *Hip. lib. 3, epid. sect. 2,*
 „ æg. 5.

(b) A febre ardente occupato , rigore antecedente , &
 „ solutio fit. *Hipp. lib. 4, aphor. sent. 58.*

(c) Si rigor incidat febre non intermittente ægroto jam
 „ debili lethale est. *Hip. lib. 4, aphorif. sent. 46.*

quelque peu versé qu'il soit dans la Médecine d'Hippocrate qui ne sache que *Cleanacte*, *Meton*, *Melidius*, *Pherecidez*, *Anaxion*, *Nicodeme* & plusieurs autres guérissent par la sueur, au contraire nous voyons qu'*Hermocrates* fut délivré de la fièvre le quatorzième jour sans avoir sué, mais elle lui revint le dix-septième, le vingtième il fut encore libre sans avoir sué, & mourut le vingt-septième.

Dans les prénotions coaques, Hippocrate dit que si la sueur commence avec la fièvre aigue, elle est d'un très-mauvais augure, (a) ce qui se confirme par une autre maxime qu'il établit dans le second livre des épidémies: savoir, que les évacuations critiques (b) ne doivent pas paroître au commencement, mais après la coction, laquelle ne se trouve jamais au commencement de la maladie. C'est pourquoi lorsque les malades qui sont attaqués de fièvres aiguës, furent extraordinairement les premiers jours, ils périssent presque tous, parce que pour lors la sueur est

(a) Qui hunc cum febre incidit sudor, si est acuta, pestiferus. *Hip. coac. præn. lib. 3, cap. 2, pag. 489.*

(b) Etenim eorum qui statim morituri sunt celeres judicationes fiunt; etenim labores celeres, continui & vehementes, quæ autem judicant in melius, non statim apparent. Judicatoria non judicantia, partim sunt lethalia, partim difficilis judicationis. *Hip. lib. 2, epid. sect. 1, n. 9.*

fympôtomatique , & qu'elle est caufée par quel-
 que forte inflammation interne , ou par quelque
 principe acre , ou colliquatif qui fond , diffout
 & corrompt les humeurs louables ; cette maxime
 a une exception , c'est lorsque les fueurs abon-
 dantes ne viennent point au commencement de
 la maladie , de la caufe de la maladie même ,
 mais de la constitution de l'atmosphère ; car
 j'ai vu arriver aux malades ce qu'Hippocrate re-
 marque à ce fujet , favoir que lorsque l'air est
 chaud & fec , les fiévreux fuent fort peu ; mais
 fi après une longue fécheresse , la pluye fur-
 vient , pour lors ils fuent facilement au com-
 mencement de la maladie , (a) & cette fueur
 n'est pas si mauvaife que celle dont nous venons
 de parler , fur quoi Vallés observe (b) très-bien
 que de quelque manière que les fueurs abon-
 dantes arrivent au commencement des fièvres ,
 elles indiquent au moins que la maladie est dif-
 ficile à guérir , parce qu'elles annoncent une
 grande abondance d'humers superflues dans le

(a) In ardoribus ficcitates , febres maximâ ex parte
 „ abfque fudore contingunt. In his autem fi fuperroraverit,
 „ fudatoriae magis fiunt in principiis. Hæc difficiliora ju-
 „ dicatu manent , quàm aliter , tamen minus , fi non fit
 „ ob hæc , fed ob morbi modum. *Hip. lib. 2 , epid. feët.*
 „ 1 , n. 2 . . . & feët. 3 , n. 3.

(b) *Vallesius comment. in lib. 2 , epid. Hip. feët. 1 , n. 2 ,*

corps , comme le dit Hippocrate ; (a) c'est par cette raison que Vallés rapporte , que si le paroxisme d'une fièvre tierce se termine par la sueur , c'est un indice qu'il doit y en avoir un autre.

Les sueurs , pour être salutaires , ne doivent donc point survenir au commencement de la maladie , mais après qu'il a paru quelque signe de coction : en outre on doit observer qu'il faut qu'elles s'accomodent aux loix de la nature ; c'est pourquoi Hippocrate dit dans ses aphorismes que si les sueurs paroissent dans les fièvres le 3eme , le 5 , 7 , 9 , 11 , 14 , 17 , 20 , 27 , ou le 34eme jour , elles sont bonnes , & terminent les maladies ; mais que si elles surviennent dans d'autres jours , elles sont mauvaises , & rendent les maladies longues & laborieuses. (b) Cela est fondé sur ce que des jours indiqués dans l'ouvrage de ce grand homme , les uns sont critiques , & les autres indices ; c'est-à-dire qu'ils marquent la crise , & nous démontrerons dans la suite le jugement qu'on doit en porter. On trouve les conditions qu'on exige , pour que les sueurs soient utiles

(a) Febricitanti sudor oboriens , febre non remittente , malum. Moram enim trahit morbus , & nullam humiditatem significat. *Hip. lib. 4 , aphorif. sent. 58.*

(b) *Valles. comm. in lib. 2 , epid. hip. sect. 1 , n. 2.*

dans les pronostics avec plus de clarté , (a) car nous y lisons que les sueurs qui arrivent les jours critiques sont très-bonnes , & qu'elles terminent tout-à-fait les fièvres , de même qu'elles sont utiles , quoique cependant moins que les autres , lorsqu'elles sont universelles , c'est-à-dire dans tout le corps , qu'elles rendent la maladie plus légère ; soulageant un peu le malade , & s'évacuant sous forme de goutte , ou par exhalaisons : mais elles sont très-mauvaises lorsqu'elles sont froides , que le malade ne sue que du visage , de la tête & du col , & si cette sueur vient dans une maladie aigue , c'est signe de mort ; mais si la maladie n'est pas aigue , cela annonce qu'elle sera longue : nous trouvons cette doctrine confirmée clairement dans les épidémies d'Hippocrate , car il dit que *Périclés* eut une sueur abondante après midi , (b) &

[a] Sudores optimi sunt in omnibus acutis morbis , qui
 „ in diebus judicatoribus fiunt , & febrem perfectè sum-
 „ movent , boni verò sunt qui per totum corpus contin-
 „ gentes , hominem faciliùs morbum ferre faciunt. Qui
 „ verò tale quid non effecerint , incommodi sunt. Pessimì
 „ autem sunt frigidi , & tantùm circà caput , & faciem
 „ oborientes , & circà cervicem : hi enim cum acutâ qui-
 „ dem febre mortem præsignificant ; cum mitiore verò
 „ longitudinem morbi. *Hip. lib. prog. n. 5.*

[b] In abderis Periclem morbus corripuit acutus conti-
 „ nuus cum dolore . . . noctem quiete transegit usque ad

qu'il fut délivré de la fièvre, qui ne lui revint plus; il dit aussi de la fille de *Lariffa* (a) qu'elle eut un tremblement, & que dans le même moment il lui survint une sueur abondante, universelle & chaude qui la guérit. Mais le malade qui logeoit dans le jardin de *Dealcs*, (b) fut vers le dix-septième jour, sans être néanmoins délivré de la maladie, le vingtième il fut encore, & se trouva mieux, elle ne se termina cependant que le quarantième jour. C'est pourquoi la maxime fondamentale est que l'utilité des sueurs doit se déduire du soulagement qu'en reçoivent les malades; quoique si

5. medium diem, sudavit sudore multo calido, quartâ die
 22 per totum, à febre liber judicatus est, non rediit. *Hip.*
 22 *lib. 3, epid. sect. 3, agrot. 6.*

(a) In Lariffa virginem febris corripuit ardens acuta....
 22 Sexto per nares largiter fluxit multum. Horrore correpta,
 22 sudavit multo calido per totum, sine febre judicata est.
 22 Huic non fuit recidiva. *Hip. lib. 3, ep. sect. 3, ag. 12.*

(b) Qui decumbebat in horto Dealcis capitis gravita-
 22 tem, & in dextro tempore dolorem habebat multo tem-
 22 pore. Ex occasione autem ignis corripuit, decubuit.....
 22 Decimâ septimâ manè summo extrema frigida, conte-
 22 gebatur, febris acuta, sudavit per totum, levatus est,
 22 intelligebat magis, non est à febre liberatus... Vigestimâ
 22 dormivit, intelligebat omnia, sudavit sine febre....
 22 Quadragesimâ ejecit pituitosa alba, aliquandò plura su-
 22 davit multum, ex toto perfectè judicatus est. *Hip. lib.*
 22 *3, epid. sect. 1, agrot. 3.*

elles font univerfelles , chaudes , dans un jour convenable , correspondant à la maladie , n'affoibliffant point , elles font utiles pour l'ordinaire ; fi au contraire elles font froides , que les malades ne fuent que de la tête & du front , ou qu'elles viennent abondamment dans le commencement ; non-feulement elles font nuifibles , mais encore elles annoncent la mort. Si nous avons vu dans l'hiftoire des épidémies quelques malades qui guériffent par la fueur , nous en trouvons d'autres qui fe trouvent plus mal ; car nous lifons qu'*Erafinus* eut la fièvre accompagnée de fueur , & (a) pourtant il périt. Nous trouvons dans l'hiftoire du phrénétique (b) qu'il vomit des humeurs vertes , & qu'il eut une fueur copieufe par tout le corps ; cependant il mourut. C'eft pourquoi fi les malades fuent beaucoup dans le commencement de la maladie , que la fièvre augmente , & que les fympômes prennent plus de force , c'eft un figne que la

[a] *Erafinum* qui propè *Bootæ* torrentem habitabat ,
 „ ignis arripuit , &c. . . Quinto mortuus eft ad folis oc-
 „ cafum. Huic febris ufque ad finem cum fudore. *Hip. lib.*
 „ 1 , *epid. feft. 3 , ægrot. 7.*

[b] *Phreneticus* primâ die quâ decubuit , vomuit æru-
 „ ginofa multa tenuia , febris horrida , multus fudor con-
 „ tinuus per totum , capitis & colli . . . Secundâ manè sine
 „ voce , febris acuta , fudavit. Tertiâ exacerbata funt
 „ omnia. Mortuus eft. *Hip. lib. 3 , ep. f. 3 , ægrot. 4.*

fueur est d'un très-mauvais présage , & qu'elle dépend ou d'une inflammation interne , ou d'une dissolution , & d'une grande surabondance d'humeurs. Si les fueurs sont produites par la première de ces causes , la mort s'ensuit ; mais si elle provient de l'abondance des humeurs mauvaises , la fueur indique alors une maladie longue & difficile à guérir.

Je dois remarquer ici une chose que j'ai lu dans Hippocrate , & que j'ai vu confirmée dans ma pratique , savoir qu'il y a certaines fièvres ardentes qui durent-sept jours , au bout desquels il survient une fueur très-abondante qui les termine , de manière que les malades en sont délivrés pour quelque temps , mais ils en sont attaqués de nouveau au moment où l'on s'y attend le moins , & durent autres sept jours , au bout desquels la fueur revient comme auparavant , & la fièvre se termine. J'ai observé cette alternative jusqu'à trois fois , & non pas au-delà. Hippocrate appelle ces espèces de fièvres *reversivas* , c'est-à-dire qui reviennent , & rapporte qu'il y eut deux frères qui tomberent malades à la même heure , & qu'ils furent guéris , l'un le sixième , & l'autre le septième jour , mais que la fièvre leur revint à la même heure , & les quitta (a) une seconde fois dans le même inf-

(a) Velut duo fratres qui habitabant propè theatrum ,

tant. J'ai imaginé que des fièvres semblables remplissoient par différentes attaques tout le temps de leur période , c'est-à-dire de vingt jours , & j'ai observé que pour l'ordinaire elles n'étoient ni malignes ni même dangereuses. Enfin je dois avertir , que quoique les fueurs froides soient mauvaises , comme nous l'avons prouvé , cependant il peut arriver quelquefois qu'elles guérissent les malades attaqués de fièvres aiguës ; comme Hoffman dit l'avoir vu arriver à Halle, en l'année 1700. . . . Voici ses paroles : » il est » très-remarquable que les fièvres de cette an- » née accompagnées des taches lenticulaires , » étoient suivies d'une sueur froide qui avoit » une odeur un peu acide , & qui étoit si abon-

simul eâdem horâ cœperunt ægrotare. Erant Epigenis fratres. Horum natu majori judicium fuit die sexto , juniore autem septimo. Rediit ambobus simul eâdem horâ. Intermisit dies quinque. Ex recidiva autem judicium fuit utrique simul omninò decimo septimo. Judicium autem erat plurimis quinto die , intermisit septem dies , à recidivis autem judicium erat quinto , quibus autem erat judicium septimo , intermisit septem , à recidiva autem judicabatur tribus. Quibusdam autem erat judicium septimo , habentes autem intermissionem tres , judicabantur septem . . . Plurimi ergò ægrotantium in hâc constitutione , hoc modo ægrotabant , & nullum novi eorum qui superfuerunt , cui non contingerint recidivæ secundum rationem fientes. Et servabantur omnes quos ego novi , quibus recidivæ hâc formâ factæ sunt. *Hip. lib. 1 , ep. f. 3 , n. 35.*

» dante , qu'elle duroit quelquefois plusieurs
 » jours , fans être mortelle. » (a) Quoiqu'Hip-
 pocrate ait regardé ces fueurs mauvaises , &
 comme des avant-coureurs de la mort , ce-
 pendant l'expérience démontre qu'elles ne le sont
 pas toujours : on doit augurer de-là que ces
 fueurs peuvent naître d'une constitution parti-
 culière de l'air , comme plusieurs autres choses
 extraordinaires qu'il produit par son influence
 sur les maladies , en s'écartant des règles com-
 munes. Hippocrate ayant observé cela , dit dans
 ses pronostics que les mauvaises choses défi-
 gnent toujours le mal , mais qu'il y a pour l'or-
 dinaire une chose divine , qui oblige le Méde-
 cin à changer le jugement qu'il formeroit peut-
 être , en se gouvernant par les maximes géné-
 rales , & les mieux établies ; & ces choses
 divines dont parle Hippocrate , comme nous l'a-
 vons déjà prouvé , ne sont autre chose que la
 constitution particulière de l'air , ce dont les
 Médecins s'appercevront facilement , si les fié-
 vres épidémiques emportent les malades , sans
 qu'il y ait des symptômes fort dangereux ; mais
 il ne faut pas établir son jugement sur des cas
 rares , qui sont fort éloignés de l'observation
 commune : au contraire lorsqu'on verra des
 fueurs froides dans les maladies aiguës , on pour-

(a) *Hoffman. tom. 5, dissert. 2, pag. 46.*

ra craindre la mort du malade , & dans celles qui ne sont pas aiguës , la longueur de la maladie.

§. V I.

Des terminaisons des fièvres.

Nous avons dit que les fièvres ardentes se terminent par les sueurs & les hémorragies du nez , & que quelquefois elles se changent en d'autres maladies , comme en péripneumonie ou en tierce intermittente ; si elles se changent en péripneumonies , on doit en avoir un mauvais augure , parce qu'une maladie très-grave succède à une moindre ; mais si elles se terminent en tierces , elles produisent toujours la santé , & c'est dans ce sens qu'on doit entendre l'Aphorisme , (a) (b) qui dit que les fièvres continues qui deviennent tous les trois jours plus fortes sont dangereuses ; mais de quelque manière qu'elles soient intermittentes , elles ne sont point d'un mauvais pronostic , quoiqu'il y ait des fièvres intermittentes fort dangereuses , comme nous le verrons après , & si la

[a] Febres quæcumque non intermittentes per tertiam fortiores sunt , magis periculosæ sunt. Quæcumque verò modo intermiserint , quod sine periculo sint significant.
Hip. lib. 4 , aphorif. sent. 43.

(b) *Martian. comment. in lib. 4 , aph. Hip. sent. 43 , p.*

fièvre de continue qu'elle est, devient intermittente, c'est un bon signe, comme l'expérience le démontre.

Les terminaisons des maladies étant une chose des plus importantes qu'il y ait dans l'étude de l'art de guérir, c'est néanmoins une de celles dont les Médecins font le moins de cas. Je vais rapporter ici quelques remarques de pratique qui éclaircissent cette matière; il est très-évident que le Médecin doit savoir l'issue, soit favorable ou pernicieuse de la maladie, parce que dans celui-ci il prognostiquera juste, & dans l'autre il connoîtra comment il doit suivre & imiter la nature; il doit savoir de même si la crise est telle que la terminaison de la maladie le demande ou si elle est contraire. Les Médecins Grecs furent si exacts en cela, qu'on trouve dans Hippocrate, Galien, Aretée & Cœlius Aurelianus, la terminaison des maladies qu'ils décrivirent, & cela avec la plus grande exactitude. De notre temps, Charles Pison & Lommius les ont imités; c'est pour cette raison qu'on doit en recommander la lecture à ceux qui pratiquent la Médecine, & à ceux qui l'enseignent. Hippocrate expose à ce sujet une grande doctrine dans le livre des Epidémies; Galien en a parlé dans le troisième livre des crises, chap. 3, ce qu'on trouve aussi dispersé çà & là dans d'autres endroits; il recueille toutes les observations qu'Hippocrate a

donné sur cet objet , c'est pourquoi tant par ce que ces grands hommes nous en ont transmis , que par ce que nous en observons dans la pratique , nous démontrerons la manière dont se terminent les maladies aiguës.

Toutes les maladies se terminent ou par des évacuations d'humeurs , ou par des abcès , ou enfin en se changeant en d'autres ; les aiguës se terminent presque toujours de la première manière , quelquefois de la seconde , & souvent de la troisième ; nous avons déjà averti que *Freind* a remarqué que dans l'histoire des épidémies d'Hippocrate , les malades qui guérissent , obtinrent toujours la santé par une grande évacuation d'humeurs ; c'est ce que nous avons occasion de voir arriver chaque jour dans notre pratique : quelquefois les maladies aiguës se terminent par un abcès , comme on le voit lorsqu'après une phrénésie ou un assoupissement il survient des parotides. Nous n'entendons point ici par abcès ce que les Chirurgiens entendent par ce qu'ils appellent une tumeur où il s'engendre du pus ; nous prenons le terme abcès , dans la signification que les Grecs avoient coutume de lui donner , en suivant Hippocrate qui nomme abcès un changement quelconque , qu'une humeur fait d'une partie du corps en une autre , en y produisant une douleur ou mollesse ou gonflement , de sorte qu'ils appellent abcès les taches

lenticulaires, les boutons, les pustules, les gonflemens des jambes, des bras, des cuisses & autres semblables éruptions d'humeurs. Il n'est pas difficile de connoître les maladies qui doivent se terminer par abcès ou par évacuation, parce que si la maladie étoit aigue, les humeurs fort bilieuses & l'année fort chaude, il est certain qu'elle se terminera ou par le vomissement, ou par les urines, par des cours de ventre, une hémorragie du nez, ou enfin par des sueurs, & cela arrive communément dans le terme de trois semaines; mais si la maladie passe au-delà du vingtième jour sans inflammation ni signe dangereux, de manière que le Médecin juge que le malade doit en guérir, il peut sûrement attendre l'abcès: ce qu'Hippocrate démontre dans ses (a) pronostics & dans ses aphorismes, (b) disant qu'il survient à ceux qui ont des fièvres longues, des petites tumeurs & des douleurs dans les articulations.

Il nous reste à présent à exposer les signes

(a) Quæcumque febris longiorem moram traxerit homine alioquin ad salutem disposito, ita ut neque dolor teneat ob inflammationem aut ob aliquam aliam manifestam causam, huic abcessum expectare oportet cum tumore ac dolore, &c. *Hip. prognost. n. 24.*

(b) Quibus febres longæ, his tubercula ad articulos, aut dolores fiunt. *Hip. lib. 4, aphor. sent. 24.*

par lesquels nous connoissons que quoique la maladie soit longue , elle n'est pas mortelle , & que par conséquent elle doit se terminer par un abcès. Hippocrate dans ses prognostics s'exprime ainsi : celui qui doit guérir a la respiration bonne , n'a aucune douleur , dort la nuit , & tous les autres symptômes qui accompagnent la maladie , n'annoncent aucun danger ; (a) & j'ai observé ce que dit Hippocrate dans les épidémies , savoir , que s'il y a fièvre & que la face du malade ne soit ni plus ni moins altérée que dans l'état sain , cela indique une longue maladie , laquelle ne se termine (b) pas sans qu'il survienne une hémorragie du nez ou une douleur dans quelque partie. Cela est confirmé par l'Aphorisme , portant que si le corps de ceux qui sont attaqués de fièvres assez fortes , ne s'affoiblit point ou qu'il s'affoiblisse plus vite qu'il ne devoit le faire en raison de la maladie , c'est d'un mauvais augure , parce que l'un

(a) Qui omnes superstites ab ipsis evasuri sunt , facile spirantes , & dolore exortes sunt , & noctu dormiunt , aliaque signa securissima habentes. Qui verò morituri ægrè spirantes fiunt , delirantes , vigilantes , aliaque signa pessima habentes. *Hip. lib. prog. n. 21.*

(b) Si venæ in manibus pulsant , & facies rectè valet , & hypochondria non sint mollia , diuturnus morbus fit , sine convulsione non solvitur , aut sanguine multo ex naribus , dolor coxæ. *Hip. lib. 2 , ep. sect. 6 , n. 10.*

indique une grande foiblesse , & l'autre est un signe que la maladie sera longue. (a)

Il faut aussi connoître les parties dans lesquelles les abcès doivent se montrer , car l'on sera assuré qu'ils paroîtront dans les parties inférieures , si le foyer de la maladie a son siège près des flancs ; mais si ces parties sont saines & que les symptômes de la tête dominant & l'emportent sur tous les autres , pour lors l'abcès se fera dans les parties supérieures. Au reste, nous exposerons plus au long les signes qui se manifestent ordinairement dans le lieu où doivent paroître les abcès , en parlant des parotides. Lorsque les maladies se terminent par l'évacuation des humeurs , il faut savoir par quelle route chacune d'elles se guérit , parce que par là , le Médecin pourra imiter facilement la nature. Toutes les fièvres ardentes se terminent très-bien par l'hémorragie du nez ou par une sueur abondante ; & si elles étoient fausses , par le cours de ventre ou un flux abondant d'urines , la crise des tierces se fait par le vomissement. La phrénésie se termine très-bien par la sueur générale de tout le corps , principalement de

(a) Febricitantium non omninò leviter permanere , & nihil minui corpus , aut etiam magis quàm pro ratione colliquari , malum est. Illud enim morbi longitudinem , hoc verò debilitatem significat. *Hip. lib. 2 , aphorif. sentent. 28.*

la tête , & quelquefois par l'hémorragie du nez. La léthargie & la péripleurésie ne se terminent jamais par un flux de sang , parce que la léthargie demande des flux d'humeurs crasses & épaisses ou des parotides , & la péripleurésie des crachats pituiteux mêlés avec un peu de bile , ou des abcès auprès des oreilles ou des ulcères aux jambes. La pleurésie ou point de côté , se termine principalement par des crachats & par les sueurs. Les inflammations du foie & de la rate le font par l'hémorragie du nez ou de l'anus , & si l'inflammation étoit à la partie convexe du foie , elle se guérit par l'hémorragie du nez ou par des sueurs copieuses , ou par des urines abondantes ; mais si elle a son siège dans la partie concave , pour lors le cours de ventre & le vomissement bilieux sont utiles , ainsi que les sueurs & les urines. Personne n'ignore qu'en quelqu'endroit que se trouvent les inflammations , elles se terminent par résolution ou par suppuration ; nous ne traiterons point des terminaisons des autres maladies , parce que celles que nous avons exposées suffisent pour éclaircir ces sujets. L'utilité qu'on peut tirer de la connoissance de ces choses est très-grande , en ce que le Médecin étant instruit de la terminaison qui correspond à chaque maladie & des voies que la nature désire , & dont elle se sert pour évacuer les mauvaises humeurs , il saura aussi comment il la
doit

doit imiter , & s'il voyoit qu'il y eut d'autres évacuations que celles que nous avons exposées , il connoîtra qu'elles ne sont pas utiles & que la crise de la maladie les produit , occasionant une dissolution dans les humeurs , de manière que la cause de la maladie ne soit point emportée avec elles , mais qu'on ne doit envisager en cela que les mauvais effets qu'elle produit dans le corps.

Je vais maintenant exposer les terminaisons qu'ont les maladies , lorsqu'elles se changent en d'autres , ce qui se fait très-fréquemment ; quelquefois il arrive qu'avec le changement , la maladie augmente , & d'autres fois la première se termine par l'arrivée de l'autre , ou bien même peut-être elles se conservent toutes les deux , ce que le Médecin doit savoir parfaitement , tant pour bien pronostiquer , que pour aider la nature. Les fièvres ardentes & synoques se changent comme nous avons dit en péri-pneumonies , & en tierces. La première est très-mauvaise & arrive ordinairement en hyver ou au commencement du printemps ; la seconde est favorable & se fait pour l'ordinaire en été & en automne ; l'angine & la pleurésie se changent en péri-pneumonie , & celle-ci en phrénésie ; tous ces changemens sont d'un très-mauvais augure. Les fièvres erratiques sur la fin de l'été & en automne se terminent en quartes , per-

lons mélancolie se change en des tremblemens ou mouvemens convulsifs ; l'inflammation de la plèvre & des poumons en empyeme , & que le crachement de sang passe en ulcère du poumon ; & celui-ci en phthisie : tous ces changemens sont aussi très-fâcheux. L'apoplexie se change en paralysie & cette mutation est très-salutaire ; la douleur de colique en douleurs articulaires , & c'est d'un bon augure, ou bien en paralysie ou en volvulus , ce qui est alors très-fâcheux. Les obstructions de la rate produites par l'atrabile dégènerent quelquefois en scorbut , cette terminaison est mauvaise , & d'autres fois c'est en épreintes ou tenesme , ce qui est favorable , pourvu néanmoins qu'elles ne soient pas de longue durée , parce que si elles s'y prolongent trop , l'hydro-pisie survient : elles peuvent aussi se changer en cancers internes , ce qui est très-mauvais. L'inflammation du foie se termine en jaunisse , & si cela arrive avant le septième jour , & avec quelque dureté à l'hipocondre droit , le changement est de mauvais augure : mais si elle vient après le septième jour , elle est pour l'ordinaire favorable. Tout le monde fait qu'après un flux de sang excessif qui arrive tout-à-coup , la syncope survient , & s'il se fait lentement , l'hydro-pisie le suit ; le hoquet est suivi de l'éternuement ; ce qui est favorable ; comme aussi une diarrhée qui dure depuis long-temps se change en un

vomissement très-avantageux souvent pour les malades. J'ai cru devoir détailler les changemens qui se font de ces maladies en d'autres , & je ne faurois assez recommander aux Médecins l'avancement de cette doctrine par la vraie observation , parce qu'il ne fauroit y en avoir de plus importante pour le progrès de la bonne Médecine.

§. VII.

Des Crises.

Comme la nature conserve certains périodes , & que pour l'ordinaire elle évacue les causes des maladies aiguës dans certains jours déterminés , les Médecins Grecs , & principalement Hippocrate , marquerent les jours dans lesquels les terminaisons étoient bonnes , & ceux qui étoient un signe qu'elles seroient mauvaises , d'où prit naissance la connoissance des jours critiques , parce qu'ils nommerent crise la séparation ou l'excrétion que la nature fait de l'humeur viciée , ce qui signifie jugement de la maladie ; & comme dit Galien , on lui donna ce nom à raison des signes qui sont présens dans le temps que cela arrive aux malades ; parce qu'on juge pour lors ou qu'ils vont mourir , ou que la maladie se termine. Il y a deux doutes à cet égard ; l'un , s'il y a véritablement crise dans les maladies aiguës , comme l'ont dit les anciens ; l'autre , si

dans ce cas elles se font dans les jours déterminés par Hippocrate : à l'égard du premier article, il faut savoir que la nature, dans les maladies aiguës, chasse de deux manières la cause du mal ; car quelquefois elle le fait tout d'un coup & promptement, & d'autres fois peu-à-peu. Lorsqu'il arrive au malade un changement prompt, qui est suivi de la mort ou de la santé, il est appelé par les Médecins Grecs crise par excellence ; mais lorsque la cause de la maladie s'évacue peu-à-peu, de manière que le changement ne se fasse pas tout à la fois, pour lors Galien lui donnoit le nom de Solution de la maladie, (a) ce que quelques Auteurs ont appelé avec raison crises *partielles*. Les fièvres aiguës sans inflammation se terminent pour l'ordinaire par cette espèce de solution, car nous voyons qu'elles se guérissent tout à fait par des sueurs, des cours de ventre, une hémorragie du nez & autres évacuations semblables, qui ne se font pas tout d'un coup, mais dans l'espace de plusieurs jours. Les fièvres aiguës avec inflammation éprouvent ordinairement les changemens appelés crises promptes, comme on l'observe dans la phrénésie, la pleurésie, & autres maladies semblables : il suit de-là que pour la crise, la circonstance d'être subite, comme on l'en-

[a] Galen. 3, de *crisibus*, cap. 1.

feigne dans les écoles, n'est pas essentielle ; car elle peut être prompte quelquefois, & d'autres fois longue & néanmoins se faire. Pourvu que les Médecins soient attentifs à observer ces choses, ils trouveront la vérité de ces faits confirmée par l'expérience, principalement s'ils ne se laissent point préoccuper par les raisons frivoles alléguées par quelques-uns pour qu'on dédaignât tout-à-fait l'observation des crises. Baglivi dit, (a) & après lui quelques-autres l'ont cru aussi, que dans le temps d'Hippocrate les crises réussissoient mieux qu'à présent ; il est certain que les crises se font chez nous de la même manière que chez les Grecs, avec la seule différence qu'ils étoient plus attentifs que nous à observer & à suivre soigneusement la nature : je suis très-persuadé que la nature humaine ne va pas en déclinant depuis le déluge universel, mais que la vie des hommes est aussi longue aujourd'hui qu'elle l'étoit pour lors. Il arrive de nos jours dans les maladies les mêmes choses qui arrivoient autrefois ; c'est pourquoi Freind a très-bien remarqué (b) que les fièvres épidémiques que Sydenham décrivit & vit en Angleterre, sont parfaitement semblables à celles qu'Hippocrate

(a) Baglivi, lib. 2, *praxis medica*, cap. 12.

(b) Freind *comment. 1 de febribus*, pag. 4.

décrit & dit être arrivées à Thaffo. Les phrénétiques que j'ai vus & les malades attaqués de fièvres ardentes & malignes, ont eu communément les mêmes fympômes qu'Hippocrate rapporte des fiens dans le premier & le troisieme livre des Epidémies : d'où je conclus que les crises arrivent de la même manière dans nos temps & chez nous que chez les Grecs, sans que la variété du terrain ni la distance des lieux s'y opposent ; je crois qu'il n'est point nécessaire de m'arrêter davantage sur ce sujet, parce que si les Médecins sont bons observateurs, & un peu exercés dans la pratique, ils savent que ces choses arrivent de la même manière que je l'écris ; cependant s'il en étoit quelques-uns qui eussent envie d'être plus instruits sur cet objet, ils peuvent lire Hoffman (a) qui a recueilli tout ce qu'il a pu trouver de mieux dans les anciens & les modernes touchant cette matière. La plus grande difficulté consiste dans les jours critiques, ce qui est le second doute que nous avons à examiner, parce qu'on trouve là-dessus beaucoup de contradiction ; les uns en effet les approuvent, & les autres regardent cette doctrine comme inutile. Hippocrate (b) parle très-au long des

(a) *Hoff. dissert. de cris. natura ejusq. explicatione rationali.*

(b) *Septimæ quarta index est. Alterius hebdomadæ oc-*

jours critiques dans différens endroits, & en particulier il dit dans les aphorismes que le quatrième jour indique le septième, & le onzième le quatorzième: il ajoute encore que pour que la maladie se termine sans crainte de récidive, il faut que ce soit dans un jour critique. (a) Nous avons déjà vu qu'il donne pour salutaires les fueurs qui se font les jours septième, neuvième, &c. Celse, quoiqu'ayant tiré d'Hippocrate la plupart des belles choses qu'il rapporte, le contredit pourtant en cela, & il dit qu'Asclépiades méprisa avec raison la doctrine d'Hippocrate, (b)

„ tava principium est. Consideranda est undecima. Hæc
 „ enim quarta est secunda hebdomadæ. Consideranda rur-
 „ sùs decima septima. Ipsa enim est quarta quidem à de-
 „ cima quarta, septima verò ab undecima. *Hip. lib. 2, ap.*
 „ *sent. 24.*

(a) Nisi in die legitimo recedat febris, necesse est re-
 „ deat. *Hip. lib. 2, ep. sect. 5, n. 24*, Febrientem si non in
 „ diebus imparibus febris dimiserit, *recidivere* solet. *Lib.*
 „ *4, aph. sent. 61.*

(b) Est autem alia etiam de diebus ipsis dubitatio, quo-
 „ niam antiqui potissimum impares sequebantur, eosque
 „ tanquam tum de ægris judicaretur, criticos nominabant.
 „ Hi erant dies tertius, quintus, septimus, nonus, unde-
 „ cimus. Quartus decimus, unus & vigesimus, ita ut
 „ summa potentia septimo, deindè quarto decimo, deindè
 „ uni & vigesimo daretur. Igitur sic ægros nutriebant, ut
 „ dierum imparium accessiones expectarent, deindè pos-
 „ teà cibum quasi levioribus accessionibus instantibus da-

& que quelques favans que fussent les anciens ; ils furent néanmoins trompés par les nombres ou chiffres de Pythagore ; mais pour peu que les Médecins soient instruits , ils sauront que la Philosophie de Pithagore donnoit une grande force aux nombres ou chiffres , ce qu'on peut voir dans *Laertius* (a) & dans l'histoire de la Philosophie de *Stanley* , (b) quelques grands hommes ont voulu donner une intelligence fautive à ces nombres , disant que ce Philosophe ne fit point consister l'être des choses dans les nombres , mais qu'il voulut démontrer que la na-

„ rent , adeò ut Hippocrates , si alio die febris desisset , re-
 „ cidivam timere sit solitus. Id Asclepiades jure ut vanum
 „ repudiavit , neque in ullo die , quia par , imparve esset ,
 „ bis vel majus vel minus periculum esse dixit. Interdum e-
 „ nim peiores dies impares fiunt , & opportunius post earum
 „ accessiones cibus datur. Non nunquam etiam in ipso mor-
 „ bo dierum ratio mutatur , fitque gravior , qui remissior esse
 „ consueverat , atque ipse quartus decimus par est , in quo
 „ esse magnam vim , antiqui fatebantur Adeò appa-
 „ ret quâcumque ratione ad numerum respeximus , nihil
 „ rationis sub illo quidem auctore reperiri. Verùm in his
 „ quidem antiquos tum celebres admodum Pythagorici
 „ numeri fefellerunt , cum hic quoque Medicus non nume-
 „ rare dies debeat , sed ipsas accessiones intueri , & ex his
 „ conjectare quando dandus cibus sit. *Cornel. Cels. de re
 „ med. lib. 3 , cap. 4.*

[a] *Laert. de vit. illust. Philos. lib. 8 , cap. 1.*

[b] *Stanl. hist. Phil. part. 8 , de Doct. Pyth. sect. 1 , c. 1.*

ture gardoit dans ses opérations certains nombres ou périodes , & que ceux dans lesquels elle travaille le plus efficacement sont les impairs ; d'où est venue la connoissance des années climatériques , & l'observation de ce que la Lune exerce sa plus grande force le troisième , cinquième & septième jour. J'ignore si Hippocrate établit ces choses touchant les crises pour suivre Pythagore , ou si l'expérience le lui apprit , car je n'ai pas encore un nombre suffisant d'observations pour décider ce point avec justesse ; ainsi je prie instamment les Médecins de s'appliquer avec tout le soin possible à observer les jours dans lesquels arrivent les changemens principaux qu'on remarque dans les fièvres aiguës , si c'est dans les jours pairs ou impairs , & si ceux qui arrivent le septième ou quatorzième jour terminent les maladies plus heureusement que ceux qui se font dans les autres jours ; ainsi que toutes les autres choses qui ont rapport à ce sujet ; parce que si cela étoit démontré véritable par des observations solides & bien faites , ce seroit sans doute d'un très-grand avantage pour le genre humain , en ce que les Médecins ne troubleroient point les mouvemens de la nature , lorsqu'ils sont favorables , & sauroient les arrêter lorsqu'ils sont contraires ; mais puisque je ne puis point décider positivement si Hippocrate établit des jours critiques

comme Philosophe Pythagoricien , ou comme Médecin bien expérimenté , je veux cependant prouver , que ceux qui l'ont critiqué l'ont fait fans fondement , & si j'insiste sur ce point plus que de raison , c'est parce que si nous étions bien convaincus que les observations d'Hippocrate qui regardent les crises sont vaines , nous les abandonnerions tout-à-fait ; mais ayant des doutes pour présumer qu'elles sont fondées sur l'expérience de faits vrais , nous avons en attendant assez de motifs pour nous appliquer à les avancer , & à les confirmer. Celse dit qu'Hippocrate n'a rien proposé sur les nombres qui soit fondé sur la raison , & il prétend combattre l'énumération des jours , faite par ce grand homme , en ce qu'ayant regardé les impairs comme étant les plus puissans pour les crises , & commençant la seconde semaine par le huitième jour , on n'avoit point tenu compte des dixième & douzième ; mais seulement du neuvième & du onzième. Par cette critique que fait Celse , il est aisé de connoître qu'il ne pénétra pas bien le sens d'Hippocrate , car celui-ci , comme nous le voyons dans les aphorismes , prenoit le quatrième jour pour signe du septième , & commençant la seconde semaine le huitième jour ; on peut voir facilement que le onzième en est le quatorzième. J'ai pensé plusieurs fois que le peu de cas que quelques

personnes font des Médecins Grecs vient pour la plus grande partie du peu d'étude qu'ils en font : or , pour ce qui regarde Hippocrate , il faut le lire avec la plus grande attention , & combiner ensemble ces différens passages , parce que comme il écrivoit en style attique très-rigoureux , dans un endroit il explique plus au long ce qu'il a dit brièvement dans d'autres : j'ignore comment est-ce qu'on ose nier l'autorité de ce grand Médecin sans avoir lu ses ouvrages. En combinant donc entr'eux plusieurs endroits d'Hippocrate, nous trouvons que les crises ne se faisoient pas seulement les septième , quatorzième , ou vingtième jour , mais aussi le sixième auquel se termina la maladie de la fille de *Larista*. Il rapporte dans le quatrième livre des épidémies quelques histoires de malades qui eurent la crise le dixième jour , d'autres le treizième , & il n'y a presque pas de jours où nous ne trouvions de terminaisons des maladies graves. Il est certain que Galien étant celui de tous les Médecins qui a le mieux expliqué la doctrine d'Hippocrate sur cette matière , assurant s'être trouvé présent du temps de la crise chez plus de mille malades , (a) avoue que les crises peuvent arriver dans tous les jours que nous avons

(a) Galen. lib. 3 de crisis, cap. 3.

rapportés, (a) mais que cependant elles arrivent plus fréquemment le septième, onzième, & autres jours marqués dans l'aphorisme cité, d'où il conclut que le quatrième & le septième jour des semaines sont les plus puissans des jours critiques, quoique néanmoins les crises puissent arriver de même les autres jours; (b) c'est pourquoi lorsqu'Hippocrate indiqua les jours critiques, & qu'il dit qu'ils étoient le quatrième, septième, onzième, quatorzième, dix-septième, & vingtième, il ne voulut pas pour cela en exclure les autres, comme on peut le déduire de ses écrits, mais seulement démontrer les jours où les crises arrivoient plus particulièrement; par conséquent quoiqu'elles vinssent dans d'autres jours, l'observation d'Hippocrate n'en devient pas vaine pour cela, & pour le prouver je veux me servir de Celse lui-même, qui après avoir exposé les signes mortels qui se présentent dans les maladies conclut qu'ils trompent quelquefois, mais que cela ne suffit pas pour qu'on ne les regarde point comme certains

[a] Crises omnibus diebus accidunt, sed neque pares, numero, neque ex æquali fide. *Gal. lib. 1, de diebus decret. cap. 2.*

[b] Ostendimus verò in lucubratione de diebus decretoriis omnium esse decretoriorum validissimos, qui quarto, tertio, vel septimo circuitu fiunt. *Gal. com. in lib. 1, aphorif.*

parce que s'ils manquent quelquefois , cela n'est point remarquable ni digne de considération. (a)

Lucas Fozzi (b) a nié les jours critiques , & *Feijoo* (c) à son exemple , les a fort sévèrement contestés. Si celui-ci se fut contenté de réfuter les jours critiques , son ouvrage eut été plus estimé des savans Médecins , mais il n'a fait que se répandre en invectives contre Hippocrate qui ne conviennent point à un critique prudent , parce qu'il est très-certain que *Feijoo* n'a point lu les ouvrages d'Hippocrate de la manière nécessaire pour les bien combattre , & la bonne critique démontre qu'on ne doit pas juger d'un auteur par quelques lignes qu'on aura lues seulement : car une proposition , qui séparée paroît avoir un mauvais sens , jointe cependant avec la série des principes que l'Auteur établit se trouve très-bien fon-

(a) Si quid itaque vix in millesimo corpore aliquandó
 » decipit, id notam non habet, cum per innumerabiles ho-
 » mines respondeat, idque non in his tantum, quæ pesti-
 » fera sunt, dico; sed in his quoque quæ salutaria. Siqui-
 » dem etiam spes interdum frustratur, & moritur aliquis,
 » de quo medicus securus primo fuit. Quæque medendi
 » causa reperta sunt, nonnunquam in pejus aliquid con-
 » vertunt, neque id evitare humana imbecillitas in tanta
 » varietate corporum potest. Sed est tamen medicinæ fides,
 » quæ multò sæpius, per quæ multò plures ægros pro-
 » dest. *Cel. de re med. lib. 2, c. 6.*

(b) *Lucas Foz. de crisibus & dieb. crit. pag. 46.*

[c] *Feijoo, tom. 2, discours 10.*

dée. Du reste il arrive à *Feijoo* de la part de ses critiques, la même chose qu'Hippocrate a éprouvée de sa part ; car j'ai remarqué que quelquefois on lui critique une parole ou une phrase, mais injustement, parce qu'on ne pénètre point son sens ; j'ajouterai que *Feijoo* suppose avec peu de fondement, que les Médecins suivent tellement Hippocrate, qu'ils prétendent défendre opiniâtrément ce qu'il a dit, soit qu'il se trouve ou non conforme à la vérité : or il faut distinguer ses écrits en deux classes ; les uns sont pratiques & les autres théoriques : dans les premiers il a seulement écrit ce qu'il avoit acquis par l'observation ; dans les seconds il a exposé ce qu'il pensoit touchant les causes des maladies. D'où il résulte que les maximes qu'il a établies dans ses livres de pratique, sont pour l'ordinaire véritables, attendu qu'elles sont fondées sur des observations solides, & bien faites ; mais celles qu'il y a dans les autres livres, sont douteuses, & même quelques-unes fausses, parce qu'il écrivoit alors comme philosophe, & que plusieurs choses qu'il expose ne sont point fondées sur des observations, mais sur des raisonnemens philosophiques. Etant donc vrai que la Médecine ne peut faire des progrès que par les seules voies de la vraie observation, comme *Feijoo* l'avoue & le répète lui-même dans plusieurs endroits : or, Hippocrate ayant donné une infinité

d'observations exactes , fidelles & bien ordonnées , les Médecins font en cela très-bien de les suivre. Il seroit à désirer que l'étude de la Médecine de ce grand homme ne se fut point perdue dans notre Espagne , & je puis assurer que l'art de guérir seroit aujourd'hui plus brillant , & plus avancé qu'il ne l'est : en outre il faut observer que tant *Tozzi* que *Feijoo* combattent les jours critiques en attaquant leurs causes , ce qui ne détruit point le sentiment d'Hippocrate , parce que celui-ci tâche d'établir le fait ; c'est-à-dire , qu'il y a des jours critiques , sans s'occuper à vérifier qu'elles en sont les causes ; Galien les attribue à la Lune , (a) *Fracastor* à l'humeur mélancolique , (b) d'autres auteurs établissent des causes différentes ; mais quelques incertaines qu'elles soient toutes , cela ne prouve pas que l'effet en soit incertain ; ainsi de même qu'il est vrai que le suc monte de la racine , jusqu'à la pointe des feuilles d'un arbre , quoique cependant la cause qui le fait monter soit inconnue ; de manière qu'il n'en ait aucune de celles qu'on a proposé jusqu'ici , qu'on ne puisse contredire , sans que pour cela une telle assertion cesse d'être certaine ; la même chose arrive dans une infinité d'effets naturels , dont l'exis-

[a] *Galen. de dieb. decret. lib. 3 , cap. 5.*

[b] *Hieron. Fracast. de caus. critic. diar. cap. 6 & seq.*

tence est très-évidente , quoique cependant on ignore leurs causes , & peut-être même les ignorera-t-on jusqu'à la fin des siècles ; c'est pourquoi *Gorter* a dit très-bien que la doctrine des jours critiques est très-véritable dans les maladies aiguës inflammatoires , mais que la théorie par le moyen de laquelle on veut vérifier leur cause , a fait beaucoup de mal à ces observations : (a) & si *Feijoo* nous en eut présenté un grand nombre qui lui fussent propres , par lesquelles il nous fit voir la fausseté de la doctrine des jours critiques , je serois pour lors le premier à l'appuyer. J'ai observé que les modernes qui ont écrit avec le plus de succès , bien loin de s'y opposer , confirment au contraire l'observation des jours critiques , comme on peut le voir dans *Boerhaave* , (b) qui en parlant des fièvres ardentes , dit que l'hémorragie du nez est très-salutaire , si elle vient dans un jour critique. Son commentateur *Wansvieten* (c) fait des longs discours pour prouver l'existence des crises & la réalité des jours critiques , ce qui est très-bon que les Médecins lisent attentivement. *Sydenham* (d) décrit une constitution

[a] *Gort. comment. in lib. 2 , aph. Hip. sect. 24 , §. 5 & 6.*

[b] *Boerh. aph. de cognof. & curand. morb. n. 741.*

[c] *Vansviet. comment. in aph. Boerh. aph. 587 & 741.*

[d] *Syden. observat. medic. sect. 1 , cap. 3.*

épidémique des fièvres , lesquelles se terminent par des crises salutaires vers le quatorzième jour.

Il nous reste à présent à examiner quand est-ce qu'on doit commencer à compter les jours de la maladie , pour observer les crises. Celles où l'on doit s'appliquer à remarquer cela , avec le plus de soin , sont les maladies avec inflammation , parce que j'ai remarqué que dans celles-là , la nature conservoit des périodes fixes , & qu'elle opéroit des changemens considérables dans des jours déterminés. On en a un exemple bien évident dans la petite vérole , dans laquelle l'éruption des pustules , leur maturité & leur dessiccation arrive si déterminément dans certains jours , qu'on a formé de leurs observations quatre périodes , ou temps que conserve cette maladie , comme on peut le voir dans *Morton* , que je crois être celui qui a le mieux écrit là-dessus. Personne n'ignore que l'érysipèle dure ordinairement neuf jours , & qu'il augmente jusqu'au septième ; dans la pleurésie on observe des changemens qui arrivent si exactement dans certains jours , que si le Médecin y porte son attention , il ne peut qu'en prendre une connoissance suffisante ; d'où je conclus que l'ancienne doctrine concernant les crises , est réelle dans les inflammations ; & qu'elle mérite qu'on avance ses progrès par des observations exactes & bien fondées dans les maladies aiguës sans inflamma-

tion. Il est très-facile de connoître quand est-ce que les maladies aiguës inflammatoires commencent, parce qu'elles attaquent toujours avec le *rigor*, & cette circonstance ne peut être cachée ni au malade ni au Médecin. A l'égard de celles qui sont sans inflammation, les auteurs ne sont pas d'accord, si on doit commencer à compter les jours de la maladie dès le moment où le malade en a été saisi, ou bien si c'est seulement du temps où il a été obligé de se mettre au lit, à cause de sa violence qu'il ne peut tolérer. *Aetius*, (a) Médecin grec qui traite de cela, dit que le commencement de la maladie doit se prendre du moment où le malade se trouve si accablé, qu'il ne peut y résister, qu'en se mettant au lit; en quoi il ne suit pas *Galien*, qui ayant remarqué, qu'il y a des personnes si robustes, qu'elles peuvent supporter une grande partie de la maladie, sans qu'elles soient obligées de garder le lit, dit que cette règle, pour connoître le commencement de la maladie, ne peut être ni fixe ni certaine. (b) J'ai

[a] Principium totius morbi dicere oportet illud tempus, quando homo febrile incipit aded manifestè, ut
 » continuitatem corporis sibi solutam esse putet, & non
 » ampliùs in publicum prodire valet, & consuetæ vitæ munia obire, & propterea de cubitu opus habuit. *Aetius*
 » *Fetrabil. ferm. 1, cap. 5.*

[b] *Galen. de diebus decret. lib. 1, cap. 6.*

mis un soin particulier à observer cela , & j'ai trouvé que le sentiment d'*Aeius* étoit pour l'ordinaire véritable , quoique quelquefois il arrive ce que dit Galien ; cependant on laisse cela à la prudence des Médecins qui pourront le connoître facilement , d'après l'exposé qu'en fera le malade. Les Médecins grecs observerent , que pour attendre une bonne crise , il falloit que la coction précédât , & ils en parlerent si avantageusement , qu'Hippocrate assura que les coctions sont une marque de la célérité de la crise , (a) & que la crudité indique des maux graves : Galien dit qu'il n'avoit jamais vu mourir aucun malade de ceux chez lesquels il avoit observé avant la crise des signes de coction. (b) Ces choses donnerent lieu aux Arabes de former mille doutes ridicules , & une foule de questions frivoles sur la coction , les curieux pourront lire *He-*

(a) Concoctiones celeritatem judicationis , & securitatem salubrem significant. Cruda autem , & incocta , & in malos abcessus conversa , aut acrisias , aut labores , aut diurnitatem , aut mortem , aut eorumdem recidivas. *Hip. lib. 2, epid. sect. 2 , num. 11 & 12.*

(b) Primum quidem & maximum inter omnia , est considerare coctiones ex urinis , & alvi excrementis & sputaminibus : siquidem ego millies cum dum crises fierent , interesssem , neminem unquam vidi intereuntem , qui præcedentibus coctionibus crism habuisset. *Gal. lib. 3 de cris. cap. 3.*

redia. Mais comme je traite uniquement de la Médecine qui est fondée sur des observations, c'est d'après elle que je dois exposer ce qu'on entend par la coction qui doit précéder les crises dans les maladies aiguës. Comme nous avons déjà dit que la cause de la fièvre produit une dissolution dans les humeurs, la nature les chasse du corps, en tant que déjà séparées du commerce des autres; dans cette excrétion les humeurs ne sortent point comme dans l'ordre naturel, parce que la cause de la maladie agissant sur elles, a changé leur composition, ou suivant que quelques auteurs disent les qualités, & par conséquent les a corrompues; ainsi nous voyons que l'urine dans le commencement ne laisse point de sédiment, & tant cette humeur que les excréments sont d'une autre couleur, & d'une consistance différente de celles qu'elles ont ordinairement dans l'état de santé; les humeurs ainsi constituées sont appellées crues, ce qui veut dire que la cause de la maladie les altère, & les corrompt de manière que la nature ne peut en arrêter la dissolution; cependant comme avec le temps la nature surmonte la cause du mal, pour lors la disgrégation qu'elle produit dans les humeurs, diminue: par ce moyen elles acquièrent peu à peu l'état de composition qui leur est naturel; & lorsqu'elles commencent à l'avoir, on dit aussi qu'il commence déjà à

y avoir des signes de coction qui indiquent toujours que la nature est supérieure à la maladie, dans celles qui sont aiguës sans malignité, parce que lorsqu'elles sont malignes, on ne peut point se fier à cela, comme nous le verrons dans la suite.

Mais pour éviter toute équivoque, & former un bon jugement sur ces choses, il faudra mettre un grand soin à observer les symptômes, & les combiner avec ce qu'on voit dans l'urine, ou dans les autres excréments, parce que s'il se trouve qu'ils aillent d'un pas égal, c'est-à-dire que si dans le même temps qu'on remarque des signes de coction dans ceux-ci, les symptômes n'augmentent pas, & que les forces soient bonnes, on peut attendre avec assurance que le malade guérira, parce que cela indique que la nature est plus forte & supérieure au mal; mais si dans le temps qu'on commence à appercevoir des signes de coction dans l'urine, & autres humeurs excrémentielles, les symptômes augmentent considérablement, & les forces diminuent, on doit s'en défier, parce que pour lors il y a quelque cause maligne & insidieuse, qui quoique jointe avec des bons signes, enlève le malade.

Quelques-uns disent que les signes d'une bonne coction consistent dans la remission des symptômes; il est certain que le bon succès dépend

de la combinaison d'une chose avec les autres , & de la vraie connoissance de la coction qui doit précéder les crises. J'ai traité au long de cette matière dans les commentaires du premier livre des épidémies d'Hippocrate , & dans ma pathologie (a) déclarant qu'il y a coction de la maladie , & coction des excréments , & que si l'une est sans l'autre , il n'y a point de signes de coction suffisans pour porter un pronostic heureux pour le malade. Si la coction de la maladie , qui est le dernier période , auquel elle peut arriver , concourt donc avec la coction des humeurs qui doivent s'évacuer , ainsi que la force de la nature avec la remission des symptômes , pour lors on peut assurer sans crainte qu'il y a une véritable coction ; on verra dans les endroits cités les erreurs dangereuses qu'on enseigne à ce sujet , à la jeunesse dans les Ecoles.

§. V I I I.

Du traitement des Fièvres synoques.

Dans ces fièvres les purgatifs ne conviennent point , & ils seroient aussi nuisibles que dans les fièvres ardentes , parce que les observations démontrent que la synoque ne se guérit

(a) *Vide illust. ad lib. 1 , epid. Hip. text. XVIII , pag. 87 & seq. & institut. patkol. tract. 1 , prop. IV , num. 24 , pag. 425.*

point par le cours de ventre , lequel existant dans le commencement de la maladie , ne soulage point le malade. Par la même raison , il n'est pas à propos de donner l'évémétique , parce que les vomissemens , comme le prouve l'expérience , ne terminent point ces sortes de fièvres ; car tant les purgatifs que l'évémétique , donnés dans le commencement de la maladie , n'évacuent pas les causes de la maladie , & y produisent des altérations notables qui peuvent occasioner des maux très-graves. La saignée est un remède utile & nécessaire , parce que ces fièvres se terminent ordinairement & régulièrement par l'hémorragie du nez , ou des hémorroïdes , ou de l'utérus chez les femmes. Outre cela les synoques se terminent assez souvent en péripneumonies , & le Médecin peut prévenir cette fâcheuse terminaison , en usant prudemment de la saignée. Ces fièvres sont celles que Galien dit qu'il dissipoit par le moyen de la saignée. (a) Cette fièvre diffère des autres , en ce

(a) Aufero itaque ab homine eo usque de industria sanguinem , quoad animo linqueretur , maximum planè , ubi valentes vires sunt , synochæ febris remedium , id quod tum ratione tum experientia didici . . . Post modum in ejusmodi corporibus necessario supervenit alvi dejectionis , nonnumquam etiam bilis vomitio. Quas res statim à toto corpore madores , sudoresve excipiunt , quæ nimium omnia , cum hic quoque contigissent , protinus

qu'elle permet de saigner dans tous les temps ; ainsi si le Médecin est appelé , lorsque la maladie est dans son état , s'il juge que l'omission des saignées l'a rendue fort dangereuse , il pourra les faire pratiquer alors ; quoique néanmoins je dois recommander aux Médecins de ne pas les employer dans l'état , excepté dans le cas où on les aura négligées ; tout comme aussi , à moins qu'on ne connoisse par les signes que nous avons exposés ci-devant , que la nature veut exciter une évacuation de sang , & qu'à cause de l'embarras intérieur du corps , elle ne peut la produire , parce que pour lors une saignée peut procurer une crise favorable , comme je l'ai observé plusieurs fois. *Espinosa* , auteur du *Boixiano* inexpugnable , dit qu'il connoît un Médecin à *Calatayud* , qui faisoit des cures merveilleuses en saignant les malades des fièvres aiguës pendant l'état de la maladie. Il est certain que cela arriveroit de même dans les fièvres synoques qui sont très-fréquentes chez les gens robustes , & l'on peut tirer ce document de Galien , qui (a) le propose en traitant de ces fièvres. L'autre

» febrem extinxerunt, sic ut quidam ex his qui aderant ,
 » jugulasse me febrem per jocum dicerent , undè omnes
 » risimus, *Gal. meth. med. lib. 9 , cap. 4.*

» (a) Optimum igitur factum est (id quod nos semper in
 » re quâque facere vidisti) statim non numero dierum , sed
 » uni virium robori in febribus ejus generis esse attentum ;

remède, c'est l'eau froide qu'on peut donner aussi avec un peu de nitre, comme dans les ar- dentes, & de la même manière que nous avons déjà dit, avec la seule différence que les syno- ques n'ont pas besoin d'une si grande quantité d'eau que les ardentes; & l'on doit suivre dans les deux maladies, le conseil de Sydenham qui nous apprend, que lorsqu'elles sont parvenues à leur état, il ne faut pas donner beaucoup de rafraîchissemens, parce que la nature affoiblie par la force de la maladie, (a) ne peut point les supporter; mais lorsqu'elle s'approche de son état, les diaphorétiques conviennent de la manière que nous avons dit devoir être employés

» quippè quod si servatum est, non solum sexto, septi-
 » move, sed etiam sequentibus diebus sanguis est mitten-
 » dus. *Gal. meth. med. lib. 9, cap. 5.*

(a) *Materiae febrilis concoctio nihil aliud re verâ signi-*
 » *ficat, quàm peccantis materiae à sana separationem,*
 » *Hanc igitur, ut acceleres, non satagendum nescio, qui-*
 » *bus à temperantibus; sed febris effervescentia tandiù per-*
 » *mittenda est, quamdiù salus ægrorum passa fuerit, cum*
 » *autem finem expectet, atque declinationem secretionem*
 » *jam conspicua, tùm quidem calidioribus medicamentis*
 » *illam à tergo insequemur, ad rem eò celerius ac certius*
 » *perficiendam. Atque hoc reipsâ est febrilis materiae con-*
 » *coctionem promovere, cum evacuationes, & refrige-*
 » *rancia mores nectant, & curationem impedian; ipsam-*
 » *que sanitatem jam appropinquantem abigant, uti sæpiùs*
 » *à me fuit observatum. Syden. observ. med. sect. 1, cap. 4.*

dans les ardentés, & si les symptômes sont trop forts, il faut secourir les malades avec les mêmes remèdes que nous avons proposés à cet effet. Il nous reste à présent à exposer la manière de guérir l'hémorragie, lorsqu'elle est fort considérable. Mais il faut avertir qu'il arrive rarement dans les synoques, qu'il s'évacue une plus grande quantité de sang, que celle qui est nécessaire pour guérir la maladie, & dans les ardentés où l'acrimonie est plus grande, il arrive quelquefois qu'elle est excessive.

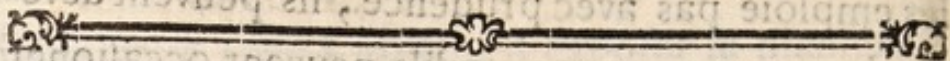
Nous avons déjà dit ci-devant que l'hémorragie du nez pour être salutaire devoit être abondante, ainsi les Médecins en voyant qu'il s'est évacué une bonne portion de sang ne doivent pas être portés facilement à l'arrêter, croyant qu'elle est excessive parce qu'il pourroit en résulter un grand mal; mais si le cas se présentoit & qu'il fut nécessaire de l'arrêter, alors il faut composer une potion avec l'esprit de vitriol & le laudanum liquide de Sydenham, telle qu'on la trouve dans notre formulaire; extérieurement les ligatures aux bras ou aux jambes, les ventouses appliquées aux épaules sont utiles pour arrêter le sang: ce qui produit son effet en tirant le sang, & pour ainsi dire le portant dans ses parties afin que son afflux soit moins abondant dans l'endroit par où il s'évacue, & quoique l'on use de quelques autres remèdes

pour remplir cet objet , comme d'appliquer de la neige au front & autres de ce genre , si on ne les emploie pas avec prudence , ils peuvent devenir dangereux , parce qu'ils peuvent occasioner une retrocession soudaine ; l'esprit de vin est un des remèdes les plus appropriés pour arrêter le flux de sang , non pas seulement lorsqu'il sort du nez , mais encore des playes ; il convient donc d'introduire dans les narines de la charpie trempée dans l'esprit de vin rectifié , & en même-temps appliquer sur le front un linge double imbibé du même esprit : Sydenham (a) a déjà dit qu'il n'y avoit pas de meilleur remède pour les brûlures , mais son utilité en l'appliquant à l'extérieur dans le flux de sang est prouvée par des expériences très-détaillées dans le Dictionnaire Universel de Médecine ; il est très-vraisemblable que cet esprit arrête l'hémorragie en coagulant les humeurs & bouchant les orifices des vaisseaux capillaires par où passe le sang ; parce que *Freind* prouva très-bien (b) & les Médecins savans croient avec lui que l'esprit de vin coagule très-puissamment les humeurs , & comme en même-temps il corrige l'atonie des vaisseaux sanguins , les fronce , & les racourcit ,

(a) *Sydenh. observat. med. sect. 6, cap. 4.*

(b) *Freind. emmenolog. cap. 14, pag. 147.*

c'est par cette raison qu'il agit si efficacement dans des cas pareils.



C H A P I T R E V I.

Des Fièvres Malignes.

Lorsque les Médecins qui observoient soigneusement les opérations de la nature, remarquoient que les malades étoient attaqués de symptômes très-graves, & avoient une fièvre très-petite, de manière qu'ils trouvoient une grande disproportion entre la maladie & les accidens qui en provenoient, ils l'appelloient maligne, prenant la dénomination de quelques hommes qui présentent au-dehors une bonne mine, mais dont toutes les actions sont accompagnées de malignité; ainsi on a appelé l'union & l'ensemble de toutes les choses que nous avons rapportées, *Malignité*; les Auteurs Arabes, leurs Sectateurs, & quelques Modernes ont mis une infinité de doutes sur l'établissement ou essence de la malignité; mais ils sont tous frivoles, ridicules, & hors de propos, parce qu'ils confondent la cause avec l'effet. Que le corps humain soit affecté de quelques maladies qui paroissent bénignes, & qui dans la réalité soient très-dangereuses, c'est un fait très-certain; mais quelles sont les causes qui les produisent?

On l'ignore , malgré qu'on dispute , & qu'on disputera peut-être éternellement ; cependant on ne peut pas douter de l'existence de la malignité, c'est-à-dire , des maladies qui paroissent bénignes & qui véritablement sont graves quoiqu'on ne connoisse pas la cause qui les produit.

Il faut convenir cependant que les Médecins se sont quelquefois abusés à cet égard , parce qu'ils ont appelé malignes les maladies qu'ils n'ont pas connues faute d'intelligence & d'application , mettant à couvert ainsi leur ignorance : ce qui obligea le célèbre Sydenham à dire (a) que la fausse & supposée opinion de malignité avoit causé plus de mal au genre humain que l'invention de la poudre à canon.

Quelques-uns divisent la malignité en essentielle & en accidentelle. Ils appellent maladie essentiellement maligne , celle qui l'est de sa nature même ; & maligne accidentelle , celle qui ne l'est pas d'elle-même ; mais par certaines circonstances qui s'y joignent , lesquelles sont contingentes : aussi *prosper Alpin* (b) remarque-t-il à propos , qu'il n'y a aucune espèce de fièvre qui par accident ne puisse être maligne ; de sorte que les arden-tes , synoques , & hémitritées qui de leur nature ne le sont pas , peuvent le devenir par ac-

[a] *Sydenh. Schedul. monit. de non febr. ingress. circa finem.*

[b] *Alpin de medic. method. lib. 5 , cap. 9.*

cident : cela arrive ordinairement , parce qu'on ne traite pas comme il faut ces maladies , ou parce que les Médecins au lieu de suivre la nature en dérangeant les mouvemens ; ou ce qui arrive plus ordinairement encore parce que la constitution du temps change pendant la maladie. J'ai observé quelquefois que les fièvres ardentes étoient régulières , & d'un bon caractère , mais l'atmosphère étant notablement altérée & ayant acquis une nouvelle constitution , elles tournoient quelquefois en mal & devenoient malignes ; aussi est-il fort à propos que les Médecins dans toutes les fièvres observent soigneusement la constitution du temps , & les différens effets qu'il produit dans le corps : nous décrivons seulement ici la fièvre maligne essentielle , car nous avons déjà parlé des autres , & il ne sera pas difficile à un Médecin expérimenté de connoître lorsque la malignité accompagne la fièvre ardente ou synoque ; pourvu qu'il observe avec soin les symptômes que nous avons exposés dans l'histoire de chacune d'elles en particulier.

Les Grecs traiteroient de la fièvre maligne essentielle , sous le nom de fièvre pestilentielle ; plusieurs modernes l'ont fait aussi à leur exemple , mais il faut observer qu'ils l'appelloient ainsi , non pas parce qu'elle est la même que la peste , mais parce qu'elle lui ressemble beaucoup. Quelques-uns ont cru que la troisième

constitution qu'Hippocrate décrit dans le troisième livre des Epidémies, étoit la peste qu'il y eut à Athènes pendant la guerre du Péloponnèze qu'on appelle aujourd'hui *Morée*; mais certainement ils se sont trompés, parce qu'Hippocrate dans cette constitution ne décrit pas la peste, mais les fièvres pestilentielle & malignes qu'on observa dans ce temps. *Thncydide*, historien Grec, donna une description de la peste des Athéniens si exacte & si circonstanciée, qu'on ne peut rien voir de plus parfait dans ce genre. Le Poète latin *Lucrece* suivit ses traces avec des caractères si expressifs dans son sixième livre de *Natura rerum*, que l'exactitude de la description, & l'élégance avec laquelle il l'a faite sont presque égales; & si nous comparons ce que dit Hippocrate avec la description de ces Auteurs nous trouverons une grande différence. En suivant donc à notre ordinaire l'observation des Grecs, pour ce qui concerne les fièvres pestilentielle, & joignant à ce qu'ils en ont dit ce que *Vallesius*, *Sydenham*, & quelques autres Observateurs de la nature ont remarqué, nous allons exposer l'histoire de la fièvre maligne essentielle.



§. I.

Histoire de la Fièvre Maligne.

Le tempérament mélancolique , la jeunesse , l'embonpoint du corps , produit ou entretenu par de mauvaises humeurs & de mauvais aliments , la tristesse & la mélancolie très-conti- nues , & plus que tout cela la constitution irrégulière du temps , ou les vents qui soufflent du côté du midi , disposent à cette maladie.

Le malade commence à se sentir pesant , sans appétit , se trouvant ainsi disposé , la fièvre l'attaque , elle est assez vive le premier jour jusqu'aux premières vingt-quatre heures ; lesquelles passées , la première violence avec laquelle la maladie s'est annoncée diminue , & il reste une chaleur fort peu sensible au tact , le pouls est en même-temps petit , fréquent , & inégal : le malade a une grande anxiété & une vive angoisse , sans qu'il sache dire en quoi elle consiste , ni qu'elle en est la cause ; en même-temps il se trouve si pesant & avec si peu de force qu'à peine peut-il se lever pour prendre du bouillon ou ce qu'on lui présente ; & lorsqu'il s'assied sur le lit , il tombe en défaillance fort aisément , & presque subitement : la tête se trouve troublée par des vapeurs , il dort d'un sommeil lourd , mélancolique , agité par des rêves ,

rêves , de manière qu'à son reveil il ne fait point dire ce qu'il songeoit ; la fièvre augmente tous les soirs & pendant la nuit ; il n'en est pas de même de la chaleur , mais les anxiétés & tous les symptômes que nous avons rapportés accroissent avec la fièvre.

Le malade passe de la sorte les quatre premiers jours & quelquefois les sept , après lesquels on voit par-tout l'épiderme un très-grand nombre de petites taches rondes , pour l'ordinaire rouges , quelquefois livides & même noires ; lesquelles se manifestent plus à la poitrine que dans une autre partie du corps : ces taches durent pour l'ordinaire trois ou quatre jours & disparaissent après. Quoiqu'il arrive qu'on n'en voit point du tout dans la fièvre maligne , elles s'observent pourtant presque sur tous les malades. Immédiatement après que ces taches ont paru , la maladie s'aggrave de façon qu'on commence à s'appercevoir de quelque gêne dans la respiration , & de quelques tremblemens légers aux mains , & aux tendons des poignets , lesquels sont suivis promptement du délire ; dans ce temps-là , les malades rendent quelques selles jaunâtres , vertes , noirâtres avec quelques vers , & le pouls devient plus petit , caché ou obscur ; quoique la chaleur soit fort peu sensible , la soif est très-importune , la langue extrêmement sèche , & fort noire ; & si

les taches sont livides , il est très-ordinaire que le hoquet survienne vers le neuvième jour.

Lors de l'état de la fièvre maligne , qui est ordinairement vers le onzième jour , tous les symptômes augmentent , la face du malade devient gonflée , triste , le délire se mêle avec l'assoupissement , les urines sont comme dans l'état naturel , & il paroît une sueur accablante , à la tête & au col.

La fièvre maligne , ou se termine heureusement , ou par la mort , ou se change en une autre maladie. Si les symptômes que nous avons rapportés du onzième jour se conservent avec beaucoup de force , qu'on voie que le pouls de moment en moment devienne plus petit & foible ; elle se termine assurément par la mort ; parce que pour lors la difficulté de respirer augmente chaque jour , le hoquet est plus fréquent , & les évacuations par les selles diminuent extrêmement , de manière qu'il n'y a que fort peu d'humeur de la qualité de celles que nous avons décrites , & lorsque la mort approche elles cessent tout-à-fait , enforte que quoi qu'on donne les plus forts drastiques , on n'obtient qu'une petite évacuation même avec une très-grande difficulté , après quoi le malade se refroidissant , & la difficulté de respirer augmentant , il meurt. Mais si lorsque la fièvre maligne est dans l'état , le pouls commence à

s'élever un peu , à être plus égal , que le malade recouvre assez de forces pour prendre de lui-même ce qu'on lui présente , qu'il dorme quelque moment sans délire , de manière qu'il s'éveille quand on l'appelle , & que la difficulté de respirer diminue un peu ; pour lors les forces augmentant de plus en plus , & les symptômes diminuant la fièvre se termine heureusement par les sueurs qui sont universelles , chaudes , & vaporeuses.

Les maladies par lesquelles la fièvre maligne se termine , sont la phrénésie & la convulsion de tout le corps ; cette terminaison est très-mauvaise , parce qu'elle est quasi toujours mortelle. On connoitra que cette maladie se change en phrénésie par les signes qui lui sont propres , desquels nous parlerons en son lieu. Je veux avertir seulement ici qu'il y a trois choses qui s'observent toujours lorsque les fièvres malignes se changent en phrénésie , savoir , que l'urine devient claire & très-peu colorée , qu'elle est précédée toujours par des insomnies opiniâtres , & que le pouls est petit & profond : mais si elle doit se terminer par la convulsion de tout le corps , pour lors il arrive que les tremblemens des bras & des jambes augmentent jusqu'à ce que la tête tremble aussi , & l'on trouve très-souvent la convulsion jointe à la maladie.

§. I I.

Des Causes de la Fièvre Maligne.

Il y a eu une très-grande variété parmi les Auteurs à l'égard des causes de la fièvre maligne , parce que plusieurs des anciens en commençant par les Arabes ont dit que la cause de la malignité consistoit dans une putréfaction des humeurs *intense* , & les autres dans *l'extense* : quelques-uns voulurent dire par là que le sang se corrompoit à tel point dans les fièvres malignes qu'il l'étoit dans toute son étendue & l'appelloient putréfaction *intense* ; d'autres vouloient signifier qu'il ne se corrompoit point dans toute sa substance , mais seulement dans quelque-une de ses parties, cependant avec une grande extension ; c'est-à-dire que la putréfaction occupoit une grande partie du sang qu'il y a dans le corps : ainsi les uns concluoient que la putréfaction *intense* du sang avoit sa source dans le cœur , & les autres disoient qu'elle étoit dans tous les gros vaisseaux , ce qu'on trouvera très-bien expliqué dans *Heredia* ; (a) d'autres Auteurs discourant de la manière que nous avons dit ailleurs , confondirent la cause avec l'effet , car nous avons déjà prouvé que la putréfaction

[a] *Hered. de febr. pernicios. disp. 2 , de feb. pun.*

n'est point la cause , mais l'effet des fièvres : & quoiqu'il soit vrai que dans les fièvres malignes on observe une putréfaction très-grande , c'est parce que leur cause produit dans les humeurs une plus forte dissolution que dans les autres fièvres , & par son efficacité elle les corrompt plus puissamment. Outre ce que nous avons déjà exposé à ce sujet pour convaincre de ce que nous établissons à présent , il ne faut qu'observer ce qui se présente journellement dans la pratique , car il y a assez souvent putréfaction dans les humeurs sans fièvre ; & il y a plusieurs personnes dont la bouche exhale une odeur fœtide , d'autres qui rendent une sueur putride , & d'autres enfin dont les excréments rendent une odeur insupportable , tous indices d'une grande putréfaction , quoique plusieurs fois néanmoins il n'y ait ni fièvre , ni affections particulières des viscères , accidens qu'on guérit pour lors facilement. On peut par conséquent considérer la putréfaction comme régulière ou comme maligne ; la première est lorsque les humeurs se corrompent par quelque cause que ce soit , de manière qu'on n'observe d'autres effets , que ceux qui appartiennent à la putréfaction ; la seconde , lorsque conjointement avec la putréfaction soit légère ou considérable , on observe des accidens très-graves. La putréfaction de la première espèce signifie

que sa cause ne détruit point le principe vital , la seconde le diminue & l'anéantit ; c'est elle qui constitue la différence qu'il y a entre la putréfaction , & les fièvres malignes , d'avec celles qui ne le sont point , parce que dans celles-là , la cause de la maladie ne corrompt pas seulement les humeurs ; mais encore elle détruit les principes de la vie ; & dans celle-ci elle occasionne la putréfaction dans les humeurs , sans détruire les principes vitaux.

Quelques modernes sentant l'insuffisance de l'opinion des anciens , se sont tournés d'un autre côté , & ont dit que les causes des fièvres malignes , peuvent se réduire à deux ; savoir , à la coagulation , & à la dissolution des humeurs ; mais ils se sont trompés en cela , de même que les autres , parce que comme eux ils ont pris l'effet pour la cause : il est vrai que dans les fièvres ardentes , quelquefois les humeurs se coagulent de manière , qu'il paroît que leur mouvement est presque intercepté , & d'autres fois elles se dissolvent si fort qu'il semble qu'elles soient entièrement résolues ; mais toutes ces choses ne sont que les effets de la cause de la fièvre qui les produit , suivant la différente disposition qu'elle rencontre dans les humeurs , & quelquefois aussi suivant leur nature. Nous avons la preuve de cela dans les poisons , parmi lesquels il en est qui coagulent

les humeurs , & d'autres qui les dissolvent. Le poison des vipères est dans la classe des premiers , & l'arsenic est dans celle des autres ; ainsi de même que lorsque ces poisons sont introduits dans le corps , ils produisent suivant leur nature la coagulation ou la dissolution des humeurs ; pareillement il arrive dans les fièvres malignes que leur cause est d'une telle nature , qu'introduite dans les corps elle coagule ou dissout les humeurs. Nous croyons donc que la cause des fièvres malignes est un poison d'une nature particulière qui se joint à l'air , & qu'une fois introduit dans le corps , il produit la putréfaction , la coagulation , ou la dissolution dans les fluides. De la manière que nous venons d'expliquer la raison pour laquelle nous ne sommes pas affectés des fièvres malignes , quoique le vice soit dans l'atmosphère , c'est parce que les corps humains diffèrent entr'eux , & qu'ils ne sont pas tous également disposés à recevoir ces impressions ; en sorte que le poison qu'accompagne l'air , n'agit point sur tous avec une égale force. A la vérité nous ne pouvons pas connoître exactement la nature & les qualités de ce poison , qui cause les fièvres malignes *à priori* , comme disent les Philosophes , parce qu'il n'est point exposé à nos sens ; mais nous jugeons de ses forces *à posteriori* , c'est-à-dire , par les effets qu'il produit ; comme j'ai observé

attentivement ce que fait le poison des fièvres malignes dans le corps humain , j'ai vu dans toutes que les convulsions soit universelles ou particulières étoient un des effets : d'où je conclus que de quelle nature qu'il soit , il a la propriété d'être ennemi des nerfs & d'y produire l'irritation & le spasme. On observe aussi qu'il enflamme les humeurs du corps , leur occasionnant une inflammation d'une nature particulière , ce qui fait que les malades qui sont affectés de semblables fièvres se plaignent d'une grande ardeur dans les parties intérieures , qu'ils ont la langue fort sèche ; & qu'il leur sort des taches colorées à la peau , symptômes qui comme le dit très-bien *Sydenham* (a) sont pour l'ordinaire un effet de l'inflammation ; *Sthal* ayant observé soigneusement une constitution des fièvres malignes qu'il décrit , assure que les malades avoient les humeurs du corps enflammées. (b)

Mais pour mieux comprendre cela , il faut savoir que , lorsque les liquides s'enflamment , ce n'est pas toujours de la même manière , parce que l'inflammation de la petite vérole est différente de celle de la rougeole ; celle-ci de celle dont les dartres se trouvent accompagnées & au-

[a] *Sydenh. dissert. epistol. de variol. ad Guillelm. col.*

[b] *Sthal de febribus , pag. 33.*

tres maladies semblables. Par conséquent l'inflammation des humeurs dans les fièvres malignes, est différente & d'une nature particulière, à laquelle les Médecins doivent faire attention, pour pouvoir la guérir. Le poison des fièvres malignes produit aussi une putréfaction extraordinaire qui corrompt les humeurs; Morton assure (a) qu'il s'étoit trouvé présent à la saignée d'une femme attaquée d'une fièvre maligne, & que le sang qu'on lui avoit tiré, étoit d'une putréfaction si forte, qu'il exhaloit une fétidité insupportable. *Baillou*, auteur très-estimable, rapporte un autre cas semblable; (b) *Fernel*, en parlant des fièvres synoques, dit (c) que le sang qu'on tire dans ces fièvres, est assez souvent fétide, & d'une mauvaise odeur. Le poison qui produit les fièvres malignes étant donc imperceptible à nos sens, il suffira de savoir qu'il cause toujours une putréfaction dans les humeurs, qu'il les enflamme, & que tantôt il les coagule, & tantôt il les dissout, suivant les

[a] *Morton apparatus. curat. mort. univers. pag. 11.*

[b] *Ballon consil. med. lib. 1, consil. 45.*

(c) *Deniquè per febres qui detrahitur, sæpè animadvertitur, non solum foetidus & graveolens, sed & putridus, adeò ut nec sibi cohærere, nec concrefcere queat, omnibus scilicet ejus fibris putredine consumptis. Fernel de febr. lib. 4, cap. 5.*

différentes dispositions , dans lesquelles il les rencontre , qu'il y occasionne enfin des convulsions , & autres accidens graves qui sont propres aux nerfs.

§. I I I.

De l'explication des Symptômes.

Le symptôme le plus commun des fièvres malignes est la convulsion , de manière qu'on observe rarement cette maladie sans cet accident. Les convulsions qui accompagnent ces fièvres , sont toujours fort à craindre , excepté celles qui précèdent la crise , qui quoiqu'elles paroissent terribles , sont ordinairement suivies du soulagement du malade. La même chose arrive dans cette espèce de petites véroles , que Sydenham appelloit discrètes , dans lesquelles on voit que le jour avant l'éruption , les enfans sont affectés de convulsions fortes , après lesquelles il paroît une petite vérole bénigne & salutaire , comme le dit ce même Médecin , qui regarde ces convulsions , comme un signe d'une bonne petite vérole ; ce que j'ai aussi observé plusieurs fois. Mais les convulsions qui ne tirent point leur origine , ou qui n'accompagnent pas la crise , sont toujours d'un mauvais augure , parce qu'il leur succède le délire , la respiration laborieuse , par fois l'assoupissement , & autres maux très.

graves. Hippocrate dit (a) que les tremblemens ou mouvemens convulsifs qu'on voit dans les fièvres ardentes, annoncent le délire ; & dans plusieurs fièvres malignes j'ai vu que, lorsqu'on observe des soubrefauts dans les tendons du poignet, le délire ne tarde pas beaucoup à paroître.

Nous distinguerons les convulsions critiques des symptômatiques, faisant attention aux autres symptômes qui les accompagnent, parce que si elles surviennent dans l'état de la maladie, les forces sont bonnes, & il y a des signes de coction, comme nous l'avons expliqué précédemment : pour lors les convulsions doivent être regardées comme des efforts très-efficaces de la nature, pour expulser la cause de la maladie, & on jugera de la bénignité ou de la malignité de semblables convulsions, suivant que la chose sera favorable ou dangereuse. Mais si les convulsions surviennent dans le commencement ou l'augmentation de la maladie, & qu'il paroisse après elles des symptômes très-graves, elles sont très-dangereuses, & elles annoncent un délire phrénétique. J'ai observé cela plusieurs fois, & j'ai confirmé par ma propre expé-

(a) Quibus in febris ardentibus tremores facti fuerint, mentis emotio solvit. *Hip. lib. 6, aph. sent. 26.*

ce qu'Hippocrate (a) a dit à ce sujet dans les épidémies , en parlant d'un phrénétique qui avoit des convulsions & des palpitations dans tout le corps. En lisant ces histoires avec la réflexion qu'elles méritent , les Médecins désireux de s'instruire , trouveront plusieurs malades attaqués de convulsions générales de tout le corps , qui moururent presque tous phrénétiques.

Pour pouvoir entendre plus parfaitement cela , il faut remarquer qu'il s'exerce dans le corps humain deux espèces de mouvement , les uns sont volontaires , & les autres s'exécutent naturellement , sans être assujettis à la volonté. S'il arrive donc que les parties qui se meuvent seulement par la volonté , exécutent par la force de la maladie , les mêmes mouvemens qu'elles font dans l'état de santé au gré de la fantaisie ; nous appellons ce mouvement convulsion. Par exemple , nous levons la main au front quand nous voulons , cependant le mouvement de la main & du bras se fait à notre libre arbitre , quand le corps est sain. Supposons à présent qu'à cause de la maladie , on

(a) Phreneticus primâ die decumbens , vomuit æruginosa multa , tenuia , &c. . . . Secundâ manè voce destitutus , febris acuta invasit , sudavit , non intermisit. » Palpitationes per totum corpus. Nocte convulsiones , &c. *Hip. lib. 3 de morb. popul. sect. 3 , ægrot. 4.*

porte malgré foi la main au front, de forte que ce mouvement dépende de la maladie, pour lors on l'appelle convulsion. Dans les mouvemens purement naturels qui s'exercent, sans que la volonté y ait quelque part; comme sont ceux du cœur, des intestins, & autres parties solides de notre corps, il arrive qu'à raison de la maladie, ils s'altèrent de manière, que tantôt ils sont plus forts que ne l'exige l'état naturel, & tantôt ils sont irréguliers & défordonnés; pour lors on appelle ces altérations, mouvemens convulsifs, qui paroissant dans les commencemens des fièvres malignes, sont très-dangereux, parce qu'ils sont une vraie convulsion. Ces mouvemens se trouvent sans fièvre dans les femmes hystériques, & les hommes hypocondriaques; pour lors ils ne sont point ordinairement dangereux, comme le dit Hippocrate, (a) parce que cela signifie seulement qu'il y a irritation dans la huitième paire de nerfs, laquelle est passagère, & se calme sans une grande difficulté. Sydenham (b) dit, que tous les accidens qui attaquent les femmes hystériques, ne sont autre

(a) Quæ fiunt histericis, febre vacuis, convulsiones
 » faciles. *Hip. coac. præn. 2, cap. 14, sent. 3, & lib. 3,*
 » *tract. 3, sent. 45.*

(b) *Sydenh. dissert. epist. ad Guillel. col. de affectione*
 » *histerica.*

chose que des mouvemens convulsifs qui exercent plus leur force dans une partie du corps que dans une autre ; & *Vieuffens* (a) prouve par des observations anatomiques , que dans cette maladie , la huitième paire des nerfs est particulièrement affectée , & il explique , en suivant sa distribution une infinité d'accidens rares qu'on y observe.

Revenant donc à notre sujet , en suivant ce que nous avons dit des convulsions & des mouvemens convulsifs ; c'est-à-dire qu'ils accompagnent presque toujours les fièvres malignes , nous concluons que la cause de la maladie affecte si fort les nerfs , qu'elle les oblige à faire violemment les mêmes mouvemens qui se faisoient autrefois au gré de la volonté. Il n'est pas encore démontré qu'elle est cette cause qui les produit si efficacement. Hippocrate les réduit toutes à la réplétion ou à l'inanition ; (b) c'est-à-dire à la plénitude ou à la diminution du corps ; Galien adopta ce sentiment , (c) & voyant que les poisons & les blessures de la tête , & autres choses semblables occasionent les convulsions , sans

(a) *Raymund. vieuffens. Nevrograph. lib. 3, cap. 4.*

(b) Convulsio fit à repletione aut evacuatione. Sic autem & singultus. *Hip. lib. 6, aph. sent. 36.*

(c) *Gal. comment. in lib. 6, aphorif. sentent. 39... & lib. 3 de locis affect. cap. 6, & passim alibi.*

qu'ils produisent dans le corps ni diminution ni plénitude , il inventa une infinité d'explications, pour confirmer la vérité du sentiment d'Hippocrate. Freind , (a) quoiqu'ayant suivi le mécanisme , défend aussi l'opinion d'Hippocrate. Il est vrai que les causes qui produisent les convulsions en irritant les nerfs , peuvent absolument se réduire à la plénitude , ou à la diminution ; cependant quoiqu'il en soit , & sans approuver ni désapprouver l'aphorisme cité , nous avons pour certain que toutes les réplétions , quoiqu'elles soient surnaturelles , ne produisent pas les convulsions , non plus que toutes les inanitions ; il n'y a seulement que celle qui est supérieure au principe vital , & qui ne peut l'affujettir à son action. Ainsi dans les hydropisies , dans la cachexie , & autres maladies semblables , il n'y a point de convulsion , quoiqu'il y ait plénitude de mauvais sucs dans tout le corps. De même toutes les espèces d'évacuations de sang ne produisent pas non plus la convulsion , parce que plusieurs fois la syncope survient , & après elle la mort. Il faut donc , que tant la réplétion que l'inanition du corps , causent des irritations aux nerfs , pour qu'elles occasionent les convulsions ; ce qu'on observe fa-

(a) Freind. *emmenolog. caput 10.*

cilement dans les fujets qui font très-replets, fi la plénitude fe trouve accompagnée d'acrimonie, comme nous le voyons tous les jours dans les scorbutiques. Toute espèce d'acrimonie n'est pas également fuffifante, pour produire la convulfion, mais celle feulemeut qui attaque l'origine des nerfs; c'est par cette raifon que ceux qui ont la vérole, des dartres, le feu volage, & autres maladies femblables, quoiqu'ils ayent beaucoup d'acrimonie dans les humeurs, n'ont point cependant des convulfions; mais s'il arrive à ces malades que ces affections rentrent dans l'intérieur du corps, pour lors ils font fouvent attaqués de convulfions, à caufe des irritations que l'humeur acre produit fur l'origine des nerfs.

On obferve auffi que la plénitude ou pléthore du fang qui fe fait à la tête, & qui eft fuivie d'acrimonie, caufe des convulfions; ainfi Hippocrate dit que ceux qui font fujets à quelqu'évacuation de fang, s'il leur arrive de ne pas l'éprouver, deviennent épileptiques; (a) j'ai obfervé que les filles font très-expo-

(a) Sanguinis eruptiones æftatis temporibus contingentes, fiticulofæ, difficiles, ac exfolventes, fi fanguinem non effuderint, in comitialè morbum finiunt. *Hip. lib. 1, prædiction. n. 19*, profufa narium hemorrhagia vi fuppreffa, nonnumquam adducit convulfionem; fanat autem detractio fanguinis phlebotomia. *Hip. lib. 2, coac. prænfées*

féés aux convulsions, & autres maladies, lorsqu'elles font dans l'âge de puberté, ou dans le temps requis pour avoir les règles qu'elles n'ont pas encore; ainsi que les femmes dont les menstrues se suppriment, plutôt qu'à l'ordinaire; ou bien lorsque le corps reste dans une trop grande plénitude, parce que dans tous les deux cas, le sang arrêté acquiert une acrimonie capable de produire la convulsion, si elle attaque l'origine des nerfs. Il est vrai que la foiblesse du système nerveux contribue beaucoup à cela, parce qu'à raison de sa foiblesse, il ne peut résister aux causes de la maladie. L'inanition ou diminution du corps occasionent aussi les convulsions par l'acrimonie qu'elles excitent dans les humeurs. J'ai vu quelquefois des hommes très-bilieus, avoir des convulsions fortes, pour avoir perdu une très-grande quantité de sang par le dos, & nous observons que si les femmes, dans les avortemens perdent beaucoup de sang, comme il arrive assez souvent, elles tombent en convulsion: ce qui arrive, parce que la quantité de sang nécessaire au corps manque, & que celle qui y reste, devient âcre, s'altère & ir-

» *not. cap. 13, sent. 11, salutare est muliebria non cohi-*
 » *beri, nam indè eveniunt epilepsiæ. Hip. coac. præn. tract.*
 » 3, *sent. 10.*

rite les nerfs, & cause ainsi la convulsion. *Avicenne* avoit déjà connu ce que nous avançons, lorsqu'il disoit que le sang tempère la bile, & il arrive en effet que si le corps reste avec peu de sang, les autres humeurs viennent âcres & bilieuses; ce dont *Hippocrate* s'est assuré par l'observation, (a) & les Médecins doivent y faire la plus grande attention, pour ne pas trop répéter les saignées chez ceux qui ont un tempérament bilieux, parce que s'ils y prennent garde, ils verront positivement que la trop grande quantité de saignées ne refroidit pas les malades, mais les enflamme; ce que *Prosper Martian* (b) a dit à ce sujet, mérite d'être lu. J'ai vu quelquefois, & j'ai traité des personnes délicates, d'un tempérament bilieux, qui s'évanouissoient par une seule saignée qu'on leur faisoit, & dans le temps que le sang vouloit sortir, dans cet état d'évanouissement, elles étoient saisies de convulsion, ce qui arrive plus souvent aux femmes qu'aux hommes, à cause qu'elles ont le système nerveux plus irritable; j'ai observé, que pour éviter que ces

[a] Eudemus in Larissa hemorrhoidas habens fortes
 » valdè, & diuturnas, cum exanguis existeret, bilis com-
 » mota est, &c. *Hip. lib. 5, epid. num. 10.*

[b] *Martian. comment. in lib. 2 de morbis mulierum, vers.*
 » 9, pag. 192.

personnes s'évanouissent , lorsqu'on les saigne , il étoit très-à-propos de les mettre au lit , & de faire garder au corps une situation horizontale , de manière que la tête soit aussi basse qu'il est possible , parce que dans cette position , on obtient que la quantité de sang qui correspond , ne manque point à la tête ; car venant à manquer , & le corps étant dans une position droite & perpendiculaire , il en résulte l'évanouissement & la convulsion , attendu que pour lors le sang se portant en abondance vers les parties inférieures où l'on fait la saignée , il en manque au cerveau la quantité nécessaire , pour conserver les forces & soutenir le ton des nerfs. C'est ainsi que *Bellini* explique les évanouissemens qui surviennent dans le temps des saignées , (a) & *Lommius* rapporte là-dessus de très-belles choses. (b)

On peut conclure de tout ce que nous venons de dire , que si les convulsions viennent dans le commencement des fièvres malignes , & qu'elles soient accompagnées d'accidens graves , elles sont d'un très-mauvais augure , parce que l'irritation que produit le poison dans l'origine des nerfs , pour les produire , augmente avec la fièvre , & lorsque celle-ci

[a] *Bellini de sanguinis missione , proposit. 4.*

[b] *Lommius de febribus curandis , sect. 1 , cap. 5.*

arrive à son dernier degré de violence , les convulsions sont si fortes , que la corruption des humeurs étant considérable , leur substance spiritueuse se détruit aisément , c'est pourquoi la gangrène & la mort s'ensuivent. Ce que nous avons dit des fièvres malignes , doit aussi s'entendre des convulsions qui accompagnent les fièvres ardentes , en ce qu'elles y indiquent aussi le délire , & qu'elles sont les signes d'une maladie très-dangereuse , & pour lors elles sont une preuve d'une grande sécheresse dans les nerfs , ce qui fait , que l'humidité nécessaire manquant , ils se raccourcissent facilement au très-grand préjudice des malades.

Quoique nous ayons pour certain qu'il ne peut y avoir de convulsion dans les fièvres malignes , & ardentes , sans que l'origine des nerfs soit affectée , cependant les observations bien faites nous démontrent que leur origine peut être attaquée par la communication des autres parties : ainsi dans les inflammations du foie , du diaphragme , & même dans les pleurésies sèches , & autres maladies , qui ont leur siège hors de la tête , nous voyons tous les jours qu'il y a des convulsions. Les érysipèlles de la matrice (dont meurent plusieurs femmes en couche) sont presque toujours accompagnés

de fortes convulsions. Galien (a) dit avoir vu des fiévreux attaqués de mouvemens convulsifs qui s'en délivrèrent par le vomissement d'une humeur verte qui venoit de l'estomac & qui par l'irritation qu'elle excitoit dans les nerfs de ce viscère produisoit ces maux ; il conste aussi par des bonnes observations que les poisons sans sortir de l'estomac & en y occasionnant seulement de fortes irritations produisent les convulsions. Il est fort ordinaire de voir des affections convulsives chez les enfans qui sont occasionées par les humeurs acides & corrompues qu'ils ont dans les premières voies , comme le dit *Harris* qui a fort bien expliqué cela dans son *Traité des maladies des enfans* , soit parce que le siège des convulsions chez les enfans est ordinairement dans l'estomac , ou parce qu'ils ont la constitution des nerfs fort délicate , sensible & très-mobile ; on ne peut mettre en doute (b) que les enfans ne soient plus sujets que les adultes à avoir des convulsions , & qu'elles ne soient pas aussi dangereuses que dans les autres âges.

Si le siège des fièvres malignes ou ardentes

(a) *Galen. lib. 5 de locis affect. cap. 5.*

(b) *Convulsio febris superveniens omninò funesta , per
 » rarò autem puerilis : qui verò septem annis sunt provec-
 » tiores , convulsione non tentantur in febre , sin autem
 » desperati. Hip. lib. 2 , coac. prænot. cap. 14 , sent. 10.*

est dans les parties inférieures du corps , & qu'il survienne des convulsions , pour lors elles signifient que le mal s'est étendu jusqu'à l'origine des nerfs , & comme il peut arriver que l'extension de l'affection de ces parties aux autres , n'est que dans la substance spiritueuse des humeurs , par son enchaînement avec le corps , ainsi que nous l'avons démontré dans notre physiologie , lorsque les Médecins voient des convulsions dans les maladies qui ont leur siège hors de la tête , ils ne doivent pas tirer leur pronostic d'elles seules , mais il faut qu'ils fassent attention à la maladie primitive & aux circonstances qui l'accompagnent ; & combinant celles-ci avec les convulsions , ils pronostiqueront avec justesse. Hippocrate dans son cinquième livre des Epidémies , rapporte que le fils d'*Hermophilus* fut onze jours avec la fièvre , qu'il perdit la parole , qu'il avoit des convulsions aux yeux ; mais ayant vomi une humeur noire , & évacué une grande quantité d'excrémens par le moyen d'un lavement qu'on lui donna , il guérit. J'ai vu plusieurs fois les malades avoir des mouvemens convulsifs dès le commencement jusqu'à la fin de la fièvre , & cependant se délivrer très-bien de la maladie ; mais pour ne pas se tromper dans la connoissance de ces choses , il faut observer attentivement quel est le siège de la maladie , parce

que s'il est à la tête les convulsions sont presque toujours mortelles , comme on le voit dans les phrénétiques qui meurent tous en convulsion ; si au contraire la maladie est dans les parties inférieures , pour lors les convulsions ne sont pas si fâcheuses , quoiqu'elles soient toujours à craindre , & il faudra dans cet état voir & examiner si les convulsions tirent leur origine de l'inflammation des viscères , parce que dans ce cas elles sont très-dangereuses & sont comprises dans cet aphorisme (a) qui dit , dans les fièvres aiguës , s'il y a des convulsions & des douleurs fortes dans les viscères , c'est d'un très-mauvais augure.

Il faudra aussi faire attention aux autres signes qui accompagnent les convulsions , en particulier à la foiblesse ou à la force du pouls , parce que si les forces étoient bonnes , qu'il n'y eut point d'inflammation interne , & que les autres symptômes ne fussent pas aussi allarmans , & qu'ils n'indiquassent pas la mort du malade ; pour lors quoiqu'il y eut des convulsions on pourroit attendre encore le rétablissement du malade ; mais si conjointement avec les convulsions les forces diminuent , & que les autres symptômes soient mauvais , il est sûr

[a] In febribus acutis convulsiones , & circa viscera
 » dolores fortes , malum. *Hip. 4 , aph. sent. 66.*

qu'elles feront suivies de la mort, comme il arriva à la femme de *Dromedaus*, (a) qui eut le sixième jour de sa maladie des alternatives de froid & de chaud, sua de tout le corps, ses extrémités étoient froides, avec le délire & la respiration grande & rare, après quoi il lui survint des convulsions qui commencerent par la tête, & enfin elle mourut. Plusieurs autres malades chez qui on observa les mêmes signes que dans cette femme moururent tous dans les convulsions, comme nous le lisons dans différentes histoires des Epidémies; c'est pourquoi nous trouvons dans cet aphorisme (b) toute la doctrine qui a rapport à ce sujet: dans les fièvres continues, dit Hippocrate, s'il y a des convulsions aux lèvres, aux paupières, aux sourcils, aux yeux, au nez, de manière que le malade ait déjà perdu la vue ou bien l'ouïe, quelle que soit celle de ces choses qui arrive si le corps est déjà foible & très-exténué, c'est un signe que la mort est proche.

[a] *Hip. lib. 1, epid. sect. 3, ægot. 11.*

(b) *In febre non intermittente, si labrum aut palpebra, aut supercilium, aut oculus, aut nasus distorqueatur, aut non videat, aut non audiat æger jam debilis existens, quidquid horum fiat propinqua mors est. Hip. lib. 4, aphorif. sentent. 49.*

§. I V.

Du Délire.

Après avoir expliqué les convulsions, l'ordre des choses exige que nous traitions du délire, parce que celui-ci les accompagne presque toujours, & qu'il manque rarement dans les fièvres ardentes & malignes; il n'y a personne qui ne connoisse le délire lorsqu'il est présent, car en voyant les gestes que fait le malade, les paroles hors de propos qu'il profère & les actions qu'il exécute, contraires à ce que la raison dicte, naît la conviction que ce malade délire, & quoique *Heredia* dans son premier & second chapitre du Traité de la Nature du Délire, s'occupe beaucoup à en exposer les circonstances nécessaires pour s'en assurer, & qu'il les réduise toutes à la manière dont les malades font & disent les choses, au temps où ils les profèrent, & aux choses même dont ils parlent & qu'ils exécutent; cependant il me paroît qu'il n'est pas nécessaire de nous arrêter à cela, parce qu'il ne doit y avoir aucun Médecin quelque médiocre que soit son discernement qui ne connoisse si le malade délire, ou s'il est dans son bon sens: il faut remarquer à cet égard une seule chose que j'ai observée plusieurs fois, que les malades s'accoutument

au délire , de manière que dans cet état ils parlent de leurs affaires domestiques , & de leur famille avec assez de justesse pour que les assistans ne s'en apperçoivent pas , & même que le Médecin s'il n'est pas bien expérimenté puisse en être trompé.

Je ne veux pas m'occuper ici à discuter la question frivole ; savoir si le délire consiste nécessairement dans la dépravation de la raison ou s'il suffit que l'imagination soit viciée , attendu que pour le décider , l'Auteur qui l'a proposée a perdu déjà lui-même beaucoup de temps , parce que si l'on considère le délire en Philosophe , c'est-à-dire en ce qui concerne la Philosophie , on ne peut point douter qu'il ne consiste dans le désordre ou le dérangement de la raison , comme on peut le voir dans ma Logique moderne ; mais si on l'envisage comme Médecin , il suffit que le désordre soit purement dans l'imagination , comme on l'observe chez les mélancoliques , dont l'imagination se trouve désordonnée , tandisque leur raison ne l'est point quelquefois , & qu'elle est très-saine , les Médecins regardant ce désordre comme le délire mélancolique. Cependant puisqu'il n'est pas nécessaire d'exposer les signes du délire , du moins présent , il faut expliquer comment est-ce qu'on connoitra que le malade tombera dans le délire ; connoissance extrêmement importan-

te , parce que les Médecins étant prévenus , & sachant que le délire surviendra , ils pourront faire enforte que le malade ait le temps de mettre ordre à ses affaires , consolation dont il seroit privé s'il leur arrivoit que ce symptôme se manifestat subitement.

Si l'insomnie est fort opiniâtre dans le commencement des fièvres ardentes & malignes , de manière que le malade ne dorme ni la nuit ni le jour , c'est un signe selon Hippocrate (a) qu'il tombera dans le délire ; si conjointement avec l'insomnie le malade s'endort quelques momens d'un sommeil troublé , parlant comme en songe , cela indique encore le délire avec plus de certitude ; s'il se joint à tout cela des tremblemens aux mains , ou que les yeux deviennent rouges & enflammés , s'il devient un peu sourd , & qu'il ne trouve aucun goût à l'eau , ayant la bouche sèche & la fièvre forte , & qu'il lui soit tombé quelques gouttes de sang du nez , il est très-certain qu'il ne tardera pas long-temps à délirer : quelquefois le délire survient sans cependant que ces circonstances aient précédé ; ainsi si le malade sent quelque douleur à la cuisse , ou bien à la jambe ou dans toute autre partie , & que cette douleur disparoisse tout-à-coup sans terminer la

[a] *Hip. lib. 2, prædict. num. 2.*

fièvre ; qu'il soit inquiet & éveillé , pour lors le délire se déclare sur le champ ; c'est ce que j'ai moi-même observé & ce qu'Hippocrate rapporte être arrivé au malade qu'il appelle *Calvus* de *Lariffa* ; (a) la respiration rare & profonde est aussi un signe de délire principalement si les hypocondres sont enfoncés (b) retirés en dedans ; les urines perdant tout-à-coup la couleur enflammée , qu'elles avoient auparavant , & le malade demeurant dans un grand accablement & avec des symptômes mauvais annoncent le délire. (c)

(a) In Lariffa calvus , femur dextrum doluit repente , nihil eorum quæ efferebantur , proderat. Prima , febris acuta , ardens paulatim tenebat , dolores autem consequerentur. Secunda , femoris quidem remisissent dolores , febris autem intendebatur. Sub difficulter ferebat. Non dormiebat. Extremitates frigidæ. Urinarum multitudo exibat , non utilium. Tertia , femoris dolor sedatus est , mentis autem emotio & perturbatio & multa jactatio. Quarta circa medium diem mortuus est acutissimè. *Hip. lib. 3 , epid. sect. 3 , agrot. 5.*

(b) Respiratio frequens & parva , inflammationem & laborem significant partium spirabilium ; at verò magna & rara dementiam , aut convulsionem. *Hip. lib. 2 , coac. prænot. cap. 9 , sent. 1.*

(c) Quibus urinæ perlucidæ , albæ , malæ. Maximè autem in phreneticis comparent. *Hip. 4 , aph. sent. 71.* In turbatis , vigilantibus , urinæ decolores nigræ , innatantes , in sudoribus phreneticæ. *Hip. lib. 1 , prædict. num. 1.*

Lorsque le délire est présent , il faut voir s'il est critique ou symptômatique ; le critique vient dans l'état de la maladie , il n'est point continu , n'aggrave point le mal , les forces du malade sont bonnes , & il est précédé des signes de coction ; j'ai vu plusieurs fois le délire survenir avec ces circonstances & être suivi d'une crise favorable ; mais il faut que les Médecins observent attentivement les choses qui accompagnent le délire critique , & sur lesquelles nous ne nous étendrons pas davantage , pour qu'ils ne s'y trompent point & ne le confondent point avec celui qui ne l'est pas. Le délire symptômatique n'est jamais bon , mais il n'est pas toujours mortel ; & pour tirer un bon pronostic de cela , il faut voir si le délire symptômatique est simple ou phrénétique. J'appelle délire simple celui que les malades éprouvent dans les redoublemens des grandes fièvres & qui n'est point accompagné de l'inflammation du cerveau : nous voyons tous les jours dans les fièvres ardentes & malignes , même lorsqu'on peut attendre la guérison des maladies , que pendant le redoublement les malades délirent , & le redoublement finissant ils cessent aussi de délirer , pour lors les Médecins jugent avec raison que l'inflammation ne produit point un semblable délire : d'autre fois nous observons que les malades commencent à

tomber peu-à-peu dans le délire , qui devient si continuel qu'à peine on trouve des légers intervalles ; nous appellons alors cette espèce de délire phrénétique , parce qu'il n'est jamais sans inflammation du cerveau ou du *septum transversum* , que les Grecs appellerent *phrenitis*. Il faut répéter une autre fois que le délire que nous appellons simple , quoiqu'il soit toujours mauvais , n'indique pas la mort lorsqu'il est seul , parce qu'on a vu plusieurs malades avoir ce délire , & ne s'en rétablir pas moins ; cependant comme les Médecins même médiocrement expérimentés l'ont pu voir plusieurs fois , & que nous trouvons dans les Epidémies d'Hippocrate , que certains malades délirèrent & furent néanmoins guéris , il est important que lorsqu'il se présente un semblable délire de faire une grande attention à observer les symptômes qui accompagnent la maladie , parce que s'ils sont mauvais , le délire les rend plus nuisibles , mais s'ils sont indifférens , le délire l'est aussi.

En général on regarde le délire qui vient avec des ris , comme meilleur que celui qui vient accompagné de crainte ; (a) mais il ne faut

[a] Desipientiæ cum rifu quidem oborientes, securiores sunt , cum studio vero serio, periculosiores. *Hip. 6*,
 ,, *aph. sent. 53.*

pas trop s'y fier , parce que j'ai vu des phrénétiques très-riens qui ont péri ; le délire phrénétique qui survient dans les fièvres ardentes & malignes , est très-dangereux , de sorte qu'on en a vu échapper fort peu avec cet accident. Cette espèce de délire est continuel & sans interruption ; & si les malades font quelques momens libres , c'est si peu de chose qu'ils retombent bientôt dans leur premier état ; plus la maladie avance , plus le délire devient continuel ; de manière qu'au plus fort de la maladie , indépendamment du délire qui n'a aucune interruption , les malades sont tous tremblans ; & d'une main tremblante ils font tous leurs efforts pour tirer les draps , & saisir les pailles qu'ils croient voir , c'est ce qu'on appelle chasser aux mouches , comme si en effet elles y étoient véritablement , ou telles autres choses qui n'y sont point ; pour lors ils sont déjà phrénétiques confirmés & dans un état mortel ; (a) enfin se refroidissant peu-à-peu , il leur survient des convulsions (b) qui devenant subite-

[a] Quæ in febribus acutis , aut peripneumoniis , aut
 „ in phrenitide , aut capitis dolore , manus ante faciem
 „ feruntur , & frustra venantur , & festucas legunt , &
 „ flocos de vestibus evelluet , & de pariete paleas detra-
 „ hunt , eas omnes malas , & lethales esse censet. *Hip. lib.*
 „ *prognost. num. 4.*

[b] Phreneticis quidem convulsiones , sed & viridia

ment très violentes , les enlèvent. (a) Quelquefois il arrive que lorsque les malades ont cette espèce de délire , ils l'éprouvent avec beaucoup de tranquillité , parlant en eux-mêmes continuellement , & ayant les mains toutes tremblantes , ce qui est d'un très-mauvais augure , & annonce la mort. (b) Il faut observer ici deux choses ; l'une c'est que le délire peut être phrénétique , quoiqu'il ne soit pas continu , parce qu'il suffit que le malade délire la plupart du temps , pour qu'il soit phrénétique , quoiqu'il y ait quelques petits intervalles dans lesquels il ne délire point ; de manière que les anciens n'appellèrent pas la phrénésie un délire continu , par la raison qu'il fut nécessaire que les malades délirassent sans interruption , mais uniquement parce qu'ils déliroient presque toujours ; c'est ainsi que nous l'observons dans la pratique , & que *Vallesius* le remarque dans son commentaire sur le troisième livre des Epidémies d'Hippocrate : l'autre chose qu'il faut observer , c'est que la phrénésie est quelquefois la maladie essentielle qui commence dès le premier jour à exercer sa force , accom-

„ vomunt , & quidam horum celeriter moriuntur. *Hip. lib.*

„ 1 , *epid. sect. 2 , n. 16.*

(a) *Hippocrat. lib. 1 , de morb. num. 30.*

(b) *Mentis emotiones tremulæ , obscuræ , palpatoriæ , valdè phreneticæ sunt. Hip. lib. 1 , prædict. num. 4.*

pagnée des caractères & des signes qui lui appartiennent, & qui ne se rencontrent dans aucune maladie; on la trouve décrite de cette manière si exactement dans *Cœlius Aurelianus*, qu'on ne peut rien voir au-dessus; d'autres fois elle est un symptôme des fièvres ardentes & malignes, peut-être des inflammations du foie, de la rate, de la plèvre, du diaphragme, & c'est dans ce sens que nous l'avons prise jusqu'ici & que nous la trouvons décrite dans le second livre des maladies d'Hippocrate.

Les causes de ces deux espèces de délire se distinguent en ce que, ceux que nous avons appelé simples, ne supposent qu'une légère & passagère altération dans cette partie du cerveau, où la raison s'exerce; & que les phrénétiques font supposer que cette même partie est altérée dans toute son étendue; & c'est de-là que résulte & dépend leur continuité, parce que le vice est permanent & très-avant dans le cerveau; les autres au contraire ne sont pas continuels, parce que le vice qui les produit est passager. Pour comprendre cela parfaitement, il faut se rappeler de ce que nous avons exposé dans notre logique moderne & qu'il est bon de répéter ici en peu de mots; savoir qu'il y a dans le cerveau une partie déterminée, où s'exercent les opérations de l'ame; on ignore quelle est cette partie, car les Au-

teurs font très-peu d'accord à cet égard , celui qui me paroît en avoir le mieux parlé est *Lancisi* dans sa *Dissertation de sede cogitantis animæ* , qui dit que la partie du cerveau où l'ame exerce les opérations intellectuelles , est celle que les Anatomistes appellent *corps Cal-leux* ; mais quoiqu'il en soit , il est certain que si cette partie n'est pas affectée , pour lors les opérations de l'ame se font régulièrement , & avec ordre ; mais si elle est affectée , ces mêmes opérations se dérangent & se font sans ordre.

Si la maladie ou le vice de cette partie est léger , qu'on le puisse guérir facilement , pour lors elles restent dérangées tant que le vice persiste : mais comme il est superficiel & qu'il n'est pas durable , le désordre de ces opérations n'est point continuel ; si au contraire le vice ou maladie qui existe dans cette partie est fixe & profond , dès-lors les fonctions qui lui sont propres sont perpétuellement en désordre. Je pense donc que dans les fièvres ardentes , synoques & malignes , dans lesquelles le délire est simple , la cause de la fièvre n'altère que très-superficiellement la disposition & la nature de l'humeur , qui réside dans cette partie du cerveau où s'exercent les opérations de l'ame & de la raison , & comme la texture superficielle d'un organe se rétablit facilement , attendu que

la nature travaille toujours par ses mouvemens à réparer ce que la maladie détruit ; ainsi pendant les redoublemens les malades délirent ; parce que pour lors les forces de la maladie surmontent celles de la nature ; mais après le redoublement ils ne délirent point parce que la nature surmonte alors la maladie & repare les pertes ou les désordres qu'elle produit.

De cette manière on comprend facilement ce que c'est que le délire passager qui précède l'éruption de la petite vérole , qu'on appelle discrète , & celui qui arrive quelquefois dans les fièvres éphémères ; car dans ces cas l'ordre & l'arrangement superficiel des parties qui composent l'humeur du cerveau & des nerfs sont altérés , & tant que cette altération persiste , les malades délirent : mais dans la phrénésie il arrive une altération , une sorte de décomposition dans la texture interne & la nature de l'humeur des nerfs de cette partie où s'exercent les opérations de l'ame ; car soit que cette humeur devienne extrêmement bilieuse dans les fièvres ardentes , ou que le poison qui cause les fièvres malignes , ou enfin que l'inflammation des parties inférieures se soit étendue jusqu'au cerveau ; il arrive que la nature de cette partie se change , que sa structure intime se détruit ; par conséquent les opérations se font toutes irrégulièrement , & pour l'ordinaire la

mort est le terme de ces délires , parce qu'il est très-difficile de réparer les délabremens que la maladie a occasionés. Il faut remarquer que ce vice qui attaque l'humeur des nerfs dans le cerveau est toujours accompagné d'inflammation , c'est-à-dire de beaucoup d'ardeur & d'une grande excandescence ; de manière que quelquefois cette ardeur peut être passagère & superficielle , & quelquefois si profonde qu'elle occupe la substance la plus intérieure du cerveau : on peut appliquer à cela un exemple tiré en quelque sorte des couleurs , car quelquefois il arrive qu'elles ne teignent que la superficie d'une étoffe & d'autres fois toute sa substance ; c'est par toutes ces raisons que nous avons dit auparavant que le délire phrénétique étoit toujours accompagné d'inflammation ; mais qu'il n'en étoit pas de même du délire simple.

§. V.

De l'Assoupissement.

L'assoupissement est un des symptômes les plus communs des fièvres ardentes & malignes ; & quoiqu'il puisse se produire lui-même , il succède pour l'ordinaire au délire ; car il arrive communément que les malades dès le commencement délirent beaucoup , & sont fort éveillés , ce qui se change après cela en assou-

pisement , & les observations démontrent que quoique le sommeil & la veille , lorsqu'ils sont immodérés , soient mauvais dans les fièvres , cependant le sommeil est beaucoup plus dangereux. Si après une crise favorable , il survient un sommeil long , paisible , & sans trouble cela indique que la maladie est bien guérie. (a) Galien avertit aussi qu'un bon sommeil est salutaire aux enfans ; (b) & pour ne pas se tromper dans ces choses il faut faire attention que si le malade se sent soulagé après le sommeil , c'est alors un signe certain qu'il est utile ; au contraire il est très-mauvais si la maladie augmente : (c) j'ai vu plusieurs fois dans les fièvres ardentes après le quatorzième jour , les symptômes étant diminués , & la maladie ayant des signes de coction , survenir un sommeil qui duroit presque trois jours & quelquefois davantage , de manière que les malades ne s'éveilloient que lorsqu'il étoit nécessaire de leur donner quelque nourriture , ou de la tisane , mais

[a] Somni arctiores , nec tumultuosi firmissimam crifim
 „ demonftrant ; contrà tumultuofi cum labore conjuncti ,
 „ incertam nec ftabilem. *Hip. lib. 1 , coac. prænot. fent. 157°*

[b] *Galen. comment. in lib. 1 , prorrefl.*

[c] In quo morbo fomnus laborem facit , mortale ; fit
 „ verò fomnus profit , non mortale. *Hip. lib. 2 , aph. fent.*
 „ 1 . . . ubi fomnus delirium fedat , bonum eft. *Lib. 2 , ap.*
 „ *fentent. 2.*

comme j'observois qu'ils s'éveilloient fans peine lorsqu'on les appelloit , que les forces augmentoient , & que la maladie se terminoit, pour lors je jugeois que leur sommeil étoit de ceux qui accompagnent une bonne crise.

Mais lorsque le sommeil dans le commencement & l'augmentation de la maladie est très-fort , de sorte que quoiqu'on crie ou qu'on pique les malades , on ne peut les éveiller qu'avec beaucoup de peine & de difficulté , & qu'ils retombent tout de suite dans le sommeil avec une grande pesanteur , il est pour lors d'un très-mauvais augure & fort à craindre. Les Grecs appellerent ce sommeil *Coma* , dans lequel il arrive plusieurs fois que le malade délire en même-temps ; mais si l'assoupissement augmente considérablement , que le visage du malade devienne triste & livide , les yeux à moitié fermés , & à moitié ouverts de manière qu'entre les paupières on apperçoive le blanc de l'œil comme amorti , que son col s'enfle , & qu'il soit sourd , ceux qui sont dans cet état en réchappent rarement , comme l'expérience nous l'apprend , & que Galien rapporte l'avoir observé dans les commentaires sur les pronostics d'Hippocrate , qui, détaillant la maladie de la femme de Théodore , (a) dit que les paupières

[a] Hippocrat. lib. 7 , epidem. num. 26.

inférieures étoient renversées , que les yeux regardoient fixement avec stupidité , & que le blanc étoit pâle & triste. Il arrive quelquefois qu'au plus fort de semblables fièvres , les malades ont un sommeil qui à la vérité n'est point naturel , mais il n'est pas aussi fort que celui dont nous venons de parler : pour lors ils dorment d'un sommeil pesant qu'accompagne aussi un peu de délire ; mais ils s'éveillent sans aucune difficulté , lorsqu'on les appelle , & ils prennent ce qui leur est nécessaire. Pour juger de ce que ce sommeil signifie , il faut faire attention aux autres symptômes qu'éprouve le malade , parce que s'ils sont fort dangereux le sommeil l'est aussi , & s'ils ne sont point mortels , ce dernier ne l'est pas non plus. *Hermocrates* fut pris d'un assoupissement qui fut mortel le onzième jour de sa maladie , (a) parce que tous les autres symptômes étoient d'un très-mauvais augure ; au contraire le fils de *Pithon* (b) fut délivré de sa maladie , malgré qu'il fut fort assoupi , parce que les autres symptômes qui accompagnoient l'assoupissement n'étoient point d'un mauvais pronostic & n'indiquoient point la mort.

(a) *Hip. lib. 3 , epidem. agrot. 2.*

(b) *Pithonis filio in pela febris statim incepit magna ; & delapsus in somnum multum , cum vocis interruptione somni fiebant , &c. Hip. lib. 7 , epidem. num. 128.*

Nous avons parlé fort au long dans notre Physiologie des causes qui produisent le sommeil naturel , & nous ne prétendons point traiter ici de toutes celles qui peuvent procurer le sommeil furnaturel , que les Médecins appellent assoupissement , parce qu'il n'est seulement de notre objet que de vérifier les causes du sommeil immodéré que les malades ont dans les fièvres ardentes & malignes ; mais pour cet effet il faut supposer deux choses ; la première que dans toute espèce de sommeil , l'exercice actuel des sens externes cesse , & pour lors il ressemble à la mort , de telle sorte que si le sommeil est fort pesant & qu'il soit causé par la maladie , il paroît que les malades meurent dès le moment qu'ils tombent dans l'assoupissement. La seconde , que lorsque l'exercice actuel des sens cesse dans le sommeil , cela arrive ou parce que l'impression que font les objets sur les organes extérieurs ne se communique point aux organes internes , ou parce que supposé qu'elle se communique , il n'y a point la disposition naturelle nécessaire pour les recevoir , ce qui sera beaucoup plus intelligible , lorsqu'on connoîtra la manière dont se font les opérations des sens comme nous l'avons expliqué dans notre Physiologie.

Nous concluons de ce que nous venons de dire , que les causes de l'assoupissement peuvent

être ou dans le cerveau seulement , ou dans tout le corps. Dans le premier cas l'assoupissement arrivera parce que cette partie du cerveau , où les opérations se font est viciée ; de manière qu'elle ne reçoit point l'impression que les objets extérieurs font sur elle dans les fièvres ; mais si les causes font par-tout le corps , pour lors l'assoupissement n'arrive point à cause du vice particulier du cerveau , mais parce que les autres parties ne lui communiquent point l'impression que produisent les objets extérieurs. Ce que nous venons d'exposer est très-utile dans le traitement des affections soporeuses , c'est pourquoi je veux le mettre dans un plus grand jour par le moyen de quelques exemples.

Le corps humain n'a point d'assoupissement plus profond que celui de l'apoplexie , & plusieurs fois cette maladie n'est point causée par un vice particulier du cerveau , mais par une turgescence augmentée des fibres & vaisseaux de tout le corps , ce qui a été remarqué par Hippocrate lorsqu'il a dit , (a) que l'apoplexie provient de l'interruption des veines , c'est-à-dire de ce que le mouvement du sang y est embarrassé. De plus , non-seulement la réplétion de tout le corps peut produire ces effets , mais encore la turgescence de quelqu'une des

(a) *Hip. de ratione victus in acutis , num. 37.*

parties principales , comme il arrive dans quelques asthmatiques , qui sur la fin de cette maladie deviennent soporeux & meurent. C'est cet état qu'Hippocrate décrit sous le nom de léthargie (a) qui a son siège dans les poumons , ce que j'ai vu plusieurs fois dans ma pratique. Il faut observer que toute espèce de turgescence des humeurs ne produit point les affections soporeuses , mais seulement lorsqu'elles sont pituiteuses & visqueuses ; car si elles sont acres & mordantes , elles produisent plutôt la convulsion que l'assoupissement , comme nous l'avons expliqué ci-devant.

Il nous reste à examiner à présent qu'elles sont les causes qui produisent l'assoupissement dans les fièvres ardentes. Je regarde comme très-vraisemblable que la bile en est la cause efficiente , lorsque la partie tenue & aqueuse des humeurs est dissipée , & que leur partie grossière reste incapable de mouvement , c'est pourquoi il n'y a point d'assoupissement dans le commencement des fièvres ardentes ; mais dans leur accroissement ou dans leur état , parce que pendant le cours de la maladie , la partie la plus fluide des humeurs qui va se distribuer aux nerfs , s'est consumée & elle demeure si épaisse qu'elle ne peut presque plus

(a) *Hip. lib. 2 de morb. num. 63.*

se mouvoir; ainsi nous observons que chez ces malades l'affoupissement est toujours accompagné de rebords gluants aux gencives & aux dents, qu'Hippocrate appelloit *lentoires circa dentes* dont nous avons parlé dans un des chapitres précédens; & il n'y a point de doute que si la pituite concourt conjointement avec la bile, l'immobilité des fluides sera plus grande & l'affoupissement plus profond, comme il arrive dans les fièvres ardentes fausses, qui tirent leur origine de la pituite & de la bile, dans lesquelles l'affoupissement est plus fréquent & plus fort que dans les vraies. Il ne doit pas paroître extraordinaire que la bile puisse produire l'affoupissement dans les fièvres ardentes, parce qu'outre la croyance d'Hippocrate (a) & les preuves de *Martian* (b) & d'*Heredia* (c) à ce sujet, nous trouvons que cela est conforme à la constitution de l'homme, car suivant ce que nous avons exposé dans notre Physiologie, les humeurs deviennent toujours bilieuses lorsque leurs parties devenues inflammatoires & acres s'altèrent excessivement, ainsi que nous l'avons déjà prouvé en parlant des causes des fièvres ardentes.

[a] *Hip. lib. 7, epidem. num. 105.*

[b] *Mart. comment. in coac. Hip. sect. 1, vers. 8, pag. 361.*

[c] *Hered. de morb. acut. sect. 1, disput. 8, cap. 2.*

Si la même cause qui produit l'agitation de la bile continue d'agir, pour lors non-seulement elles altèrent ces parties, mais encore elles dissipent l'humidité qu'elle contient; par conséquent elle devient épaisse & glutineuse; & nous avons déjà démontré que cette grande exaltation de la bile & la dissipation de son humidité s'opère ordinairement dans l'accroissement & dans l'état des fièvres ardentes. *Baglivi* (a) a appelé cette bile disposée de la sorte *crassa & amurcosa*; c'est-à-dire épaisse comme de la lie d'huile d'olives; c'est pourquoi se trouvant dans cet état de composition il est très-évident qu'elle doit embarrasser le mouvement & les fonctions des parties, si elle se trouve dispersée par tout le corps; & quoiqu'elle n'occupe que le cerveau, il faut qu'elle le prive & l'empêche de voir les impressions que lui communiquent les parties inférieures, ainsi elle doit produire l'affoupissement; en effet l'expérience confirme cela, car nous voyons plusieurs fois guérir les affections soporeuses en évacuant la bile, comme il arriva au fils de *Pithon* dont nous avons parlé, & qui étant affecté d'un grand affoupissement, Hippocrate dit qu'il fut guéri en rendant une grande abondance d'humeurs bilieuses. L'ex-

[a] *Baglivi de bilis natura usu & morbis*, pag. 274.

périence apprend de même que l'assoupissement dans les fièvres ardentes est presque toujours accompagné de la convulsion & du délire ; or la bile peut aisément produire ces trois accidens, parce que par son épaisissement elle cause l'assoupissement, & par son acrimonie le délire & la convulsion : ainsi nous avons tous les jours occasion de voir confirmer par nos expériences la sentence du père de la Médecine qui dit que les délires avec assoupissement sont accompagnés, ou amènent avec eux les convulsions. (a) Dans les fièvres malignes l'assoupissement se trouve ordinairement dans celles qu'on nomme à *coagulo*, & pour lors il arrive que le poison de l'atmosphère coagule les humeurs du cerveau & des autres parties du corps, & cette coagulation est suivie de l'assoupissement de la manière que nous venons de l'expliquer.

§. V I.

Des Parotides.

Il arrive très-rarement que les parotides paroissent dans les fièvres ardentes, mais elles accompagnent pour l'ordinaire les fièvres malignes,

[a] Deliria cum sopore convulsifica sunt. *Hip. lib. 1*,
» coac. prænot. sent. 82

qui occasionent une coagulation dans les humeurs. Les Médecins appellent parotides, des tumeurs qui sortent près des oreilles, & s'étendent sur le col dans les fièvres d'un très-mauvais caractère. Elles prennent leur nom d'une espèce de glandes fort spongieuses qu'il y a derrière les oreilles; que les Grecs nommoient *parotides*, parce que ces tumeurs y ont leur siège. L'assouplissement profond dont nous venons de parler, les urines épaisses & un peu rougeâtres, la respiration augmentée, le visage enflammé, le gonflement de la face & du col, la surdité, la tension des hypocondres, & tous les autres symptômes ou signes que nous avons exposés pour connoître la terminaison des maladies par abcès, sont les avant coureurs des parotides. Elles se présentent dans leur commencement, par un léger gonflement, & une douleur derrière quelqueune des oreilles, dans l'espace qu'il y a entre l'articulation de la mâchoire inférieure & la supérieure. Ce gonflement, qui d'abord est petit, augmente de manière que dans un jour il devient ordinairement très-sensible, & s'étend après si considérablement, qu'il gonfle tout le col, & passe quelquefois jusqu'à la partie opposée enflant excessivement le visage, de sorte qu'il le rend monstrueux. Dans cet état, le malade peut à peine ouvrir la bouche, les paupières s'enflent de même

que les lèvres , & dans l'endroit où la tumeur a commencé à paroître , on trouve , en y appliquant le doigt , une grande dureté qu'on ne remarque pas aux parties voisines , quoiqu'elles soient toujours gonflées.

La terminaison de la fièvre maligne par les parotides est toujours dangereuse ; parce que celle-ci est d'elle-même une maladie fâcheuse , quoique néanmoins la constitution du temps rende ordinairement les parotides plus ou moins mauvaises ; ce qu'il faut que les Médecins aient présent , pour porter un juste pronostic. Il arrive quelquefois que le gonflement des parotides disparoît subitement ; & s'il arrive pour lors que le malade ressent une grande difficulté de respirer , qu'il ait un délire continuel , & que le pouls devienne petit & dur , il est très-certain que la mort est prochaine. Mais si après que les parotides sont forties , il survient un cours de ventre bilieux , abondant , sans affoiblissement de forces , ou une grande salivation , ou une dysenterie , on peut attendre la guérison , comme il conste par des bonnes observations , & parce qu'Hippocrate , (a) fondé sur sa propre

[a] Quæ circa aures in febris erumpebant tubercula , cum dolore , quibusdam deficiente judicatoriè febre , neque sedantur , neque suppurant. Hac diarrhea biliosa , aut

observation, nous a laissé dans plusieurs endroits. La cause des parotides est une puissante digrégation ou dissolution, que la fièvre maligne a produite dans les humeurs du cerveau, car en les coagulant, & en séparant les principes qui la composent, elle les rend inutiles & nuisibles à la nature, ainsi que nous l'avons expliqué, en parlant des effets généraux que les fièvres produisent. Comme la nature travaille à l'évacuation des humeurs séparées, que les glandes qu'il y a derrière les oreilles nommées parotides, sont très-propres à recevoir cette humeur; & que d'un autre côté les observations démontrent que le cerveau se décharge des mauvaises humeurs en les chassant par le nez, les yeux, la bouche, les oreilles

» dissenteria, aut crassarum urinarum subsidentia solvit.
 » *Hip, lib. 1, epid. sect. 3, num. 24*, Clazomenium qui de-
 » cumbebat juxta puteum Phrinichidæ, ignis arripuit . . .
 » Decimo septimo secundum utramque aurem tumor cum
 » dolore . . . Vigesimo sine febre judicatus est, non suda-
 » vit Circa vigesimum septimum coxæ dextræ fortis
 » dolor, citò cessavit; quæ autem secundum aurem, ne-
 » que subsidebant, neque suppurationem accipiebant, do-
 » lor autem trigesimo primo diarrhea, multis aquosis, cum
 » dissentericis. Urinas crassas minxit. Subsederunt quæ cir-
 » cæ aures. Circa quadragesimum rediit ad statum. *Hip.*
 » *lib. 1, epid. sect. 3, ægrot. 10.* Parotides in acutis sup-
 » purati expertes, funestæ; sed forsan iis alvi feruntur,
 » &c. *Hip. lib. 2, coac. prænot. cap. 4, sent. 5.*

& les glandes voisines : ainsi dans les fièvres malignes , il se débarrasse de ces humeurs , en les portant dans ces parties , les gonfle , & cause la parotide.

§. VII.

Du Pouls.

A l'égard du pronostic qu'on peut tirer du pouls dans les fièvres , je me suis résolu de n'en point parler , parce que je suppose les Médecins assez instruits. Cependant comme nous observons que quelquefois dans les fièvres malignes , les malades meurent avec un très-bon pouls , comme le dit Galien , (a) il m'a paru qu'il seroit nécessaire ici de rappeler cela à la mémoire des jeunes Médecins. Le pouls s'observe bon de deux manières dans les fièvres malignes. Quelquefois il arrive qu'il est plein , de façon qu'il paroît plus incliné à la tranquillité qu'à la vélocité , mais pour lors on aperçoit ordinairement par le tact , une chaleur qui au commencement est douce , mais en con-

[a] Qui sanè affectus vel optimos Medicos fallunt ,
 „ quod nunc quoque in maxima pestilentia accidit , quidam
 „ indè ab initio ad finem usque , alii per totum morbum
 „ bonum pulsum habebant , qui parùm deflexisset à natu
 „ ra , & hi præter cæteros perierunt. *Gal. lib. 3 de præsa-
 „ ex pulsif. cap. 3.*

tinuant à l'observer , elle est ardente. Le malade est extrêmement triste avec des inquiétudes ; il a une grande insomnie , ou un assoupissement très-profond ; la langue est très-sèche , du moins vers son milieu , ce qui s'observe plus souvent chez les vieillards & les personnes qui ont beaucoup d'embonpoint , quoique d'un âge médiocre , que chez les jeunes gens ; avec ces circonstances le pouls qui paroît bon est trompeur , parce qu'il provient de la grande coagulation , que le poison de la fièvre occasionne dans les esprits qui meuvent le cœur : d'autres fois le pouls se fait sentir lent dans les fièvres malignes , lorsque la mort est déjà proche. Galien , dans le lieu cité dit que le pouls devient lent à cause de la froideur du cœur. Ce en quoi il prend l'effet pour la cause , parce que à la vérité la lenteur du pouls provient de ce que le mouvement des esprits s'affoiblit extrêmement , d'où il doit résulter nécessairement que la froideur s'enfuive.

§. VIII.

De la respiration.

Il n'y a point de Médecin qui ne sache , que si la respiration est lésée dans les fièvres ardentes & malignes , c'est un très-mauvais signe. Hippocrate dit : que la respiration lésée

dans les maladies aiguës est mauvaise, parce qu'elle indique la convulsion, (a) & Galien observe fort bien que cette maxime d'Hippocrate doit s'entendre de cette respiration où les malades tirent *l'haleine* deux fois en dedans, ou bien en dehors, c'est-à-dire en deux temps, précisément comme il arrive dans le soupir & dans le ris: or les observations démontrent que cette sorte de respiration est toujours accompagnée de la convulsion. Hippocrate dit aussi, que si dans les fièvres aiguës il survient aux malades le délire conjointement avec la difficulté de respirer, c'est d'un très-mauvais augure, (b) & nous observons qu'ils périssent ordinairement. Mais quoique nous supposions que la respiration lésée dans les fièvres, soit d'un très-mauvais symptôme, il faut cependant remarquer qu'elle n'indique point la mort par elle-même, car il y a un très-grand nombre de malades, qui guérissent malgré la difficulté de la respiration. Il faut donc observer avec soin les autres symptômes du malade, principalement ses forces, parce qu'en les combinant avec la gêne de la respiration, on pourra

[a] In febribus spiritus offendens, malum convulsionem enim significat. *Hip. lib. 4, aphor. sent. 68.*

[b] Ubi in febre non intermittente, difficultas respirandi, & delirium fit, lethale est. *Hip. lib. 4, aph. sent. 50.*

connoître son état & l'issue que doit avoir la maladie. Les Médecins pourront s'instruire en lisant Galien, du jugement qu'on doit porter sur la respiration grande ou petite, fréquente ou lente, attendu qu'il en parle très-au long, ou bien en consultant *Proper Alpin* qui a recueilli tout ce qui y a rapport avec beaucoup de méthode & une grande clarté.

Le bon état de la respiration est toujours un bon signe : mais seule, elle n'est pas suffisante pour assurer le rétablissement du malade, parce qu'il peut se trouver attaqué d'accidens très-graves, & avoir néanmoins la respiration bonne, un peu avant mourir. On ne peut point nier qu'on ne doive mettre la plus grande attention à observer la respiration dans les fièvres aiguës ; (a) c'est pourquoi nous devons remarquer, que pour que la bonne respiration soit d'un présage favorable, il faut qu'elle soit accompagnée d'un pouls fort, & que le malade se trouve bien disposé, pour faire toutes

[a] Spiritus densus dolorem significat, aut inflammationem in locis suprâ septum transversum; qui verò magnus spiratur, & per multum temporis intervallum, delirium indicat. Si verò frigidus è naso, ore spiretur, valdè jam perniciosus est. Bonam autem spirationem valdè magnam vim habere ad salutem, in omnibus acutis morbis putare convenit, qui cum febribus sunt, & in quadraginta diebus judicantur. *Hip. lib. progn. n. 4.*

ses fonctions ; (a) parce qu'on pourra toujours avec le concours de toutes ces choses , compter beaucoup sur la santé du malade.

§. I X.

Des Taches.

Les taches ou éruptions de la peau qu'on observe chez les malades dans les fièvres malignes , sont toujours un symptôme d'une maladie grave & dangereuse. Les uns les appellent *puncticulæ* , les autres *petechiæ* ; & nous voyons que quelques-uns distinguent deux espèces de fièvres malignes accompagnées de taches , comme le dit *Hoffman* , qui dans son traité des fièvres , a donné un chapitre *de febre petechisanti* , & un autre *de febre punctulari*. Mais cette distinction est purement accidentelle , & elle sert plutôt à confondre , qu'à éclaircir la nature de cette fièvre , parce que si l'on remarque avec soin les descriptions qu'*Hoffman* en a données dans les chapitres cités , on trouvera qu'elles sont une même maladie , quoiqu'elle ne soit pas toujours accompagnée des mêmes symptômes qui sont accessoires , & ne

[a] In omni morbo valere mente , & benè se habere ,
 „ ad ea quæ exhibentur bonum ; contrarium verò , ma-
 „ lum. *Hip. lib. 2 , aphorif. sentent. 33.*

constituent point l'essence de la maladie. La fièvre qu'Hoffman appelle maligne , catharale , pétéchifante , se distingue seulement de celle qu'il nomme punctulaire , en ce que la première est accompagnée de toux & de fluxion à la tête , s'annonçant quelquefois avec des taches , & d'autres fois sans ce symptôme. Mais ceci est propre également à la fièvre maligne dont nous parlons , laquelle n'est pas toujours suivie de cette éruption , parce qu'elle ne lui est pas essentielle , comme on peut le voir par l'histoire que nous en avons donnée ; de sorte que la fièvre ne laissera pas d'être maligne , quoiqu'il n'y ait point de taches à la peau , & lorsqu'elles paroissent , elles ne constituent pas une nouvelle espèce de fièvre maligne , mais elles indiquent seulement un peu plus de malignité & d'activité dans la maladie ; par conséquent la dénomination que les Médecins lui donnent de punctulaire , est accidentelle. On doit porter le même jugement de la fluxion & de la toux , qui se trouvent seulement par accident dans les fièvres , ou parce que la constitution du temps les a produites , ou parce que le tempérament du malade se dispose à les avoir.

D'autres ont mis en doute si les anciens avoient eu connoissance de ces fièvres : cependant je trouve qu'Hippocrate , en décrivant une

constitution du temps , dit que dans les fièvres de l'été , vers le septième , le huitième & le neuvième jour , il sortoit des taches semblables au millet & à des piqueures de mouches ; (a) il dit de *Silene* que le huitième jour il parut avec la sueur (b) des taches rouges , rondes & petites ; de *Fallon* qui étoit phrénétique , qu'il avoit le corps plein de taches , comme s'il eut été mordu des mouches ; (c) il rapporte enfin la même chose de *Pherecides* , le huitième jour de sa maladie. (d) Outre cela , nous avons un témoignage assuré de la connoissance qu'eurent les Grecs de ces fièvres dans *Herodotus*. Ce fameux Médecin dont la réputation étoit très-étendue dans le troisième siècle de l'Eglise , parle *ex professo* des taches qui surviennent dans les fié-

[a] Superveniebant autem in æstivis febribus circa 7^a ;
 » 8 & 9 , asperitates in cute milliææ , culicum moribus
 » maximè similes , non admodum pruriginosæ , &c. *Hip.*
 » *lib. 2 , epidem. sect. 3 , num. 3.*

[b] Exanthemata cum sudore , rubra , rotunda , parva
 » velut permanebant , non faciebant abscessum. *Hip. lib.*
 » *1 , epidem. sect. 3 , ægrot. 2.*

[c] Fullo qui in fire phreneticus , cum uftione autem
 » tremulus. Crurum color quas esset morsus à culicibus.
 » *Hip. lib. 7 , epidem. num 77.*

[d] Pherecidæ post solstitium hybernum nocte lateris
 » dextri dolor , &c. Octava apparebant velut culicum
 » morsus. *Hip. lib. 7 , epidem. num. 91.*

vres malignes, de sorte qu'il ne peut nous rester aucun doute à ce sujet ; & quoique les Ecrits de ce grand Médecin se soient perdus, cependant il en reste un fragment qui concerne l'objet dont nous parlons, qu'*Aetius*, Médecin Grec nous a laissé dans ses Ouvrages, & que je vais rapporter mot à mot, venant très-à-propos à notre sujet. (a) » Vers la fin » des fièvres continues, dit Herodotus, il sort » des pustules aux lèvres & au nez, mais » dans le commencement des fièvres qui pro- » viennent des mauvaises humeurs, il paroît » par tout le corps certaines pustules sembla- » bles aux morsures des moucheron ; & dans » les malignes & pestilentielles quelquefois, » elles occasionnent des playes dont quelques- » unes ressemblent aux charbons. Toutes ces » espèces de taches indiquent qu'il y a une » grande abondance d'humeurs corrosives & » d'un mauvais caractère dans le corps. Les » pustules qui sortent au visage sont les plus » mauvaises de toutes, & le mal est beaucoup » plus grand, lorsqu'il y en a plusieurs, que » lorsqu'il y en a peu ; lorsqu'elles sont gran- » des, que lorsqu'elles sont petites ; & celles » qui disparoissent tout de suite, sont moins » mauvaises que celles qui durent plus long-

[a] *Aetius tetrabil. 2, ferm. 1, cap. 129.*

» temps. Celles qui occasionent une chaleur
 » incommode , font aussi d'une plus mauvaise
 » qualité que celles qui causent de la déman-
 » geaison. Il faut remarquer que celles qui
 » paroissent sans que le malade ait des cours
 » de ventre , ou bien peu considérables, font
 » bonnes ; au contraire celles qui s'annoncent
 » avec beaucoup de cours de ventre ou de
 » vomissement , font d'un mauvais augure ; &
 » si , lorsqu'elles se sont déclarées , le cours
 » de ventre qu'avoit le malade cesse , elles
 » font salutaires : ces taches font toujours ac-
 » compagnées d'un état de malignité dans les
 » fièvres , & le plus souvent d'un grand affoi-
 » blissement des forces.

Godofredus Flannius , Médecin Allemand , dans son Livre de l'ancienneté de la petite vérole , qu'il a mis au jour depuis fort peu de temps , a prétendu prouver que ce passage d'*Herodotus* doit être entendu de la petite vérole , & quoiqu'il ait étayé son opinion d'une très-grande érudition , il a été cependant réfuté par Werlof avec des preuves & des argumens très-puissans ; d'ailleurs , en jetant seulement un coup-d'œil sur la description qu'*Avicenne* nous a laissée de la petite vérole , & celle que de nos temps nous en ont donnée Sydenham & Morton , nous verrons que ces Médecins l'ont faite si exactement , qu'on ne

peut en voir de meilleure , & qu'il y a une très-grande différence entre la petite vérole & les pustules dont *Herodotus* a parlé. *Açuaris* , Médecin Grec , dans son deuxième Livre , chapitre 23 , parle des pustules ou taches de la manière suivante. » Il paroît sur la » peau plusieurs & différens genres de pustules , dont quelques-unes sont semblables » aux piqueures de moucheron , ou aux boutons excités par des orties ; les autres sont » des taches quelquefois rouges & d'autres » fois noires , ressemblant parfaitement à » celles qu'on voit succéder aux morsures des » puces & des punaises. Parmi ces dernières , celles qui sont colorées d'un rouge obscur , sont très-dangereuses , l'étant plus que toutes les autres si elles sont noires. » Tout cela est très-conforme , à ce que dit Celse , (a) en parlant des taches & des pustules qui sortent à la peau ; car rapportant leurs différentes espèces , il dit que les Grecs les indiquoient par le terme *Exanthemata* , qui comprenoit celles qui s'élevoient quelquefois sur la peau sous la forme des petits boutons , auxquels le même Celse a donné le nom d'*Aspredinés* , & celles qui d'autres fois paroissent

[a] *Cornel. Celsus de re medic. lib. 5 , cap. 28.*

comme des taches , fans qu'elles excèdent la surface de la peau.

Galien parle d'une constitution pestilentielle, dans laquelle il parut une éruption de taches noires à la peau, qui étoient des signes de guérison pour les malades, & il les indique par le même terme d'*Exanthemata*. (a) Ainsi il n'y a aucun doute que les Médecins Grecs n'ayent connu la fièvre maligne accompagnée des taches & pustules à la peau. Je crois que ce qui avoit donné occasion à cette dispute, c'est que quelques grands hommes ont regardé cette fièvre comme étant d'une nature différente, & qu'ils ont établi son essence par ce symptôme particulier. *Sennert* fut un des premiers qui lui donna le nom de fièvre *punctulaire*. *Fracastor* en parla sous le même nom ; & nous la trouvons encore décrite par *Heredia* & quelques autres Médecins célèbres ; parmi lesquels , en l'an 1574, le Docteur *Toreu*, Médecin de plaisir, qui, quoique d'ailleurs savant & très estimable, a avancé que les an-

(a) Cæterùm qui ex pestilentia hoc vitio laborarunt ,
 5, propterea mihi facile sanati videntur . . . Atque cum ita
 5, jam vacuati essent , iis qui evasuri erant , pustulæ quas
 5, exanthemata vocant , nigræ toto corpore confestim mul-
 5, tæ apparuerunt. *Galen. lib. 5 , methodus medendi , cap.*
 5, 12.

ciens ne l'avoient point connue. Au contraire ; *Vallesius* dans son Commentaire sur le septième Livre des Epidémies d'Hippocrate , à la page 1193 , dit que *Fullon* dont nous avons parlé ci-devant , fut attaqué de la fièvre qu'on appelle pourprée , qui est la même dont nous faisons mention ; mais comme nous avons déjà prouvé que cette éruption de taches pourprées est accidentelle dans les fièvres semblables , & que par conséquent elle ne doit point constituer leur essence , l'autorité de ces grands hommes ne peut point nous obliger à croire qu'elle fut inconnue aux Grecs.

Pour confirmer tout cela , il sera fort à propos de voir la description qu'a donnée des taches pourprées & des pétéchie *Donkers* , Auteur de nos temps , duquel *Vansiwieten* fait un très-grand éloge dans son Commentaire , sur les aphorismes de Boerhaave , paragraphe 723 ; car on y trouve une quantité de choses que nous avons rapportées être conformes à la doctrine d'*Herodotus* & d'*Actuarius* ; de manière que les fièvres , avec des taches de pourpre qu'il décrit , sont exactement les mêmes que celles que les Grecs ont décrites. Il prouve aussi que ces taches sont accidentelles à ces fièvres ; c'est ce que nous avons établi ci-devant , savoir que les pustules dépendent du vice de l'air ; & suivant cette même doctrine,

Baillou assure l'avoir confirmé par plusieurs observations très-exactes. Cela étant ainsi, on voit facilement que dans les fièvres malignes les taches paroîtront ou ne paroîtront pas, suivant la constitution de l'air; c'est pourquoi nous observons qu'elles sont quelquefois superficielles, & que dans d'autres occasions elles s'élevent au-dessus du niveau de la peau. Dans certaines constitutions elles sont assez bénignes, dans d'autres très-malignes. Dans la peste de la Grèce, que *Thucydide* décrit, il parut des taches pourprées noirâtres très-mauvaises. Sydenham, dans le second chapitre des Observations de Médecine, section II, dit que dans la peste de Londres les hommes qui alloient par les rues se trouvoient tout-à-coup couverts de taches pourprées que la mort suivoit de très-près. Dans d'autres temps les taches noires ne sont point aussi dangereuses, comme nous l'avons prouvé avec Galien, ayant vu quelquefois que les malades en guérissent. Nous concluons de tout cela que les taches & les pustules des fièvres malignes sont causées par l'air, & que par conséquent elles peuvent exister ou manquer indifféremment dans ces maladies, sans que pour cela leur nature cesse d'être parfaitement maligne.

Il nous reste à présent à examiner de quelle manière le poison de l'atmosphère, qui est la

cause des fièvres malignes , excite sur la peau des taches de pourpre ou pétéchies. Quelques Auteurs respectables disent qu'il y a des petits insectes imperceptibles dans l'air, qui s'introduisent dans les corps, infectent le sang, & étant poussés par la nature vers la peau, y produisent les taches par leurs morsures; du moins comme les insectes renferment des sels très-subtils & extrêmement acres, ainsi qu'il conste par l'analyse chymique, ils pensent que la nature cherche à se débarrasser de ces sels, en ce qu'ils sont nuisibles, & qu'en irritant la peau, la perçant, & en déchirant les vaisseaux qu'ils rencontrent, ils occasionent par-là les taches & les pustules. L'observation que fit Mr. de Reaumur (a) dans les chenilles pa-

(a) La première fois que je les observai, dit-il, en
 „ parlant des nids de chenille, il m'arriva d'en trouver une
 „ grande quantité, j'en détachai une grande partie des ar-
 „ bres; je les brisai, je les épluchai avec les mains, & ce
 „ ne fut qu'après les avoir bien observés, que je m'apper-
 „ çus que je les avois trop maniés; je sentis mes mains,
 „ mes poignets, &c. principalement entre mes doigts,
 „ des démangeaisons cuisantes, & qui le devinrent de
 „ plus en plus. Peu après j'en sentis de pareilles dans plu-
 „ sieurs endroits du visage, & sur-tout à un de mes yeux,
 „ qui, au bout de quelques heures, se trouva dans le mê-
 „ me état que s'il y avoit une fluxion. Les paupières, tant
 „ la supérieure que l'inférieure, étoient enflammées; je
 „ pouvois à peine les ouvrir à moitié. *Reaum. Mémoir. pour*

roît confirmer cette opinion, parce que ce grand Observateur de la nature dit que, maniant ces insectes, ses mains furent vivement attaquées de démangeaisons, & ses yeux s'enflerent. Cette opinion n'a pas été seulement adoptée par quelques Médecins modernes, mais même par le célèbre *Dom Calmet*, qui a cru & a tenté de prouver (a) que la lèpre, la vérole, & toute espèce de pustules ou pétéchies qui paroissent à la peau sont produites par des insectes, ce que je regarde toujours comme peu vraisemblable & dénué de fondement; parce que, supposé qu'il y ait des insectes dans l'atmosphère, qu'ils soient en très-grand nombre, & que les observations de *Leuvenoech Lancisi* & autres Auteurs soient véritables, cela même m'obligeroit à ne point embrasser ce sentiment, attendu que de cette manière nous serions toujours affectés de fièvres malignes; car il n'y a aucun instant où notre corps ne pompe l'air qui seroit ainsi chargé de ces insectes; & suivant ce que rapportent les Observateurs que nous venons de citer, les alimens communs en sont encore remplis; & par conséquent nous devrions

» *l'histoire des insectes*, Mém. 4, tom. 2, première partie,
» pag. 241.

(a) *Dom Calmet. dissert. in morb. Job.*

être toujours malades. Du reste il feroit inutile de dire que tous ne font pas également nuisibles, & que l'air n'apporte que ceux qui font en état de produire des fièvres malignes, car tout cela est purement imaginaire, & n'est point appuyé par l'observation. Les Astrologues auroient beaucoup plus de raisons pour prétendre que quelqu'astre particulier influe sur la production de certaines fièvres, & ainsi de quelques autres maladies. Cependant avec tout cela on ne se met pas à l'abri de l'inconvénient très-grave qui résulte du système que nous avons exposé ; car, supposé que les insectes ne soient pas toujours propres à produire les fièvres malignes, du moins il n'est aucune de leurs espèces qui n'abonde en sels acres & corrosifs, & ceux que nous avalons continuellement, étant en grand nombre, & différant suivant ces Auteurs, on feroit tous les jours dans le cas d'éprouver les mauvais effets de ces sels.

Vanswieten & tous les Sectateurs de *Boerhaave* supposent (a) que les taches de pourpre se font de la même manière que les autres inflammations, & que le sang devenant excessivement épais, & par conséquent peu propre à pénétrer dans les artères capillaires

[a] *Vanswieten comment. in aphor. Boerh. §. 723.*

qui se trouvent dans toute l'habitude du corps, s'introduit dans les vaisseaux latéraux, par lesquels dans l'état de santé, la partie rouge du sang ne peut point passer, mais seulement la sérosité; & cette partie rouge s'arrêtant dans les tuyaux latéraux, cause l'inflammation. Il est sûr que cette manière d'expliquer les inflammations est ingénieuse, & c'est la dextérité de *Ruisch*, célèbre Anatomiste d'Amsterdam, qui y donna lieu, parce qu'ayant injecté dans les artères capillaires, ainsi appelées, parce qu'elles sont aussi petites & aussi déliées qu'un cheveu, une liqueur qu'il avoit préparée, il observa que les artérioles, avant que de s'unir aux veines, donnent naissance à des petits rameaux qu'on appelle latéraux, à cause qu'ils sont par côté de ces artères, dans lesquelles la partie rouge du sang est trop épaisse & trop grossière pour pouvoir pénétrer, mais seulement la partie séreuse la plus liquide. Or, lorsque le sang se coagule dans les inflammations, il ne peut point se faire jour & s'introduire dans les artères dont nous venons de faire mention; cependant comme la force du cœur le pousse toujours des artères dans les veines, c'est la raison pour laquelle il arrive que, s'arrêtant dans les petites artères, il force & s'introduit dans les vaisseaux latéraux qui se gonflant, admettent la partie

rouge du sang , & forment l'inflammation.

Je n'ai jamais eu dans l'idée d'adopter ce sentiment là , malgré les raisonnemens dont on cherche à étayer ce systême par deux raisons ; la première , c'est parce que la densité du sang qui se trouve dans les inflammations , & la coëne blanche & dure que nous appercevons dans les saignées de ceux qui en sont affectés , sont des effets & non pas des causes de l'inflammation , comme l'a très-bien prouvé Thomson dans son Traité de la petite vérole , de manière que la cause des inflammations est une humeur quelquefois très-subtile & inflammable , laquelle rompant & déchirant les vaisseaux les plus petits , oblige le fluide de s'épancher ; & dès que le sang s'est extravasé , il se condense de la même manière qu'une épine qui s'introduit entre l'ongle & le bout du doigt , forme l'inflammation , en ce qu'elle rompt les petits vaisseaux , & fait extravaser le sang dans cette partie. L'autre raison , c'est parce que si la densité du sang étoit la cause des inflammations , elles ne pourroient point exister dans une partie du corps sans être aussi dans les autres ; car , suivant les mêmes Auteurs , comme le sang circule dans toutes les parties , étant assez dense pour s'arrêter dans une , il devoit aussi l'être assez pour s'arrêter dans plusieurs autres. Je pense donc qu'il n'est

pas nécessaire pour la production des taches pourprées & autres espèces d'éruptions, d'inventer des nouvelles raisons, parce qu'il suffit de considérer ce qui arrive dans les morsures des pucés & des moucheron, auxquelles elles ressemblent. Ainsi, de même que ces insectes par leurs morsures rompent les vaisseaux sanguins, & font extravaser le sang, pareillement le poison qui produit les fièvres malignes, étant naturellement acre, corrosif & porté par la nature vers l'organe de la peau, rompt les petites artères & les veines des parties où il s'arrête, donne lieu au sang de s'extravafer, & forme des taches rouges. Si cette impulsion du poison de la fièvre vers les parties extérieures du corps, arrive au commencement de la maladie, cette crise ne peut point être bonne, comme nous l'avons déjà prouvé : par conséquent le malade ne sera point foulagé par l'éruption de ces taches, au contraire pour l'ordinaire la maladie n'en fait que devenir plus grave :

§. X.

Du traitement des Fièvres malignes.

Les purgatifs & les émétiques ne sont point utiles dans ces fièvres, par les mêmes raisons que nous avons exposées en parlant des fiè-

vres ardentes & des fynoques , & nous pouvons ajouter à ce que nous avons déjà dit , que la cause des fièvres malignes qui décompose les humeurs , étant un poison très-subtil , ne cède point aux purgatifs & aux émétiques , ainsi que les observations le démontrent : il est donc évident que ces remèdes ne sont point indiqués. En outre , comme la fièvre maligne est disposée par elle-même à être accompagnée des convulsions , & que les purgatifs & les émétiques irritent les solides & augmentent le spasme , on ne doit point par conséquent les prescrire dans ces maladies. Des Auteurs très-respectables disent qu'il ne faut point saigner dans les fièvres malignes , se fondant sur la maxime générale , que les saignées abattent les forces. Mais ne pouvant point douter qu'il y ait à peine une maladie , où quoique fort souvent hasardées , elles soient d'une plus grande utilité , je vais exposer ce que les bonnes observations nous démontrent à cet égard.

Si la fièvre maligne , dès le commencement , affoiblit extrêmement le malade , de manière que , tant par les signes du visage , que par le pouls , on juge que ses causes ont détruit le mouvement & le cours de la substance spiritueuse des humeurs , pour lors la saignée ne convient point. C'est de cette espèce de fièvre dont parle Hippocrate dans ses pronostics ;

(a) mais si la fièvre maligne est du nombre de celles qui sont ordinairement accompagnées de taches pourprées, celle de toutes les espèces qu'on observe le plus souvent, pour lors la saignée est très-utile. *Valles*, parlant de ces fièvres, dit (b) que l'usage & l'expérience lui avoient démontré qu'elle étoit d'une très-grande utilité dans ce cas. *Sydenham* (c) rapporte que dans les fièvres malignes il y a une grande inflammation du sang, & que les saignées sont utiles, de manière qu'on doit les regarder comme le principal remède.

Si l'on considère avec attention ce qui arrive dans les fièvres malignes, l'on verra que les convulsions en sont un symptôme inséparable; alors il faut saigner dans la vue de les diminuer ou de les emporter, parce que dans cette maladie elles tirent le plus souvent leur origine de la réplétion, ou du moins elles en sont accompagnées. En outre, les saignées sont utiles pour prévenir le délire phrénétique; &

[a] Etenim placidissimæ febres, & signis securissimis
 » nitentes, quarto die desinunt, aut priùs; malignissimæ
 » verò, & signis horrendissimis oborientes, quarto die aut
 » priùs occidunt. *Hip. lib. prognost. num. 20.*

[b] Verùm usus jam indicavit missiones sanguinis fatis
 » magnas, in hujusmodi febrium principiis esse necessarias
 » *Valles. Lib. 7, epid. num. 77.*

[c] *Sydenh. observat. medic. sect. 2, cap. 2.*

les observations ont démontré que , s'il survient une hémorragie du nez ou de l'anus , elle soulage beaucoup le malade : j'en ai vu un grand nombre tous délivrés de leurs maladies , parce qu'il leur survint une dyssenterie , quoique d'ailleurs accablés de plusieurs symptômes graves , parce que de toutes les évacuations d'humeurs qui se font dans les fièvres aiguës , celle du sang est la meilleure ; car toutes les autres qui surviennent dans le commencement sont toujours symptômatiques , peu avantageuses & le plus souvent nuisibles. On voit au contraire que les évacuations de sang sont rarement dangereuses , mais pour l'ordinaire très-utiles ; ainsi les saignées que l'on fait au commencement de semblables maladies favorisent & secondent la nature. Sur quoi il sera bon de se rappeler de ce que nous avons dit dans l'explication des symptômes des fièvres ardentes touchant l'hémorragie du nez. Les Médecins de Breslaw , dans l'histoire des maladies épidémiques qu'ils ont donnée , disent , en parlant de la fièvre maligne qui eut lieu en l'année 1702 , (a) qu'ayant observé les malades avec toute l'attention & le soin possible , ils avoient connu que c'étoit vainement

(a) *Historia morb. Vraasilavientium* , ann. 1702 , pag. 301.

que la Médecine espéroit de chasser du corps la cause de la maladie par le moyen de ses remèdes , mais qu'après y avoir mûrement pensé, ils comprirent qu'il falloit secourir la nature par des saignées dans le commencement des fièvres malignes.

§. XI.

Des Alexipharmques.

Les Médecins Grecs appellent Alexipharmques les médicamens qui s'opposent à l'effet des poisons : ils sont tous spiritueux ou volatils , & ils les prescrivoient dans la vue d'animer & de vivifier la substance spiritueuse des humeurs , qui se trouve dans les fièvres malignes comme vénéneuse & très-affoiblie. Quelques Chymistes , dans ces derniers temps , ont fait un tel abus de ces remèdes , que dans plusieurs fièvres ils ne faisoient prendre que des élixirs, des eaux thériacales , des essences des plantes spiritueuses & aromatiques, par le moyen desquelles ils échauffoient extrêmement le malade , & leur occasionoient des maux très-graves. Cet abus a déterminé Sydenham à en parler & à s'élever contre ces excès. Il faut remarquer que ce célèbre Praticien , Hecquet & quelques autres Auteurs d'une grande réputation , condamnent seulement l'abus qu'on

fait des Alexipharmques sans les exclure de la Médecine , pourvu qu'on en fasse un bon usage. *Heredia* (a) traite ce point assez au long & d'une manière assez instructive, se déclarant en faveur de ces remèdes. Je les ai trouvés très-utiles dans les fièvres dont nous parlons ; en commençant de les employer tout de suite après les saignées, j'ordonne que les malades prennent du bouillon plus souvent dans cette fièvre que dans les autres , y faisant ajouter chaque fois douze ou quinze gouttes de l'eau thériacale tempérée , qui est celle de toutes ces eaux qui chauffe le moins & qui donne le plus de force au malade. Pour tisane ordinaire je fais cuire demi once de racine de galanga de la Chine , & deux dragmes de contrayerva dans six livres d'eau de fontaine ; on en donne plus ou moins abondamment au malade , suivant que la soif le demande & que les forces le permettent. Je ne la donne jamais en aussi grande abondance ni si froide que dans les fièvres ardentes & synoques. Au moment où l'augment particulier finit , je prescris une potion antimaligne & légèrement diaphorétique , telle qu'on la trouve dans mon Formulaire ; j'évite toujours les alexipharmques très-chauds , & je fais donner quelques

(a) *Heredia, de curat. febris malignæ, quæst. 6.*

clystères si le ventre est trop paresseux ; mais s'il est trop libre de manière que les selles soient copieuses , je fais usage d'un bol de *theriaca magna* ou de *diascordium* de Fracastor. La décoction sacrée de *Fuller* enflamme beaucoup , par conséquent dans notre pays , son bon effet ne répond point aux louanges exagérées que lui donne son Auteur ; je n'ai point vu produire de grands effets à la confection d'*Alkermes*. Quoique je n'aime point les remèdes composés de plusieurs ingrédients , par la raison que la nature aime la simplicité , je regarde pourtant comme utiles dans ces fièvres les confections d'hyacinthe & de gentil cordial , attendu qu'elles sont composées de médicamens spiritueux , & qui animent la nature sans l'irriter.

Tout le monde fait combien *Reyes* (a) a exagéré la vertu du *Bezoard* , mais je n'ai jamais pu en être convaincu dans ma pratique , quoique j'aye quelquefois employé sa poudre ; & je regarde comme fabuleuses les vertus merveilleuses qu'on attribue à la pierre du serpent , ainsi que je l'ai dit dans mon premier tome de Physique. *Mead*, (b) & d'autres Observateurs qui ont traité cette matière avec un

» [a] *Reyes camp. Elifius jucundarum qæstionum*, quæst.
» 67.

» [b] *Mead, de venenis*, pag. 21.

grand soin, font du même sentiment. (a) J'ai trouvé fort étrange qu'un Auteur aussi peu crédule & aussi railleur que *Feyjoo*, ait non-seulement cru aux vertus de cette pierre, mais même qu'il ait voulu les annoncer au public. (b) *Etmuller* (c) dit que toutes les parties du cerf sont alexipharmques. *Juncher*, Médecin Allemand, pense avec assez de raison (d) que cette expression d'*Etmuller* est très-hafardée. J'ai cependant observé que la poudre de corne de cerf est d'un grand secours dans quelques maladies. Je regarde le bezoard animal comme utile dans les fièvres malignes. Les parties volatiles de la vipère s'unissent facilement avec celles du corps humain, & chassent le poison qui produit la maladie. D'après mes propres observations, la vipère est non-seulement un remède approprié dans la fièvre maligne, mais encore dans les dartres, les feux-volages & les autres maladies de la peau, malgré qu'*Hoffman* l'ait regardée comme n'ayant absolument aucune efficacité ; (e) ce qui ne

» (a) *Redi experim. natur. pag. 4. Medici Vrastillav.*
 » *tract. de experientia, cap. 1, pag. 398.*

(b) *Feyjoo cart. cruditas, tom. 2, cart. 9.*

(c) *Etmuller Zoolog. claso. 1, verb. cervus.*

(d) *Juncherus conspectus medic. tabul. 71, num. 17.*

(e) *Hoffman de speciali morb. pathol. part. 5, cap. 5.*
 » §. 18.

m'empêche pas de la donner dans ces cas , parce que l'observation en Médecine doit être préférée à toute autorité. Plusieurs Médecins prescrivent dans ces fièvres aux malades des sudorifiques ; mais on commet en cela deux grandes erreurs : la première , c'est d'établir qu'il y ait des médicamens qui étant pris , provoquent la sueur , ce que je crois faux. Je ne nie point que le malade ne puisse suer après avoir pris quelques remèdes , mais seulement qu'il n'en est aucun d'eux qui ait déterminément la vertu particulière & propre de produire cette évacuation , & que si quelque fois les malades suent après les avoir pris , ce n'est point par une vertu propre au remède , mais par d'autres causes qui y concourent accidentellement. On est si assuré de l'effet des purgatifs pour lâcher le ventre , que de cent fois qu'on les donne à une dose convenable , on n'observe peut-être pas que dans une seule occasion ils aient manqué de produire leur effet. Il en est de même des émétiques ; c'est pourquoi tout le monde croit qu'il y a des remèdes propres à lâcher le ventre & à faire vomir. Il n'en est pas de même de ceux qu'on appelle sudorifiques , car ils réussissent à peine une seule fois de cent qu'on les employe. Ce fut sans doute d'après une pareille observation que les Médecins Grecs , Pères de la Mé-

decine , ne donnerent jamais des remèdes pour provoquer la sueur ; ce n'est point parce qu'ils ne connoissoient point ceux qu'on a introduit aujourd'hui dans la Médecine , puisqu'au lieu de ceux-ci , ils en avoient d'autres aussi spiritueux & aussi efficaces , comme on en est convaincu , pour peu que l'on soit exercé dans la lecture des anciens. Lorsqu'ils vouloient provoquer la sueur , ils mettoient les malades dans des bains , leur faisoient quelques frictions & quelques fomentations qui pussent l'exciter. On ne trouve point qu'Hippocrate se soit servi d'un moyen différent. Celse qui a traité ce sujet fort au long , n'avoit point d'autre méthode , & il ne donnoit pour cet effet aucun autre remède. (a)

L'autre erreur est que , supposé qu'il y eut des sudorifiques , il fallut les donner dans le commencement de la maladie ; car , comme le remarque Sydenham , (b) pour prescrire les

[a] *Celsus de re med. lib. 2 , cap. 17.*

[b] *Quamobrem in hoc affectu perindè ac in cæteris
 » omnibus , in quibus sudores artis ope sollicitantur ad eli-
 » minandam materiam morbificam , non verò naturæ ductu
 » profluunt , periculosissimum est eosdem nimis violenter ,
 » atque ultrà eum coctionis gradum , ad quem humores
 » evacuandi suâ sponte pervenerint elicere. Et celeberrimus iste Hippocratis aphorismus : *Cocta , non cruda , sunt
 » medicanda* , tàm in sudoribus provocandis quàm in sub-*

remèdes qui provoquent la fueur, il faut attendre la coction, tout de même que pour mettre en usage les purgatifs. Avant de finir de parler des alexipharmques, il faut remarquer que quelques Médecins prescrivent dans les fièvres malignes, avec trop de confiance, le bezoard de Curvo, qu'on trouve décrit dans la Pharmacopée de Madrid, & qui contient un nombre si considérable d'alexipharmques & d'absorbans, qu'ils rendent cette composition pesante, remplie de choses superflues, & parfaitement conforme à l'idée qu'on doit avoir de l'Auteur, qui fut plus empirique que Médecin. Si l'on choisit deux ou trois ingrédiens de cette composition, & qu'on les prescrive avec méthode & suivant les règles de l'art, ils feront plus utiles aux malades que cette grande multitude énoncée dans la Formule.

§. X I I.

De la Curation des Symptômes.

Un des symptômes des plus graves & des plus dangereux dans les fièvres malignes, c'est le hoquet qui consiste dans un mouvement convulsif, fort & alternatif de l'estomac & du

» ducendo alvo, locum habet. Sydenh, tract. de podagra,
» pag. 312.

diaphragme , parce que , lorsque ce dernier se porte violemment vers le haut , il chasse avec force l'air contenu dans la cavité de la poitrine , & cause le bruit qu'on entend dans le hoquet. Hippocrate regarde ce signe dans les fièvres comme un très (a) mauvais symptôme ; ce que nous observons tous les jours. Il naît ordinairement de trois causes dans les fièvres : quelquefois il provient de l'inflammation du foie , parce qu'il se trouve attaché au diaphragme par le moyen d'un ligament membraneux , arrivant assez souvent que par le moyen de ce ligament , la partie convexe du foie communique avec le diaphragme & l'estomac ; & leur occasionant une grande irritation , il produit les mouvemens qui constituent le hoquet.

Il arrive aussi que l'inflammation d'une partie est nuisible à une autre à cause de la communication qui se trouve entr'elles , comme font le foie avec l'estomac. Lorsque ce symptôme provient de l'inflammation du foie , il est très-dangereux , (b) s'il continue avec force ;

(a) Si quis in laboriosa febre singuliat , vel obstupescat , morbo laborat pessimo. *Hip. coac. prænot. lib. 1* , sent. 47.

(b) Ex hepatis inflammatione singultus , malum. *Hip. lib. 7* , aphorif. sentent. 17.

car il indique qu'il y a inflammation dans cette partie ; (a) & s'il dépend de cette cause, il faut donner les remèdes propres à combattre l'inflammation du foie.

Le hoquet est d'ordinaire causé par des humeurs épaisses & gluantes qui s'arrêtent à l'orifice supérieur de l'estomac, & qui sont en même-temps un peu acres & piquantes, parce que les nerfs qui s'y distribuent passent premièrement par le diaphragme ; & comme ces parties sont très-voisines, l'irritation se communique facilement de l'orifice supérieur de l'estomac au diaphragme ; & de cette manière arrive le hoquet, dans les fièvres malignes qui produisent une coagulation dans les humeurs. Si le hoquet provient de cette cause, le meilleur remède pour le guérir, suivant *Duret*, (b) c'est l'*hiera* simple de Galien, qu'il faut donner à très-forte dose, pour qu'il fasse l'effet qu'on en attend. Dans ce cas, j'en donne trois dragmes chaque fois, que je fais prendre avec l'eau de fenouil ou de menthe, & s'il est nécessaire, je donne ce remède plusieurs fois.

(a) *Frequens singultus & præter consuetudinem continuus, jecur inflammatum esse significat. Celsus de re med. lib. 2, cap. 7.*

(b) *Duret comment. in coac. Hip. lib. 1, sent. 47.*

L'autre cause du hoquet est une humeur tenue , ou bien une exhalaison très-subtile qui irrite l'orifice de l'estomac , d'où elle se communique au diaphragme , & cela arrive dans les fièvres malignes qui occasionent une dissolution dans les humeurs. Lorsqu'il provient de cette cause , je n'ai trouvé , pour le guérir , aucun remède plus propre que celui que *Fuller* propose sous le nom de *julapium moschatum* ; c'est pourquoi nous le mettons dans notre Formulaire. Hippocrate dit , (a) & Celse le répète , que l'éternuement emporte le hoquet , qui accompagne les fièvres malignes ; car je n'ai jamais vu que celui qui suit ces fortes de fièvres fut emporté par l'éternuement. *Gorter* , grand Praticien , (b) & très-fidelle Observateur , dit qu'il ne l'a point remarqué dans le cours de sa pratique.

L'affoupissement est un des symptômes des plus dangereux qui s'observent dans les fièvres malignes. Les Médecins appliquent ordinairement , pour le guérir , des ventouses , des cantharides , font des ligatures ; il n'y a aucune sorte de tourment qu'ils ne mettent en usage

(a) Singultu detento sternutationes accedentes, solvunt » singultum. *Hip. lib. 8 , aph. sent. 13 . . . Singultus sternu-*
» tamento finitur. *Celsus de re medic. lib. 2 , cap. 8.*

[b] *Gorter comment. in lib. 6 , aph. Hip. sent. 13.*

pour éveiller le malade. Celse parle d'un ancien Médecin appelé *Tharias* qui ne vouloit point qu'on tentât aucun moyen pour les éveiller, parce que, disoit-il, cela ne s'obtient que par violence, & qu'ils ne sont éveillés que durant le temps qu'on les tourmente. (a) Les observations bien faites démontrent que ces deux manières de procéder sont extrêmes, & qu'il ne faut pas employer tant de remèdes qu'on met communément en usage, mais d'une autre part, qu'on ne doit pas s'en abstenir entièrement. Il est vrai que, si l'on réveille les malades assoupis avec violence, ils sont inquiets, & dans un grand mal-aise. Nous lisons de *Pithion* qu'il étoit fort assoupi, & que, lorsqu'on l'éveilloit, il avoit des grandes anxiétés. (b) Lors donc que l'assoupissement est considérable dans les fièvres ardentes & malignes, il est utile d'appliquer les sangsues derrière les oreilles, parce que l'expérience démontre que ce remède est très-utile dans des cas semblables; ce que la raison prouve aussi: car, si dans le plus haut degré de l'assoupissement une parotide vient à sortir, elle l'emporte, parce que l'humeur viciée qui occasionoit ces effets dans le cerveau, est portée par la na-

(a) *Celsus de re med. lib. 3, cap. 20.*

(b) *Hip. lib. 3, epid. sect. 3, ægrot. 3.*

ture dans les glandes qui sont situées derrière les oreilles. Les sangsues éveillent de deux manières , en stimulant & en irritant les parties auxquelles on les applique , & en y déterminant les humeurs en plus grande quantité que dans l'état ordinaire. Les lavemens répétés sont aussi utiles pour emporter l'assoupissement. Sydenham, dans ses observations de Médecine, sect. 5, chap. 2, dit en avoir éprouvé des effets très-salutaires dans une constitution de fièvres où ce symptôme se présentait avec la plus grande force, & excitoit plus qu'aucun autre l'attention du Médecin.

Un vésicatoire appliqué à la nuque est aussi très-utile pour guérir l'assoupissement, attendu qu'il stimule & qu'il irrite la partie sur laquelle il est appliqué, en attirant en même-temps l'afflux des humeurs qui occasionent la plénitude. Quelques Médecins croient communément que les vésicatoires composés des cantharides font leur effet, parce que les particules les plus petites de ces insectes s'introduisent dans le corps par les pores de la peau dont elles dissolvent les humeurs coagulés, ainsi que celles qui sont trop épaisses. Je ne l'ai jamais cru : ceux qui raisonnent de la sorte déterminent la route des particules des cantharides vers l'endroit du corps qu'ils veulent. Si c'est dans une pleurésie, ils les font

aller à la plèvre pour diviser & atténuer les humeurs qui engorgent cet organe, & n'ayant sur tout cela d'autres observations ni d'autres preuves que celles que leur fournit leur imagination, il peut bien arriver qu'après avoir appliqué un vésicatoire sur la peau, on s'aperçoive que son action se porte sur les voies urinaires, comme il conste par de bonnes observations; mais cela prouve seulement qu'il s'introduit dans l'intérieur du corps des particules de certains médicamens qu'on applique extérieurement, ce que certainement je n'ai garde de nier. Je doute seulement, premièrement que les particules des cantharides qu'on applique à la surface de la peau, quoique quelques-unes s'introduisent & se mêlent avec le sang, puissent produire l'effet proposé; secondement, parce que le vésicatoire qui n'est point composé de cantharides fait le même effet que les autres. Ce qu'on ne peut point par conséquent attribuer l'introduction des molécules de ce médicament. Le premier des Médecins Grecs qui a fait usage des cantharides pour faire élever la peau, en excitant des vessies, fut *Actuarius*. Les plus anciens Médecins guérissent l'assoupissement par d'autres vésicatoires, sans qu'ils crussent pour cela qu'il fut nécessaire d'avoir recours à l'introduction des particules. Troisièmement, parce que, pour que les vésicatoires éveillent

les malades , il fuffit de l'irritation vive qu'ils occasionent dans les nerfs , dont ils augmentent l'action , & qu'ils attirent en outre dans le lieu où on les applique les humeurs des autres parties , foit que cette attraction fe faffe parce que la preffion de cette même partie diminue à caufe de la chaleur & de la raréfaction qu'ils y caufent , ou , comme quelques-uns le fuppoſent , parce que les parties acres des véſicatoires attirent à elles la portion la plus raréfiée des humeurs du corps ; mais de quelque manière que cela fe faffe , fi le véſicatoire s'applique à la nuque , il faut que les humeurs de la tête ſoient attirées vers la partie fur laquelle on a appliqué le médicament , à caufe du voifinage de ces parties : & par conféquent le cerveau doit être débarrassé d'une certaine portion des humeurs qui l'engorgeoient.

Les parotides demandent un traitement particulier , parce qu'elles expoſent le malade à une infinité d'événemens. *Riviere* dit que dans une conſtitution de fièvres malignes (a) qu'il y eut à Montpellier en l'année 1623 , il fortoit des parotides , & qu'il étoit néceſſaire de ſaigner tout de ſuite le malade , parce qu'il ne pouvoit point guérir autrement. Cet Auteur

[a] *River. prax. med. lib. 17 , ſect. 3 , cap. 4.*

embrassa ce sentiment, parce qu'il jugea que les glandes situées derrière les oreilles n'étoient point suffisantes pour recevoir toute l'humeur que la nature devoit y porter; ce à quoi il suppléoit par le moyen des saignées qui enlevoient avec elles une partie de l'humeur que la nature devoit chasser. Cette observation est estimable, & les Médecins pourront en profiter, suivant qu'ils verront que les malades se trouvent dans le cas d'en avoir besoin. Les cours de ventre sont très-utiles, & pour les exciter, il n'y a pas de remède plus propre que la simple mixture que nous décrivons dans notre Formulaire, parce qu'en la faisant prendre à plusieurs reprises, elle lâche le ventre doucement, & anime la substance spiritueuse du corps. Le traitement des parotides par la suppuration, suivant la méthode vulgaire, est très-long & dangereux, parce que pour l'ordinaire il arrive qu'elles rentrent, & qu'il se fait ce qu'on appelle *retrocessus*. La résolution est sujette aux mêmes inconvéniens qui sont plus grands encore, parce que dans toutes les tumeurs, (a) la suppuration est beaucoup plus sûre que la résolution. L'emplâtre magnétique de Sala est le meilleur remède qu'on puisse appliquer sur les parotides, parce qu'il aide

(a) *Hip. lib. 6, epidem. sect. 3, num. 9.*

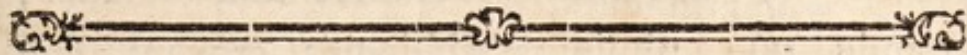
très-efficacement la nature, soit qu'elle penche du côté de la résolution, soit de celui de la suppuration ; outre cela, il attire & dérive les humeurs comme le meilleur vésicatoire. *Valles* (a) conseille de brûler les parotides avec un cautère actuel ; mais l'emplâtre magnétique est un cautère potentiel, & il agit avec plus de sûreté & avec moins de danger que le feu.

Enfin il faut répéter ici ce que nous avons déjà dit : savoir, que, lorsque les fièvres ardentes & malignes sont dans leur état, il ne faut pas donner beaucoup de rafraîchissans, parce qu'ils affoiblissent le malade & mettent obstacle à la crise, ou à l'expulsion des mauvaises humeurs qui ont donné naissance à la maladie. Je me souviens qu'il parut, il y a quelques années, une constitution de fièvres malignes dans le village d'*Almacera*, à demi lieue de distance de la ville de *Valence*, & qu'ayant été voir les malades par ordre de la même Ville, j'en trouvai quelques-uns dans l'état de la fièvre, si foibles & si abattus, qu'à peine y appercevoit-on du pouls, ayant le visage comme des agonisans. Or, me conformant à ce que Galien conseille dans ce cas : (b)

(a) *Valles comment. in lib. 5, epid. Hip. num. 16, & in lib. 7, num. 92.*

[b] *At si mediocris est febris, & vires non validæ, sed cum notis concoctionis, iis qui ita se habent, balneum*

savoir, qu'on donne du vin aux malades, j'ordonnois que, toutes les fois qu'on leur donnoit des bouillons, on y mêlât deux cuillerées du bon vin vieux ou de malvoisie : ce qui leur fut si utile & si avantageux, que la plupart guérissent.



CHAPITRE VII.

De la Fièvre semi-tierce ou hémitritée.

La fièvre semi-tierce que les Grecs appellent *hémitriteos*, est une des plus communes & des plus dangereuses qu'on observe dans la pratique. Hippocrate (a) en parle, & la fait connoître avec beaucoup de clarté ; Galien (b) & Celse (c) en ont fait aussi mention ; & après eux, Aetius, (d) & Ægineta (e) en ont traité. Adrien Spigellius, Professeur de l'Université de Padoue, donna au Public, en 1572, un Livre de *semitertiana* ; & les autres Médecins Grecs ayant aussi parlé de cette

» prodest, & vini potio. Gal. lib. 2, method. medend.
» cap. 9.

(a) Hipp. lib. 1, epidem. sect. 1, num. 3.

(b) Galen. de differentiis febrilib. lib. 2, cap. 8.

(c) Celsus de re medica, lib. 3, cap. 3.

(d) Aetius, tetrabil. 2, serm. 1, cap. 82.

(e) Paulus Æginet. lib. 2, cap. 34.

fièvre d'une manière très-claire , il est étonnant que Riviere (dont les Sectateurs tyrannisent la pratique de ce pays) n'en ait parlé que très-brièvement , & avec aussi peu d'exactitude, malgré que *Sennert* dont il a été le compilateur , l'ait traitée fort au long : ce qui a causé un très-grand préjudice aux malades, attendu que plusieurs Médecins croyant que l'homme n'est point sujet à d'autres maladies que celles que *Riviere* rapporte, & que, pourvu qu'ils lisent cet Auteur, ils ont toute la science nécessaire pour être consommés dans la pratique, lorsqu'il leur arrive dans la suite d'avoir à traiter quelque-une des maladies que *Riviere* a omis, il faut nécessairement qu'ils marchent en aveugles, prenant l'une pour l'autre, & qu'ils soient d'un bien foible secours au malade. Il est aussi étonnant qu'*Hoffman* nous en ait donné une description si confuse, qu'on a peine à la reconnoître; & quoique cet Auteur fut très-versé dans l'étude & la lecture des Médecins Grecs, il paroît très-aisément qu'il fondoit plus sa pratique sur des raisonnemens que sur des observations. Je suivrai, à mon ordinaire, les traces d'Hippocrate; & me guidant sur ce que démontre l'observation de la nature & de ses opérations, je vais donner l'histoire de la semi-tierce ou hémitriée.

§. I.

Histoire de la fièvre semi-tierce ou hémitritée,

Ceux qui ont l'estomac foible , & les hypocondres chauds , qui sont facilement affectés d'indigestions , les hypocondriaques & les scorbutiques , ceux qui sont d'un tempérament très-bilieux , & qui abondent aussi en pituite , sont sujets à cette maladie. Cette fièvre attaque par un tremblement de tout le corps , & par un froid aux pieds qui est suivi d'une chaleur , laquelle se fait sentir beaucoup plus vivement dans les premières vingt-quatre heures , au bout desquelles elle diminue , mais ne disparoît pas tout à fait. Peu de temps après elle recommence de nouveau ; dans cette seconde augmentation , quelquefois elle est annoncée par un tremblement de tout le corps , d'autres fois on n'observe seulement que la froideur aux extrémités , mais toujours elle est précédée de l'une de ces deux choses. Ce second redoublement n'est pas si fort que le premier , mais le troisième jour il se renouvelle ou par des tremblemens , ou des simples froids des extrémités ; la fièvre a autant d'activité , ou même plus que la première fois , & cette correspondance des redoublemens se conserve tout le reste de la maladie , de sorte que de trois en trois jours , ils

sont très-marqués, & ils commencent toujours ou par un tremblement, ou par un refroidissement des extrémités; il arrive quelquefois, que pendant tout le temps de l'accroissement, les malades sentent par intervalles une alternative de froid & de chaud, qui semblent être des nouveaux redoublemens. La fièvre, quoiqu'elle soit accompagnée des accroissemens que nous avons dit, est continue, & ses paroxismes ou redoublemens commencent toujours vers le midi. Dans le commencement de son augment, la chaleur est tempérée, mais après quelques heures, elle devient très-importune.

Les urines sont épaisses, & déposent un sédiment grossier, blanchâtre, le reste en est rougeâtre. La langue dans le commencement est blanche & humide, mais dans la suite, par la continuité de la fièvre, elle devient sèche vers le milieu, & si la maladie est longue, toute son étendue le devient de même, & d'une couleur de feuille morte. La soif n'est pas incommode, la pesanteur & l'abattement du corps sont très-considérables. Le délire est ordinairement léger & toujours accompagné d'un profond sommeil. Le pouls n'est pas fort fréquent, mais il est inégal. Cette maladie est très-dangereuse, & se termine souvent par la mort chez les vieillards,

& chez ceux qui se font fort excédés le corps par des exercices violens , & dont les viscères sont foibles ; elle arrive ordinairement , lorsque les signes se déclarent avant le quatorzième ou le vingtième jour ; parce que si le malade doit mourir , le visage s'enflamme , & se bouffit , le pouls à chaque redoublement diminue , les forces s'abattent , & la difficulté de respirer s'y joignant , ils meurent suffoqués. Mais si vers le quatorzième jour ou peu de temps après , les paroxismes ou redoublemens commencent à diminuer , de sorte qu'ils ne soient ni aussi longs ni aussi forts qu'ils étoient ; si le pouls est fort , que la langue s'humecte un peu , & que le malade repose , pour lors on peut avoir quelque espoir que la maladie se terminera tout-à-fait , ou par une grande quantité d'urine , ou par un cours de ventre , ou du moins qu'elle dégènera en tierce intermittente , comme elle fait ordinairement.

§. I I.

Des causes de l'Hémitritée.

Nous avons déjà dit , & il faut le répéter , que les fièvres ardentes , malignes & synoques accompagnent ordinairement les inflammations internes ; de manière que dans la pleurésie , la fièvre est toujours ardente , dans la phrénésie toujours maligne , & dans plusieurs au-

tres fynoques. Mais pour lors l'inflammation occupe toute l'attention du Médecin , parce qu'elle est la maladie principale , & que , dès qu'elle est guérie , la fièvre qui l'accompagne , l'est aussi. Mais nous ne parlons dans ce traité , que des fièvres qui constituent une maladie essentielle. On doit entendre la même chose de la semi-tierce , attendu qu'elle accompagne quelquefois les inflammations , & peut-être les maladies chroniques , qui proviennent de l'inflammation de quelques viscères. Ainsi nous voyons que chez les phtisiques , chez ceux qui ont quelque abcès interne , chez les mélancoliques , les maniaques & les phrénétiques habituels , il y a pour l'ordinaire cette espèce de fièvre , lorsque ces maladies sont fort enracinées , & que leur ferment est parvenu à altérer la partie où elle a son siège : mais ici nous n'en parlons seulement que comme fièvre essentielle , c'est-à-dire en ce qu'elle n'est point l'effet d'une autre maladie : cela supposé , il nous paroît que la cause de cette maladie est la bile , & la pituite , lorsqu'elles acquierent un certain état de corruption. Galien & les Grecs qui vinrent après lui , prirent ces deux humeurs pour cause de la fièvre , disant (a) que si la

(a) Gal. lib. 2 de different. febr. cap. 7 & 8.

bile domine , les symptômes de la fièvre tierce sont plus apparens ; & si c'est la pituite , on observe alors les signes propres à la fièvre quotidienne ; d'où il jugeoit que l'hémitritée étoit composée de deux fièvres différentes , savoir de la tierce & de la quotidienne ; c'est pourquoi il la regardoit comme une fièvre quotidienne continue , jointe à une tierce intermittente.

Mais il est vrai de dire qu'on n'a pas besoin de tout cela pour connoître cette fièvre , car comme nous l'avons vu dans sa description , c'est une maladie qui a pour caractère propre un accroissement ou redoublement qui se correspond de trois en trois jours , & il y a dans les commencemens des redoublemens , un refroidissement des extrémités ou un tremblement dans tout le corps , qu'on observe ordinairement dans les tierces. Ainsi je crois qu'il faut que la bile & la pituite , pour produire ces fièvres , ayent une certaine altération qu'on ne trouve point dans les autres ; & que , quoique dans les ardes fausses la pituite & la bile soient viciées , nonobstant cela , elles n'ont point les qualités requises pour produire le froid , ou le tremblement à l'entrée de ces paroxysmes. Mais quel est le vice déterminé de ces humeurs dans l'hémitritée , c'est

ce que nous allons expliquer en parlant des symptômes.

§. III.

Explication des Symptômes

Il y a deux symptômes qui accompagnent l'hémittité, par lesquels on la distingue de toutes les autres fièvres, de manière que personne ne peut les confondre, & se tromper dans leur connoissance; savoir, le froid des extrémités du corps, & le tremblement de tous ses membres dans le commencement des accès, quelquefois même pendant tout le redoublement, ce qui engagea Hippocrate à les appeler *horrifiques*, qui signifie fièvres accompagnées de froid & de chaud; lorsqu'il décrit la maladie de la femme qui vivoit *in mendaciorum foro*, (c) il est très-remarquable que le *rigor* parut de manière que dès les sept premiers jours il se manifesta dans le commencement des accès, se correspondant tous les trois jours; dans la suite ce *rigor* reparut plusieurs fois, mais d'une manière variable & erratique; c'est-à-dire sans garder d'ordre ni de correspondance déterminée, quoique néanmoins la fièvre dont cette femme

(a) Hipp. lib. 3, epid. sect. 2, agrot. 12.

étoit affectée , cessât d'être femi-tierce , parce que quelquefois ces fièvres sont erratiques , c'est-à-dire qu'elles n'ont point de marche déterminée dans leurs périodes & redoublemens. Mais on ne trouve dans aucun endroit la femi-tierce maligne expliquée si clairement , que dans l'histoire de la femme qui vivoit dans *Thase* , (a) dont presque toute la maladie fut marquée par des intervalles de froid & de chaud.

Cette circonstance avoit déjà été remarquée par le père de la Médecine ; car en décrivant dans le premier livre des épidémies , une constitution de fièvres , il dit (b) que plusieurs malades étoient attaqués de fièvres *horribles* , c'est-à-dire par des intervalles de froid & de chaud , & qu'elles étoient aiguës , continues & femi-tierces. Dans un autre endroit il dit (c) qu'il couroit une espèce de

(a) Hipp. lib. 3 , epidem. sect. 3 , ægrot. 2.

(b) Erant autem plurimis illorum pathemata hæc , horridæ. Febres continuæ , acutæ , omninò quidem non intermittentes , figura autem semitertiana , uno quidem leviores , altero autem exacerbescentes , & super acutiores fientes , sudores verò semper , non per totum. Hipp. lib. 1 , epid. n. 3.

(c) Continuæ autem omninò & nihil intermittentes , ingravescentes autem omnibus modo tertiano , uno die subsidentes , alio ingravescentes , vehementissimè om-

fièvres continues qui avoient leurs paroxismes comme les tierces , attendu que dans l'un des jours ils étoient légers , & que dans l'autre , la maladie augmentoit beaucoup ; qu'elles étoient accompagnées de symptômes très-graves , que les *rigores* étoient erratiques & sans aucun ordre ; (a) enfin que l'hémittérée est accompagnée d'accidens très-dangereux , & que pour l'ordinaire , c'est une maladie mortelle. *Valles* , en commentant ce passage d'Hippocrate , expose des choses très-belles & très-utiles sur la connoissance de cette maladie , & je voudrois que les Médecins fussent continuellement ses commentaires ; car comme dit *Prosper Martian* , (b) il ne paroît point que *Valles* les ait fait , mais Hippocrate lui-même

» nium quæ tunc fiebant , & longissimæ , & cum maximis
 » doloribus fientes , leniter incipientes , per totum corpus
 » crescentes , & ingravescentes diebus decretoriis & au-
 » gentes in malum. Parùm subsidentes , & citò rursùm ex
 » remissione violentiùs ingravescentes , in decretoriis ple-
 » rumque pejores facti , rigores autem omnibus , sine or-
 » dine , & erraticæ fiebant. Hip. lib. 1 , epid. sect. 2 , num.
 » 24.

(a) In semitertiana vocata , accidit acutos morbos fieri,
 » & est reliquarum hæc maxime lethalis. Hip. lib. 1 , ep.
 » sect. 3 , num. 42.

(b) *Martian comment. in lib. epid. Hip. in præfat. pag.*
 » 208.

me. Quelquefois il arrive que dans les fièvres semi-tierces, les redoublemens font si longs qu'ils se touchent presque les uns les autres, & par cette raison, quelques Médecins les appellent *sub-intrantes*; c'est ce qu'observe Celse, (a) quoiqu'il y ait ajouté que les Grecs l'appelloient *hemitritea*, faisant entendre par-là, que la semi-tierce des Grecs est cette fièvre, dont les redoublemens font si longs, qu'ils se touchent presque les uns les autres, en quoi il est certain qu'il se trompa; car tant, par ce que nous avons dit d'Hippocrate, que par tout ce qu'ont rapporté les autres Médecins grecs, touchant cette fièvre, on voit clairement que l'hémitritée ou la semi-tierce est la même que nous avons décrite, & il est très-rare d'y trouver des accès qui soient aussi longs que Celse l'a dit. D'autres l'appellent avec beaucoup plus de raison, double-tierce continue, parce que dans cette maladie, la fièvre ne quitte jamais, & de trois en trois jours, il arrive ordinairement une correspondance réciproque, comme dans les tierces. Il résulte de ce que nous venons de dire, que la semi-tierce est très-dangereuse, & qu'elle est pour l'ordinaire accompagnée de symptômes très-graves; & que quoiqu'elle

(a) *Celsus de re medica, lib. 3, cap. 3.*

ait beaucoup de ressemblance avec les arden-tes fausses , on l'en distingue cependant fort aisément par les intervalles de froid & de chaud , par le *rigor* , ou par le refroidissement des extrémités du corps , qu'il y a dans le commencement des redoublemens , & qui , quelquefois , durent pendant toute l'augmentation.

Je passe à expliquer actuellement comment est-ce que le *rigor* se fait. J'ai déjà dit , que dans le *rigor* il concouroit deux choses , savoir le tremblement de tous les membres du corps , & le refroidissement de ses parties. Mais à présent nous devons remarquer que le *rigor* commence toujours , ou presque toujours par l'épine du dos , & dans les femmes , par la region lombaire , ce que nous trouvons aussi dans le sixième livre des épidémies d'Hippocrate , *sect.* 3 , *num.* 18 , & dans le cinquième livre de ses aphorismes , *sentent.* 66 ; les curieux qui voudront savoir pourquoi le *rigor* commence aux femmes par les lombes , pourront lire les commentaires de *Martian* & de *Valles*. Il faut aussi observer que l'expérience prouve , que si l'on injecte quelque liqueur acre & irritante dans les animaux vivans , comme l'esprit de vitriol ; cette liqueur une fois introduite dans la moëlle de l'épine , il s'excite tout de suite des forts tremblemens dans tout

le corps , suivant que le rapporte Baglivi , dans son traité *de Fibrâ motrice*. On observe la même chose , lorsqu'on applique les mêmes liqueurs sur une playe , car dans le moment tout le corps tremble , & s'agite. Ces choses ainsi supposées , il est facile de comprendre que la cause de la fièvre , qui par elle-même est fort acre , irrite les nerfs de l'épine , ce qui les oblige à s'agiter extraordinairement , parce que l'auteur de la nature a construit le corps humain de manière , & avec un artifice si merveilleux , qu'il tend continuellement à sa conservation : d'où il résulte que dans quelque cas que ce soit , lorsque quelque chose nuisible au corps s'y applique , ou pénètre dans son intérieur , il fait tous ses efforts pour s'en débarrasser par le même mouvement qu'il employe à se conserver. Il consiste par les observations , que les parties du corps humain où réside la force qui sert à chasser les choses qui s'opposent à sa conservation , sont principalement ce que nous appellons les nerfs , parce que c'est dans eux que réside le sentiment & la force , avec la perception des choses , sans lesquelles il seroit impossible que le corps humain put les expulser , lorsqu'elles lui sont nuisibles , & qu'elles l'embarrassent.

Lorsqu'il arrive donc que la cause de la fièvre irrite les nerfs de l'épine , ils se meu-

vent avec tréfaillement , comme pour se tirer des mains de l'ennemi qui les attaque ; de la même manière que naturellement , & fans y faire attention , nous faisons des actions pour nous conserver , lorsque nous voyons que quelqu'un menace de nous blesser. De-là il suit pareillement que si nous recevons un coup à la tête , au même instant fans y penser , nous y portons la main , comme pour défendre cette partie. Nous observons également dans les insensés , que si un cheval ou quelque mulet peureux passe devant eux , non-seulement ils s'éloignent , mais même ils ramassent toutes leurs forces pour les fuir & s'en garantir , laquelle action vient de la nature qui tâche , par des mouvemens semblables , d'éloigner tous les objets qui peuvent lui nuire ; sur quoi on peut voir l'ouvrage du Pere Malebranche , intitulé , *recherches sur la vérité* , où il développe toutes ces choses parfaitement. Ayant donc supposé que l'irritation produite dans les nerfs , les oblige à s'agiter extraordinairement , la nature , en exécutant ses mouvemens réguliers , appaise le désordre excité dans les organes , de manière que la cause de la maladie & la nature agissant alternativement , produisent des mouvemens défordonnés , auxquels le calme succède l'instant d'après , & c'est dans cette alternative que consiste le tremblement ou le

tréfaillement qui accompagne le *rigor*. C'est pourquoi dans les maladies mortelles, il arrive que le plus souvent les malades périssent dans le commencement des redoublemens, parce que la cause de la maladie & la nature luttant ensemble, la première l'emporte. Par cette raison, si dans les fièvres continues, où les malades sont très-foibles, il survient le *rigor*, le malade meurt, (a) parce que le peu de forces du malade ne peuvent résister à la cause du mal.

Nous tirons aussi de-là des connoissances pour pronostiquer avec succès dans les *rigores* opiniâtres qui surviennent dans les maladies, parce que, lorsque ce symptôme paroît, il faut observer avec attention les forces du malade, car si elles sont bonnes, on ne doit point le craindre; mais si elles sont foibles, il est d'un très-mauvais augure, comme nous l'avons déjà dit. Le bon état des forces du malade ne doit point consister dans le pouls seulement, mais encore dans les autres signes qui accompagnent la maladie. Si dans le temps que le *rigor* saisit le malade, le refroidissement du corps est extrêmement long, s'il perd

[a] Si rigor incidat in febre non intermittente, ægro
 » jam debili, lethale est. Hip. lib. 4, aph. sent. 46.

la parole , qu'il tombe dans l'assoupissement , ou qu'il lui survienne d'autres choses semblables , il est clair que pour lors le *rigor* est un très-mauvais signe ; (a) mais si après le *rigor* il survient une sueur abondante qui ait tous les bons caractères que nous avons exposés précédemment , ou un vomissement copieux , ou toute autre évacuation qui corresponde à la maladie , pour lors c'est un signe favorable ; & c'est dans ce sens qu'il faut entendre cette sentence : (b) s'il survient à celui qui est attaqué d'une fièvre ardente le *rigor* , la maladie se termine.

Nous avons expliqué jusqu'ici une partie du *rigor* qui consiste dans le tremblement de tous les membres. Il nous reste actuellement à donner l'explication du froid que ressentent pour lors les malades. Galien dit très-bien (c) que le refroidissement qui accompagne le *rigor* , provient de la pituite , mais il ne développe pas clairement la manière dont elle

(a) Qui ex rigore perfrigent , & una dolore , tum capitis , tum cervicis impliciti , mox voce capti , parvo sudore madent , ut se collegerint , moriuntur. Hip. lib. 1 , coac. pren. sent. 1.

(b) A febre ardente occupato , rigore accedente , sopor luto fit. Hip. lib. 4 , aphorism. sent. 58.

(c) Gal. lib. 2 de different. febr. cap. 6.

le produit ; pour le comprendre , il faut se rappeler de ce que nous avons établi dans notre Physiologie moderne : favoir , que la sensation que nous appellons froid , s'excite lorsque l'activité du feu diminue beaucoup dans le corps. Cela posé , il faut observer que le feu du corps humain est plus ou moins agité , en raison du mouvement des parties solides & fluides qui le composent. Il arrive donc que dans le commencement des fièvres ou de leurs redoublemens , la pituite se répand tout le long de l'épine , à cause de la dissolution ou disgrégation que la maladie a produite. La pituite ainsi répandue , diminue le mouvement de la substance spiritueuse qu'il y a dans les nerfs ; cette diminution de mouvement est suivie du refroidissement , de l'assoupissement , de la couleur livide du visage & des ongles ; & ces symptômes indiquent une grande diminution du mouvement dans les solides & fluides du corps , ce que la froideur de tous ses membres doit nécessairement accompagner. Mais aussitôt que la substance spiritueuse a surmonté les obstacles que la pituite lui opposoit , dès-lors elle recouvre ses anciens mouvemens qui sont suivis de la chaleur , & ces mouvemens plus augmentés que nous appellons paroxismes ou redoublemens de la fièvre , durent jusqu'à ce que la nature ait vaincu la cause qui avoit

produit ce désordre particulier. C'est pourquoi on n'observe pas le *rigor* dans toutes les fièvres, mais seulement dans celles où une partie de la cause matérielle est la pituite, comme il arrive dans la femi-tierce. Je crois que, lorsque dans les fièvres ardentes le *rigor* termine la maladie, comme nous l'avons expliqué ci-devant, il arrive seulement sur la fin, parce que la force de la bile une fois surmontée, la pituite se mêle avec elle, & unies ensemble, elles produisent le *rigor* qui indique que ces humeurs conservent entr'elles l'égalité nécessaire pour la santé. Cette explication est confirmée par des expériences que dit avoir fait *Slare* de la Société Royale des Sciences de Londres; (a) car ayant mêlé le sel volatil du sang humain avec quelques acides, comme le jus de citron, le verjus, il s'excita tout de suite un grand bouillonnement ou fermentation: de manière que, mettant le thermomètre dans la liqueur bouillante, on le voyoit descendre de quelques degrés; & si on faisoit les expériences avec du vinaigre très-fort rectifié, comme le dit *Boyle*, non-seulement le froid étoit très-sensible au tact, mais encore la liqueur arrivoit presque au degré de la glace. Quoiqu'il soit vrai que dans le sang

(a) *Slare in act. Philos. Angl. ann. 1681.*

de l'homme vivant il n'existe point un sel volatil, cependant dans quelques fièvres les parties s'agitent si fortement, que se mêlant avec la pituite, elles peuvent occasioner l'extrême froideur du corps. Ce que nous avons dit jusqu'ici sur la manière dont le feu agit dans le corps humain, est très-vraisemblable, & paroît assez fondé, mais nous ne voulons point qu'on puisse le regarder comme évident. Dans les corrections dont je m'occupe pour la réimpression de ma Physique, je démontrerai quelles sont les limites dans lesquelles doivent être comprises les choses qui regardent la chaleur & le froid. Le *rigor* une fois expliqué, il n'est point nécessaire d'expliquer l'*horror*: les Médecins appellent ainsi le léger tremblement que les malades sentent dans leurs membres à l'entrée des paroxismes ou redoublemens des fièvres. Il est toujours accompagné de quelque peu de refroidissement, de manière qu'il est très-semblable à ce mouvement qu'éprouvent les hommes sains, lorsqu'ils sont saisis par le froid. Je dis qu'il n'est point nécessaire d'expliquer l'*horror*, parce qu'il se distingue seulement du *rigor* par la plus ou moins grande activité de la cause qui produit ces symptômes; en sorte que plusieurs Médecins appellent avec raison l'*horror petit rigor*, & ils donnent au *rigor* le nom de *grand horror*,

c'est pourquoi Celse , (a) lorsqu'il parle de ces choses , les comprend toutes les deux sous le terme général d'*horror*.

§. I V.

De la Curation de la Fièvre semi-tierce.

Il est utile , au commencement de ces fièvres , de saigner le malade , parce qu'autrement on risqueroit que , pendant le cours de la maladie , il ne se format quelque inflammation. Après qu'on aura fait le nombre des saignées que le Médecin trouvera convenables , l'émétique est utile , parce que les humeurs pituiteuses & bilieuses qui causent ou fomentent la fièvre , ont ordinairement leur siège près du foie & de l'estomac , & il est certain qu'il n'est point de moyen plus efficace de les évacuer que le vomissement ; c'est ce qu'on doit avoir l'attention de pratiquer avant le septième jour , parce que pendant ce temps les humeurs sont fluides & disposées à se porter vers les conduits par-où elles doivent être chassées du corps ; mais après le septième jour elles s'épaississent & s'enflamment de manière à ne pouvoir plus s'émouvoir & être évacuées. On connoît ordinairement cet

(a) *Celsus de re medic. lib. 3, cap. 3.*

état des humeurs par la langue qui , dans ces maladies après le septième jour , devient sèche ; ce qui nous indique qu'il arrive la même chose dans les humeurs du corps ; & si , lorsque la langue est sèche , les Médecins prescrivent l'émétique ou les purgatifs , ils nuisent certainement aux malades , non-seulement dans ces cas , mais encore dans quelque'autre maladie que cela arrive , parce que ces remèdes causent une grande irritation , & ne produisent point l'effet qu'on en attend , mais au contraire ils dessèchent davantage les humeurs , & les fibres se froncent , se racourcissent & disposent à l'inflammation ou aux convulsions. Je regarde ce précepte de pratique comme universel dans l'exercice de la Médecine , & je l'ai vu confirmé par mes propres observations ; tout comme aussi il ne faut point donner des purgatifs dans les douleurs atroces , quelle que soit la partie qui en est affectée , non plus qu'à ceux qui ont une grande soif. (a)

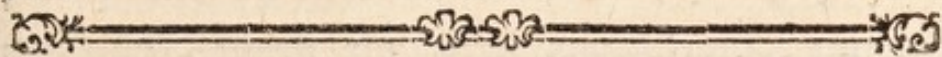
Depuis le septième jour jusqu'au quatorzième , il faut prescrire peu de remèdes ; il convient seulement de donner quelques lavemens dans la vue d'éviter par-là que la tête ne s'embarasse , & en sortant des paroxismes ,

(a) Hipp. lib. de victus ratione in acut, n. 64.

il peut être utile de faire prendre une potion composée de médicamens qui puissent donner de la force à la substance spiritueuse des humeurs , & en même-temps prévenir la putréfaction qui s'y fait ordinairement. L'esprit de sel dulcifié qu'Hoffman loue tant avec beaucoup de raison , (a) est un excellent remède dans ces fièvres , & il faut le mêler dans la potion à la dose marquée dans notre Formulaire. La maladie se portant au-delà du quatorzième jour , si la langue est fort sèche , la décoction des racines de guimauve & de consoude est très-utile , en ce que ses plantes ont la vertu de ramollir & d'humecter les humeurs épaissées & raréfiées ; il faut l'employer sous forme de tisane ordinaire , pour qu'elle produise ses effets. L'huile d'amandes douces , tirée sans feu ou par expression jointe au bouillon , est un remède excellent & très-efficace dans ces fièvres ; on peut en faire usage dès le commencement. Si après le vingtième jour la fièvre se change en intermittente , ou du moins que l'on voie qu'elle diminue hors le temps de ses paroxismes , de manière qu'on puisse douter si le malade l'a réellement , pour lors la décoction amère de la pharmacopée de *Bateus* acheve tout-à-fait la curation , en supprimant les purgatifs , & y substituant un

[a] *Hoffm. chym. lib. 2 , observat. 2.*

peu de quinquina. Et s'il paroïssoit nécessaire au Médecin , avant de donner cette décoction , de purger le malade , il ne fauroit mieux remplir son objet , qu'en se servant de la mixture simple qui , répétée plusieurs fois , lâche le ventre doucement , & corrige le vice des humeurs ; on en trouvera la description dans notre Formulaire.



CHAPITRE VIII.

Des Fièvres quotidiennes.

Les noms qu'on a donnés aux fièvres ont été pris presque toujours de quelque particularité qu'on y observe , & les anciens Médecins Grecs se servoient pour l'ordinaire des noms qui exprimoient quelqu'un des caractères principaux qui les accompagnoient. Ainsi on a donné le nom de fièvres tierces & quartes à celles dans lesquelles on remarque une certaine correspondance chaque troisième ou quatrième jour , qui , observée attentivement , sert beaucoup à les faire reconnoître. Si dans quelques fièvres il se déclaroit un symptôme qui par sa gravité mit le malade en danger , pour lors ils se servoient de son nom pour désigner la fièvre ; c'est pourquoi ils appelloient fièvre syncopale celle qui étoit accompagnée de syncopes ; singultueuse , celle qui accompagnoit

le hoquet ; vertigineuse , si elle étoit suivie de vertiges, & ainsi des autres. Cette même Nomenclature fut adoptée par les Arabes, comme on peut le voir dans *Avicenne* ; mais il faut remarquer qu'ils ne vouloient point cependant qu'on s'attachât à les connoître par ce seul symptôme, mais par l'ensemble & le concours des propriétés qui les accompagnent, & ils eurent soin de marquer, dans les descriptions qu'ils en firent, que les fièvres ardentes, malignes, hémitritées, quotidiennes, dont nous allons parler, peuvent devenir syncopales, vertigineuses, singultueuses, &c. suivant que ces symptômes se trouvent dans ces fièvres, & que par leur force & leur violence ils mettent le malade en danger.

D'autres fois ils donnerent des noms aux fièvres, principalement à celles qui dépendent d'une inflammation, qu'ils prirent de la partie où celle-ci réside. C'est pourquoi ils appellent pleurésie l'inflammation qui a son siège à la plèvre ; & phrénésie, celle qui occupe la partie où l'ame exerce les opérations rationnelles. Les Médecins Grecs, Pères de la vraie Médecine, observant donc qu'il y a une fièvre continue différente de celle dont nous avons parlé jusqu'ici, & qu'elle a des accroissemens tous les jours, l'appellerent, à cause de cette circonstance, quotidienne, & ils ne voulurent point qu'elle se distinguât des autres fièvres par le seul retour de ses périodes

qu'on y observe tous les jours ; mais par cette circonstance jointe à toutes les autres qui accompagnent cette maladie. Ainsi nous trouvons dans Galien une description fort exacte de la fièvre quotidienne ; les Médecins Grecs qui sont venus après lui ont suivi son exemple ; (a) & parmi les Arabes *Avicenne* l'a décrite, en donnant un abrégé de tout ce qu'en avoient dit les Grecs auparavant. Quelques Médecins de nos temps ont appelé la fièvre quotidienne *mésentérique*, lui appliquant le nom de cette partie du corps où ils croient que réside le foyer de cette maladie : savoir, du *mésentère*. Un des Auteurs qui a le plus contribué à donner ce nouveau nom de *mésentériques* aux fièvres quotidiennes, a été *Baglivi*, qu'ont suivi en cela plusieurs autres Médecins ; & quoique *Baglivi* ait été très laconique dans l'exposition qu'il a faite des caractères de cette fièvre, si nous comparons cependant ce qu'il dit des fièvres *mésentériques* avec ce que les Grecs ont dit de la quotidienne, nous verrons clairement que la fièvre qu'on appelle aujourd'hui *mésentérique*, est la même que celle que les anciens appellerent quotidienne ; & pour avoir la preuve de cela, il faut observer que quelques grands Médecins de ce dernier siècle ont conjecturé que le foyer des fièvres quotidiennes

(a) *Gal. de crisib. lib. 2, cap. 5.*

nes se trouve dans le *mésentère* & autres parties qu'ils appellent la première région, comme on peut le voir dans *Fernel* (a) qui, en parlant de la fièvre quotidienne, dit que cela arrive lorsqu'il y a beaucoup de pituite qui se corrompt dans les intestins, le mésentère, le ventricule & autres parties voisines.

La fièvre quotidienne qu'Avicenne appelle *latica*, qui veut dire occulte, a plusieurs fois son siège dans le mésentère & autres parties du bas ventre. Quelques-uns ont donné à cette espèce de fièvre le nom de lente, dont ils ont parlé, comme si elle étoit distincte de la quotidienne; c'est ainsi que l'a nommée *Mercatus*: (b) sentiment qu'*Heredia*, (c) & parmi les modernes *Hoffman*, (d) paroissent avoir adopté. Mais il n'est point nécessaire de multiplier les différences de ces fièvres, parce que si nous les observons attentivement dans la pratique, nous trouverons que les caractères de

(a) Quàm aut supervacua pituita (cujuscumque generis ea sit) vel in intestinis , vel in mesenterio , vel circum ventriculum , viscerumque cava coercita putrescit febrilemque qualitatem nanciscitur quotidie mota conditionis suæ vaporem effundit , continentem accessionis causam. *Fernel* , de febr. lib. 4 , cap. 12.

(b) *Mercat. lib. 6, de feb. quotid.*

(c) *Hered. sintagm. univers. de febr. flegmat. sect. 1, cap. 49.*

(d) *Hoffman, de febr. sect. 2, cap. 13.*

la fièvre lente font les mêmes que ceux de la quotidienne, lorsque cette dernière se prolonge beaucoup, & qu'elle affoiblit beaucoup le malade.

Fernel parle ainsi de la fièvre quotidienne lente ; » on la distingue des autres fièvres putrides, en ce qu'elle est la moins considérable de toutes, & le malade est si peu agité des symptômes graves, qu'il lui semble plusieurs fois qu'il n'a rien. Mais pour lors on remarque quelques signes de putréfaction dans les urines, le pouls est fréquent & inégal, quoique petit, les forces foibles, de manière que le malade ne peut marcher ni se tenir debout ; & quoiqu'il prenne une grande quantité d'alimens, le corps s'extenué. Cette fièvre est longue & se porte au-delà du terme des autres ; de sorte qu'elle ne se termine point au vingtième jour. Plusieurs fois son foyer est dans l'estomac ou dans le foie, peut-être dans la rate ou dans le mésentère, ou dans les poumons ; aussi faut-il observer avec soin les hypocondres & la partie inférieure du bas ventre. Parfois cette fièvre s'observe dans les pâles-couleurs des filles & dans la cachexie, à cause de la quantité de pituite qui se trouve répandue dans tout le corps. » (a) *Heredia* joint à

[a] *Fernel de febr. lib. 4, cap. 8.*

tout cela (a) que dans ces fièvres on ne remarque point des accroissemens particuliers, & que la chaleur augmente après avoir mangé.

Galien, en parlant de la quotidienne, dit :
 » (b) cette fièvre n'attaque point par le *rigor*,
 » quoi qu'avec le temps il survienne, & qu'on
 » y apperçoive quelque refroidissement du corps.
 » Le pouls est dérangé & inégal ; il n'est point
 » grand ni fort, & les malades ont peu de
 » chaleur, de sorte qu'ils ne sont point obligés
 » de diminuer de leurs vêtemens ou couvertures,
 » ni de respirer promptement comme d'autres
 » malades ; ils n'ont point de soif, & ne dési-
 » rent pas beaucoup de boissons froides. Les uri-
 » nes, dans les premiers jours, sont semblables
 » à celles que les malades rendent dans les com-
 » mencemens des fièvres quartes. Dans les pre-
 » miers temps de la maladie ils ne suent point,
 » mais lorsqu'elle est plus avancée, ils suent or-
 » dinairement un peu. Ceux qui abondent en
 » humeurs, qui menent une vie sédentaire &
 » oisive, & se gorgent d'une grande quantité
 » d'alimens, sont attaqués de cette fièvre ; c'est
 » pourquoi elle est très-fréquente chez les enfans,
 » non pas que chez eux l'orifice de l'estomac,
 » ou le foie souffre, mais parce qu'ils ont eu

[a] *Hered. loco citato.*

[b] *Galen. de crisib. lib. 2, cap. 5.*

» auparavant beaucoup de crudités ; n'ayant pu
 » digérer les alimens , quoiqu'ils se soient arrê-
 » tés peu de temps dans l'estomac ; & ayant été
 » affectés de rapports acides : aussitôt que la
 » fièvre attaque , l'estomac se tuméfie & se
 » gonfle ; les malades ont la couleur d'un blanc
 » pâle. Cette maladie arrive ordinairement dans
 » l'hiver , dans des temps & des lieux humides.
 » Les paroxismes reviennent le soir » ... &c.
 Hippocrate dit , en parlant des quotidiennes , (a)
 que celles qui augmentent la nuit ne sont point
 mortelles , malgré qu'elles soient longues , &
 celles dont les paroxismes reviennent le jour , le
 sont encore plus , dégénérant quelquefois en
 consommation , marasme ou *Tabes* ; par-où il ne
 faut point entendre la phthisie , mais seulement
 l'exténuation & l'affoiblissement de tout le corps.

La Maladie de *Cleanæ* qu'Hippocrate dé-
 crit dans son premier livre des épidémies ,
sect. 3 , *ægrot. 6* , fut une fièvre erratique ,
 qui donne une idée de la fièvre quotidienne
mésentérique , parce que le vomissement qui
 lui fut si utile , étoit d'une humeur bilieuse
 mêlée avec des crudités ; la douleur du côté
 gauche & les urines rouges , démontrent suf-
 fisamment que son foyer étoit dans le ventri-
 cule , & dans les parties voisines , & notre

[a] Hipp. lib. 1 , epidem. sect. 3 , n. 43.

Valles le prouve dans le commentaire de cette histoire. Par les passages que nous venons de rapporter , tirés de différens auteurs , on voit suffisamment que la fièvre quotidienne des anciens , & la *mésentérique* des modernes , ainsi que celle qu'on appelle *lente* , appartiennent à une même classe , & se distinguent seulement , quoique toutes soient quotidiennes. On appelle *mésentérique* , celle qui a son siège dans le bas ventre , & *lente* , celle qui se prolonge beaucoup , & commence à affoiblir le malade , dans quelqu'endroit qu'elle ait son foyer. Ainsi les fièvres *mésentériques* & *lentes* sont quotidiennes , quoique la quotidienne ne soit pas toujours *mésentérique* , & qu'elle ne devienne pas toujours lente. Il résulte de ce que nous venons de dire que les fièvres que les modernes appellent *mésentériques* , furent connues des anciens , comme on le voit dans les endroits que nous avons cités , parce qu'ils connoissoient déjà que les fièvres *quotidiennes* avoient leur siège dans le mésentère & autres parties du bas ventre , & qu'elles naissent des humeurs crues & indigestes , qui se corrompant , produisent la fièvre.

Je ne puis m'empêcher de faire rappeler ici d'un abus que nous trouvons aujourd'hui introduit dans la pratique , savoir qu'à peine y a-t-il une fièvre , que les Médecins ne regar-

dent comme *mésentérique*, & très-rarement manquent-ils de la trouver jointe avec les maladies les plus dangereuses. Le pire est qu'ils regardent les fièvres ardentes & synoques, comme des fièvres *mésentériques*; & même la douleur de côté provenant d'une vraie inflammation, j'ai vu qu'on l'envifageoit comme une fièvre *mésentérique*. Il peut se faire que cela dépende qu'on s'attache trop à ce qu'on trouve dans quelques livres, sur l'étude desquels on fonde sa pratique. *Baglivi*, dans sa seconde Dissertation *de experimentis circa salivam*, recommande aux Médecins, de considérer souvent la langue des malades. Cette maxime est très-bonne, mais on l'a faisie avec tant d'étendue, qu'il paroît à plusieurs Praticiens, que pourvu qu'ils ayent vu la langue, ils n'ont plus rien à faire, pour connoître une fièvre. Le même auteur dit aussi que dans les fièvres *mésentériques*, la langue est ordinairement blanche, & les Médecins, en voyant un malade avec la fièvre & la langue blanche, prononcent sans autre examen, que la fièvre est *mésentérique*. Les Grecs à la vérité ne dédaignèrent point les observations & les avantages qu'ils pouvoient tirer de l'inspection de la langue, & ils s'en servoient pour la connoissance des maladies; car dans les seuls ouvrages d'Hippocrate, & surtout dans les sentences coaques, il y a des

choses admirables sur la langue ; cependant ils n'ont jamais prétendu connoître par-là les fièvres , ni pronostiquer avec succès par ce seul examen , mais par l'ensemble des symptômes qui accompagne les maladies qu'ils détaillèrent dans les histoires qu'ils en firent. Or , pour qu'on sache comment est-ce qu'on doit connoître la fièvre quotidienne *mésentérique* , & que l'on puisse la distinguer de toutes les autres fièvres , je vais en indiquer les caractères essentiels & particuliers.

§. I.

Histoire de la Fièvre quotidienne.

Les enfans , les vieillards , ceux qui se livrent avec excès à l'étude & à des occupations sérieuses , principalement s'il menent une vie sédentaire ; ou bien même ceux qui sont oisifs , ne faisant usage que de mauvais alimens , sont disposés à cette maladie. Ceux qui ont l'estomac foible , dont les digestions sont très-lentes & tardives , qui ont des rapports acides , qui crachent beaucoup , & sont sujets à des vomissemens pituiteux , ou qui , du moins le matin , éprouvent des nausées , en sont pareillement susceptibles. Pour l'ordinaire la constitution du temps humide , la lassitude , la pesanteur de tout le corps , une douleur de tête qui augmente le soir , & l'inappétence précè-

dent cette maladie. La fièvre attaque sans tremblement. Le malade se voit obligé de se mettre au lit, quoique la chaleur qu'il ressent, ne soit pas fort grande; parce que s'il marche, la tête lui tourne aisément; le pouls est petit, fréquent & inégal; la langue est blanche & humide, la couleur de la face est cendrée, l'urine est comme dans l'état naturel, la saveur de la bouche quelquefois est amère, d'autres fois fade, & la soif modérée. Tous les jours la fièvre augmente vers le midi, & dans le temps qu'elle va redoubler, on n'apperçoit point de *rigor*, ni des intervalles de froid & de chaud, mais seulement on le connoît, parce que le malade n'est pas dans son état naturel; le visage s'enflamme un peu, le pouls devient fréquent. La chaleur croît si lentement, qu'à peine se fait-elle sentir dans l'accroissement, excepté vers le soir; mais elle se fait très bien sentir dans la nuit; elle dure quelquefois dix-huit heures, d'autres fois un peu moins. Quoique les paroxismes reviennent tous les jours, cependant il arrive quelquefois qu'ils sont plus forts tous les trois jours, d'autres fois tous les quatre jours, enfin chez quelques autres malades, ils ne conservent aucun ordre ni correspondance. C'est pourquoi quelques Médecins les ont nommées fièvres *erratiques*; quoique néanmoins la circonstance d'être *erratiques* ou vagues, puisse

être appliquée non-seulement aux fièvres quotidiennes, mais aussi aux semi-tierces, lorsqu'elles sont chroniques; ainsi qu'à celles qui dépendent du vice ou corruption de quelque une des parties principales du corps, tout comme aussi aux intermittentes, de manière que la fièvre *quinta*, *septimana* & *nona*, se rangent dans la classe des erratiques, & supposent ordinairement dans le corps, un vice très-enraciné, & sont toujours par conséquent très-difficiles à guérir.

Le malade demeure plusieurs jours, allant dans cet état jusqu'au vingtième, & d'autres fois jusqu'au trentième jour, sans qu'on observe rien de particulier, si ce n'est que les urines deviennent un peu rouges & épaisses, & que le bas ventre s'affoiblit, & se gonfle un peu; si cette maladie doit se terminer avant le quatorzième ou bien même tout au plus le vingtième jour, le malade rend une grande quantité d'urines, l'intumescence du bas ventre diminue, les paroxysmes ne sont pas si longs, se font aussi plus agiles; quoique pourtant cela n'arrive pas, elle peut se terminer favorablement, pourvu qu'il se forme un abcès, comme nous l'avons expliqué ci-devant, ou bien qu'elle dégénère en tierce.

Heredia dit, (a) qu'ayant été attaqué d'une fié-

[a] *Hered. comment. in histor. Cleanact. pag. 48.*

vre erratique , il en fut parfaitement guéri par le moyen d'un œdème érysipélateux qui se déclara chez lui à la jambe. Si la terminaison de cette fièvre doit être mortelle , pour lors elle se prolonge beaucoup , & quelques appropriés que soient les remèdes qu'on employe , elle persiste jusqu'à ce que , jetant le malade dans un affoiblissement extrême , & une grande exténuation de tout le corps , après lui avoir consumé son humidité naturelle , elle lui ôte la vie. Lorsque la mort s'approche , le sang devient sec , la soif importune , l'inappétence très-grande ; dans cet état la surface du corps commence à se refroidir , & ce refroidissement est suivi de la mort.

§. I I.

Des Causes des Fièvres quotidiennes.

La pituite , & autres humeurs crues , ramassées en grande quantité dans quelque partie du corps , principalement dans le bas ventre , sont la cause ordinaire des fièvres quotidiennes : cependant lorsqu'il y a une grande abondance d'humeurs pituiteuses & crues , la fièvre quotidienne ne survient pas toujours , parce que plusieurs fois , il y a *cachexie* , sans qu'il y ait fièvre ; & dans les hydropiques où les humeurs crues abondent considérablement ,

elle s'y trouve rarement , quoique cela doit s'entendre de la fièvre évidente , parce que l'hydropisie est toujours accompagnée d'un peu de mouvement fébrile. Il faut donc que les humeurs acquièrent une acrimonie , & qu'elles tendent à un état de putréfaction , pour qu'elles produisent la fièvre quotidienne ; & pour lors étant agitées par quelque'exercice violent , ou par quelque grande passion de l'ame , ou ce qui arrive le plus souvent par la constitution de l'atmosphère ; elles s'enflamment , & produisent la fièvre de la manière que nous l'avons exposé au commencement de ce Traité. Il arrive d'ordinaire que dans les intestins , le mésentère , & autres parties du bas ventre il se ramasse beaucoup de pituite & quantité d'humeurs crues , qui par leur exaltation , donnent naissance à la fièvre quotidienne *mésentérique*. Il est sûr que cela doit être ainsi , attendu que les observations anatomiques démontrent , que tant le ventricule que les intestins ont la surface interne , remplie de cette humeur pituiteuse , dont la qualité dégénérant par l'usage des mauvais alimens & des indigestions répétées , doit produire cette fièvre.

Mais il faut avoir l'attention de ne pas confondre la fièvre qui provient d'un embarras produit par des humeurs crues & pituiteuses , dans les différens viscères du bas ventre , avec

celles qui dépendent & naissent d'une indigestion, parce que celle-là est quotidienne, & cette dernière n'est qu'Ephémère, quoiqu'elle se prolonge jusq'au troisième & quatrième jour; & comme je vois la facilité avec laquelle on confond ces deux maladies; je me propose en conséquence de faire mention de la fièvre qui naît de l'indigestion, lorsque nous parlerons des Ephémères. Revenant donc aux *Mésentériques*, il est bon de faire remarquer une erreur qu'on trouve introduite dans la pratique, & qui est fort dangereuse pour les malades; plusieurs Médecins croient que la fièvre *mésentérique* se change en aigue & en inflammatoire; cette erreur provient d'une autre, car ils jugent que ce changement arrive, à cause que le vice a passé du mésentère dans le sang. L'une & l'autre de ces choses sont opposées à la vraie observation, parce qu'en suivant attentivement les mouvemens de la nature dans les fièvres *mésentériques*, on voit que celles-ci dégénèrent quelquefois en intermittentes ou en lentes; de manière qu'elles deviennent à la fin étiques: mais on n'a jamais vu le changement des fièvres quotidiennes *mésentériques* en aigues; ce qui donne occasion aux Médecins de se tromper & de les confondre, c'est que les fièvres aigues présentent dans leurs commencemens beaucoup de bé-

nignité, & les malades ont pour l'ordinaire la langue blanche. Si avant l'invasion, ils ont mangé des cérifes ou des raisins, qu'ils ressentent des anxiétés à l'orifice de l'estomac, comme il arrive le plus souvent dans les maladies aiguës, le Médecin croit être fondé à regarder la fièvre comme *mésentérique*; mais il arrive qu'avec le temps, les symptômes annoncent la maladie aiguë, en se déclarant d'un moment à l'autre, pour lors le Médecin attribue son erreur à la nature, croyant que la fièvre *mésentérique* s'est changée en aiguë. Ceux qui observent attentivement les malades ne confondent point facilement la fièvre *mésentérique* avec l'aiguë, parce qu'ils savent que celle-ci se déclare quelquefois avec des symptômes légers, comme le remarque Hippocrate. (a) *Baglivi*, dans une lettre qu'il écrit à *Nicolas Andrei*, de *purgatione in principio febrium*, bien loin de dire que les fièvres *mésentériques* subissent ce changement, expose au contraire les signes, par le moyen desquels on doit connoître si cette fièvre provient des crudités du mésentère ou de l'inflammation du sang; il s'explique en ces termes : *inter signa quæ apparatus humorum in primis viis denotant, se-*

[a] *Circà principia & fines omnia debiliora sunt; circà vigores verò fortiora. Hip. lib. 2, aphor. sent. 30.*

quentiæ sunt prudenti observatione nostrâ & maturâ meditatione acquisita. Os valdè amarum est cum quadam nausèâ horis matutinis, lingua viscida, glutinosa, ingrati saporis, cum oris fætore, dentes quoque luridi sunt & conspurcati. Stercora multùm fætida & flatus pedendo emissi ingenter fætent. Caput aliquando nutat, & gravitat; & si patiens perpendiculariter suprâ lectum erigitur; caput hinc & indè nutando gravitat: aliquandò caput ferè continuò dolet cum gravitate & pulsatione circa tempora, & dolor exacerbatur post prandium, & aliquandò post cænam aures murmurant cum sibilo. Urinæ naturales, vel à statu naturali non multùm recedentes; febres post prandium & post cænam augeſcunt, & typum duplicis tertianæ continuæ servant. Calorem in volis manuum aut pedum, & in hypochondriis patiuntur; vultus pallet, alvus sicca est, inappetentia moderata; sed quod magis observatione dignum est, qui febricitant ex infarctu mesenterii, majora mala in capite experiuntur, quàm in mesenterio, in quo morbi sedes est, Medicique decipiuntur. . . . At contrà, si vel minima suspicio appareat acuti & inflammatorii morbi, lingua fit arida, urina crocea, salibusque saturata, calor ingens per totum, anxietas, magna sitis, & omnium siccitas cum metu latentis viscerum in-

flammationis , à purgatione in principio omnimodò me abstineo , ut in meâ praxi animadverti , nec indiscriminatim morborum omnium curatio à purgatione inchoanda , sicuti plures apud nos faciunt , nec tales etiam apud nos deficiunt. P. 348.

Il est certain que si les Médecins portoient tout leur soin à observer attentivement ce que cet Auteur dit sur ce sujet , & qu'ils combinassent entr'eux tous les signes qu'il propose , ils seroient plus heureux dans la pratique ; il sera bon encore d'ajouter aux paroles de *Baglivi* les observations de *Galien* sur les crudités de l'estomac , (a) avec ce qu'écrivit *Jacotius* , l'un des meilleurs Commentateurs des ouvrages d'Hippocrate. (b)

Pour mieux comprendre cela , il faut supposer que chaque maladie est un être naturel qui a une existence propre , & des caractères particuliers ; cela posé , si l'on s'applique à les connoître par l'observation , il ne sera pas facile de les confondre. Voilà comment ont fait les plus anciens Médecins Grecs , lorsqu'ils ont rangé les maladies sous différentes classes , & qu'ils les ont séparées les unes des autres ; parce qu'en observant attentivement les propriétés de chacune

[a] *Galen. lib. 1 , de locis affect.*

[b] *Jacotius comment. in coac. Hip. lib. 3 , sent. 32 , p.*

d'elles , ils n'attribuerent point à l'une celles qui appartiennent à l'autre. Appliquant cela à notre sujet , on voit facilement que la fièvre *mésentérique* quotidienne & l'aigue sont deux êtres très-distincts , & les propriétés de l'une ne se font voir aucunement dans l'autre. C'est pourquoi le changement de la fièvre *mésentérique* en aigue , non-seulement n'est pas facile , mais il est même impossible. On m'objectera peut-être sur cela que , si la fièvre *mésentérique* peut dégénérer en intermittente , pourquoi ne le fera-t-elle pas en aigue ? La raison en est , parce que , lorsque la fièvre *mésentérique* (ce qu'on doit aussi entendre des ardentes & des synoques) se change en tierce , le changement lui est propre & naturel ; de manière qu'une propriété de ces fièvres dans certaines circonstances, est de l'opérer ainsi ; mais le contraire arrive à l'égard des fièvres aiguës , de sorte que , lorsque la fièvre *mésentérique* se change en tierce , il n'y a point production d'une nouvelle maladie , mais une continuation de celle qui existoit auparavant , avec la seule différence , qu'il se déclare par ce changement une de ses propriétés qui ne s'étoit point faite appercevoir jusqu'alors , parce que l'être d'une maladie n'est point instantané , mais successif , c'est-à-dire , que l'existence d'une maladie n'est point remplie ou parfaite dans un seul instant , mais dans plusieurs successivement. La na-

ture nous présente chaque jour ces changemens dans le genre des insectes qu'on appelle chenilles , principalement dans les vers à soie qui n'en font qu'une espèce , où nous voyons qu'ils commencent par exister sous la forme d'une semence très-petite & ronde , qui se change après cela en un ver comme font les chenilles , & s'enfermant dans le cocon ou coque , il en sort ensuite pour former ce que les Grecs appellent *chrysalida*; ce qui est bien digne d'être lu dans l'excellent Traité des insectes de Mr. de *Reaumur*. On observe la même chose dans les maladies , & elles offrent divers changemens dans différens temps , qu'on ne peut parvenir à connoître qu'en suivant attentivement la nature. Je dis aussi que c'est une erreur de croire que par la communication qui se fait des obstructions du mésentère au sang , la fièvre *mésentérique* dut se changer en aigue, parce que si l'on y réfléchit attentivement , il sera facile de se persuader que les humeurs crues du mésentère communiquées au sang , ne produiront point une fièvre aigue, mais quotidienne , qui sera l'effet correspondant à une pareille cause. En outre , la cause des fièvres aiguës est toujours acre , très-mobile & spiritueuse , & les crudités du mésentère communiquées au sang , doivent nécessairement produire des effets opposés à ceux que produit la cause des fièvres aiguës ; d'ailleurs la nature tend toujours avec un merveilleux artifice

fice à expulser tout ce qui lui est nuisible ; par conséquent , s'il arrive que les crudités du mésentère soient mises en mouvement, la nature les poussera plus facilement du côté des intestins , que dans la masse du sang. On objectera peut-être à cela que les valvules supposées par les Anatomistes à l'orifice des veines lactées , doivent empêcher le reflux de ce qui a déjà pénétré dans le mésentère ; mais ces valvules , supposé toutefois qu'elles existent, car elles ont été vues jusqu'à présent par bien peu d'Observateurs , ne sont point capables de résister aux efforts que fera la nature pour surmonter l'obstacle qu'elles pourroient opposer , & se débarrasser des humeurs morbifiques du mésentère , comme on l'a vu arriver plusieurs fois lorsqu'un abcès venant à s'ouvrir du côté du mésentère , le pus est sorti par les intestins ; ce qui est constaté par une infinité d'observations ; mais quels que soient les conduits par où se fait l'expulsion du pus, ils peuvent eux-mêmes servir de voie par laquelle les mauvaises humeurs qui produisent la fièvre *mésentérique* , pourront être chassées du corps. C'est aussi ce que les Médecins confirment journellement par leur pratique ; car jugeant que la fièvre est *mésentérique* , ils croient pouvoir la guérir par des purgatifs répétés. Or on voit que cette méthode seroit inutile , infructueuse , & même dangereuse, si la nature ne pouvoit point déterminer & chas-

fer du corps , par la voie des intestins , les humeurs viciées du mésentère.

§. I I I.

Explication des Symptômes.

Le pronostic qu'on doit tirer de la langue , de la soif & des autres symptômes de la fièvre *mésentérique* , a déjà été exposé dans les chapitres précédens ; il nous reste seulement dans celui-ci à parler de l'état des hypocondres & de ce qu'ils indiquent , tant dans les fièvres aiguës que dans les *mésentériques*. Hippocrate , sous le nom d'hypocondres , ne comprit pas seulement les parties qui se trouvent aux deux parties latérales du bas ventre au-dessous des fausses cotés , mais aussi le diaphragme , de manière qu'il désigna le foie , la rate , le pancréas & le diaphragme par le nom générique de *præcordia* ; & tant lui que les autres Médecins Grecs , observerent attentivement l'état de toutes ces parties dans les maladies. Sur cet objet , il convient de voir ce que nous avons dit dans la première section de notre Commentaire sur les Pronostics d'Hippocrate , *sentent. 26 , pag. 61.* Les Médecins modernes sont assez soigneux d'examiner le bas ventre des malades ; mais j'ai pitié de voir le mauvais usage qu'on fait de cet examen , parce que , dédaignant les véritables

observations, ils n'ont point assez l'attention d'examiner les hypocondres & leur état; ce qui provient de ce que plusieurs Médecins étant prévenus que les fièvres appellées *mésentériques* sont très-fréquentes, & les confondant ainsi avec les aigues, il arrive que, si en examinant l'abdomen ils le trouvent un peu tuméfié, dur ou tendu, ils croient aussitôt que cela est produit par une grande abondance de crudités & de matières indigestes qu'ils supposent dans ces parties, & qu'ils s'efforcent, sans autre examen, d'enlever par des purgatifs: ils détruisent par-là le bon ordre & l'arrangement que la nature suivoit peut-être pour guérir la maladie. Cette erreur est parvenue à un tel point, que *Bianchi* dans son *Historia hepatica, part. 3, de obstructione hepatis, pag. 325*, rapporte qu'un Médecin, en examinant l'abdomen d'une femme qu'il croyoit attaquée d'obstructions, imprima si fort les bouts des doigts, qu'il parvint à toucher une des vertèbres de l'épine du dos, parce que cette femme étoit fort maigre, & que la prévention grossière où il étoit, lui fit prendre la grande dureté qu'il sentoit pour une tumeur schirreuse. Qui que ce soit connoitra sans doute le mauvais succès qui doit résulter de cette erreur.

Pour éclaircir donc un point d'une aussi grande importance, nous démontrerons le pronostic qu'on doit tirer des hypocondres, nous guidant

en cela sur ce que nous dicte la nature même. Si les hypocondres du malade sont souples, flexibles, mols, sans douleur & comme dans l'état de santé, c'est d'un bon augure; (a) s'ils sont au contraire tendus, durs & douloureux, c'est pour lors d'un mauvais pronostic.

Nous appellons hypocondres tendus, lorsque les parties de l'abdomen, voisines du diaphragme, sont tendus, ce qui peut arriver ou avec dureté & douleur de ces mêmes parties, ou sans ces symptômes. Lorsque la tension est accompagnée de dureté & de douleur dans les maladies aiguës, c'est un signe d'inflammation, & elle se trouve ou dans les parties les plus profondes du bas ventre ou dans sa surface; mais dans quelque endroit qu'on l'apperçoive, elle indique toujours l'inflammation, excepté que la tension des hypocondres ne soit un avant-coureur de la crise, parce qu'ils se tendent lorsque la maladie doit se terminer par une hémorragie du nez, ou qu'il doit sortir des parotides, comme nous l'avons déjà expliqué, de même que lorsque la crise doit se faire par le cours de ventre, mais

(a) Oportet autem in omni morbo mollem esse ventrem & juxta molle præditum. *Hip. lib. prognost. n. 12*, jam verò hippochondrium esse decet molle, doloris expers, æquale; contra exæstuans, aut inæqualiter constitutum, aut etiam dolore affectum; morbi est non mansueti. *Hipp. coac. præn. lib. cap. 11, sent. 1.*

pour lors le Médecin s'en assurera en faisant attention aux signes qu'il y a pour connoître les mouvemens critiques de la nature que nous avons déjà exposés ci-devant. S'il y a donc inflammation dans les hypocondres, ou qu'ils se tendent à raison de la crise qui est prête à se faire, & que le Médecin pense que cette tension dépend d'une indigestion ou d'un amas de crudités, quels maux ne produira-t-il pas s'il prescrit un purgatif ? Lorsque la tension des hypocondres vient sans dureté ni douleur, pour lors elle indique l'une de ces deux choses : savoir, une inflammation dans le diaphragme ou dans les autres parties du bas ventre, ou bien un état de grande convulsion & de sécheresse dans les muscles de l'abdomen, & peut-être des intestins. Hippocrate appelloit cette espèce de tension des hypocondres, sans dureté ni douleur, *distensio mollis*, comme on le voit dans l'histoire d'*Hermocrates*, dans le troisième livre des Epidémies, *sect. 3, ægrot. 2*, duquel il dit qu'il avoit les hypocondres tendus avec souplesse. Nous lisons la même chose dans la description que nous fait le même Auteur, *lib. 3, epid. sect. 2, ægrot. 8*, de ce jeune-homme qui vivoit *in foro mendaciorum*, duquel il dit : *ignis corripuit ex lassitudinibus, &c. . . Tertiam difficulter tulit. . . hypocondrii intensio sub mollis utrinque*. Il en arriva autant à cet homme de qui Hippocrate rapporte au *liv. 1,*

epid. sect. 3, ægrot. 12, qu'après avoir soupé excessivement, il fut attaqué de fièvre aigue.

Lorsque l'inflammation est dans la partie concave du foie, dans la rate ou dans la partie inférieure du diaphragme, les hypocondres sont tendus sans douleur ni dureté, parce qu'il est très-facile de concevoir que la grande tension dans les fibres des parties enflammées doit se communiquer aux parties voisines; & quoique la dureté ne s'apperçoive pas au tact, cependant elle existe dans l'endroit de l'inflammation. car les Médecins ne doivent point prétendre connoître les obstructions du mésentère, en palpant le dehors de l'abdomen, parce que les tegumens communs & les muscles abdominaux empêchent qu'on puisse s'en assurer par le tact. (a) Lorsqu'il n'y a point d'inflammation dans les parties du bas ventre, & qu'on y trouve de la tension, pour lors c'est un signe de convulsion ou de grande sécheresse, surtout dans le diaphragme, de même que dans les muscles de l'abdomen & dans les autres parties du bas ventre. On trouve ordinairement cette espèce de tension dans les fièvres ardentes & malignes, dans lesquelles les parties musculieu-

(a) Perperam verò plerique agunt, qui à contracta-
 „ tione abdominis de obstructione mesenterii, temerè ju-
 „ dicium ferre audent, præsertim autem decepti à muscu-
 „ lis utrinque per ventrem in longum extensis. *Tozzi de ve-*
 „ *narum lactearum obstructione*, pag. 204.

les étant contractées vers leur origine, sont par conséquent dans un état de convulsion. Toutes ces tensions sont d'un très-mauvais augure, principalement si les autres symptômes qui les accompagnent sont fâcheux.

Si les parties du bas ventre s'affoiblissent beaucoup dans les maladies aiguës, c'est aussi d'un mauvais augure. (a) Mais ce seul symptôme n'indique pas la mort, il l'annonce cependant lorsque les autres signes mortels s'y joignent. La tuméfaction ou élévation du bas ventre, paroissant avec des signes de crise, n'est point mauvaise, parce qu'elle indique que la nature détermine les humeurs vers ces parties pour les évacuer. La tension du bas ventre qui a pour cause les vents, est accompagnée pour l'ordinaire de borborigmes, de rapports & autres choses semblables; elle n'est pas non plus à craindre, mais si elle vient d'inflammation, elle est pour lors très-dangereuse: on la connoît en ce qu'elle est accompagnée de dureté, de douleur du bas ventre & de difficulté de respirer. Dans les fièvres *mésentériques* le bas ventre se tuméfie rarement; & lorsque cela ar-

(a) In omni morbo partes circà umbilicum & pectus, nem crassitudinem habere melius est. At vehemens tenuitas & eliquatio, prava est. Periculosa verò talis est etiam ad infernas purgationes. Hipp. lib. 2, aphorif. sentent. 35.

rive , c'est avec une grande quantité de vents & de borborigmes , mais sans aucun signe d'inflammation. Lorsque le ventre est douloureux par cause d'indigestion , on le connoît très-facilement , parce que , conjointement avec la douleur , on sent une pesanteur d'estomac , des rapports acides ou nidoreux ; on rend une grande abondance de salive , avec des nausées , & enfin les fonctions du ventricule sont lésées.

§. I V.

Des Vers.

Je ne prétends point traiter ici proprement des vers qui s'engendrent ordinairement dans le corps humain , parce que cela ne regarde point notre sujet ; ainsi je vais seulement exposer le pronostic qu'on doit en tirer , lorsqu'ils se présentent dans les fièvres aiguës & mésentériques. Ceux qui voudront savoir combien d'espèces de vers s'engendrent dans le corps humain , & les différens endroits où ils résident , pourront voir les expériences naturelles de *Redi* , & ce que *Bianchi* en a écrit nouvellement dans son *Ouvrage de naturali in humano corpore , vitiosa , morbosaque generatione* , où il traite cette matière fort au long & avec beaucoup de justesse. Je remarquerai seulement deux choses à ce sujet , qui peuvent être de quelque utilité ; l'une , c'est

qu'à l'égard des insectes qu'on trouve dans le corps humain, quelques Auteurs ont été trop faciles à exagérer leur existence & leur grand nombre, au-delà de ce que démontrent les véritables observations. D'ailleurs *Leeuwenhoek* ayant commencé à faire des expériences avec le microscope, & ayant découvert quelques petits insectes qu'on n'apperçoit point à l'œil, il arriva comme ordinairement dans plusieurs autres choses de ce genre, savoir, que plusieurs ont cru qu'avec l'aide du microscope, il leur étoit possible de découvrir un nouveau monde, trouvant chaque objet qu'ils regardoient rempli de petits insectes. Il s'ensuivit de-là qu'on répandit dans plusieurs livres, que dans l'eau, même la plus pure, il habitoit une espèce de vers semblables à des anguilles, imaginant aussi que le vinaigre en étoit plein; dans le marbre & dans les autres pierres très-dures ils placèrent certains vers qui, en les rongant, les confumoient avec le temps; & ils crurent que jusques dans les gencives, il existoit un grand nombre d'insectes très-petits qui se conservoient dans cette salive blanche & épaisse qui les environne. Mais il est facile de voir que toutes ces choses sont supposées gratuitement, & ne sont ni prouvées ni démontrées, & que pour qu'on y ajoutât foi, il nous faudroit un plus grand nombre d'expériences mieux ordonnées & faites avec bien plus de précau-

tion que celles qu'ont proposé ces Auteurs pour fonder ces faits. Je crois bien qu'on observe, au sujet des vers dans le corps humain, des choses surprenantes que des Médecins très-dignes de foi ont rapportées; mais ils n'ont proposé que ce qu'ils ont vu, bien différens en cela des autres qui le plus souvent ne racontent point ce qu'ils virent, mais ce qu'ils crurent voir. Le même *Bianchi* dit qu'un de ses amis étoit fort tourmenté des vers, avec cette particularité que ces petits animaux ne se faisoient sentir vivement que depuis neuf heures jusqu'à dix de la nuit, temps auquel il étoit débarrassé de toute affaire, études & autres occupations, demeurant libre tout le reste du jour & de la nuit: période qui s'observoit constamment chez lui tous les jours. (a) Par-où l'on peut juger que même dans ces objets la nature conserve des périodes fixes. L'autre chose que j'avois à observer, c'est que pour connoître s'il y a des vers ou non, dans l'estomac & les intestins, on fait pour l'ordinaire un grand cas de la démangeaison du nez qu'éprouvent les malades; de manière qu'on suppose que s'ils existent réellement, on doit trouver nécessairement cette circonstance. On ne peut point douter qu'on ne sente quelquefois de la démangeaison au nez lorsque les vers sont dans les pre-

(a) *Bianchi de generat. natural. &c. part. 3, pag. 256.*

nières voies ; mais il est certain que le plus souvent cette circonstance manque , de sorte que les Auteurs les plus exacts à donner la description des symptômes qui accompagnent les vers , n'ont pas cru devoir en faire mention. Et d'un autre côté , nous observons tous les jours que plusieurs enfans dans leurs maladies ont des démangeaisons du nez , sans qu'ils ayent pour cela des vers. Comme ceux qui ont des vers sont sujets à perdre du sang par les narines , peut-être que la démangeaison ne se trouve que dans ceux qui doivent éprouver cette hémorragie. Quoiqu'il en soit , je regarde comme très-certain que la démangeaison du nez , chez ceux qui sont affectés des vers , n'est point produite véritablement par les vers , mais par d'autres causes qui nous écarteroient trop de notre sujet , si nous tentions de les expliquer.

Revenant donc à notre objet , il faut examiner si les vers paroissent au commencement , ou vers la fin des maladies aiguës ; s'ils sortent morts ou en vie , parce que tout cela est propre à confirmer , & à rendre plus certain le jugement qu'on doit en porter. Hippocrate dit que c'est un bon signe que les vers sortent ronds conjointement avec les excréments , vers le temps de la crise ; (a) &

(a) Commodum est lumbricos rotundos cum egestione

en rapportant l'histoire du douzième malade, du premier livre des épidémies, il dit que le septième jour la maladie empira beaucoup, & qu'il rendit par les selles beaucoup d'humeurs accompagnées d'irritations & mêlées de vers; mais comme il n'y avoit aucun des signes d'une bonne crise, il mourut le onzième jour. Les Médecins grecs ne sont pas d'accord sur le pronostic qu'on doit tirer des vers; car *Cælius Aurelianus* rapporte le sentiment de quelques-uns d'entr'eux, qui assuroient que les vers qu'on rend morts, sont un mauvais signe. (a) *Dioclès* au contraire fut d'avis, que s'ils étoient vivans, ils annonçoient la mort. Cependant *Duret*, (b) considérant toutes ces dissensions, établit comme une maxime fondamentale, que les vers, soit qu'on les rende vivans ou morts dans le commencement des maladies, sont un mauvais signe, parce que les premiers sont un indice de crudité, & les seconds, une preuve d'une grande putréfaction; mais s'ils paroissent vers le temps de la crise, ils sont un signe qu'elle sera favorable.

prodire, morbo adjudicationem tendentes. *Hipp. lib. prog.*
n. 10.

(a) *Cælius Aurelianus de morbis chronicis, lib. 4, c. 8.*

(b) *Duretus comment. in coac. Hipp. lib. 3, cap. 4, sent. 3.*

Nous nous sommes beaucoup étendus sur ce point dans les commentaires que nous avons donnés sur les pronostics d'Hippocrate. (a)

§. V.

Du Traitement des Fièvres quotidiennes.

Dans la fièvre quotidienne, principalement si elle est erratique, il faut observer avec attention si le vice est dans les humeurs mobiles du corps, ou bien si quelque partie solide se trouve affectée de quelque abcès occulte, ou dans un état de putréfaction très-enracinée, parce que dans ce cas on ne doit pas entreprendre une cure radicale, qui ne produiroit d'autre effet, que d'avancer la mort du malade; mais si le vice a son siège dans les humeurs, qui quoique se trouvant arrêtées dans quelque partie, peuvent néanmoins jouir encore d'un certain degré de mobilité, & être chassées du corps, par les conduits dont la nature se sert pour cet effet: pour lors on doit en entreprendre la curation. Lorsque les fièvres quotidiennes ont leur foyer dans le mésentère, il est utile de purger d'abord, ou de donner un vomitif avec cette distinction, que si le Médecin juge que

(a) Section 2, sent. 18, pag. 101.

les humeurs viciées soient dans les parties voisines de l'estomac , comme dans le foie la vésicule du fiel , l'intestin duodenum , ou dans le pancréas , pour lors l'émétique les évacue mieux , & plus commodément , en ce qu'elles se portent plus facilement dans l'estomac , d'où elles sont promptement chassées par l'effet du vomissement. Mais s'il jugeoit que les mauvais suc se trouvaient dans les intestins , particulièrement dans les gros , dès lors les purgatifs administrés , tels que nous les décrivons dans notre formulaire , sont très utiles. Il n'est pas difficile de connoître dans quelle partie résident les humeurs qu'on doit évacuer ; parce que si le malade a des nausées & des envies de vomir , s'il salive beaucoup , s'il a des tremblements dans la mâchoire inférieure , ou des rapports après avoir mangé , & d'autres symptômes de cette nature , il est évident que le siège de la maladie se trouve dans l'estomac , & les autres parties de la région épigastrique ; s'il n'y avoit au contraire aucune des choses que nous venons de rapporter , & que le malade sentit une grande douleur aux lombes , & un poids aux parties inférieures , nous devons croire à la vue de ces signes , que c'est-là que réside le foyer de la maladie.

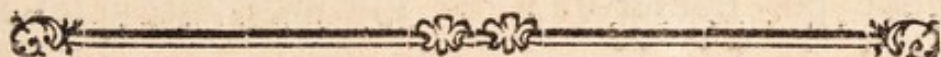
Dans cette espèce de fièvre , la saignée ne

convient point. Ce précepte n'est pas dû seulement aux Médecins de nos temps, mais encore aux anciens, qui observant une surabondance d'humeurs crues & pituiteuses, jugerent que les saignées ne convenoient pas; c'est pourquoi dans la curation de la fièvre quotidienne, ils ne parlent point de ce remède. il peut y avoir cependant quelque cas, dans lequel il soit expédient & même nécessaire d'appliquer des sangsues, comme seroit par exemple quelque hypocondriaque sujet aux hémorroïdes; ou chez lequel les vaisseaux hémorroïdaux se gonflassent, & à qui s'il survenoit une fièvre *mésentérique*, ainsi qu'il arrive quelquefois, pour lors les sangsues sont un remède utile, & peut-être même nécessaire, parce qu'une grande partie des obstructions du *mésentère* peut être emportée par les hémorroïdes, comme l'expérience nous le démontre. Voilà pourquoi Hippocrate disoit que cette évacuation étoit utile aux mélancoliques, *lib. 6, aphorif. sent. II.* Cela arrive chez ceux qui ont le sang épais & disposé à produire des obstructions dans les extrémités capillaires des artères, & des veines qui se trouvent dans le *mésentère* & les intestins; comme ces petits rameaux communiquent & s'entrelacent avec les vaisseaux hémorroïdaux, ainsi que le démontrent les observations anatomiques, il suit

de-là que les sangsues sont utiles dans ces sujets.

Les autres jours de la fièvre, il est à propos de donner des médicamens, qui sans enflammer les humeurs, puissent lever les obstructions, & pour cet effet, d'après mon observation, il n'y en a pas de plus propre, que le *tartre vitriolé*, & la préparation mercurielle qu'on trouve dans la pharmacopée de Madrid, qui est faite avec le sucre qu'on appelle *sacharum vermifugum*. Ces médicamens peuvent être mêlés avec des sirops appropriés, tels que celui des cinq racines apéritives, celui de chicorée *cum rheo*, comme nous le proposons dans notre formulaire. L'eau pour toute boisson est fort bonne, altérée avec les rapures d'ivoire, de corne de cerf, & les racines de chicorée. Après le quatorzième jour, si la fièvre persiste encore, & que la nature ne détermine point les humeurs morbifiques vers aucun couloir convenable; pour lors il faut repurger le malade, ce qui étant fait, il sera très-utile de lui donner la décoction amère de la pharmacopée de *Bateas* sans purgatif, en y mêlant seulement un peu de *tartre vitriolé*. Passé le vingtième jour, il faut absolument donner le *Kinkina* de la manière la plus convenable, sans qu'on ait rien à craindre de ce qu'a avancé Baglivi, savoir
que

que si ceux qui ont des fièvres *mésentériques* prennent le *Kina*, ils sont affectés d'une de ces trois choses, ou d'inflammation interne, ou de la fièvre étique, ou de la mort. Je dis qu'il n'y a rien à craindre de ces menaces, parce qu'il y a toute apparence qu'il faut les entendre seulement du mauvais usage qu'on peut en faire, ou de la quantité excessive, & du temps peu propre, auquel quelques Médecins l'ordonnent, parce que nous savons par des observations répétées, que le *Kina* termine efficacement les fièvres *mésentériques*, lorsqu'elles sont fort opiniâtres, & que le Médecin a fait précéder tout ce que ce remède exige avant son administration.



CHAPITRE IX.

De la Fièvre Ephémère.

Les Grecs appellerent *éphémère*, la fièvre que nous appellons en latin *diariæ*; elle dure ordinairement un jour, quelquefois elle se prolonge jusqu'à trois, & même d'autres fois jusqu'à cinq. Les Grecs qui vinrent après Hippocrate, donnerent à la fièvre *éphémère*, qui dure trois jours, le nom de *synoque non putride*, sur laquelle *Galien* s'est beaucoup étendu dans son *methodus medendi*, de même

que sur toutes les espèces *d'éphémères*. Dans cette fièvre *synoque* qu'on observe ordinairement chez les enfans, le visage s'enflamme, le pouls devient très-fréquent & grand, la chaleur est assez active, quoique sans sécheresse. Elle se distingue de la *synoque putride* par les urines, qui, dans celle-ci, sont fort enflammées, & dans l'autre, elles sont comme dans l'état naturel; par la langue, qui dans les *synoques putrides* devient sèche & amère, au lieu que dans l'*éphémère* prolongée, elle se conserve toujours assez humide sans faveur, & n'est ordinairement accompagnée que de peu de soif, les malades buvant peu, quoiqu'ils appètent fort souvent la boisson. On ne peut pas douter qu'il ne soit nécessaire que le Médecin soit bien exercé, pour ne pas confondre entr'elles ces espèces de fièvres. Pison a parlé dans son *Traité de morbis aserosa colluv.*, pag. 469 d'une espèce de fièvre *éphémère*, qui se prolonge jusqu'au cinquième jour disant qu'elle provient de la sérosité.

Je ne regarde point comme essentiel de donner l'histoire de la fièvre éphémère, comme j'ai fait des autres fièvres, parce que c'est une maladie qui ne dure que vingt-quatre heures, & que la nature guérit sans aucun remède. J'exposerai simplement quelques particularités de cette fièvre, pour qu'on puisse la distinguer

des autres. La chaleur dans les éphémères est active , de manière qu'on n'en voit presque pas une autre , qui , dans sa première invasion , le soit autant. La peau est moëte, molle, souple au tact , & halitueuse , ou avec vapeur. En faisant attention à ces seules circonstances , & en sachant que la fièvre provient d'une cause externe manifeste ; l'on sera suffisamment instruit pour la regarder , & pour la traiter comme *éphémère*. Elle n'est point non plus accompagnée de symptômes graves , parce qu'à l'exception d'un abattement , & d'une pesanteur de tout le corps , suivie d'un peu de douleur de tête , à peine s'y joint-il aucun autre accident remarquable. j'ai bien vu le délire accompagner quelquefois les fièvres *éphémères* , mais cela arrive seulement dans certains sujets , en raison de leur tempérament particulier ; & pourvu que le Médecin en ait connoissance , ce symptôme ne l'étonnera point , lorsqu'il se présentera. Les causes externes qui produisent ordinairement les fièvres *éphémères* , sont au nombre de plusieurs : les passions de l'ame qui occasionent une grande révolution dans le corps , telles que la colère , l'exposition au soleil , la tête nue ou peu couverte , l'insomnie très-continuelle , & la trop grande plénitude de l'estomac , sont les plus fréquentes. La réplétion de l'estomac qu'on ap-

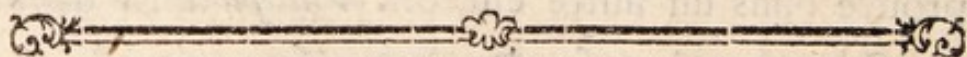
pelle indigestion , ne produit point d'autres fièvres que des éphémères, parce que si la nature a assez de force & de vigueur , pour exciter la fièvre , elle doit par son altération , se débarrasser de ces matières, ou par la voie des selles , ou bien en séparant ce qui est utile d'avec ce qui doit être évacué : c'est ce que nous enseignent les bonnes observations , outre que Galien l'avoit expliqué fort au long , dans son *methodus medendi* , lib. 8 , cap. 5. La manière dont ces causes externes produisent la fièvre éphémère , se trouve dans le chapitre premier de ce Traité. Le refroidissement subit du corps est aussi une cause de l'éphémère , parce que les pores de la peau se resserrant , la transpiration insensible , ne peut point avoir lieu , & cette vapeur halitueuse arrêtée , échauffe le corps , & produit la fièvre qui se prolonge quelquefois jusqu'à deux ou trois jours. Hippocrate , dans son Traité *de locis in homine* , vers. 38 , parle de cette maladie , & dit qu'elle dure ordinairement cet espace de temps.

Il faut remarquer ici que ce que les Médecins appellent transpiration , lorsque la sécrétion est interrompue , ne produit d'elle-même que des fièvres éphémères ; car il est impossible que dans le terme de trois ou quatre jours les pores de la peau ne s'ouvrent point , & que

l'humeur où la matière de la transpiration ne s'évacue. *Feijoo* dans son *Theatro critico*, tom. 8 *discurso* 10. a observé cela, & d'autres Auteurs très-graves font du même Sentiment. *Sanctorius* a beaucoup avancé les observations sur la transpiration, cependant les effets qu'il lui attribue lorsqu'elle s'évacue en trop grande quantité par les pores de la peau, ou qu'elle est arrêtée dans le corps, proviennent d'autres causes: & dans toute la Médecine statique, il tombe continuellement dans le sophisme qu'on appelle *non causæ ut causæ*; voilà pourquoi plusieurs grands hommes estiment les effets que rapporte *Sanctorius*, & méprisent les causes qu'il leur attribue. *Gorter* dans la préface de son Ouvrage *de transpiratione* parle des observations de *Sanctorius* avec la défiance qu'elles méritent. *Keil* a voulu prouver que la constipation ne provient point de ce que l'humeur de la transpiration s'est arrêtée à cause du resserrement des pores, comme nous l'avons déjà prouvé dans un autre endroit. *Vanswieten* dans ses Commentaires sur les Aphorismes de *Boerhaave* §. 586, pag. 34, dit qu'il n'est pas toujours mauvais que la transpiration diminue, mais qu'au contraire cette diminution peut être très-utile tant pour prolonger la vie que pour rendre les corps plus robustes: nous avons expliqué très-en détail dans notre Physiologie ce

qu'on doit penser sur ce qui regarde la transpiration.

Il n'est pas nécessaire d'exposer le traitement des fièvres éphémères , parce que la nature les guérit , lorsqu'elles sont parvenues à leur terme : les habitans de certains pays , dans les fièvres éphémères , causées par le resserrement des pores , qui sont celles qui affectent le plus souvent , sont dans l'usage de faire une décoction des fleurs que les Apothicaires appellent cordiales , & de celles de pavot , dont ils boivent pendant toute la durée de la fièvre ; & de cette manière ils tempèrent l'effervescence du sang & préviennent les résultats que ces fièvres laissent quelquefois après elles ; dans d'autres endroits on fait prendre de l'eau chaude. Toutes ces méthodes peuvent être utiles dans ces maladies suivant les variétés à observer dans différens pays & relativement aux circonstances ; mais la nature le plus souvent d'elle-même guérit ces fièvres sans aucun remède.



C H A P I T R E X.

Des Fièvres Tierces.

Ayant parlé jusqu'ici des fièvres continues qui ne proviennent point d'inflammation , il nous reste à parler à présent des intermittentes ,

c'est-à-dire de cette espèce de fièvre qui n'afflige point continuellement le malade ; de manière qu'il a la fièvre pendant quelques heures & en est exempt pendant quelques autres : nous exposerons deux espèces de fièvres intermittentes , savoir les tierces & les quartes ; nous passerons sous silence les quotidiennes , soit parce qu'on les observe très-rarement dans ce pays , ou bien parce que les Médecins pour les traiter exactement doivent le faire de la même manière que dans la fièvre mésentérique dont nous avons parlé ci-devant. Il n'y a aucun Médecin qui ignore la division des fièvres tierces en simples & en doubles , en vraies ou essentielles & en fausses ; ces différences n'ont pas besoin d'explication , attendu que la plupart des commençans eux-mêmes les connoissent : la division la plus importante des fièvres tierces intermittentes & que personne ne doit ignorer est en bénignes & en malignes. J'appelle bénignes celles qui par elles-mêmes ne mettent pas le malade en danger , & je nomme malignes celles qui sont extrêmement dangereuses ; nous allons exposer l'histoire de chacune en particulier.

§. I.

Histoire des Fièvres tierces bénignes.

Les tierces bénignes sont très-faciles à con-

noître , parce qu'en voyant un malade qui ayant un jour la fièvre en est entièrement exempt le jour suivant ; mais dans celle qui revient le troisième jour , & ainssi successive-ment pendant tout le reste de la maladie , on peut assurer qu'un tel malade est attaqué de fièvre tierce ; car quoiqu'il soit vrai qu'il ait la fièvre tous les jours , s'il arrive néanmoins qu'il reste quelques momens tout-à-fait libre , & que tous les troisièmes jours les paroxismes se correspondent entr'eux , il n'en est pas moins certain que ce sont aussi des fièvres tierces : il est propre à ces fièvres de commencer par le *rigor* ou par des intervalles de froid & de chaud , ou par le refroidissement des extrémités , comme les pieds , le nez & les doigts ; à ces symptômes il se joint ordinairement des baille- mens , & pour lors le malade est tourmenté par des angoisses & par la soif. Il survient aussi le plus souvent des nausées , & une grande concentration du pouls , ce qui dure quelques momens , & jusqu'à ce que le froid soit passé , après quoi il succède une chaleur forte avec une soif très-importune & des anxiétés très-vives , le pouls devient grand & fréquent , on sent beaucoup de mal à la tête , & les urines sont rouges & pesantes.

Ces symptômes durent ordinairement six heures , quelquefois quatorze , quinze , & même

d'autres fois se portent au delà de vingt heures ; de manière qu'il arrive alors que les paroxismes se touchent presque , & c'est ce que les Médecins appellent fièvres *sub-intrantes* ; c'est-à-dire qu'un paroxisme à peine est fini que l'autre se fait sentir de nouveau ; au bout de quelques heures , la chaleur commence à diminuer , la soif cesse , le pouls devient plus tranquille , enfin il survient une sueur chaude , universelle & abondante qui termine le paroxisme , & assure celui qui doit paroître le jour qui lui correspond , comme nous l'avons déjà dit. Ce que nous venons de rapporter arrive également dans les fièvres vraies , & dans les fausses , pourvu qu'elles soient bénignes , ce qui se distingue seulement en ce que les vraies ou légitimes durent moins de temps , tant pour le cours ou l'ensemble de toute la maladie , que pour la durée particulière des paroxismes ; tandis que les fausses se prolongent beaucoup. Elles diffèrent aussi en ce que les vomissemens qui surviennent dans les vraies sont des matières vertes & jaunâtres , qu'elles attaquent dans le fort de l'été , & saisissent seulement les sujets d'un tempérament bilieux & qui sont encore jeunes. On vomit au contraire dans les fausses un mélange d'humeurs bilieuses & pituiteuses. Ces fièvres surviennent dans toutes les saisons de l'année , principalement dans l'automne &

pendant l'hiver ; & elles font très-communes dans les lieux marécageux où l'air se trouve infecté à cause des eaux croupissantes & mal saines.

§. I I.

Histoire de la Fièvre tierce maligne.

Le malade est attaqué subitement d'un grand froid, avec un tremblement de tout le corps ; ou bien il se sent par intervalles du froid & du chaud aux épaules qui dure assez long-temps : lorsque le froid commence à passer & la chaleur à se répandre, on voit le malade attaqué de quelque accident grave qui semble le mettre en danger de perdre la vie, mais qui n'est point le même dans tous, parce qu'il varie ordinairement suivant la disposition des sujets ; quelquefois le malade est attaqué d'une cardialgie, c'est-à-dire d'une douleur à l'orifice supérieur de l'estomac, & pour lors il a beaucoup d'anxiétés, de nausées, il vomit pour l'ordinaire des matières vertes très-amères, & se trouve avec des angoisses cruelles : il sent aussi le plus souvent conjointement avec cela, comme s'il lui montoit de l'estomac vers la tête une flamme ou fumée qui lui obscurcit la vue, & lui fait perdre le sens : cette privation pour l'ordinaire est de peu de durée ; mais la cardialgie & les anxietés persistent tout le temps

de l'accroissement du paroxisme , qui au bout de huit ou dix heures se termine par une sueur abondante ; après cela le malade reste soulagé, excepté qu'il se sent encore un peu fatigué pendant un certain temps ; mais le jour suivant la fièvre le saisit ordinairement de nouveau à la même heure & de la même manière , avec la seule différence que tant la fièvre que les symptômes qui l'accompagnent vont toujours en augmentant à chaque instant ; de sorte que si le Médecin ne se hâte de l'arrêter promptement , il arrive très-facilement que conjointement avec la douleur d'estomac , & le trouble de la tête il survient une forte convulsion qui emporte le malade , ou un évanouissement & un affoiblissement des forces si grand que la difficulté de respirer se mettant de la partie , il succombe.

Dans d'autres malades on ne trouve point ces symptômes , mais on observe dans le premier paroxisme un sommeil assez profond , dans le second , c'est un véritable assoupissement ; & le troisième pour l'ordinaire se termine en apoplexie ; de manière que ces accidens durent seulement pendant l'accroissement , & ils cessent si le malade est assez heureux pour sortir du paroxisme. D'autres fois la cardialgie non plus que l'assoupissement , n'accompagnent point la fièvre tierce maligne , mais bien une syncope

qui dans le troisieme paroxisme tranche les jours du malade ; le pire est que les tierces malignes se déclarent quelquefois sans froid , sans chaleur & sans fièvre , paroissant masquées sous différens symptômes qui reviennent à la manière des tierces , tout de même que si la fièvre existoit. J'ai vu une fois un malade qui tous les jours à six heures du soir commençoit à suer , ce qui duroit douze heures , durant tout ce temps il étoit sans fièvre demeurait évanoui , & dans un très-grand abattement. Le jour suivant la sueur revenoit & duroit également douze heures , le laissant encore plus fatigué que le jour précédent , elle se répéta ainsi pendant quelques jours , jusqu'à ce que lui ayant fait prendre du Kina , la maladie se termina tout-à-fait. J'en ai connu un autre auquel il survenoit tous les jours à une certaine heure une migraine très-forte qui n'étoit accompagnée d'aucune fièvre ; cette douleur lui revenant périodiquement tout comme s'il en étoit attaqué , je le guéris facilement par le moyen du Kina ; il n'y a presque point d'accidens qui n'ayent ordinairement ces périodes , de manière que cette espèce de tierce maligne sans fièvre se masque communément de différentes manières & se manifeste ou paroît sous la forme de différens symptômes.

Morton , dans le chapitre neuvieme de son

Traité des fièvres intermittentes , sous le titre *de prothei formi intermittentis febris genio* , traite de cette espèce de tierces intermittentes qui se déclarent sans fièvre sous la forme de différens symptômes , & qui reviennent tous les jours à certaines heures comme si elle existoit véritablement. Les observations que cet Auteur propose à ce sujet sont très-utiles , & tous les Médecins devroient les avoir présentes , parce qu'en les connoissant bien , ils guériroient beaucoup des malades qui , par l'ignorance de ces choses , périssent misérablement. *Torti* , célèbre Médecin de Modene , a fait un très-bon Commentaire sur ce chapitre de *Morton* , & ma propre expérience m'a démontré le grand avantage qu'on peut tirer de la lecture de ces Auteurs. *Cælius Aurelianus* , de *morbis acutis* , lib. 2 , cap. 10 , fit mention , il y a long-temps , des fièvres intermittentes malignes ; & dans le seizième siècle le célèbre *Mercatus* en a parlé avec beaucoup d'exaëtitude , ce dont notre Espagne doit se glorifier ; & quoique ce Médecin ait traité ce sujet avec beaucoup de clarté , cependant le grand *Heredia* a voulu illustrer sa doctrine , comme on peut le voir dans son Traité des fièvres dangereuses. Indépendamment de *Morton* & de *Torti* , Auteurs étrangers que nous avons déjà cités , & qui ont parlé fort au long des fièvres intermittentes malignes , le fameux *Werlof* , Médecin Allemand ,

a dernièrement éclairci cette matière avec beaucoup de doctrine & d'érudition , de manière qu'il ne reste plus rien à désirer sur cet objet. Je ne puis m'empêcher de dire ici que nous Espagnols , nous faisons ordinairement peu de cas de nos productions , attendant , pour les estimer , que les étrangers s'en servent & se les approprient en quelque sorte ; peut-être même désirons-nous qu'elles nous soient communiquées par une main étrangère. Depuis que *Coelius Aurelianus* a insinué qu'il y avoit des fièvres intermittentes malignes , tout le monde a gardé le silence sans s'arrêter à cette assertion , jusqu'à ce que *Mercatus* renouvela cette doctrine très-importante. Et je ne doute point que , tant *Morton* que les autres Médecins étrangers qui ont si fort brillé par ces connoissances nouvelles , ne les aient tirées de cet Espagnol.

§. I I I.

Des Causes de la Fièvre tierce.

Pour découvrir les causes des fièvres tierces , suivant l'ordre que la nature exige , il faut les distinguer nécessairement en occasionelles & efficientes, c'est-à-dire, qu'il faut examiner quelle est la disposition du corps , ce qui donne & fournit le foyer à cette espèce de fièvre , & par quel moyen elle s'excite dans les corps déjà disposés.

A l'égard des dispositions nécessaires pour que le corps humain soit affecté de la fièvre tierce, il faut examiner par des observations ce qui arrive dans ce cas. L'expérience nous démontre chaque jour que ceux qui habitent auprès des marais ou lacs dont les eaux sont corrompues, sont attaqués très-souvent de fièvres tierces. Nous en avons un exemple affligeant dans le Royaume de Valence, dans les villages qui se trouvent voisins des rivières du *Xucar*; car étant environnés d'eaux bourbeuses & infectes, leurs habitans sont continuellement attaqués de la fièvre tierce. On observe aussi que plusieurs d'entr'eux sont sujets à ces espèces de fièvres, les années où la constitution de l'air humide & chaud dure très-long-temps, comme il arrive ordinairement lorsque les vents du côté du midi règnent beaucoup. Ceux dont le corps est fort humide, joint avec une grande chaleur des viscères, & ceux qui mangent beaucoup de fruits verts & échauffans, sont sujets tout de même à être attaqués de fièvres tierces. Nous concluons de toutes ces observations que, lorsque les humeurs du corps humain, & principalement leur substance spiritueuse, sont chargées de beaucoup d'humidité, jointe à la chaleur & à l'acrimonie, elles sont disposées à s'enflammer, de manière qu'elles produisent la fièvre tierce; & c'est ce qu'ont voulu signifier quel-

ques anciens Médecins , lorsqu'ils ont dit que les tierces étoient produites par la bile & la pituite. Il suit de-là que les causes occasionnelles des fièvres les plus fréquentes sont l'obstruction & la diathèse que nous avons déjà indiquées & expliquées.

Les causes que nous avons appellées efficients peuvent être différentes , parce que toutes les choses qui sont capables d'irriter & d'échauffer les humeurs qu'il y a dans le corps humain , déjà disposé à la fièvre tierce , pourront l'occasionner avec beaucoup de facilité. On peut les réduire aisément aux passions de l'ame , à la diète & à l'air ; ainsi les passions de l'ame très-violentes , les exercices immodérés , l'usage excessif des alimens indigestes , & autres choses semblables , peuvent très-facilement produire la fièvre tierce dans des corps déjà disposés. Mais les bonnes observations démontrent qu'il n'y a point de cause plus efficace que l'air pour produire ces fièvres , principalement les tierces malignes qui deviennent telles à cause des mauvaises influences que l'air communique aux corps déjà disposés à les recevoir. Si l'on observe attentivement ces fièvres , on trouvera qu'elles sont presque toujours épidémiques , & que celles de l'automne sont d'une qualité plus mauvaise que celles du printemps , par la seule & unique

unique raison que l'air les rend alors d'un plus mauvais caractère. Sur quoi il fera bon d'avoir présent ce que nous avons dit dans le second Chapitre de ce Traité.

Les Auteurs ne sont point d'accord, & ils nous laissent dans le doute sur la partie du corps où réside principalement le foyer des fièvres tierces. L'opinion de *Fernel* m'a paru toujours très-conforme à l'observation. Il dit dans son *Traité de febribus*, *lib. 4, cap. 9 & 10*, que le siège de cette maladie est dans les viscères du bas ventre, & c'est le sentiment des Médecins les plus raisonnables d'entre les modernes. Il y a deux choses qui m'ont toujours porté à le suivre; l'une, c'est de voir que le vomissement est la meilleure terminaison de la fièvre tierce, & que les sueurs sont fort peu utiles aux malades. L'autre, c'est qu'il n'y a aucune partie dans le corps où il se ramasse une si grande quantité d'humeurs, que dans le bas ventre, parce que les intestins sont continuellement arrosés par une liqueur gluante qui tapisse leur partie interne à laquelle doit se mêler & se joindre une certaine portion d'alimens crus, qui quelquefois se corrompent & se putréfient dans ces viscères. Plusieurs Auteurs ont prétendu connoître & expliquer ce en quoi consiste le retour périodique des fièvres tierces, ou par quelle

cause elles paroissent un jour , se cachent le lendemain pour revenir le troisième. *Heredia de febribus putridis* , cap. 1 , quæst. 4 & 8 , a raisonné avec beaucoup de prolixité sur ces choses. *Prosper Martian* , dans ses *Commentaires in lib. Hipp. de nat. hom. sent* , 272 , pag. 19 , s'est aussi suffisamment arrêté à l'examen & à l'explication de ce phénomène , sur lequel , *Cole* dans son *Traité de febr. intermittib.* , cap. 7 , s'est , parmi les modernes , pareillement beaucoup étendu , ainsi que plusieurs autres Auteurs qui ont travaillé à développer cette question. J'ignore avec *Sydenham* & le fameux *Vanswieten* qui parle avec la sincérité qui sied à un homme de son génie & de son mérite , en quoi consiste ce retour périodique. Je regarde cette recherche comme l'une des plus futiles & des moins importantes qui se soient introduites dans la Médecine ; & après y avoir beaucoup réfléchi , j'avoue que je n'ai pu la découvrir ; mais si je me voyois forcé à dire mon sentiment là-dessus , laissant toujours la chose dans le vague des conjectures , j'adopterois plutôt le sentiment de *Werlof* que celui des autres Auteurs , car il me semble que c'est celui qui approche le plus de la vérité.

§. I V.

Du Traitement de la Fièvre tierce.

La fièvre tierce régulière, pourvu qu'on la traite comme il faut, n'est point dangereuse ; mais pour la guérir avec succès, il faut faire attention dans son commencement, si parmi les causes que nous avons appellées occasionnelles la chaleur domine sur l'humidité, ou si c'est le contraire, parce que dans le premier cas il convient de commencer le traitement par la saignée, après laquelle il faut donner l'émétique. Mais si la quantité des humeurs épaisées prédomine, on doit alors commencer par l'administration de l'émétique. Il ne sera pas difficile de connoître, lorsque la chaleur dominera sur l'aquosité des humeurs, parce que si la fièvre est très-ardente, si la langue devient fort sèche, le visage du malade fort allumé, & le pouls grand, il est évident que l'inflammation des humeurs est très-considérable, & rien ne l'appaise aussi efficacement que la saignée. On ne peut point opposer à cela que le siège de la fièvre tierce est, comme nous l'avons déjà dit, ordinairement placé dans l'estomac, parce qu'il faut savoir que les humeurs viciées qui existent dans cette partie, ne contre-indiquent point la saignée, excepté

seulement celles qui sont mêlées de beaucoup de crudités & sans inflammation ; mais si elles étoient dans un état de phlogose , & fort raréfiées , on y remédie aisément par ce moyen , de même que lorsqu'il y a inflammation dans quelque autre partie du corps. Voilà pourquoi ce remède est très-bon dans les douleurs de colique qui sont produites par l'inflammation des intestins , ainsi que dans la dyssenterie & autres maladies semblables dépendantes de la même cause. Une fois ces précautions prises , il faut prescrire l'émétique , s'il y a indication , en observant que ce remède est très-utile dans cette maladie , & qu'il ne faut point l'omettre , lors même que les saignées paroissent nécessaires , parce que pour lors on le donne après qu'elles ont été pratiquées , comme nous l'avons déjà expliqué en parlant de l'usage de l'émétique dans les fièvres ardentes. Lorsqu'on a évacué & chassé du corps les causes occasionelles , ou du moins la plus grande partie , le kina est l'unique remède & le plus efficace connu pour cette maladie ; il faut le donner en substance & seul , & sur-tout qu'il soit bien choisi , parce que l'expérience démontre qu'il produit alors de meilleurs effets que lorsqu'il est mêlé avec d'autres médicamens. J'ai observé que si la fièvre tierce est causée par des humeurs épais

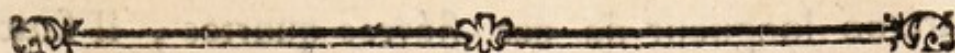
tes & peu enflammées , comme il arrive dans les cachectiques , le kina combiné avec la décoction amère de la pharmacopée de *Bateus* , produit de meilleurs effets que si on le prescrit seul. C'est par cette raison que nous avons inféré dans notre Formulaire (a) la manière de l'employer dans ce cas. Si la fièvre tierce devient opiniâtre , laissant le malade libre pendant quelque temps , mais revenant après cela , il est nécessaire de continuer la méthode que nous avons proposée ; & si cependant , malgré cela , elle s'enracinoit encore plus , il convient de laisser au temps le soin de la guérir , parce que si l'on veut tourmenter le malade par le moyen des purgatifs & des febrifuges répétés , il arrive qu'il succède ordinairement à ces fièvres une maladie aigue , ou bien les intermittentes se changent en continues , & mettent le malade dans un grand danger.

Par quelques symptômes que se déclarent les tierces malignes ou pernicieuses , il faut les traiter tout de suite par le Kina , sans faire précéder la saignée , ni les émétiques , ni autres remèdes de cette nature , parce que dans plusieurs occasions il arrive quelquefois que , si l'on donne des évacuans de cette nature ,

[a] Voyez la formule 16.

le malade meurt au troisieme paroxifme , communément au quatrieme ou tout au plus au cinquieme. On obtient au contraire communément la guérifon , pourvu que fans aucune précaution on donne fur le champ le Kina à haute dose , *plenis manibus* , qui deviendroit fans cela inutile. J'en prescris dans ce cas demi once que je redonne encore au bout de quelques heures , jusqu'à ce que je voie que le paroxifme ne paroît plus ; & lorsque le malade en est délivré , je fais prendre tous les jours une ou deux dragmes de Kinkina , jusqu'à ce qu'il en ait pris une once. Quelques Médecins mêlent le Kina avec les purgatifs. Il y en a d'autres qui purgent après avoir donné le Kina , pour prévenir les obstructions qui n'existent pas. Mais il conste par l'observation que le Kina se trouve affoibli ou énervé par les purgatifs , & qu'il perd , par cette combinaison beaucoup de sa force. Si après qu'on a guéri la fièvre par le Kina on purge le malade , on observe assez constamment que les accès reviennent de suite. On lit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris , année 1711 , que la poudre de noix de galles qui naissent sur les hêtres , ou sur les chênes verts , est un spécifique très-propre pour guérir les fièvres tierces opiniâtres , même celles qui résistent au

Kina. J'en ai vu quelquefois de très-bons effets.



CHAPITRE XI.

De la Fièvre quarte.

Lorsque la fièvre attaque quelqu'un avec froid & un grand tremblement de tout le corps dans son invasion, qu'elle dure environ six heures, & même quelquefois plus, après quoi le malade se trouve libre pendant deux jours & dans le même état qu'il étoit auparavant; mais le quatrième jour de la première attaque ou invasion, elle revient de nouveau, & en conservant cet ordre & ce type, elle continue successivement, on dit qu'un tel malade a des accès de fièvre quarte. Hippocrate dit (a) que cette fièvre est la plus longue & la plus rebelle de toutes celles dont le corps humain puisse être affecté. Et comme la doctrine de ce grand homme touchant ces fièvres renferme tout ce qu'il y a de plus utile à connoître, je vais l'exposer telle que

(a) Securissima autem omnium quartana & facillima & longissima. Hoc enim non tantum ipsa per se ipsam hujusmodi est, sed ab aliis morbis magnis liberat. Hipp. lib. 1, epidem. sect. 3, num. 41.

nous la démontrent les véritables observations. Quoique tout le monde soit instruit de l'extrême longueur de ces fièvres quartes, il faut savoir cependant que si on leur laisse suivre leur cours naturel, & qu'on les traite comme il faut, leur durée n'est que de quatorze jours : de manière qu'en comparant les heures auxquelles il y a fièvre dans les quartes avec celles que renferment quatorze jours entiers, on observe une égale correspondance ; de sorte que les malades sont affectés pendant toute la maladie d'autant d'heures de fièvre qu'il y en a dans le nombre de quatorze jours. *Sydenham* fit scrupuleusement cette observation (a) que *Gorter* (b) a confirmée ; & si les Médecins y font attention, ils la trouveront conforme à l'expérience. Cette connoissance est très-utile, tant aux Médecins qu'aux malades, parce que les premiers ne se pressent point de donner des remèdes qui pour l'ordinaire, non-seulement ne guériroient point, mais qui même prolongeroient les accès de fièvre quarte ; & les malades sachant que leur maladie fera longue, & qu'en continuant de prendre des remèdes inutiles, c'est un moyen pour la faire durer encore plus long-temps,

(a) *Sydenham observation. medic. sect. 1, cap. 5.*

(b) *Gorter comment. in lib. 2, aphor. Hipp. sent. 25.*

ils la supporteront avec patience , & ne feront pas toujours après à importuner les Médecins.

A l'égard du pronostic de la fièvre quarte , il faut savoir aussi qu'on sera assuré de la voir guérir lorsqu'on la traitera convenablement & qu'elle s'arrêtera à la nature des fièvres quartes , parce qu'on ne peut nier ni même mettre en doute qu'elles ne disposent le corps à des maladies très-graves. J'ai vu survenir après une quarte opiniâtre une phrénésie qui emporta le malade : un autre à la suite d'une fièvre quarte fut attaqué d'un point de côté ; il y en a quelques-uns qui restent œdémateurs , ou avec des douleurs , ou autres maladies semblables : sur quoi on pourra lire avec fruit les histoires des maladies rapportées par les célèbres & judicieux Médecins de *Breslaw* année 1702 , pag. 364 qui en parlent très-bien. Hippocrate dans ses aphorismes , *lib. 5 , sent. 70* , dit qu'il ne survient point des mouvemens convulsifs à ceux qui ont des accès de fièvre quarte , mais qu'au contraire si avant la fièvre ils avoient des convulsions , elles se terminent ordinairement par le moyen de ces fièvres. *Gorter* dans son commentaire sur cet aphorisme , remarque très-bien la-dessus , que ce n'est point une observation générale , parce qu'il arrive quelquefois que la fièvre quarte ne guérit point les con-

vulsions , cependant l'on est fondé à croire que si l'on guérit la fièvre quarte & qu'on la traite d'une manière convenable , cela est utile pour prolonger la vie : c'est ainsi que *Boerhaave dans ses aphorismes de cognosc. & curand. morb. n. 754* l'a confirmé , ainsi que *Vanfwieten* , son célèbre Commentateur.

Les causes de la fièvre quarte sont les mêmes que celles de la tierce , & pour l'ordinaire elles résident dans les mêmes parties du corps , avec la seule différence que celles de la fièvre tierce ont peu de tenacité , & se dissipent facilement ; tandisqu'on ne parvient au contraire que très-difficilement à emporter celles qui donnent lieu à la fièvre quarte : c'est pourquoi les anciens disoient que l'humeur mélancolique étoit la cause de la fièvre quarte , en ce que c'est l'humeur la plus épaisse du corps ; quoiqu'il en soit les fièvres quartes ne sont pas ordinairement malignes ni pernicieuses comme la tierce , & on observe quelquefois qu'elles sont la terminaison de quelques maladies chroniques , & principalement des fièvres erratiques ; sur quoi Hippocrate remarque (a) que dans les fièvres de cette nature l'urine laisse un

(a) Quæ in erraticis febribus sunt nigræ nubeculæ , quartanas denuntiant. Hipp. *coac. prænot. lib. 3 , tract. 4 , cap. 3 , sent. 30.*

fédimement noir qui annonce qu'elles doivent fe terminer en quartes intermittentes.

Dans la curation des fièvres quartes , il faut être très-circonfpect & très-prudent pour ne pas donner occasion à ce qu'il furvienne à leur fuite quelque maladie grave. Le meilleur spécifique qu'il y ait pour ces fièvres , c'est le temps & le bon régime ; mais fupposé qu'il convienne de donner des remèdes , je ne penfe point que les purgatifs puiffent être utiles , attendu qu'ils n'emportent point la caufe du mal ; les purgatifs répétés au contraire rendent les fièvres quartes plus opiniâtres , & difpofent les malades à l'hydropifie. Les émétiques ne guériffent pas non plus cette maladie , parce qu'ils ne débarrassent point les vifcères de l'humeur morbifique qui y eft enracinée ; outre cela nous obfervons que quoique les malades vomiffent dans le commencement des accès , ils ne s'en trouvent pas mieux pour cela , & ils n'en font point foulagés : ce que j'ai remarqué de plus propre dans ces cas , c'est l'ufage des médicamens qui délayent doucement les humeurs , & donnent du ton & de la vigueur aux folides ; par conféquent *le tartre vitriolé , l'antimoine diaphorétique & autres remèdes de cette nature font utiles. (a)*

(a) Voyez form. 17.

Le fer donné seul , ou combiné avec *l'esprit de vitriol* , ce qu'on appelle communément *sel de Mars* , est un remède admirable pour les fièvres quartes. (a) Les diaphorétiques , médiocrement spiritueux employés un peu avant que le froid faisisse le malade sont très - efficaces non-seulement pour les quartes , mais encore pour les tierces. La décoction que *Fuller* appelle *salée* , (b) & qui se compose avec le sel & d'absynthe qu'on fait bouillir dans l'eau , y ajoutant un peu de sucre est aussi un remède propre pour les fièvres quartes , quoique je n'aye pas néanmoins observé qu'il eut l'efficacité que son inventeur lui attribue. Le kina les guérit en effet, mais pour peu qu'on y donne lieu, elles reviennent bientôt après l'usage qu'on en fait. Les formules qu'on peut faire des médicamens que nous avons proposés pour la fièvre quarte , se trouveront dans notre formulaire; mais je répéterai encore une fois que dans les fièvres quartes le meilleur & le plus sûr remède , est de n'en prendre aucun , pas même ceux que nous regardons comme bons , mais de laisser au temps & à la nature le soin de les guérir. Nous avons parlé de cela bien au long dans nos

(a) Voy. form. 18.

(b) Sal absy. scrupulos octo ; sacch. alb. uncias quatuor ; aq. font. libras duas ; coq. ad despumationem in vase fictili vitreato dosis usualis , uncias duas ; alternis horis . . .
ph. ext. full. p. 44.

Illustrations ou Commentaires sur le premier livre des épidémies d'Hippocrate.

Avant de finir ce qui regarde les fièvres intermittentes, je veux remarquer ici que quelquefois les tierces & même les quartes, quoique moins souvent, deviennent dangereuses & continues, de manière qu'il arrive ordinairement que la fièvre dans le commencement est intermittente, mais après quelques accès, elle devient continue & dangereuse. *Torti* a traité assez au long de ces espèces de fièvres qu'il a nommées *subcontinuas*; si on les observe attentivement, on verra qu'après avoir passé du genre des intermittentes à celui des continues, elles sont ou ardentes fausses, ou malignes, ou semi-tierces; je les ai vues toujours très-dangereuses, mettre le malade dans un grand danger de perdre la vie. Le changement qui arrive dans ces fièvres se fait régulièrement aux années où il règne des fièvres d'automne qui durent beaucoup, devenant pour l'ordinaire dangereuses de plusieurs manières, dans le printemps, suivant l'une desquelles, c'est lorsque d'intermittentes elles deviennent continues, au moment où le malade se trouve attaqué de la fièvre intermittente, que le Médecin juge devoir se changer en continue, il doit faire usage du kinkina à grande dose pour éviter le danger que peut occasionner ce chan-

gement ; mais si elle est déjà devenue continue , il faut la guérir suivant sa nature , c'est-à-dire comme les ardentes , si elle est de ce genre , & ainsi des autres. Quoique néanmoins si les redoublemens sont très-forts , Il soit nécessaire de donner un peu de kina avec l'attention cependant d'observer si la cause de la maladie étoit dans son origine de la nature des tierces : mais comment connoître que les fièvres intermittentes doivent devenir continues ? Si le Médecin voit que le malade après les deux premiers paroxismes demeure exempt de fièvre , mais que le troisième dont il est attaqué soit très-violent & d'une nature si longue qu'il ne laisse point le malade libre de fièvre , quoique pourtant elle diminue beaucoup ; pour lors il peut déjà soupçonner avec raison que la fièvre deviendra continue & il ne pourra le prévenir qu'en donnant une grande dose de kina. C'est ainsi que *Torti* dit s'être guéri lui-même d'une fièvre de cette nature qui le mit dans un grand danger , & dont il se délivra en prenant d'une seule fois six gros de kina.

FIN du Traité des Fièvres.



FORMULAIRE

De ce Traité des Fièvres.

I.

Gelée de groseilles.

Prenez : suc de groseille six livres ; sucre blanc quatre livres ; mêlez, & faites les cuire jusqu'à consistancede gelée, chap. 4, pag. 157.

II.

Gelée de corne de cerf.

Prenez ; rapure de corne de cerf demi livre ; faites-la cuire sur un feu lent dans six livres, ou bien suffisante quantité d'eau commune, jusqu'à consistance de gelée ; coulez avec expression ; clarifiez la colature avec un blanc d'œuf ; demi livre de bon sucre ; quatre onces de vin blanc, & une once de suc de citron, pour une gelée. (Chapitre quatrième. pag. 157.)

III.

Prenez : confection hyacinthe, faite sans substances aromatiques, & eau thériaicale de chaque demi scrupule ; nitre stibié un scrupule ;

pule ; bœzard animal douze grains ; sirop de vipérine , & eau de bourrache de chaque une once ; mêlez. (Chap. 4. pag. 158.)

I V.

Prenez : confection cordiale commune & antimoine diaphorétique , de chaque un scrupule ; liqueur de corne de cerf ambrée huit gouttes ; sirop de vipérine , & eau de buglosse , de chaque une once ; mêlez , (chap. 4. pag. 150.)

V.

Lotion pour les pieds , tirée de Fuller.

Prenez : tête de pavot blanc avec les semences écrasées , quatre onces ; feuilles de faule , de laitue , de mauve , de violettes , de chaque , deux poignées ; faites-les cuire dans un pot , depuis cinq , jusqu'à huit livres de lait , & tout autant d'eau ; coulez-le , faites-y dissoudre quatre onces de nitre ; mêlez bien le tout. (Chap. 4. pag. 160.)

V I.

Décoction blanche de Sydenham.

Prenez : poudre de corne de cerf , & mie de pain très-blanc , de chaque deux onces : eau de fontaine trois livres : faites cuire & diminuer le tout jusqu'à deux livres ; ajoutez-y ensuite

ensuite nitre purifié , deux onces ; mêlez.
(Chap. 4. pag. 162.)

V I I.

Potion pour arrêter l'hémorragie.

Prenez : esprit de vitriol , & laudanum liquide , de chaque huit gouttes ; poudre de nacre de perles préparée , demi-gros : sirop de roses seches & eau d'ortie , de chaque une once ; mêlez. (Chap. 5 , pag. 165.)

V I I I.

Potion antimaligne.

Prenez : confection cordiale commune , & celle de hyacinthe , sans substances aromatiques , de chaque un scrupule ; eau thériacale demi-scrupule ; camphre , deux grains ; sirop de vipérine , & eau de buglosse , de chaque une once ; mêlez le tout exactement.

Prenez : corne de cerf ambrée , huit gouttes ; poudre de cochenille , douze grains ; sirop de kermés demi-once ; eau de chardon bénit , une once. (Chap. 6. pag. 318.)

I X.

Julep musché de Fuller.

Prenez : eau de rose de damas , six onces ; eau de fleur d'orange , une once ; eau de cannelles orgées , deux onces ; eau de pivoine com-

posée, une once & demie, musch & ambre gris broyés avec un grain de sel volatil de corne de cerf, de chaque deux grains; safran bien coupé, & enfermé dans un nouet, un scrupule; huile de gérofle, une goutte; confectiion alkermés, deux gros; sirop d'œillet, une once & demie; mêlez le tout, & faites en prendre cinq cueillerées de trois en trois heures. (Chap. 6. pag. 326.)

X.

Mixture simple, purgative, ou Elixir polycreste.

Prenez : esprit volatil de vitriol, une once; esprit de tartre rectifié, trois onces; eau thériacale, cinq onces; mêlez, & ajoutez-y extrait panchimagogue de Crollius, quatre scrupules: broyez-le tout jusqu'à ce que l'extrait soit bien dissous. La dose est de deux scrupules. (Chap. 7. pag. 355.)

Ce fut Paracelse qui mit en usage la mixture simple, laquelle n'est composée que de l'esprit de vitriol, de celui de tartre, & de l'eau thériacale; & c'est de cette manière qu'on l'ordonne dans les fièvres malignes, lorsqu'on ne veut point procurer des selles aux malades. Matière médicale de Geoffroi, première partie, section 4, chap. 3, chymie de Teichmeger, page 252, & chymie de Roth, page

242 ; mais Sthal voulant rendre cette mixture purgative , y ajoute l'extrait panchimagogue de Crollius , dont on trouve la description dans plusieurs pharmacopées. Nous avons tiré la composition de cette mixture du Traité des fièvres de Sthal , page 60 ; il l'appelle élixir policrestum , & dans la page 59 le même auteur remarque que si l'élixir produit des nausées ou anxiétés , on peut les prévenir ou les corriger par le moyen du nitre.

X I.

Prenez : vitriol , un scrupule ; esprit de sel dulcifié , huit gouttes ; sirop de chicorée simple , une once ; eau de vipérine , deux onces ; mêlez. (Chap. 7. pag. 354.)

X I I.

Prenez : manne & sel d'Angleterre de chaque une once & demie : faites-les dissoudre dans trois onces d'eau de chiendent. (Chap. 7. pag. 354.)

X I I I.

Prenez : rhubarbe , un gros & demi ; sel de tartre , six grains ; faites-les dissoudre dans trois onces d'eau de chicorée ; ajoutez à la colature deux onces de sirop rosat solutif ; mêlez. (Chap. 8. pag. 388.)

X I V.

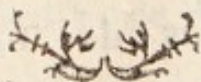
Prenez : sucre vermifuge de la pharmacopée de Madrid , & tartre vitriolé , de chaque un scrupule ; sirop de chicorée composé , une once & demie ; eau de chiendent , deux onces ; mêlez. (Chap. 8. pag. 390.)

X V.

Prenez tartre vitriolé , un scrupule ; sel d'absynthe , six grains ; sirop des cinq racines apéritives , & eau de chicorée , de chaque une once ; mêlez. (Chap. 8. pag. 390.)

X V I.

Prenez : summités de petite centaurée ; fleurs de camomille , de chaque demi-poignée ; racine de gentiane , deux gros ; semences de chardon bénit & de citron , de chaque un gros & demi , fleurs de souci deux poignées ; vin blanc & eau de fontaine , de chaque une livre & demie ; faites-les cuire jusqu'à la réduction de la moitié , & coulez ; ajoutez-y une once de kinkina ; la dose fera de trois dragmes qu'on donnera le matin & le soir. (Chap. 10 , pag. 411.)



X V I I.

Prenez : tartre vitriolé ; antimoine diaphorétique ; safran de mars apéritif , de chaque un gros ; mêlez pour une poudre dont la dose fera de deux scrupules. (Ch. 11 , pag. 417.)

X V I I I.

Prenez : sel de mars , deux gros ; eau de fontaine , deux livres ; faites cuire jusqu'à la réduction de la moitié ; la dose est de deux onces pour le matin de chaque jour. (Ch. 11. pag. 418.)

Je dois avertir à la fin de ce Traité que j'ai rapporté dans cet ouvrage , les observations qui m'ont paru les plus utiles & les plus nécessaires pour l'instruction de la jeunesse , à laquelle je l'adresse ; on en trouvera encore quelques-unes d'une très-grande importance , qui concernent les matières dont nous avons parlé , non-seulement dans nos Commentaires sur les pronostics d'Hippocrate , mais aussi dans ceux que nous avons composé sur le premier & troisième livre des épidémies du même auteur ; ouvrage qui paroîtra bientôt au jour.

F I N.



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

PRÉFACE,	pag. 1
CHAPITRE PREMIER. <i>Idée générale de la Fièvre, & de ses principales différences,</i>	1
CHAPITRE II. <i>Des causes générales des Fièvres,</i>	11
CHAPITRE III. <i>Des effets généraux des Fièvres,</i>	37
CHAPITRE IV. <i>Des Fièvres ardentes,</i>	44
PARAGRAPHÉ I. <i>Histoire des Fièvres ardentes, légitimes ou vraies,</i>	46

TABLE DES CHAPITRES. 429

§. II. <i>Histoire des Fièvres ardentes fausses ,</i>	51
§. III. <i>Des causes des Fièvres ardentes ,</i>	55
§. IV. <i>Explication des symptômes ,</i>	64
§. V. <i>De la Chaleur ,</i>	66
§. VI. <i>De la froideur ,</i>	71
§. VII. <i>De la soif ,</i>	80
§. VIII. <i>De la langue ,</i>	93
§. IX. <i>Des cours de ventre ,</i>	103
§. X. <i>Du traitement des Fièvres ardentes ,</i>	110
§. XI. <i>De la saignée ,</i>	115
§. XII. <i>Des purgatifs ,</i>	122
§. XIII. <i>Des émétiques ,</i>	130
§. XIV. <i>De l'eau froide ,</i>	138
§. XV. <i>Des autres remèdes des Fièvres ardentes ,</i>	157
§. XVI. <i>Curation des symptômes ,</i>	159
CHAPITRE V. <i>Des Fièvres synoques ,</i>	165
§. I. <i>Histoire de la Fièvre synoque ,</i>	168
§. II. <i>Des causes de la synoque ,</i>	172
§. III. <i>Explication des symptômes ,</i>	176

§. IV. <i>De l'hémorragie du nez</i> ,	184
§. V. <i>De la sueur</i> ,	196
§. VI. <i>De la terminaison des Fièvres</i> ,	208
§. VII. <i>Des crises</i> ,	217
§. VIII. <i>Du traitement des Fièvres synoques</i> ,	236
CHAPITRE VI. <i>Des Fièvres mali- gnes</i> ,	242
§. I. <i>Histoire de la Fièvre maligne</i> ,	246
§. II. <i>Des causes de la Fièvre ma- lignè</i> ,	250
§. III. <i>De l'explication des symptô- mes</i> ,	256
§. IV. <i>Du délire</i> ,	271
§. V. <i>De l'assoupissement</i> ,	282
§. VI. <i>Des parotides</i> ,	292
§. VII. <i>Du pouls</i> ,	295
§. VIII. <i>De la respiration</i> ,	296
§. IX. <i>Des taches</i> ,	299
§. X. <i>Du traitement des Fièvres ma- lignes</i> ,	313
§. XI. <i>Des Alexipharmques</i> ,	317
§. XII. <i>De la curation des symptô- mes</i> ,	323

DES CHAPITRES.	431
CHAPITRE VII. <i>De la Fièvre semi-tierce ou hémitritée .</i>	333
§. I. <i>Histoire de la Fièvre semi-tierce ou hémitritée ,</i>	335
§. II. <i>Des causes de l'hémitritée ,</i>	337
§. III. <i>Explication des symptômes ,</i>	340
§. IV. <i>De la curation de la Fièvre semi-tierce ou hémitritée ,</i>	352
CHAPITRE VIII. <i>Des Fièvres quotidiennes ,</i>	355
§. I. <i>Histoire de la Fièvre quotidienne ,</i>	364
§. II. <i>Des causes des Fièvres quotidiennes ,</i>	367
§. III. <i>Explication des symptômes ,</i>	376
§. IV. <i>Des Vers ,</i>	382
§. V. <i>Du traitement des Fièvres quotidiennes ,</i>	387
CHAPITRE IX. <i>De la Fièvre éphémère ,</i>	391
CHAPITRE X. <i>Des Fièvres tierces ,</i>	396
§. I. <i>Histoire des Fièvres tierces bénignes ,</i>	397

TABLE DES CHAPITRES. 432

§. II. <i>Histoire de la Fièvre tierce ma-</i> <i>ligne,</i>	400
§. III. <i>Du traitement de la Fièvre</i> <i>tierce,</i>	409
CHAPITRE XI. <i>De la Fièvre quarte,</i>	413
<i>Formulaire des remèdes,</i>	421

FIN de la Table des Chapitres.



T A B L E

ALPHABETIQUE

DES MATIERES,

Contenues dans le Traité des Fièvres.

A.

ABSCÉS (ce que l'Auteur entend par) 210.
 Comment connoît-on leur formation &
 les parties sur lesquelles ils se formeront 212,
 213.

AFFECTIONS soporeuses (la turgescence des
 humeurs produit les) lorsqu'elles sont âcres
 & mordantes , elles produisent plutôt les
 convulsions que l'assoupissement , 288. *Voy.*
 humeurs.

AIR (l') par une qualité particulière qu'il re-
 çoit de l'influence des astres ou des exhalai-
 sons de la terre , est une des causes des ma-
 ladies , 25, 26, 27, 28, 31, 32, 33, 35,
 36, 40. Mêlé avec l'eau , il cause des fié-

vres ardentes fausses 55. Seul ou mêlé avec la bile, il cause des fièvres ardentes vraies, *Ibid.* Mêlé avec la pituite, il cause des fièvres ardentes fausses, 55, 175, 176.

Enflammé, il cause selon les pneumatiques des fièvres ardentes légitimes, 56.

Le feu élémentaire joint à l'air, est la principale cause des fièvres ardentes, 68. Il cause des fièvres synoques, 175. Il produit des éruptions cutanées, *ibid.*

Lorsqu'il y a une espèce de poison dans l'air, il produit la putréfaction & l'irritation des nerfs aussi bien que le spasme, &c. 254.

L'air est une des causes les plus efficaces des fièvres malignes, 406.

ALEXIPHARMAQUES. (les) Qu'est-ce que c'est ? 317. Ils sont très-utiles dans le commencement des fièvres malignes & dans les maladies cutanées, pourvu qu'ils ne soient pas trop forts, 320.

ASSOUPISSEMENT. (l') Symptôme commun des fièvres malignes & très-dangereux, 282, 326. Il succède au délire, *ibid.* Causes de l'assoupissement, 286. Dans les fièvres ardentes, c'est la bile, 288. Comment la bile & la pituite produisent-elles l'assoupissement, 289, 290. Il ne faut point trop tourmenter les malades pour les retirer de l'assoupissement ; il ne faut pas non plus trop les laisser

dormir, 327. Les lavemens, les sangsues, les vésicatoires sont les remèdes contre l'assoupissement, 327.

B.

BAINS de pied. Voy. *Lotio pedalis* de Fuller, son usage, 160.

BILE (la) est l'humeur principalement viciée par l'air chaud, principale cause des fièvres ardentes légitimes, 55. Mêlée avec la pituite, cause des fièvres ardentes fausses, *ibid.* Lorsqu'elle est enflammée, elle irrite & enflamme les nerfs, 83.

(la) seule excite la soif dans les fièvres ardentes fausses, 83.

(Il faut rendre la) fluide avant de donner l'émétique, 137.

(La) & la pituite produisent l'assoupissement profond, 289. Elles sont la cause de l'hémiparésie, 328, 329.

(La) est la cause de l'assoupissement dans les fièvres ardentes, 288.

C.

CAUTERE (quoique le) actuel soit recommandé par les Auteurs dans les parotides, l'emplâtre magnétique de sala est préférable, il fait les fonctions de Cautere potentiel, 332.

CHALEUR (la) est douce lorsque dans les fièvres ardentes fausses , il s'y joint de malignité 69. Effets considérables de la chaleur ; c'est la dissipation de l'humidité radicale & la convulsion..... Comment cela s'opère-t-il ? 70

COCTION & crudité des humeurs. Ce que c'est , 40. Signes de la coction des humeurs , 109. Elle annonce & précède les crises. Comment se fait la coction , 234, 235. La coction des excremens & de la maladie , 236. Ces deux coctions doivent concourir avec la remission des symptômes pour opérer la crise , 236.

CONVULSIONS (les) viennent quelquefois sans fièvre. Quand & dans quels sujets ? 260. Quel est l'état dans lequel les convulsions sont les plus ordinaires , 79. leurs différences , leur pronostic ; leur production , leurs caractères , 256, 257 , 258 & 259.

(Les) & les mouvemens convulsifs. D'où ils proviennent , suivant Hippocrate & Galien 260 , 261. Sentiment de l'Auteur à ce sujet , 262 La pléthore à la tête , suivie d'acrimonie cause les convulsions , sur-tout chez les personnes du sexe , 262, 263. La foiblesse , &c. autres causes des convulsions. Quant est-ce qu'elles sont de mauvais augure. Pourquoi *ibid.* (Les) chez les enfans sont plus fréquentes , mais moins fâcheuses , 265. Elles sont fréquen-

tes dans les inflammations du foie , &c. du diaphragme , dans les pleurésies féches , les érysipelles de la matrice , &c. 266. La bile verte , les poisons dans l'estomac caufent les convulsions , 267.

(Les) dans les maladies dont le fiége est hors de la tête , ne doivent pas feules former le pronostic ; il faut encore faire attention à la maladie primitive , aux circonstances , &c. 268.

(Les) font presque toujours mortelles , lorsque le fiége de la maladie est à la tête 269. Si le fiége est dans les parties inférieures , elles font moins fâcheuses , excepté qu'il n'y ait inflammation , *ibid.* Moyen de connoître si les convulsions font fâcheuses ou non. Exemple tiré d'Hippocrate , 270.

(Les) font presque toujours accompagnées du délire dans les fievres ardentes malignes , 271.

COURS (Les) de ventre font nuisibles dans les fievres ardentes vraies , utiles dans les fausses , 104 , 105. Règle pour connoître si les cours de ventre & les autres évacuations font utiles ou nuisibles , 106 , 107 , 108.

CRISES. Ce que c'est ? 217. Y en a-t-il véritablement dans les maladies aiguës ? Se font-elles les jours déterminés par Hippocrate ? 217 , 218. Réponse au premier doute affirma-

tivement, 219, 220. Réponse au second doute de même. Défense d'Hippocrate contre ses détracteurs, 221, 222, 223, 224, 226, 227, 228, 229, 230.

(Pour observer les) de quel jour doit-on commencer à compter dans les maladies, 231. Dans les maladies inflammatoires, les crises font plus remarquables que dans toutes les autres, 232, 233.

(La coction commence & précède les) 234. Pour les opérer la coction de la maladie & celle des excréments doit concourir avec la remission des symptômes, 236.

D.

DÉCOCTION amère de Bateus, &c. 426.
—Blanche de Sydenham. Sa composition, son usage, &c. 162, 426.

—Salée de Fuller, 418.

DÉLIRE (le) dans les fièvres ardentes malignes, accompagne presque toujours les convulsions, 271. Signes avant-coureurs du délire, 273, 274. Le délire critique ou le symptomatique. Quelle en est la différence, & le pronostic, 275, 276, 277. Le délire phrénétique se distingue de la phrénésie. Comment? 278. Causes du délire, 279. Comment agissent ces causes? 280, 281, 282. L'affoupiement succède au délire, 282.

DIAPHORÉTIQUES.

DIAPHORÉTIQUES (les) mêlés avec les toniques doivent être employés après l'augment des fièvres ardentes, 159. Ils conviennent dans l'état des fièvres synoques, 239. Ils sont bons dans les fièvres quartes, 427.

E.

EAU (l') froide ne doit se donner, suivant Galien, que lorsqu'on commence à avoir des signes de coction, 139. Différens sentimens contradictoires à ce sujet, 140. Règle sur la quantité d'eau froide qu'on doit donner, 141, 142, 143. Diète aqueuse. Ce que c'est? Où a-t-elle été pratiquée? Le Capucin de Malthe, &c. Sa pratique, 144. Partisans de l'eau froide. Crecencio & Cirilo, 145. Les Diététaires attribuent aux sujets des maladies qu'ils n'ont pas, 146. L'eau ne peut point être le remède du cancer, de la gangrène, des concrétions, ni de toute autre maladie, 149, 150. Il ne faut dans le corps ni trop ni trop peu d'eau, 151. L'eau doit être donnée en plus grande quantité dans les fièvres ardentes, 152. Quand conoit-on qu'il n'en faut plus donner? *ibid.* Comment l'eau est-elle le dissolvant des sels? *ibid.* Elle ne délaye les sels du corps humain que lorsqu'il y a assez de force tonique dans l'estomac & les intestins,

155. L'eau ne produira pas cet effet dans ceux qui ont le principe vital énérvé, 155. Quand même l'eau délayeroit les fels & les concrétions polypeuses, il faudroit encore parvenir à l'évacuer hors du corps; il y auroit un grand danger si elle y restoit, 156. Les Romains passoient immédiatement de l'eau froide dans l'eau chaude: précautions néanmoins à prendre à ce sujet, 164.

(Quelle est la portion d') que le sang doit avoir pour être dans l'état naturel, suivant Langrish, 68. Il faut donner l'eau froide en quantité dans les fièvres ardentes, 139. L'eau devient bilieuse dans les tempéramens bilieux, & comment? 139.

ÉMÉTIQUES (les) sont utiles dans les commencemens de la fièvre ardente. Pourquoi? 130. Sentiment des Auteurs sur l'emploi des émétiques. Signes pour connoître, lorsqu'il faut les employer, 133. Ils peuvent seuls évacuer la bile surabondante, *ibid.* Pourquoi le vin émétique ne doit-il pas être employé? 134. (Les) doux, l'ippecacuanha, par ex. doivent être préférés, 134. Règle générale pour connoître lorsqu'on ne doit pas les employer. (Les) ne doivent point être donnés, lorsqu'il y a tension aux hypochondres, jusqu'à ce qu'elle ait disparu,

135. Avant de donner les émétiques, il faut rendre la bile fluide, 137. (Les) ne conviennent point dans le traitement des synoques, 237, ni dans celui des fièvres malignes, 314. L'émétique convient après la saignée dans le commencement de l'hémiparésie, 352. Il ne faut donner ni émétique, ni purgatif après le septième jour des fièvres semi-tierces, lorsque la langue est sèche, & que les humeurs s'épaississent, 352.

Les émétiques ne sont point utiles dans les fièvres quartes, 417.

EMPLATRE magnétique de Sala, 332. Voyez cautère & parotides.

ÉPIDÉMIES (dans les) les sujets qui ont la fibre lâche, risquent moins que ceux qui ont la fibre forte, 29, 30.

ESPRITS animaux (les) ou *l'impetum faciens* d'Hippocrate, le *spiritus rector* des Botanistes doivent être considérés pour beaucoup dans le corps humain, outre les solides & les fluides, 19.

EVACUATIONS (les) ne sont pas toujours nécessaires dans les fièvres, 40. Elles sont quelquefois utiles dans les corps replets, 41. Quand & comment les évacuations sont-elles utiles dans les maladies? 116.

EVANOUISSEMENT. Symptôme de la fièvre synoque commençante, 169. On l'évite lors

de la saignée, en plaçant le malade horizontalement. Et pourquoi ? 265.

F.

FEU (le) élémentaire cause des fièvres, &c. 55, 68. Voyez l'art. suiv.

FIÈVRE. (la) Il n'y a point de définition exacte de la fièvre, 2. Galien ne l'a point définie. Hippocrate l'a divisée en différentes espèces, 2, 3. Peu importe qu'on connoisse l'essence de la fièvre, pourvu qu'on en sache connoître l'existence, *ibid.*

Symptômes pathognomoniques de la fièvre. 3.

Division des fièvres en putrides & en hectiques, 8.

Division des fièvres putrides en intermittentes & en continues. Qu'entend-on par ces mots ? *Ibid.*

Division des fièvres putrides continues en inflammatoires, & sans inflammation, 9.

Il y a cinq espèces de fièvres putrides sans inflammation, *Ibid.*

(La) commence dans une partie, & s'étend ensuite dans tout le reste du corps, 10.

(La) à la tête, au poumon, au foie, &c. Dans quelles maladies ? *Ibid.*

Doctrine d'Hippocrate sur la fièvre, suivie par Galien, &c. *ibid.*

Les causes occasionnelles & les efficientes

des fièvres , 11 , 23.

Ce qu'on doit entendre par les unes & les autres , 24.

Le caractère bilieux que prennent les humeurs , est un des effets généraux des fièvres , 38. L'autre effet est la disgrégation des humeurs, *ibid.*

Dans les fièvres les évacuations ne sont pas toujours nécessaires , 40. La putréfaction , troisième effet général des fièvres , 42 , 43.

FIEVRES ARDENTES. Histoire des fièvres ardentes légitimes , 46.

Signes avant-coureurs , 46.

Trois différentes terminaisons des fièvres ardentes vraies , 49.

Signes par lesquels on connoît la terminaison des fièvres , 50.

Histoire des fièvres ardentes fausses , 51.

Caractères qui distinguent les fièvres ardentes fausses des vraies ou légitimes , 54, 55.

(La bile pure est la cause des) légitimes , 55.

La bile mêlée avec la pituite , cause des ardentes fausses , *ibid.*

(Les) accompagnées d'inflammation ont leur siège dans la partie enflammée , 60. Les autres ont leur foyer , tantôt dans les

humeurs circulantes dans tous les vaisseaux ,
& tantôt dans celles propres à chaque vis-
cère, *ibid.*

Les premières se guérissent plus aisément
que les autres , *ibid.*

Moyen pour connoître les unes & les
autres , *ibid.*

(Dans les) la chaleur est très-forte. Pour-
quoi ? 67.

La principale cause des fièvres ardentes
est le feu élémentaire joint à l'air , 68.

Les fièvres ardentes parvenues à leur état
sont accompagnées de convulsions très-dan-
gereuses , 71.

Dans l'augment des fièvres ardentes , le
froid des extrémités est de très-mauvais au-
gure. Pourquoi ? 72.

Dans la Lypirie , il y a peu de remè-
des. Et lesquels ? 162.

SYNOQUES (les fièvres) sont les continen-
tes des Latins ; les continues des moder-
nes , 165 , 167.

Trois espèces de synoques proposées par
Hippocrate , 166.

Les synoques sont avec ou sans redou-
blemens , 167.

L'évanouissement, symptôme de la fièvre
synoque commençante , 169.

Causes prédisposantes des synoques , 168 ,

169, 170.

Symptômes des synoques, 168, 169, 170, 173, 174.

Trois espèces de synoques. Leur temps, leur accroissement, leur terminaison, 171.

Ce que c'est que la synoque putride & non putride, 172.

La douleur du cou, symptôme de la synoque & des convulsions, 173. Les synoques devenues malignes sont très-dangereuses, 177. Elles se terminent en d'autres maladies, 208. En quelles ? & quand sont-elles de bon ou de mauvais augure ? 209, 215.

FIEVRES (trois différentes terminaisons des) ou par des évacuations d'humeurs, ou par des abcès, ou en se changeant en d'autres maladies, 210.

Comment se font les terminaisons des fièvres dans les diverses constitutions du temps, 211.

Dans le traitement des synoques, les émétiques, ni les purgatifs ne conviennent point; pourquoi ? 236.

FIEVRES MALIGNES (définition & division des) 243. Elles sont produites par les changemens de l'atmosphère, 244, 245. La fièvre maligne c'est la pestilentielle des Grecs, *ibid.* Pour produire cette fièvre, il

faut des dispositions du côté du malade ;
& du côté de l'air , 246.

Symptômes essentiels de la fièvre maligne , 246 , 247.

(Terminaison des) Comment connoît-on qu'elles se termineront heureusement , ou par la mort , ou par quelque'autre maladie , 248.

(Causes des) , 250. Sentiment des anciens & des modernes , 249 , 251.

Sentiment de l'Auteur , 253.

Dans les fièvres ardentes le délire accompagne presque toujours les convulsions , 271. Symptôme commun des fièvres malignes , l'assoupissement , 282. Les purgatifs ni les émétiques ne sont point utiles dans le traitement des fièvres malignes , 314. Dans les fièvres malignes , le vin ou la malvoisie sont souvent très-avantageux aux malades , 333.

HEMITRITÉE (définition de l') , 334. Histoire de cette maladie , *ibid.*

Qui sont ceux qui sont les plus sujets à l'hémitritée , 335.

Description de l'hémitritée , signes , symptômes , pronostic , 336 , 337. Causes , 338 , 339. l'hémitritée accompagne quelquefois les inflammations , & souvent les maladies chroniques qui en dépendent , 338. Les ar-

entes malignes & les synoques accompagnent ordinairement les inflammations internes , 337. Le caractère propre de l'hémitritée est le redoublement qui correspond de trois en trois jours , 339. Le refroidissement des extrémités indique la fièvre tierce , *ibid.* Les fièvres hémitritées appellées par Hippocrate fièvres horribles , 340. Pourquoi ? *Ibid.* Elle est accompagnée d'accidens très-dangereux ; c'est une maladie mortelle , 342 , 343. Les hémitritées appellées subintrantes. Pourquoi ? *ibid.* Appellées doubles tierces , avec plus de raison , *ibid.* Comment , & en quoi on distingue l'hémitritée de la fièvre ardente ? 344. Dans le commencement de l'hémitritée la saignée est utile , 352. Du 7^e. au 14^e. il faut faire peu de remèdes , & quels ? 353 , 354.

Après le 20^e. la décoction amère , la mixture simple , &c. conviennent , 355.

Différentes dénominations des fièvres , 355 , 356.

QUOTIDIENNE (d'où est venu le nom de) , 357. On l'a appellée mal-à-propos mésentérique , *ibid.* On l'appelle lente avec plus de raison , 358.

Texte de Galien & de Fernel sur la fièvre lente , très-instructif , 360.

Pronostic qu'on tire des paroxismes , 361.

Fièvres qu'on appelle avec raison mésentériques lentes , 362. Abus de croire toutes les fièvres des mésentériques , 363.

Qui sont ceux qui sont les plus sujets aux fièvres quotidiennes , 364.

Signes & symptômes de la quotidienne , 365. Pronostic , 368. Qu'est-ce qu'il arrive aux malades lorsque les quotidiennes se terminent par la mort ? 367.

Cause ordinaire des fièvres quotidiennes , la pituite ramassée dans le bas ventre , 368. La quotidienne diffère de la fièvre d'indigestion , 369. Comment ? *ibid.*

Signes tirés de Baglivi pour connoître si la fièvre quotidienne provient des crudités contenues dans le mésentère , ou de l'inflammation du sang , 370 , 371. Pourquoi les fièvres mésentériques dégènèrent-elles plutôt en intermittentes qu'en aiguës ? 373.

(Le traitement des) est différent si le vice est dans les humeurs mobiles du corps , ou si quelque partie solide se trouve affectée de quelque abcès occulte , 387 , 388. La saignée ne convient point dans la cure de ces maladies , 389. Les sangsues sont utiles dans les sujets hypocondriaques , ou dans ceux qui sont sujets aux hémorrhoides , 389 , 390. Le tartre vitriolé , le sucre vermifuge , &c. conviennent dans le traitement des quo-

ridiennes , 390.

Après le 14e. jour il faut purger & donner ensuite la décoction amère de Bateus, *ibid.*

Après le 20e. il faut donner le Kina , sans craindre la menace de Baglivi à ce sujet , 390 , 391.

EPHEMERE (la fièvre) & la Diaria font les mêmes , 391. Celle qui dure trois jours est appelée synoque non putride , *ibid.* Celle-ci attaque ordinairement les enfans , 392. Signes par lesquels on la distingue de la synoque putride , *ibid.* Particularités qui font connoître la véritable éphémère , 393. Causes qui la produisent , 393 , 394. On guérit celle-ci par une ample boisson de décoction de fleurs cordiales & de pavot , ou même simplement avec de l'eau chaude , 396.

FIEVRES TIERCES (définition & division des) 398.

Histoire , symptômes , signes , durée des fièvres tierces bénignes , 399.

Fièvres subintrantes. Ce que c'est , *ibid.*

Différences entre les bénignes ou vraies , & les malignes ou fausses , *ibid.*

Histoire de la tierce maligne. Symptômes , signes , &c. différences , terminaison , 401 , 402. Quels sont les Auteurs qui en ont traité , 403 , 404.

Des causes occasionnelles & efficientes des fièvres tierces, 404, 405, 406. Qui sont ceux qui y sont les plus sujets, 405. Où est le foyer de ces fièvres, 407. Siége de la maladie suivant Fernel, *ibid.* La preuve. L'Auteur avoue qu'il ignore la cause du retour des fièvres intermittentes, 408.

L'air est une des causes les plus efficaces des fièvres malignes, 406.

(La) traitée comme il faut, n'est point dangereuse, 409. Attention qu'il faut avoir pour la traiter avec succès, *ibid.*

Le Kina, *præmissis præmittendis*, en est le seul remède, 410.

Le Kina doit être donné seul, *ibid.* Dans les cachectiques on doit le mêler avec la décoction amère de Bateus, 411.

(La) enracinée doit être abandonnée au temps pour la guérir, *ibid.* Danger qu'il y a d'agir autrement, *ibid.* Dans les tierces malignes ou pernicieuses, le Kina doit être donné à pleines mains, 412. Lorsqu'on purge le malade, après qu'il est guéri, la fièvre revient, *ibid.*

QUARTE (définition de la) 413. Elle est la plus longue & la plus rebelle, *ibid.* Sa durée n'est néanmoins que de 14 jours entiers, 414. Pronostic de la fièvre quarte, 415. La fièvre quarte traitée convenable-

ment est utile pour prolonger la vie, 416. Causes de la fièvre quarte, 417. Les purgatifs ni les émétiques ne sont pas utiles pour la guérir, 417.

Quels sont les remèdes qu'il faut employer pour sa cure, *ibid.* Le fer seul ou combiné avec l'esprit de vitriol, autrement le sel de mars est un remède admirable, 418. Le Kina les guérit, mais elles sont sujettes à récidiver, *ibid.* Souvent il ne faut point du tout de remèdes pour leur guérison, *ibid.* Changement des intermittentes en continues. Quand, & quel en est le pronostic? 412. Ce qu'il faut que le Médecin fasse pour lors, 420.

FONCTIONS (les) du corps humain se font différemment dans l'état de maladie que dans l'état de santé. Exemple d'une horloge, 22.

FROID (le) des extrémités, dans l'augment des fièvres ardentes, est de très-mauvais augure. Pourquoi? 72. Trois degrés de froid; d'où ils dépendent? 75. qu'est-ce qu'ils indiquent? 16, 77. Explication du froid, 78. La cause du froid, 348.

G.

GELEES différentes, 421.

H.

HEMORRAGIE (l') du nez termine heureusement la fièvre ardente & la maligne , 184 , 318. Elle est plus utile dans les synoques ardentes que dans les bilieuses , 185. Pour être utile , elle doit être abondante , 187. Mais aussi trop abondante , elle devient funeste , 189. Elle est pareillement funeste dans la petite vérole , la rougeole , 190. Signes pour connoître dans les maladies aiguës , si elle est bonne ou mauvaise , *ibid.* Dans les femmes grosses elle indique l'avortement ; elle est presque toujours de bon augure dans les personnes du sexe , 193. Signes pour connoître lorsqu'elle doit terminer la maladie , 194. Le *pulsus dicrotus* qui l'annonce n'est point reconnu par l'Auteur , 196.

(L') du nez où les sueurs terminent les fièvres ardentes , 196

Remèdes externes & internes pour arrêter l'hémorragie , 240 , 241. V. *stillæ sanguinis* , ci-après.

HIPPOCRATE cité pour exemple d'un bon Observateur , VII.

On retire plus d'avantages dans un jour de la lecture d'Hippocrate , qu'on en retireroit dans un siècle de la lecture de tous

les Théoriciens, *ib id.*

(Quels sont les ouvrages D') qui sont véritablement à lui. Quels sont ceux qu'on lui attribue, VIII, IX. De quelle édition? d'Hippocrate se sert l'Auteur de ce Traité, *ibid.*

Doctrines d'Hippocrate sur la fièvre, 10. Il a été le premier à se servir du mot pouls, pour désigner le mouvement des artères, 6.

HOQUET (le) symptôme grave & dangereux dans les fièvres malignes, 323. Comment est-il produit? 324. Le pronostic qu'on en peut tirer, & les remèdes pour le combattre, 325, 326.

HUMEURS (crudité, coction des). Ce que c'est, 40. Le vice des humeurs qui produit la fièvre ardente légitime, est quelquefois dans toutes les parties du corps, quelquefois dans quelque partie des viscères, 58.

(Comment l') d'une partie peut-elle s'altérer, de manière à produire la fièvre sans qu'il y ait inflammation, 61, 62.

Pour connoître l'état des humeurs, l'inspection de la langue est très-utile, 93. Signes de coction des humeurs, 109.

(Les) viciées du mésentère peuvent être chassées hors du corps par la voie des intestins, 376. V. affect. soporeuses.

HYPOCONDRES. Ce qu'entend Hippocrate par ce nom, *ibid.* Les Médecins modernes

n'examinent point assez les hypocondres ;

377.

Faute grave d'un Médecin en tâtant les hypocondres , *ibid.*

(Pronostic bon ou mauvais qu'on tire de l'examen des) , 378. Ce qu'on doit entendre par hypocondres tendus. Quel en est le pronostic , aussi bien que de la tuméfaction du bas ventre , 378 , 380 , 381.

I.

INSOMNIE (topique bon contre l') 159.

J.

JOYE (la) signe de bonne convalescence , 92.

JULEP musqué de Fuller , 423.

K.

KINA (il faut donner le) après le 20e. jour dans les fièvres quotidiennes , sans craindre les menaces de Baglivi , 390 , 391.

(Le Kina) P. P. est l'unique remède des fièvres tierces. Il doit être donné seul , 410.

Dans les sujets cachectiques on doit le mêler avec la décoction amère de Bateus , 411.

Dans les tierces malignes ou pernicieuses il doit être donné *plenis manibus* , *ibid.* Le

Kina doit-il être mêlé avec les purgatifs ,

412.

L.

L.

LANGUE (l'inspection de la) est très-utile , pour connoître l'état des humeurs , 93 , 96. Baglivi a induit en erreur sur l'état de la langue , 93.

(La) blanche & sale , ce qu'elle indique , 94 , 96 , 97 , 98 , 99 , 100 , 101.

(La membrane qui revêt la) & l'œsophage n'est pas la même qui tapisse le ventricule , 95. Sur l'état de la langue , il faut plus se fier à Hippocrate qu'à Baglivi , 102.

LAVEMENS (les) sont utiles dans l'affouplissement , 328.

(Les) d'eau de poulet , &c. Leur usage , 162.

LOIX (les) particulières par lesquelles se produisent les mouvemens du corps , sont ignorées. L'on ne peut les connoître que par leurs effets , 18 , 19.

LOTIO pedalis Fulleri , 422.

LYPIRIE (dans la fièvre) il y a peu de remèdes à faire. Quels peut-on employer ? 162 , 163. Voyez saignée ci-après.

M.

MALADIES (il y a autant de différence entre les) qu'il y en a entre les plantes. Preuve , IV. Les plus petites particularités

(des) doivent être observées avec soin. Pourquoi ? V. aiguës & chroniques ce qu'on entend par-là , 110.

(Dans les) aiguës il faut peu de remèdes. Dans les chroniques il en faut plus , 112.

MÉCANIQUE (les Loix générales de la) ne peuvent s'appliquer aux opérations physiques de l'homme , 17.

MÉDECINE (la) mécanique est aussi éloignée de la vérité que les autres systèmes , 16.

(L'incertitude de la) s'il y en a , vient de la faute des Médecins , VI.

(La) comparée avec l'agriculture , la navigation , la physique , *ibid.*

(La) expectante & agissante. Laquelle des deux est préférable au jugement de l'Auteur , III.

MÉDECINS (il y a peu de) qui savent bien observer , VI. Qualités d'un bon Observateur , VII. Hippocrate cité pour exemple , *ibid.*

(Le) doit être l'interprète de la nature , exécutant & obéissant en tout à ses mouvemens , 21.

MÉSENTÉRIQUES (fièvres) nom donné mal-à-propos aux fièvres quotidiennes , 357. Celles qu'on appelle avec raison méésenté-

riques lentes, 362. Abus de croire toutes les fièvres des mésentériques, 363. Signes pour connoître la fièvre mésentérique proprement dite, 370, 371. Pourquoi la fièvre mésentérique se change plutôt en intermittente qu'en aigue, 373.

MIXTURE simple purgative, 424.

N.

NATURE (ce que l'Auteur entend par)
12. Lorsqu'elle agit bien ou mal dans les maladies, 13. Signes auxquels on reconnoît sa marche, 14.

(L'observation exacte de la) seul fondement de la bonne théorie en Médecine, & de la vraie pratique, 15.

NITRE (le) est un puissant rafraîchissant, 157. A quelle dose purge-t-il, *Ibid.* L'eau nitrée convient dans les synoques, 137.

O.

OBSERVATION (l') & le raisonnement, seuls moyens pour guérir les malades, I. (Définition de l'), *ibid.* Le raisonnement, pour être utile en Médecine, ne doit être appuyé que sur l'observation, X.

(L') & le raisonnement ont introduit l'usage des remèdes, 113.

OXYRRODINS. Quels sont ces remèdes? Leur

application , 159.

P.

PAROTIDES (les) symptômes ordinaires des fièvres malignes , & non des fièvres ardentes , 292. Définition , *ibid.*

Signes avant-coureurs. Leur description , 292 , 293.

Leur pronostic toujours dangereux , & quand sur-tout , *ibid.*

Causes des parotides ; disgrégation des humeurs du cerveau. Comment , 294. Dans le traitement des parotides , Riviere employoit la saignée. Quelle en étoit la raison , 330 , 331.

(Dans les) la résolution & la suppuration ne sont point avantageuses , à cause du *retrocessus* , &c , *ibid.*

(Dans le traitement des) l'emplâtre magnétique de Sala est très-avantageux. Pourquoi ? 332. Cet emplâtre est meilleur que le cautère actuel que prescrivent les Auteurs. Il fait les fonctions du cautère potentiel , 332.

PHLOGOSE & phlegmon. Ce que les Grecs entendoient par ces mots , 64.

PITUIE (la) mêlée avec la bile cause des fièvres ardentes fausses , 55 , 83.

(La) mêlée avec la bile produit l'assoupissement profond , 289.

(La) & la bile cause de l'hémiparésie

328, 329.

(La) ramassée dans le bas ventre , &c.

Cause ordinaire des fièvres quotidiennes ,

367.

POTION anti-maligne , 423.

Pour arrêter l'hémorragie , *ibid.*

POULS (le) des vieillards paroît quelquefois grand. Pourquoi ? 183.

(Le) rebondissant, signe d'hémorragie n'est point reconnu par notre Auteur , 196.

Pronostic qu'on tire du pouls , 295.

Dans les fièvres malignes le pouls paroît quelquefois bon. C'est un signe trompeur auquel il ne faut pas se fier , *ibid.*

PRATIQUE (dans la) de la Médecine les descriptions des choses valent infiniment mieux , & sont bien plus utiles que les définitions , 3.

PRÉCEPTÉ de pratique universel. Il ne faut donner ni émétique , ni purgatif dans quelque maladie que ce soit , lorsque la langue est sèche , & que les humeurs s'épaississent , non plus que dans les douleurs atroces , 353.

PRÉPARATION mercurielle , 426.

PULSATION (la) des artères temporales & carotides , symptôme essentiel dans les synoques. Et pourquoi ? 178. Elle annonce le délire , 179.

(La) des hypocondres. Mauvais signe.

Pourquoi ? 180.

Elle marque l'abondance de l'atrabile ,
180. Elle présume la longueur des mala-
dies , 182 , 183 , 184.

PURGATIFS (les) ne conviennent point
dans les commencemens de la fièvre ar-
dente. Pourquoi ? 122. Les minoratifs même
ne sont pas convenables , 124. Hippocrate
les a néanmoins connus & employés , 124.
Objection sur les purgatifs , & réponse ,
124.

(Les) sont contre-indiqués dans le com-
mencement des maladies aiguës , 126. Ils
sont très-utiles dans les autres temps , 128.

On blâme Sydenham d'avoir employé trop
libéralement les purgatifs , 129.

(Les) ni les émétiques ne conviennent
point dans le traitement des synoques. Pour-
quoi ? 237.

(Les) ne sont point utiles , non plus
dans le traitement des fièvres malignes ,
314.

Ils ne sont pas non plus plus fort utiles,
ni fort avantageux dans le traitement des
fièvres quartes , 417.

R.

RAFRAICHISSANS (les) comme le nitre ,
les orgeats , les gelées , &c. doivent être
employés dans l'état & l'augment des fié-

vres ardentes, 158.

(Il faut donner peu de) dans l'état des fièvres malignes, 332. La raison pourquoi? *ibid.*

RAISONNEMENT (le), pour être utile en Médecine, ne doit être appuyé que sur l'observation, X.

(Le) & l'observation ont introduit l'usage des remèdes, 113.

(Le) est imaginaire & mal fondé, lorsque les opérations de la nature ne font point d'accord avec lui, 114.

RECHUTE. Quand est-ce que la soif est signe de rechute, 91. Et comment? *ibid.*

La tristesse n'est pas toujours signe de rechute, 92.

Causes des rechutes, 92.

REMEDES (il faut peu de) dans les maladies aiguës; il en faut plus dans les maladies chroniques, 112.

(Formules de) on en trouve peu dans cet Ouvrage. Pourquoi? 112.

(L'usage des) a été introduit par l'observation & le raisonnement, 113.

RAFRAICHISSANS doivent être employés dans l'état & l'augment des fièvres ardentes, 158.

[Il faut prescrire peu de] du 7e. au 14e. dans les hémitritées, 353.

[Quels font les] qu'il faut employer

dans les fièvres quartes, 417.

Admirable pour la guérison des fièvres quartes le sel de mars, 418.

[Souvent il ne faut point du tout de] pour le traitement des fièvres quartes, *ibid.*

Pour les fièvres femi-tierces, 425.

RESPIRATION [si la] est lésée dans les fièvres malignes ; c'est un très-mauvais signe, 296.

(La) lésée dans les fièvres aiguës conjointement avec le délire , est d'un funeste augure. Exemple tiré d'Hippocrate , 297.

(Outre le) il faut considérer les forces du malade , &c. 298.

(La bonne) fera d'un présage favorable , si le malade a le pouls bon , & qu'il soit bien disposé à toutes ses fonctions , *ibid.*

RIGOR (le). Son explication très-juste & très judicieuse , 345 , 346 , 347.

Sa cause est celle du froid. La pituite , &c. 348.

Les malades périssent dans le rigor. Pourquoi ? 347.

Le pronostic qu'on tire du rigor , 348.

L'*horror* n'est qu'un plus grand degré du rigor , 351.

ROSE (la) , ce que c'est , 174.

S.

SACCHARUM (le) vermifugum convient dans les fièvres quotidiennes. Sa préparation , 396.

SAIGNÉE (la) employée à propos , est un remède merveilleux ; mal-à-propos , elle est très-nuisible , 116.

(La) est très-nécessaire , lorsqu'on craint quelque inflammation , 117.

Elle ne convient point dans les fièvres ardentes vraies , 118.

Sentiment des Auteurs à ce sujet , *ibid.*

(La) fait changer la fièvre ardente en lypirie , 119.

Elle est déplacée lorsque la bile est abondante. Pourquoi ? *ibid.*

Doutes sur cela , *ibid.* Pourquoi au contraire convient-elle dans les fièvres ardentes fausses , 121.

Elle est nuisible dans les maladies de l'orifice de l'estomac , 122.

On blâme Sydenham d'avoir trop employé la saignée , 129.

(La) au front & à la jugulaire est souvent très-avantageuse , 161 , 162.

(Lors de la) on prévient l'évanouissement par la situation horifontale du malade. Pourquoi ? 265.

Les saignées font utiles & nécessaires dans le traitement des synoques , 237.

Signes pour connoître lorsque la saignée ne convient point dans le traitement des fièvres malignes , 314 ; & lorsqu'elle est avantageuse , 315.

Exemple de l'avantage qu'on retire de la saignée dans les fièvres malignes , 317.

(Riviere employoit la) dans le traitement des parotides , 330.

Elle est utile au commencement des fièvres hémitritées , 352.

Elle ne convient pas dans la cure des fièvres quotidiennes , 389.

SANGSUES (on doit appliquer les) dans les fièvres ardentes , lorsqu'il y a menace de phrénésie. Signes de bon augure dans ce cas , 160.

Dans les fièvres malignes , lorsque le malade est trop assoupi , les sangsues conviennent , 328.

Elles sont utiles dans les sujets hypochondriaques , & dans ceux qui sont attaqués des hémorroïdes , 389, 390.

SEL de mars , bon remède pour les fièvres quartes , 418.

Les fels lixiviels , pipérins , muriatiques , &c. n'existent pas dans le corps , 152.

L'eau est le dissolvant des fels , 152.

Voy. l'art. eau.

SOIF (trois degrés de la), 80. Parties qui servent d'instrument pour l'exciter, 83. Ce qui l'excite véritablement, *ibid.*

(Lorsque la) diminue, c'est un signe d'une crise salutaire. Quand est-ce que cette diminution est d'un mauvais présage.

(La) ne se fait pas sentir lorsque le cerveau est affecté. Quelle en est la raison, 89.

(La) quand est-elle signe de rechute; Et comment? 91.

SOMMEIL (le) dans les fièvres malignes, est plus dangereux que la veille, 283. Quand est-ce qu'il est de bon ou de mauvais augure, 283, 284, 285.

Causes qui produisent le sommeil funéraire, 286. Ou ces causes sont dans le cerveau, ou elles sont dans tout le corps. Ce qu'elles occasionent, 287.

STILLÆ *sanguinis*. Les gouttes de sang qui découlent du nez dans le commencement des maladies aiguës, annoncent leur longueur & leur danger, 186. Dans les maladies bénignes il n'en est pas de même, 187.

Lorsqu'elles paroissent le quatrième jour de la maladie, elles indiquent la crise qui se fera par une hémorragie du nez considérable le 7e. jour, 188. Voy. hémorr.

SUDORIFIQUES. L'Auteur prétend qu'il n'y en a point de vrais , 321. Hippocrate & les autres Médecins ne s'en servoient pas , *ibid.* Ils excitoient la sueur par les bains , les frictions , &c. 322. Quand même il y auroit de vrais sudorifiques , il ne faudroit pas les employer dans le commencement des fièvres malignes , 323.

SUEURS (les) ou l'hémorragie du nez , chacune en particulier , & quelquefois toutes les deux , terminent les fièvres ardentes , aussi bien que toutes les autres évacuations , 166 , 167 , 168.

Quand est-ce que les sueurs sont salutaires ou nuisibles , critiques ou symptomatiques. Signes pour le connoître , 200 , 201 , 202 , 203 , 204.

(Les) que l'Auteur appelle *reversives* sont un signe de rechute , 205.

[Les] froides sont mortelles. Cependant elles ne le sont pas toujours , 206 , 207.

T.

TACHES [les] ou éruptions de la peau dans les fièvres malignes sont toujours un symptôme d'une maladie grave & dangereuse , 299.

[Différens noms des] *puncticulæ* , *petechiæ* , *exanthemata* , &c. 304.

Hippocrate a eu connoissance de ces tâches , 300 , 301.

Passage très-intéressant d'Herodotus sur les tâches , 302 , 303.

Autre passage d'Actuarius sur le même sujet , 304.

Les tâches sont accidentelles. Elles dépendent d'un vice de l'air , 306 , 307.

Comment le poison de l'atmosphère qui est la cause des fièvres malignes , excite-t-il les tâches de pourpre , &c. 308 , 310.

Formation de ces taches suivant Vanswieten , 311.

Réfutation de cette explication , 312.

Sentiment de l'Auteur , 313.

TARTRE [le] vitriolé convient dans le traitement des fièvres quotidiennes , 390. Sa préparation , 426.

TRANSPARATION [digression sur la] 394.

On doit croire aux effets rapportés par Sanctorius sur la transpiration , & non aux causes qu'il indique , &c. 395.

TRISTESSE [la] n'est pas toujours signe de rechute ; elle vient quelquefois de la foiblesse , 92.

V.

VASA *Bibula* de Vanswiet. Leur action , 34.

VERS. On a beaucoup exagéré sur le nom-

bre & l'existence des vers & des autres animaux qu'on trouve dans le corps humain ' 383.

La démangeaison du nez toute seule n'est pas un signe assuré de l'existence des vers , 385.

[Si les] sortent du corps vivans ou morts, au commencement ou à la fin des maladies aiguës. Quel en est le pronostic , 385 , 386.

VÉSICATOIRES [les] sont utiles dans l'affou-
pissement , 328.

Ils stimulent les nerfs , & attirent une plus grande quantité d'humeurs sur la partie affectée , 329 , 330.

VIN [le] est souvent avantageux aux malades dans les fièvres malignes , 333.

[Le] émétique ne doit pas être employé dans les fièvres ardentes ; c'est la moins sûre des préparations antimoniales , 134.

Fin de la Table.

